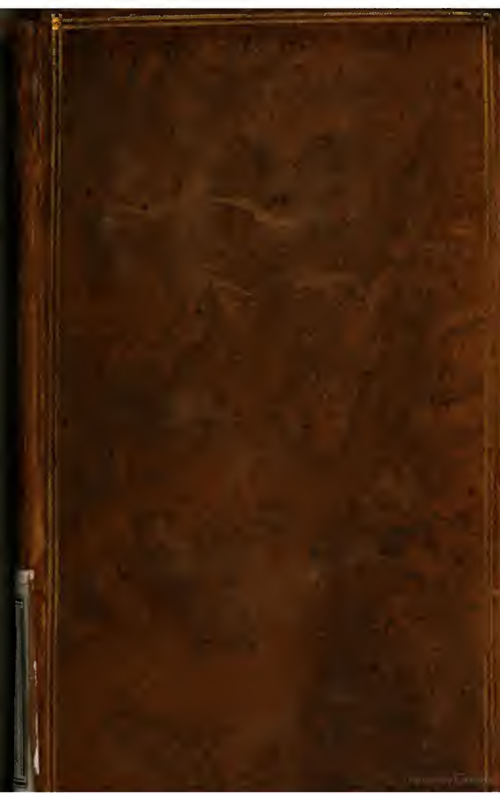
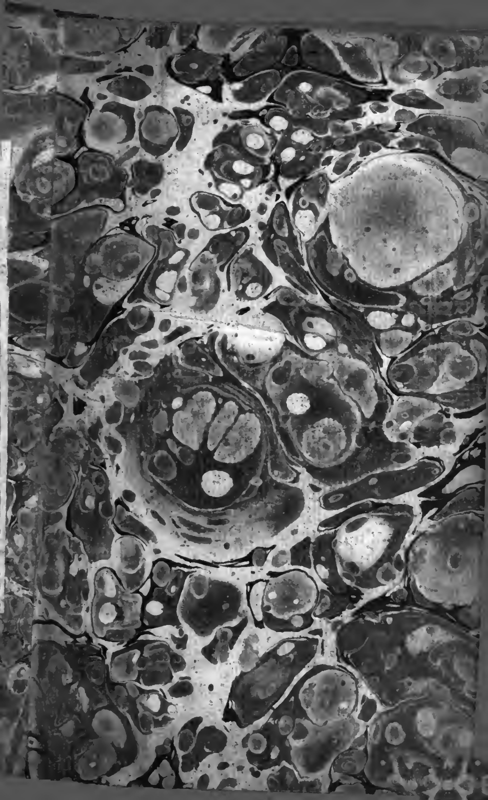








PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.





PRÉCIS DE L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

OU

TABLEAU HISTORIQUE,

Présentant les vicissitudes des Nations, leur agrandissement, leur décadence et leurs catastrophes, depuis le tems où elles ont commencé à être connues jusqu'au moment actuel.

Par le Cit. ANQUETIL,

Membre de l'Institut national de France, correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, auteur de l'Esprit de la Ligue, l'Intrigue du Cabinet, et autres ouvrages.



SECONDE EDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

TOME QUATRIÈME.



A PARIS,
Chez LESGUILLIEZ, frères, rue de la Harpe, n° 151.
AN X. — 1801.



TABLE

DES TITRES DU TOME IV.

Fin de la table du tome quatrième.

PRÉCIS
DE L'HISTOIRE
UNIVERSELLE.

Au milieu des factions excitées par les Gracques, dans les guerres des esclaves et des gladiateurs, commença à paroître le fameux *Marius*. Il étoit d'une basse extraction, né dans le pays des Volsques. A une taille prodigieuse, et une force de corps peu commune, il joignoit de l'intelligence, du courage et même de la témérité. Son regard avoit quelque chose de farouche. Ses manières étoient rustiques. Sous cet extérieur grossier, il cachoit un grand fond d'esprit. *Scipion* prédit qu'il deviendroit un des meilleurs généraux de la république. Il passa pour arriver à cet honneur par tous les degrés du service, et ne parvint jamais à un grade plus élevé, que par quelqu'action d'éclat. *Marius* porta dans les affaires civiles la même intrépidité que dans la guerre. Il fut élu tribun. Pendant cette 2885. Marius.

magistrature, malgré le sénat, il introduisit dans les élections un ordre favorable au peuple. Le consul *Cotta* qui avoit été son protecteur voulut s'y opposer. Sans égards pour ses bienfaits, *Marius* le menaça de la prison. Le consul se désista. La hardiesse du tribun lui fit grand honneur dans l'esprit du peuple. Dès lors il le regarda comme un défenseur assuré contre l'oppression des patriciens.

Les lois contre la dépravation des mœurs, marquent qu'il régnoit à Rome de grands désordres. Ils étoient d'autant plus dangereux, qu'ils affectoient les classes les plus respectables de la république. Les censeurs furent obligés de rayer trente-deux patriciens de la liste des sénateurs. Il fallut faire des réglemens sévères contre le luxe des tables, les jeux de hasard et les concerts publics. Il y eut trois vestales accusées d'avoir manqué à leur vœu : les pontifes n'en firent punir qu'une. Deux autres aussi coupables furent épargnées, tant parce qu'elles appartenoient aux premières familles de la république, que parce que les pontifes craignirent que leur châtiment public ne déshonorât trop l'ordre sacerdotal. Le

peuple murmura. L'examen de l'affaire fut repris, et la décision déférée à *Lucius Crassus*, homme intègre, et très-sévère. Il condamna sans miséricorde les deux vestales épargnées au même supplice que l'autre, à être enterrées vives, et leurs galans qui étoient aussi de premières familles à être battus de verges jusqu'à la mort. On comptoit alors à Rome, trois-cent quatre-vingt-quatorze mille trois-cents trente-six citoyens en état de porter les armes.

Outre cela la république avoit des armées dans les Gaules, les Sarnes, peuple habitant au pied des Alpes, qui les dévastoient, désespérés de ne pouvoir se défendre, mirent le feu à leurs maisons, tuèrent leurs femmes et leurs enfans, et se jetèrent dans les flammes. En Espagne, *Marius* devenu préteur, eut des succès constans contre les bandits, et obligea les peuples de son gouvernement à cesser de vivre de rapines. *Métellus* triomphoit de la Macédoine, son frère de la Sardaigne et de la Corse; mais le consul *Papirus* étoit battu par les Cimbres. Entre ces guerres, celle de Numidie contre *Jugurtha*

fixoit principalement l'attention des Romains.

2892. Jugurtha. Cette attention au reste, se portoit moins sur les opérations militaires que sur les négociations pécuniaires auxquelles les succès ou les revers donnoient plus ou moins d'activité. Elles s'entamèrent sitôt que *Jugurtha*, petit-fils de *Masinissa*, eut fait tuer *Hiempsal* son frère, héritier du trône comme lui. Il en restoit encore un, nommé *Adherbal*, avec un égal droit à la couronne, qu'ils devoient partager entre eux trois. Dans le dessein de se soustraire aux efforts homicides de son frère, il se réfugia à Rome dont il réclama la protection. *Jugurtha* l'y suivit, appellé pour rendre compte de sa conduite. L'argent qu'il répandit avec profusion le justifia. Le sénat nomma dix commissaires chargés de partager le royaume entre les deux rivaux. Il n'étoit pas question dans leurs pouvoirs du meurtre du malheureux *Hiempsal*. On le passa sous silence, comme si c'étoit un pur accident. *Jugurtha* l'avoit présenté ainsi, et on avoit bien voulu le croire. Ces dix commissaires étoient disposés à n'être pas moins crédules et moins complaisans, sur tout

ce que demanderoit le possesseur des trésors de Numidie. Ils s'en firent le partage, et s'appliquèrent si peu à assurer le sort d'*Adherbal*, que sitôt qu'ils furent partis son frère le resserra dans sa propre capitale.

Scaurus, général romain, se présenta, parla fièrement à *Jugurtha*, lui reprocha qu'après avoir assassiné un de ses fréres, il vouloit faire mourir l'autre de faim. Il lui ordonna de lever le siége. Il le fit; le Romain se retira. Le Numide revint, prit la ville et assassina son frère de ses propres mains, après lui avoir fait souffrir de cruels tourmens, en punition de ce qu'il avoit appellé contre lui les Romains. Cette conduite de *Scaurus* fut aussi celle de plusieurs autres généraux qu'on envoya contre *Jugurtha*. Ils faisoient des menaces vigoureuses, afin que le prince ne marchandât pas trop pour les appaiser. Ce manège dura jusqu'à ce que le peuple romain instruit et indigné de la basse cupidité, de l'injustice mercénaire de ses sénateurs, fit faire le procès aux coupables. Entr'eux se trouva *Opimius*, qui s'étoit montré inexorable contre *Gracchus* et ses partisans. Il fut condamné ainsi que quelques-uns de ses complices à un

bannissement perpétuel, et mourut dans la misère. Ce châtiment leur fut infligé par *Scaurus*, peut-être le plus criminel de tous. Mais il avoit eu l'adresse de se faire mettre à la tête de la commission formée pour cette affaire : et il punit avec la dernière sévérité, plusieurs personnes moins criminelles que lui.

Le peuple voulut aussi qu'on fît une guerre sérieuse à *Jugurtha*. Elle fut confiée à *Métellus*, distingué par sa probité, sa valeur et son habileté militaire. On doit remarquer que les deux fameux rivaux, *Marius* et *Sylla*, servirent dans cette guerre ; le premier, en qualité de lieutenant-général, choisi par *Métellus* lui-même, qui lui donna ce grade, mais qui eut tout lieu de se repentir de se l'être attaché. *Marius* avoit tous les talens guerriers : valeur, intrépidité, présence d'esprit dans le danger, promptitude, génie d'expédiens et de ressources. Mais il ne soupçonnoit pas même l'existence de ces dispositions morales qui forment le caractère d'un honnête homme. Plein de vanité, il prétendoit ne devoir son élévation qu'à son mérite. Loin d'en avoir obligation à *Métellus*, les justes éloges donnés à ce général le cho-

quoient. Il décrioit toutes ses actions. A l'entendre, outre que la lenteur et et la timidité naturelles de *Métellus*, le mettoient hors d'état d'arrêter un ennemi actif et vigilant, sa politique lui faisoit prolonger la guerre, afin de prolonger son commandement. *Marius* fit passer ses calomnies jusqu'à Rome, où il avoit persuadé qu'avec la moitié des troupes de *Métellus*, en une seule campagne, il étoit capable de finir cette guerre. S'étant ainsi préparé les voies, il brigua le consulat, l'obtint, et en même tems le généralat de *Métellus*.

Revêtu de la dignité de consul, il traita la noblesse avec mépris. Comme c'étoit malgré les patriciens qu'il s'étoit élevé aux premiers rangs de la république, il disoit hautement, qu'il se tenoit plus glorieux de cette victoire qui humilioit les pères conscrits, que de toutes celles qu'il pourroit remporter sur *Jugurtha*, dût-il l'emmener en triomphe à Rome chargé de fers. Ses discours au peuple étoient tous dans ce sens : des éloges pompeux de son mérite, et des invectives contre les patriciens. Cet homme qui avoit publié que *Métellus* avoit trop de troupes, ne s'en trouva pas assez. Il se mit à enrôler

dans Rome, et se composa plusieurs légions, à la vérité de la lie du peuple; mais *Marius* préféroit ses soldats à d'autres, comme s'il eût craint d'avoir dans ses troupes des hommes de meilleure condition que lui.

Pendant que ces occupations prolongeoient le séjour du consul à Rome, *Métellus* battoit *Jugurtha*, assiégeoit et prenoit des places. Quand il sut l'arrivée de son ingrat lieutenant, sans le voir, il remit l'armée à un autre, s'embarqua et cingla vers l'Italie. Les Romains furent assez justes pour ne lui pas refuser les honneurs du triomphe. *Marius* peu sûr de la fermeté et de la discipline de ses nouvelles troupes, les employa d'abord à une expédition qui demandoit plus de patience que de courage. Il leur fit traverser les sables brûlans de l'Afrique, infestée de serpens monstrueux, que la faim et la chaleur rendoient plus redoutables, pour aller prendre *Capsa*, entourée de tous côtés d'un vaste désert qui la rendoit presque inaccessible. Aussi trouva-t-il les habitans dans une profonde sécurité, et il n'eut qu'à se présenter pour s'emparer de la ville, où il fit un grand butin. Une surprise

due au hasard le rendit maître de *Mulucha*, forteresse importante. Après cela, il promena son armée en Numidie et en Mauritanie, pilla, brûla, ravagea, massacra, et remplit ces royaumes de la terreur de son nom.

Il lui arriva alors un renfort nécessaire à son armée épuisée, sous la conduite de *Sylla*, l'opposé de *Marius*, jeune patricien, poli, aimable, élevé dans les délices de Rome, auxquels il s'étoit livré. Une courtisanne nommée *Nicopolis*, prit pour lui une passion violente. Comme il y répondit par un attachement sincère, non-seulement elle partagea avec lui ses revenus, mais elle lui laissa en mourant de très grands biens. *Marius* regardoit *Sylla* comme un efféminé. A ce titre, et en qualité de patricien, il n'avoit pas été content de lui voir solliciter et obtenir la questure de son armée. Il le laissa tant qu'il put à Rome faire recrue; mais il fallut bien à la fin que le questeur s'acquitât de sa charge. Arrivé en Afrique, il changea absolument de conduite, renonça aux plaisirs, se montra toujours prêt aux fatigues comme aux dangers, vécut aussi frugalement que le moindre soldat; il affectoit d'imiter le général

jusque dans ses manières agrestes, et obtint ainsi son estime et sa confiance, au point d'être déclaré premier lieutenant de l'armée.

Dans ce poste *Sylla* s'acquit à juste titre la réputation de général habile, et d'adroit négociateur. Il mérita cette dernière qualité sur-tout par la dextérité avec laquelle il mania l'esprit de *Bocchus* roi de Mauritanie, gendre de *Jugurtha*, et l'âmena à livrer son beau-père. Député vers ce monarque comme ambassadeur de *Marius*, *Sylla* marchoit avec un corps d'armée à la vérité assez fort; mais tout entouré de piéges et d'embuches. Après quelques journées de chemin, *Volux*, fils de *Bocchus* le joignit. Il venoit préparer le Romain à faire entrer le roi Numide dans le traité qu'il alloit conclure avec le Mauritanien. Il crut apparemment gagner quelque chose sur *Sylla* en l'effrayant. Vers le milieu de la nuit, le jeune prince entre précipitamment dans la tente de *Sylla* avec un air d'épouvante. « J'apprends, lui dit-il, que « Jugurtha marche à nous avec des « forces supérieures. Fuyons, laissez-là « vos troupes, je m'engage à vous conduire en lieu de sureté. Que je fuie

« répond fièrement Sylla, que je fuie « devant un ennemi vaincu tant de « fois! que j'abandonne mes soldats! « Non, je connois leur valeur. Ils « vaincront avec moi, ou je périrai « avec eux. »

Ce n'étoit qu'une fausse alarme donnée exprès, mais bientôt le danger devint réel. *Jugurtha* en effet approchoit. Les soldats Romains voyant tout à coup son armée à peu de distance, s'écrient: « nous sommes trahis, *Volux* nous a « vendus. Massacrons le traitre. » *Sylla* prend un air d'assurance, encourage ses gens, les exhorte à soutenir dans cette occasion périlleuse l'honneur du nom Romain. Puis s'adressant à *Volux*, il lui dit: « je suis convaincu « que vous nous trahissez; je veux être « plus généreux que vous. Je vous « sauve la vie, partez. Allez joindre « *Jugurtha*. » Le jeune prince tâche de se disculper. Il assure *Sylla* que le Numide n'a d'autre dessein que de lui faire sa cour, et de le disposer à lui être favorable. « Essayez plutôt, lui « dit-il, allons le trouver, vous verrez « qu'il n'y a rien à craindre. » Le Romain se détermine à cette démarche hasardeuse. En effet, *Jugurtha* ouvre

à sa troupe un passage libre à travers son armée. Le succès de cette témérité mérita à *Sylla* le surnom de *fortuné*.

Arrivé près de *Bocchus*, le grand point étoit de séparer la cause du beau-père de celle du gendre. L'ambassadeur obtint à cet égard, peut-être plus qu'il n'espéroit. Il est à remarquer que les deux hommes qui se disputoient le Mauritanien, se servoient des mêmes raisons, et comptoient l'un et l'autre commencer une trahison. « Je ne pourrai, « disoit *Jugurtha* à *Bocchus*, compter « sur ce que vous me promettez au « nom des Romains, si vous ne me « donnez en otage leur ambassadeur. « *Sylla* disoit aussi à *Bocchus*, les « plus puissans des rois ne peuvent obtenir l'alliance de Rome, que par « quelque service extraordinaire. Profitez de l'occasion, livrez-nous le « barbare, le perfide *Jugurtha* encore « rougi du sang de ses frères. Aidez « Rome à exécuter la vengeance des « dieux, et comptez à jamais sur la « protection et l'amitié des Romains. « Quoi, répondoit *Bocchus*, trahir « un beau-père, un roi voisin, un ami, « un allié! que pensera toute l'Afrique? » La douce, l'insinuante, la

persuasive éloquence de *Sylla* reprima cet élan d'honneur. Il amena le gendre à concertér avec lui les mesures pour surprendre son beau-père. *Jugurtha* se trouva chargé de fers au moment que sur les espérances à lui données par *Bocchus*, il se croyoit maître de *Sylla*. Celui-ci conduisit son captif à Marius.

Ainsi finit la guerre de Numidie. *Marius* fit marcher *Jugurtha* et ses deux fils à son triomphe, où il porta entre autres dépouilles de ce royaume, trois mille sept cents livres pésant d'or en lingots, cinq mille sept cent soixante et quinze livres pésant d'argent en barre, et une grosse somme en espèces : tout cela pour le trésor public, sans compter ce que chaque soldat et les généraux eurent pour leur part du butin. Ces déprédations étoient nécessaires au soutien d'une république telle que Rome. Sans les richesses qu'elle tiroit du pillage, elle n'auroit pu entretenir ses trois ou quatre cent mille citoyens, sans profession, dont l'oisiveté garnissoit la place publique dans la discussion des affaires, et fondoit les armées. De pareilles républiques, mêlées d'aristocratie et de démocratie, ne peuvent être sans fac-

tions. Il faut à la populace des ambitieux qui l'achètent, et aux ambitieux, une populace qui se vende. Le prix du marché se trouve dans le butin qu'apportent les vainqueurs. La lutte se soutint entre les compétiteurs, jusqu'à ce que le peuple ouvrant les yeux, foulât aux pieds et ses idoles et ses adorateurs. Ce fut cette constitution, si on peut ainsi appeller un état perpétuel de discorde, ce fut cette constitution qui éleva les Romains au plus haut degré de puissance, et les précipita ensuite dans l'abîme d'une honteuse servitude.

2898. Guerre des esclaves. Ils étoient vers ce tems occupés de deux guerres inquiétantes; la révolte des esclaves et l'irruption des Cimbres et des Teutons. La première commenca en Italie, et fut causée par l'amour. Un chevalier romain, nommé *Vettius*, demeurant à Capoue, épris d'une violente passion pour une belle esclave, l'acheta à crédit. Quand il fallut la payer, ruiné par ses débauches, il ne se trouva pas d'argent. Son commerce avec la belle esclave, l'avoit familiarisé avec les compagnons de sa servitude. Le Romain leur fit connoître leurs forces, les engagea à se révolter, et s'éta-

blit leur chef. Pour premier exploit, il tua ceux auxquels il devoit le prix de sa maîtresse. Mais Capoue étoit trop près de Rome pour que cette insurrection eût un succès constant. On envoya contre lui des forces imposantes, sous le préteur *Lucullus*. *Vettius* prêt à tomber entre ses mains, se tua, et la révolte cessa de ce côté. Un réglement juste, mais donné sans en avoir prévu les suites, en causa une bien plus dangereuse en Sicile et dans les villes voisines.

Les Romains faisoient esclaves sans distinction, tous les prisonniers. Il se trouvoit souvent dans les armées opposées aux Romains, des malheureux qui avoient été enlevés auparavant sur les terres des alliés de la république, et incorporés malgré eux dans les nations en guerre avec les Romains. Pris par ceux-ci, ils subissoient comme les autres, le sort de la servitude. A la réquisition de *Nicomède*, roi de Bithynie, la république, par une inspiration de justice qui ne lui étoit pas ordinaire, ordonna que la liberté seroit rendue à tous les esclaves nés dans les royaumes alliés. Il s'en trouvoit un grand nombre. *Licinius Nerva*, préteur de

Sicile, voulut d'abord faire exécuter la loi. Il brisa les fers de quatre cents de ces infortunés, et déclara qu'il écouteroit tous ceux qui auroient des réclamations à présenter. Mais soit qu'il fut effrayé de la multitude des réclamans, soit qu'il ne put résister aux raisons pécuniaires opposées par les maîtres, non-seulement il cessa la manu-mission, mais il se fit connoître disposé à remettre dans les chaînes ceux qu'il en avoit déjà tirés. Ces derniers s'attroupèrent, en appellèrent d'autres, et se choisirent un général, nommé *Salvius*, joueur de flûte, auquel ils donnèrent le titre de roi.

Il s'en montra digne, ainsi que du commandement, par les victoires qu'il remporta. Son armée déjà composée de vingt-mille fantassins et de deux mille chevaux, fut renforcée par dix mille hommes que lui amena *Athénion*, du voisinage d'Egesse et de Lilibée. Les deux chefs se partagèrent les opérations de la guerre. *Salvius* se chargea de la défense des villes, et *Athénion* de tenir la campagne. Il se trouvoit à la tête de quarante mille esclaves qui avoient presque tous servi avant que de perdre la liberté; aussi balancèrent-ils

long-tems l'évènement d'une bataille que *Lucullus* vainqueur de ceux de Capoue, leur livra. Ils l'auroient gagnée, si *Athénion*, blessé aux deux genoux, ne fût tombé de cheval. On le crut tué; son armée se débanda; mais il se tira de dessous un monceau de morts qui le couvroient, gagna la ville de Triocola, qui étoit leur chef-lieu. Il y soutint un long siége contre *Lucullus*, que sa résistance lassa. *Athénion* délivré et devenu le seul chef, parce que *Salvius*, mourut, se remit en campagne. Prêt à livrer une seconde bataille au successeur de *Lucullus*, nommé *Marius Aquilius*, l'esclave proposa un combat singulier au Romain. Il eut lieu entre les deux armées. La fortune trompa l'espoir du brave *Athénion*. Il fut tué. Son armée toute entière prit la fuite. Ce ne fut plus qu'une boucherie. Dix mille qui se sauvèrent dans leur camp, aimèrent mieux se tuer les uns les autres, que de se rendre aux Romains. Cette guerre qui dura quatre ans, leur coûta un million d'esclaves.

L'irruption des Cimbres et des Teutons, fut précédée par une guerre malheureuse dans les Gaules. *Cœpion*, en

qualité de consul, y avoit eu des succès. Il prit le fameux trésor de Toulouse, provenant du pillage du temple de Delphe, par les Gaulois. On le fait monter à cent mille livres pesant d'or et autant d'argent. Il ne pouvoit se dispenser de le faire porter à Rome. En effet, il l'envoya à Marseille sous une escorte, pour être embarqué. Mais il plaça sur le chemin des troupes plus nombreuses. Les soldats qu'il fit passer pour des brigands, enlevèrent la part du public, la lui rapportèrent, et il se l'appropria. Un homme de ce caractère ne devoit pas voir de bon œil un successeur. Son consulat fini, il regarda le nouveau consul *Mallius*, sinon comme ennemi, du moins comme envoyé pour rogner ses profits. On lui avoit laissé en qualité de proconsul une autorité, mais subordonnée. *Cæpion* ne voulut pas reconnoître de maître. Les deux rivaux se brouillèrent. Les officiers ne pouvant les raccommoder, furent obligés de partager l'armée. Cette mésintelligence donna grand avantage aux Gaulois et aux Cimbres, réunis et bien d'accord. De concert, ils attaquèrent les camps des généraux romains. Les Gaulois, celui du consul *Mallius*; les Cimbres,

celui de *Cœpion*. La victoire se déclara pour eux.

Quatre-vingt mille hommes, tant Romains qu'alliés, avec les deux fils du consul, et quarante mille valets ou vivandiers, périrent dans cette fatale journée. Il n'échappa des deux armées romaines, que dix hommes avec les deux généraux. De ces dix étoit *Sertorius*, qui devint depuis si célèbre. Ces cent-vingt mille hommes périrent pour l'accomplissement d'un vœu fait par les vainqueurs, avant la bataille. En conséquence, ils noyèrent les chevaux, tuèrent tous les prisonniers, détruisirent les dépouilles, jetèrent l'or et l'argent dans le Rhône : de sorte que le vol de *Cœpion*, ne lui profita pas.

Guerre des Cimbres et des Teutons.

L'indignation éclata dans Rome contre *Cœpion*, qui étoit patricien. Le peuple le déposa avec ignominie. Le sénat regarda ce châtiment, dont il n'y avoit pas encore d'exemple, comme une injure faite à son corps; mais on lui préparoit d'autres couleuvres à dévorer. Un tribun transféra au peuple, le droit d'élire les pontifes. Un autre fit passer une loi en vertu de laquelle tout citoyen dégradé par un décret du peuple, étoit privé pour toujours de sa

place dans le sénat. Par-là, ce corps perdoit le droit de rétablir ceux qui avoient été flétris par le peuple. Un troisième tribun fit arrêter que tous les alliés du pays latin, qui accuseroient un sénateur, et prouveroient leur accusation, jouiroient des privilèges de citoyen romain. Mais la plus grande mortification pour le sénat, fut de voir choisir pour la guerre des Gaules, *Marius*, son ennemi déclaré, et de le voir élire une seconde fois consul, quoiqu'absent, et qu'il ne se fût pas écoulé six ans depuis son premier consulat. Deux conditions, présence et intervalle de dix ans, sur lesquels on n'avoit pas encore passé.

Ce choix épouvanta d'avance les jeunes Romains destinés par leur naissance à la guerre; mais qui craignoient d'être commandés durement. Toute la conduite de *Marius* avoit quelque chose d'austère. Point de repas, point de plaisirs, point de luxe, la plus grande simplicité dans les habits, une frugalité exemplaire, une manière de signifier sa volonté qui ne souffroit ni réplique ni délai. Le seul son de sa voix effrayoit, et faisoit trembler ceux à qui il donnoit des ordres. Il envoya *Sylla*, son lieute-

nant, nétoyer le pays au bas des Pyrénées, du côté de Narbonne, où il comptoit attendre des Cimbres, qui, accompagnés des Gaulois et des Teutons, étoient allés faire une irription en Espagne. Il suivit son lieutenant de près, et établit dans son armée la plus sévère discipline.

Un de ses neveux fut tué par un soldat qu'il vouloit débaucher. Loin de venger la mort de son neveu, qu'il regrettoit sincèrement, *Marius* mit lui-même sur la tête du meurtrier, une de ces couronnes accordées par les généraux aux seuls soldats qui s'étoient distingués par quelqu'action d'éclat. Ce généreux trait d'équité publié à Rome, y augmenta son crédit, et contribua à lui procurer un troisième consulat. Quand ce vint au quatrième, il se rencontra plus de difficultés. *Marius* fit semblant de vouloir qu'on ne violât pas si ouvertement et si souvent les règles en sa faveur. Il déclara qu'il ne permettroit pas même qu'on mît son nom parmi ceux des candidats. Mais *Saturninus*, un des tribuns de concert avec lui, tenoit un langage différent. Il disoit qu'il falloit forcer *Marius*, que son refus dans les circonstances du danger

pressant de la république, menacée d'une inondation de barbares, étoit une véritable trahison. Ce jeu fut si bien joué, que *Marius* accepta comme malgré lui, pour la quatrième fois, les faisceaux consulaires.

Les Cimbres ne revinrent pas par où *Marius* les attendoit. Ils tournèrent du côté de l'Italie par les Alpes orientales, pendant que les Teutons et d'autres nations Gauloises et Helvétiques, se proposoient de les passer du côté de l'Occident. *Marius* alla à la rencontre de ces derniers, et les attendit auprès d'Arles. Quand ils s'approchèrent, tout le pays, jusqu'où la vue pouvoit porter, en parut couvert. Ils desiroient la bataille, parce que leurs provisions s'épuisoient, et qu'ils ne pouvoient espérer d'en trouver dans un pays que le consul avoit eu soin de dévaster. Les Romains la desiroient aussi, parce qu'ils ne pouvoient souffrir les bravades par lesquelles les barbares venoient les insulter jusque sur leurs retranchemens.

Marius eut peur de ne pas pouvoir les contenir, et eut recours à une ruse religieuse, la plus puissante de toutes, sur le peuple. Sa femme *Julie*, de la

famille des *Césars*, lui avoit envoyé une fameuse devineresse. Le consul la reçut avec le plus grand respect. Comme si elle eût possédé le talent de prédire l'avenir, il la consultoit dans les occasions importantes. Priée par le général de lui apprendre qu'elle étoit à l'égard du combat demandé par l'armée, la volonté des Dieux, elle ne manqua pas de prononcer qu'un engagement seroit fatal à la république. Cette réponse calma les soldats, et les tint dans une grande soumission à la volonté du général. Il donna lui-même à son armée l'exemple des mépris pour les provocations de l'ennemi. Un Teuton de la plus haute taille, vint jusqu'à la porte du camp, le défier à un combat singulier. Il répondit : « Si le Germain est las de « vivre, qu'il aille se pendre. » Le consul détermina donc ses légions à laisser tranquillement défiler sous leurs yeux l'immense multitude des Teutons, qui furent six jours à passer.

Il paroît que cette marche les partagea. *Marius* en atteignit près d'Aix, au bord du Cénus, nommé depuis la rivière d'Arc, une division composée principalement des *Ambrons*, qu'il défit entièrement. Les femmes retranchées

dans leur camp, ne pouvant ni se défendre, ni obtenir pour leur honneur, la sureté qu'elles demandoient, égorgèrent leurs enfans et se tuèrent elles-mêmes. Non loin de-là, campoient les Teutons, qui n'avoient pris aucune part au combat. *Marius* les attaque à leur tour, et remporte une victoire complète. Les historiens font monter à deux cent quatre-vingt-dix mille hommes, le nombre de ceux qui furent tués ou faits prisonniers dans les deux batailles. Ces succès valurent à *Marius* un cinquième consulat, et un décret qui lui conféroit l'honneur du triomphe. Après l'avoir lu, il dit : « Le consulat m'impose « l'obligation de vaincre les Cimbres « comme j'ai fait des Teutons; je l'ac« cepte. Quant au triomphe, je desire « qu'il n'en soit parlé, que quand j'au« rai achevé ma victoire. La pompe « d'un triomphe sera déplacée, aussi « long-tems qu'il y aura des barbares « sur les frontières d'Italie.

On lui avoit donné pour collègue, dans le consulat, *Manilius Aquilius*. *Catulus* son collègue de l'année précédente étoit chargé de défendre l'Italie contre les Cimbres. Il avoit, dans son armée, *Sylla*. On ne sait

pourquoi il avoit quitté *Marius*, son premier général. Mais on ne doit pas être étonné que la bonne intelligence n'ait pas duré long-tems entre des hommes de caractère, de mœurs, et de factions si opposés. *Sylla* inspira apparemment à *Catulus* les précautions qu'il prit, pour que *Marius* ne pût s'attribuer tout l'honneur des succès, lorsque ce général fut appellé à grands cris par les Romains, pour venir aider à *Catulus* à repousser les Cimbres. S'ils eussent connu leurs avantages, ils auroient pu pénétrer jusqu'à Rome. *Sylla* ne consultant que le bien public, sitôt que *Marius* fut arrivé près de l'armée de *Catulus*, alla lui offrir des vivres et d'autres secours. Comme il ne pouvoit guères s'en passer, il n'osa pas le refuser; mais il reçut ce service de si mauvaise grace, que *Sylla*, sans redouter la supériorité que donnoient à *Marius* les cinq consulats sur lui, qui n'avoit encore été revêtu d'aucun des grands emplois de la république, se déclara ouvertement son ennemi.

Marius s'empara de droit, du commandement, parce que le tems du consulat de *Catulus* s'étant écoulé, il n'é-

toit plus que proconsul. Les Cimbres qui attendoient les Teutons, voulurent entamer une négociation pour prolonger le tems. Ils envoyèrent demander qu'on leur permît, ainsi qu'à leurs alliés les Teutons, de s'établir dans le pays même où ils étoient. *Marius* leur répondit: « Vous demandez des terres « pour vos alliés les Teutons, ignorez « vous qu'ils en ont déjà, ils pourrissent actuellement dans les champs « le long du Cenus. Nous vous ferons « repentir de cette raillerie, répondirent les Cimbres, quand nos alliés « auront passé les Alpes. Ils les ont « déjà passées, répartit *Marius*, les « voici, en leur montrant les prisonniers Teutons enchaînés, allez vous « préparer à venir les joindre ». Contre la coutume des Romains, il leur assigna, sur leur demande, le jour de la bataille. Elle fut assez bien disputée, et entièrement funeste aux malheureux Cimbres. Redoutant les efforts d'une armée disciplinée, ils avoient eu l'imprudence de se lier avec des cordes les uns aux autres, afin de présenter, s'ils avoient pu, un front inébranlable. Mais quand les premières lignes furent rompues, ce ne fut plus qu'une

déroute et un massacre général. Les femmes se défendirent comme celles des Teutons, et eurent le même sort. On aura peine à croire que les Romains perdirent tout au plus trois cents hommes, pendant que soixante mille Cimbres furent faits prisonniers, et que cent vingt mille restèrent sur le champ de bataille.

Libérateur de la patrie, troisième fondateur de Rome; tels furent les titres que, dans son enthousiasme, le peuple romain prodigua à *Marius.* Cependant, il n'étoit pas bien prouvé qu'à lui principalement fût dû l'honneur de la victoire. Au contraire, comme *Catulus* avoit eu soin de faire marquer les dards de ses soldats, il fut reconnu par des examinateurs choisis, que les coups les plus funestes aux Cimbres, étoient partis des cohortes de *Catulus.* D'ailleurs, le consul n'avoit enlevé que deux étendards pendant que *Sylla* en avoit rapporté trente et un au camp du proconsul. Pour ôter tout sujet de querelles, il fut décidé qu'ils triompheroient ensemble. Il n'y avoit plus de raisons pour perpétuer les consulats de *Marius;* mais il en avoit le desir, ce qui pour lors valoit mieux que des

raisons. Il brigua donc. Quoique naturellement fier et dur, il devint humble et civil. Il caressoit jusqu'au moindre citoyen. *Marius*, doux et complaisant! Que ne peut l'ambition ? Il obtint une sixième fois les faisceaux consulaires, et l'emporta sur le grand *Métellus* le *Numidique*, qu'il avoit déjà supplanté dans la guerre de *Jugurtha*.

Sous ce consulat, la république fut en grand risque, par l'association de *Marius*, de *Glaucia*, préteur, et d'*Apuleius* qui, pour être tribun, fit tuer dans les comices, son compétiteur, très-honnête homme. Ce triumvirat avoit à sa disposition, non-seulement la populace de Rome, mais la plus vile partie des tribuns suburbicaires. Les triumvirs les appeloient à leur secours quand ils en avoient besoin; ces hordes soudoyées accouroient, entouroient la place, et par leurs clameurs et leurs menaces, empêchoient les citoyens de donner leurs voix ou les forçoient de voter dans le sens de ceux qui les payoient. Ces trois hommes ne se proposoient pas moins que de s'emparer de l'autorité suprême. Pour cela il falloit détruire le sénat, ou le rendre impuissant en l'avilissant.

De tous tems le serment a été une arme des conjurations. *Apuleius*, dans le dessein de mettre les sénateurs les plus estimés entre leur conscience et leur honneur, proposa et fit statuer qu'ils jureroient en pleine assemblée, de confirmer tout ce qui seroit décrété par le peuple. Les principaux pères conscrits voulurent faire sentir à la saine partie du peuple, le danger d'une pareille loi, qui bouleversoit absolument la constitution de la république, en mettant le peuple au-dessus du sénat. Ils furent arrachés avec violence de la tribune aux harangues, et poursuivis outrageusement. En rendant compte le lendemain an sénat, selon le devoir de sa charge, de cette scène qui s'étoit passée dans la place, le consul déclara qu'il ne prêteroit jamais le serment. « Si la loi qu'on fera est bonne, « dit-il, on l'observera bien sans jurer : « si elle est mauvaise, le serment ne « pourroit nous obliger à la pratiquer. » Mais ce raisonnement, bon en lui-même, n'étoit de sa part qu'un piége pour autoriser les sénateurs, et sur-tout *Métellus*, dont il vouloit se débarrasser, à ne point jurer; et les exposer

ainsi aux insultes et aux mauvais traitemens de ses satellites.

Quant à lui, au jour fixé pour le serment, il déclara au sénat que quand il avoit promis de ne pas jurer, c'est qu'il n'avoit pas auparavant assez bien examiné l'affaire; qu'il n'étoit pas opiniâtre et qu'il prêteroit le serment. Les sénateurs, bien étonnés, n'osoient ouvrir la bouche. Il fait semblant de regarder leur silence comme une adhésion, et les traîne à sa suite au temple de *Saturne*, où se faisoient ordinairement ces actes religieux, et prête le serment. Aucun des sénateurs n'ose le refuser, excepté *Métellus*. En vain ses confrères le prient, le conjurent de se plier aux circonstances. Il répond : « Les circonstances ne changent point la nature d'une action injuste. Rien n'est plus ordinaire, ajoute-t-il en les regardant, que de faire son devoir quand on ne court aucun risque; mais le vrai caractère d'un homme de bien, consiste à braver le danger qu'il y auroit à demeurer fidèle à son devoir. » Cette fermeté, qu'on traita d'obstination, fut sur-le-champ punie par un arrêt de bannissement. Le corps des patriciens et les tribus de la ville,

offrirent de s'opposer, même par la force, à ce décret injuste de la populace; mais *Métellus* déclara qu'il ne souffriroit pas qu'une seule goutte de sang fût répandue pour lui. En partant il dit : « ou les affaires changeront de « face, et le peuple se repentira de ce « qu'il a fait, en ce cas je serai rap- « pellé; ou les choses resteront en l'é- « tat où elles sont, et alors il vaut « mieux pour moi que je sois loin de « Rome. »

Marius dans toute cette affaire joua le rôle d'un hypocrite. Il faisoit semblant de vouloir réconcilier le sénat avec le peuple, et c'étoit lui qui par ses deux agens *Apuleius* et *Glaucia* fournissoit secrètement la matière des querelles qui brouilloient d'avantage les deux corps. Cependant ces trois hommes n'étoient pas toujours d'accord. Rarement il y a une paix constante entre les méchans. *Glaucia* voulut avoir le consulat, et *Apuleius* faire donner le tribunat à un indigne protégé, malgré le consul, qui lui-même tâchoit d'obtenir une septième fois les faisceaux. Ils ne réussirent ni l'un ni l'autre. *Glaucia* enragé d'échouer fit publiquement assassiner son compé-

titeur. Après ce crime, il leva le masque ; lui et *Apuleius* entreprirent ouvertement de détruire la république. La populace à laquelle ils inspirèrent leurs sentimens, déclara *Apuleius* général et même roi, si on en croit quelques historiens. Les deux rebelles s'emparèrent du Capitole.

Ils devoient y être renforcés par la populace des tribus de la campagne ; mais les chevaliers, les patriciens, et tous ceux qui avoient à cœur la conservation de la république s'armèrent et s'opposèrent à leur passage. Il y eut dans la place publique un combat sanglant où la populace eut le dessous. Les vainqueurs mirent le siége devant la citadelle. *Marius* qui pendant ces troubles n'avoit pu s'empêcher de prendre les mesures convenables contre les conjurés, différoit cependant de les pousser à bout, et auroit bien desiré sauver ces hommes désespérés, dont la fureur pouvoit lui devenir utile. Mais les bons citoyens las de ses délais, coupèrent les conduits par où l'eau passoit au Capitole. En peu de tems, les révoltés furent réduits à la plus fâcheuse situation. Ils offrirent alors de se rendre à *Marius* qui leur

promit la vie sauve. Mais le peuple ne ratifia pas ce traité. Revenu des préjugés qu'on lui avoit inspirés, la populace massacra elle-même *Apuleius* et *Glaucia*. On rappella *Metellus*. Pour n'être pas témoin de son retour glorieux, et piqué du discrédit qu'il éprouvoit à Rome, *Marius* fit un voyage en Asie, sous prétexte de s'y acquitter d'un voeu; mais comme il devoit sa grandeur au métier des armes, et qu'il ne pouvoit se soutenir que par la guerre, son principal but étoit d'en allumer une. Il fit dans ce dessein tout ce qu'il put pour choquer *Mithridate*, en lui proposant l'alternative, qui, disoit il, ne souffroit pas de parti mitoyen, ou de se rendre plus puissant que les Romains, ou de se soumettre à leur volonté. Le roi de Pont, quoique le plus fier de tous les monarques, n'étant pas encore prêt, dissimula cette injure.

Au chagrin de ne pouvoir provoquer une guerre étrangère, se joignoit pour *Marius*, celui de savoir que Rome jouissoit de la plus grande tranquillité. Sans grades, sans dignités, *Métellus* y entretenoit la paix. Sa vertu lui valoit une magistrature. Il indiquoit

les consuls et les tribuns et ils étoient nommés. Il signaloit les factieux et ils étoient réprimés et punis. Un esprit de réforme sembla vouloir s'insinuer dans la république. Le proconsul *Mucius-Scœvola*, rechercha en Asie les chevaliers romains, qui y tenoient à ferme les terres de la république et levoient les impôts. Il les convainquit de vexations, et les punit sévèrement. A son départ les peuples heureux par ses soins, instituèrent une fête qui se célébroit tous les ans pour perpétuer la mémoire de ses vertus et de leur reconnoissance. Elle s'appella de son nom *Mutia*, et lui fit plus d'honneur qu'un triomphe. Plusieurs préteurs dans les provinces suivirent son exemple et allégèrent le joug Romain.

Pour contraster à ce tableau consolant, on doit dire qu'en Espagne le consul *Didius*, sur le simple soupçon qu'une ville, qui à la vérité s'étoit déjà révoltée, pourroit se révolter encore, en appella tous les habitans dans son camp. Ils s'y rendirent sur la parole du général. Quand il les tint en son pouvoir, il les divisa en trois corps, hommes, femmes et enfans. Pendant qu'étonnés de ce partage, ils attendoient

leur sort avec inquiétude, il lache sur eux ses légionnaires, et les fait tous passer au fil de l'épée. Ce massacre exécuté avec la dernière barbarie, fut approuvé à Rome.

Pendant ce tems, ce peuple qui envoyoit ainsi le carnage et la mort chez les peuples conquis, s'amusoit de la querelle de deux de ses censeurs. *Ahenobarbus* accusa *Crassus* son collègue d'un attachement excessif pour une murêne. Ce poisson favori étoit si apprivoisé, qu'il venoit prendre du pain dans sa main, et le grave censeur l'aimoit tellement, qu'il se faisoit un plaisir de l'orner de riches bijoux. Etant mort, il en prit le deuil, et lui érigea une espèce de monument. *Crassus* dans sa défense tourna l'accusation de son collègue en plaisanterie. « A la vérité, « lui dit-il, je me suis rendu coupable « d'un crime énorme, j'ai pleuré la « perte d'un poisson favori; mais vous, « *Ahenobarbus*, vous avez soutenu la « perte de trois femmes, sans répandre « une seule larme.

La fureur des spectacles régnoit toujours à Rome. *Bocchus* avoit envoyé à *Sylla* cent lions et quelques chasseurs de Mauritanie, accoutumés à com-

battre ces animaux. *Sylla* en donna dans le cirque le spectacle au peuple qui fut si charmé de cette nouveauté, que le souvenir de cette fête ne contribua pas peu à le faire élever aux premiers emplois de la république. En même tems, le peu délicat *Bocchus* envoya des statues d'or qui représentoient de quelle manière il avoit livré son beau-père à *Sylla*. *Marius* qui étoit revenu à Rome fut très-piqué de ce que ces trophées faisoient plus d'honneur à *Sylla* qu'à lui, et mit tout en œuvre pour empêcher qu'ils ne fussent portés dans le Capitole. *Sylla* s'efforça de les y faire placer. La lutte entre ces deux hommes pensa causer une sédition que la vigilance des consuls prévint. En haine de *Marius* et autant pour lui faire dépit que pour flatter *Sylla*, le sénat se plaisoit à donner à celui-ci les commissions gracieuses.

Il le chargea d'aller mettre en possession de son royaume *Ariobarzane*, roi de Cappadoce. A cette occasion, *Sylla* dont la réputation s'étendoit, reçut les ambassadeurs d'*Arbace*, roi des Parthes. Autant de mortifications pour *Marius*, désespéré de se voir négligé. Il s'étoit logé sur la place

publique pour la commodité, disoit il, de ses cliens. Mais malgré ses invitations, ses manières dures et hautaines en écartoient tout le monde. Vieux guerrier, il éprouvoit le sort de ses semblables, qui parviennent à un âge avancé, en tems de paix. Leurs victoires sont oubliées; et quand ils ne se rendent pas recommandables par des vertus civiles, on les traite eux-mêmes comme de vieilles armes rouillées qu'on regarde comme inutiles.

2213. Guerre des Alliés.

On seroit étonné de ne pas voir figurer ces deux rivaux dans la guerre des alliés, qui ouvroit un si beau champ à l'intrigue. Elle prit son origine dans les mauvaises mesures d'un excellent citoyen. Le tribun *Livius Drusus*, profondément touché des maux que préparoit à l'état le mécontement sourd des trois ordres prêt à éclater, entreprit de les réconcilier. Par les lois des *Gracques* le droit de connoître des causes civiles avoit été enlevé au sénat, et donné aux chevaliers. C'étoit une pierre d'achoppement entre les deux corps. Les mêmes lois des *Gracques*, touchant la distribution des terres, mal exécutées, entretenoient un levain de division entre les pauvres et les

riches. Enfin les Italiens, alliés de Rome, se plaignoient également du sénat et du peuple. Ils avoient à la vérité quelques droits de citoyens romains; mais ils les vouloient tous, principalement le droit de suffrage. Qui plus que nous, disoient-ils, a contribué aux conquêtes de la république ? Nous payons des taxes considérables, en tems de guerre nous fournissons plus de troupes qu'on en leve à Rome; il est donc juste que nous partagions les honneurs et les emplois d'un état que nous avons agrandi aux dépens de nos biens et de notre sang.

Drusus se flatta d'avoir des moyens de concilier tous ces intérêts. Il voulut commencer par le sénat et les chevaliers. La jurisdiction, dont l'exercice les divisoit, il proposa de la rendre au sénat, mais d'y incorporer trois cents chevaliers, afin de les dédommager du pouvoir par l'honneur. Mais le très-grand nombre des chevaliers qui n'espéroient pas d'être compris dans les trois cents, déclarèrent qu'à quelque prix que ce fût, ils ne consentiroient pas à être privés de leur jurisdiction. Les sénateurs refusèrent aussi de recevoir entre eux tant d'hommes d'une

naissance inférieure. *Drusus* ne pouvant faire adopter de bonne grace son projet par les deux corps, résolut de l'y forcer par le peuple. Il employa pour le gagner, le moyen infaillible des distributions gratuites.

Le tribun proposa de faire donner journellement aux citoyens indigens, la quantité de pain dont ils pouvoient avoir besoin. Cette libéralité, disoit-il, n'épuisera pas le trésor public, où il entre annuellement des sommes immenses. Il y avoit même alors en dépôt, dans le temple de *Saturne*, un million six cent vingt mille huit cent vingt-neuf livres pesant d'or. Faut-il ajoutoit-il, que le trésor public ressemble à la mer, qui engloutit tout et ne rend rien ? Il réussit à faire passer cette loi, à la grande satisfaction des pauvres. Mais les mouvemens qu'il se donna pour faire obtenir aux alliés leurs prétentions, dans l'intention de grossir le parti du peuple, n'eut pas le même succès. Non-seulement les sénateurs et les chevaliers s'y opposèrent, mais la partie la plus distinguée du peuple ne vit pas de bon œil, qu'on voulût lui donner pour collègues des hommes

qu'elle étoit accoutumée à regarder comme des sujets.

Le jour que cette affaire devoit être agitée, les alliés se rendirent en foule dans la ville; mais voyant les efforts du tribun inutiles, ils résolurent d'assassiner les deux consuls, leurs principaux adversaires. *Drusus*, instruit du complot qu'on lui avoit caché, fit sur-le-champ avertir les consuls; mais lui-même n'échappa pas au fer des assassins. Dans la place même où il venoit de haranguer le peuple, il fut frappé d'un coup mortel. « Ingrate patrie ! « s'écria-t-il, trouveras-tu jamais un « homme plus zélé pour tes vrais in- « térêts que je ne l'ai été. » Il expira quelques heures après, laissant cette leçon, qu'il faut savoir proportionner son zèle à ses forces.

La mort de *Drusus*, si lâchement assassiné pour avoir voulu procurer un droit juste aux plus fidèles alliés de Rome, les irrita. Ils prirent les armes de tous côtés. Jamais la république n'eut à combattre à la fois tant d'ennemis formidables. Ils avoient tous servi dans les armées, ils étoient aussi bien disciplinés que les légions; leurs chefs avoient appris le métier de la guerre sous les plus

habiles généraux de Rome. Jamais les Romains n'avoient gagné une bataille que les alliés n'y eussent eu une part considérable, sur-tout les Marses, peuple brave et hautain. Ils pensèrent finir la guerre en la commençant. *Pompædius Silo*, leur chef, assembla dix mille hommes intrépides. Il alloit droit à Rome qu'il auroit surprise, lorsqu'il fut rencontré par *Cneius Domitius*, son ancien ami, qui s'en alloit tranquillement à sa maison de campagne. Le Romain, apparemment par quelques promesses de conciliation, engagea le Marse à se retirer.

Ce coup qui auroit été décisif, étant manqué, les alliés prirent des mesures vigoureuses pour la guerre. Ils érigèrent une république en opposition à celle de Rome, en placèrent le siége à Corfinium, grande et forte ville. Ils rassemblèrent les otages de tous les peuples qui voulurent entrer dans leur ligue, et en exigerent des gages de fidélité. Leur sénat fut formé de cinq cents membres. Ils créèrent des consuls, des tribuns, des préteurs, et sur-tout, ils levèrent des corps considérables de troupes qu'ils mirent sous le commandement de chefs expérimentés. Les Ro-

mains distribuèrent aussi leurs légions aux capitaines les plus distingués, les *Pompée*, les *César*, les *Marcellus*, les *Marius*, les *Sylla*. On vit à la tête d'une poignée d'hommes, ces grands généraux qui avoient commandés des armées de cent mille hommes et plus; et toutes les ruses de guerre autrefois employées pour soumettre des empires furent mises dans cette circonstance en usage pour battre une cohorte ou conquérir un village.

Il y eut plusieurs actions indécises, dans lesquelles les plus grands avantages restèrent aux alliés. Des consuls; des proconsuls furent défaits, et *Marius* lui-même essuya un échec d'autant plus mortifiant, que *Sylla*, presque le seul des commandans, soutint l'honneur des armes romaines. Le vieux général, confus et rongé de jalousie, se retira à Rome, d'où vint enfin une loi assez adroite qui achemina à la paix. Elle portoit : « que tous les peuples d'I-
« talie dont l'alliance avec Rome ne
« pouvoit être révoquée en doute, joui-
« roient du droit de citoyen romain;
« et que tous ceux de ces alliés qui se
« trouvoient alors en Italie, seroient
« censés citoyens de Rome, pourvu

« qu'ils allassent faire inscrire leur « nom dans l'intervalle de soixante « jours, chez un des préteurs établis « pour le recevoir. » Cette publication fit tomber les armes des mains d'une multitude, qui s'empressa de se faire inscrire; et la guerre finit comme d'elle même. De ces nouveaux citoyens, on forma des tribus qui furent mises à la suite des autres. Ces nouveaux agrégés auroient bien desirés d'être incorporés proportionnellement dans les trente-cinq anciennes. Ils sentirent que cet ordre établi rendoit illusoire le droit qui leur étoit accordé, puisque leurs tribus ne pouvant, suivant leur rang établi, donner leurs voix qu'après les autres, la pluralité seroit déjà acquise quand on en viendroit à eux. Mais il se contentèrent pour le présent de cette concession, persuadés que tout ce qui se passoit à Rome et dans les armées fourniroit bientôt l'occasion d'étendre leur privilège.

A Rome, on assassinoit publiquement, *Asellion*, préteur, ayant irrité les riches par plusieurs jugemens contre l'usure, fut poignardé pendant qu'il offroit un sacrifice. Le sénat ordonna la recherche des coupables.

Mais l'argent des usuriers imposa silence aux accusateurs et aux témoins. Il résulta seulement de-là une défense en forme de loi, de paroître jamais dans la place avec quelqu'arme que ce fût. Dans les armées on n'étoit pas plus à l'abri des entreprises sanguinaires. Le consul *Porcius*, dans un assaut, tomba sous le fer, non des ennemis, mais de ses soldats. Les légions massacrérent *Posthumius*, leur général. *Sylla* eut ordre d'aller les châtier. A leur grand étonnement, il se contenta de les incorporer dans les siennes, et ne leur fit pas même de reproches. Cette extrême indulgence lui gagna les légionnaires, qui lui formèrent une armée très-affectionnée.

Il avoit été nommé consul en récompense de ses exploits contre les alliés; il obtint aussi d'être envoyé contre *Mithridate*. Ce choix chagrina *Marius*, qui croyoit s'être ménagé cette guerre, dans l'espérance du butin qu'il comptoit y faire. Il regardoit comme une espèce de vol, le commandement donné à son rival, toujours favorisé par les sénateurs. Il se proposa de reprendre s'il pouvoit cette proie qui lui échappoit, et il se trouva puissamment secondé

par *Sulpicius*, tribun du peuple, ennemi déclaré du sénat. L'histoire en a tracé ce portrait : « *Sulpicius* surpas« soit le reste des hommes en méchan« ceté. Son caractère étoit un com« posé de cruauté, d'impudence et de « toutes sortes de vices. Il avoit à ses « gages trois milles hommes, noyés « de dettes et de crimes, et étoit sans « cesse entouré d'une compagnie de « jeunes chevaliers, qu'il appelloit ses « satellites anti-sénatoriaux ».

La haine qu'il avoit pour le sénat, étoit la mesure des priviléges qu'il s'efforçoit de procurer au peuple. Comme il trouvoit quelquefois dans ce dernier ordre des obstacles à ses prétentions ambitieuses, il entreprit de le composer de manière à s'en rendre maître. L'incorporation des nouvelles tribus des alliés dans les trente-cinq anciennes, pouvoit lui être à cet égard d'une grande utilité; c'étoit un moyen à-peu-près sûr de se rendre maître de la pluralité des suffrages ; parce qu'il étoit probable que ceux qui lui auroient cette obligation, voteroient à son gré. Le sénat s'opposa à ce projet. Il y eut à cette occasion une sédition, dans laquelle le gendre de *Sylla* fut tué. Lui-

même courut risque de la vie. Il n'eut d'autre parti à prendre que de se réfugier dans la maison de son plus mortel ennemi. *Marius* exigea sa parole qu'il ne contrariroit pas ses projets. Il la donna, et se sauva dans son armée, qu'il tenoit sur pied pour l'expédition contre *Mithridate*. A peine y arrivoit-il, que deux tribuns militaires, messagers du sénat, tremblant sous le couteau de *Marius*, vinrent intimer à cette armée l'ordre de ne plus obéir à *Sylla*, mais à *Marius*, qui s'étoit fait charger de la guerre d'Asie. Les soldats, fort attachés à leur général, lapidèrent les messagers, et s'écrièrent : « Allons à Rome. Vengeons les outra- « ges faits à la dignité consulaire et « l'oppression de nos concitoyens ».

Ce fut le commencement des cruelles represailles qui ensanglantèrent si longtems la capitale du monde. *Marius* fit passer au fil de l'épée tous les amis que *Sylla* avoit dans Rome, et abandonna leurs biens au pillage. Le consul marcha contre la ville avec toute son armée pleine d'ardeur. Quelques officiers cependant le quittèrent et se retirèrent dans les campagnes voisines pour ne pas prendre part à la guerre civile.

Marius et *Sulpicius*, n'ayant à opposer à une armée irritée, qu'une poignée de factieux, dépêchèrent de la part du sénat deux préteurs chargés de défendre à *Sylla* d'avancer. Si le général ne s'étoit pas opposé à la fureur du soldat les préteurs auroient eu le même sort que les tribuns. Il arriva ensuite des courriers porteurs de propositions destinées seulement à retarder la marche. Le consul opposa ruse à ruse. Devant ces courriers, il ordonna qu'on marqua le camp, et sitôt qu'ils furent partis, il fit marcher son armée, qui arriva presqu'aussitôt qu'eux devant Rome.

Il n'eut pas de peine à s'emparer des portes et des remparts. Après une vraie bataille dans les rues, la populace de *Sulpicius* et de *Marius* se sauva et se cacha par-tout où elle put. Les principaux partisans suivirent leurs chefs, qui trouvèrent moyen de sortir de la ville. Par les soins de *Sylla*, il n'y eut point de pillage. Dès le lendemain, tout fut paisible dans Rome, et le consul harangua le peuple avec autant de tranquillité que s'il ne s'étoit rien passé. Il fit décréter des lois qui rendoient au sénat son autorité, et res-

serroient dans d'étroites bornes celles du peuple. Les têtes de *Marius* et d'*Apuleius* furent mises à prix. *Sylla* envoya de tous côtés des troupes pour les prendre. *Apuleius* tomba entre leurs mains. Un de ses esclaves le livra. *Sylla* lui fit donner la liberté et la somme promise, et le fit ensuite précipiter de la Roche-Tarpéienne pour avoir trahi son maître. On mit la tête du tribun au bout d'une perche, vis-à vis la tribune aux harangues, d'où il avoit si souvent adressé au peuple des discours séditieux.

Fuite de Marius

La fuite de *Marius* est accompagnée d'évènemens dont les vicissitudes peuvent servir d'encouragement à ceux que le sort réduiroit à des extrémités semblables. En sortant de Rome, presque tous ceux qui l'accompagnoient l'abandonnent. Il se cache dans une ferme avec son gendre et quelques domestiques. Les vivres leur manquant, il envoye *Marius* son fils en chercher, mais avant son retour, le père est obligé de fuir. Prêt à être enveloppé par un détachement de cavalerie qui le serroit de près, il gagne le bord de la mer, y trouve par hasard une barque, se met dessus, et est rejetté à terre par

un gros tems. Errant et pressé par le besoin, il craignoit également et de rencontrer quelqu'un qui le livrât, et de n'en pas rencontrer, de peur de mourir de faim. Dans cette inquiétude il apperçoit des bergers, va à eux, leur demande du pain. Ils n'en avoient pas. Quelques uns d'entre eux le reconnoissent et lui conseillent de se retirer au plutôt, s'il ne veut tomber dans un détachement de cavalerie qu'ils ont vu aux environs.

Le malheureux proscrit se sauve dans un bois où il passe une nuit cruelle. Le lendemain, toujours dévoré de la faim, il a le courage d'amuser ses compagnons d'infortune par des récits consolans, et des présages qu'il avoit, disoit-il, d'un sort plus favorable. Pendant qu'ils suivoient la côte, incertains sur le lieu où ils vouloient aller, des cavaliers se mettent à toute bride à leur poursuite. En même-tems se présentent deux petits vaisseaux sous voile. Sans délibérer, *Marius* et sa suite, se jettent à la nage. Ils sont reçus à bord, mais on délibéra quelques tems si on obéiroit aux cavaliers qui crioient de livrer les proscrits, ou de les jeter dans la mer. La compassion l'emporta; ce

ne fut cependant pas pour long tems. L'un des deux vaisseaux débarqua le gendre dans une île. Les matelots de l'autre, qui portoit *Marius*, arrêtés par un calme, conseillent à *Marius*, comme par compassion, de descendre à terre pour y prendre quelque repos, en attendant que le vent s'élève, et permette de continuer la route. Il croit les perfides, dont le but n'étoit que de se débarrasser de lui. Après un sommeil de quelques heures, il se réveille : plus de vaisseau à l'ancre, plus de domestiques, tout avoit disparu.

Dans cet affreux dénuement, le courage ne l'abandonne pas encore. Il suit un marais formé par un débordement, quelquefois dans l'eau jusqu'à la ceinture. Il arrive à la cabane isolée d'un vieillard. « Sauvez, lui dit-il, un homme « qui pourra avoir quelqu'occasion de « reconnoître ce service bien au-delà « de votre attente. » La cabane n'étoit pas un endroit sûr. Le vieillard le mène dans le creux d'un rocher. Pendant que *Marius* s'y tapit, des cavaliers envoyés de Minturne, ville voisine, qui le suivoient à la piste, arrêtent le vieillard hospitalier. Ils veulent exiger qu'il leur dise le lieu où est caché celui qu'ils

cherchent. Il se défend. *Marius* qui entendoit la dispute, pour tromper le vieillard en cas qu'il cédât, se glisse dans l'eau, s'y enfonce jusqu'au menton, et se couvre la tête de roseaux. Mais les cavaliers remarquent que l'eau est troublée récemment, et cherchent si bien qu'ils trouvent leur proie, et l'emmènent à Minturne.

Après quelques jours de délibération, les magistrats de Minturne se déterminèrent à obéir au décret qui proscrivoit *Marius*. Ils lui envoyent un bourreau dans la prison. Il entre armé d'un poignard. Le lieu étoit obscur. Les yeux flamboyans de *Marius* y jetoient seuls quelques clartés. « Arrête, « s'écrie le vieux général d'une voix « tonnante, arrête malheureux, oseras-tu tuer *Caius Marius* ». A cette exclamation le fer du meurtrier tombe de ses mains. Il fuit. « Non, dit il, je ne « saurois tuer *Marius* ». Les magistrats de Minturne regardent cet événement comme un signe de la volonté du ciel. « Qu'il aille où il voudra, s'é- « crièrent ils tous de concert, qu'il « subisse ailleurs le sort que les dieux « lui réservent. Veuillent ces mêmes « dieux nous pardonner de ne pas lui

« avoir accordé un asile dans notre « ville ». Ils font aussitôt équiper un vaisseau sur lequel il regagne l'île où avoient été débarqués son gendre et ses compagnons de voyage.

Mais il n'étoit pas au bout de ses malheurs. Ils cingloient vers l'Afrique où le nom de *Marius* étoit connu et révéré. Un calme les arrête dans la mer de Sicile où commandoit un questeur de la faction *Sylla*, qui n'auroit pas fait grâce au chef s'il avoit pu le saisir, puisqu'il fit tuer seize hommes de sa suite que le besoin avoit amenés à terre. *Marius* trouva un nouveau danger dans le port de Carthage où il débarqua. *Sextilius* préteur d'Afrique, ne voulant ni désobéir au sénat, ni encourir la haine de la faction de *Marius* en le faisant mourir, prit le parti mitoyen de lui ordonner de se retirer, sous peine s'il ne le faisoit, d'exécuter le décret de proscription. A cet ordre accablant, *Marius* garda un morne silence. Il regardoit fixement l'officier qui l'avoit apporté. « Que répondrai-je « de votre part au préteur? demanda « l'envoyé. Dites-lui, répond le pros- « crit, que vous avez vu *Marius* banni « de son pays, et assis sur les ruines

« de Carthage ». C'étoit exprimer d'une manière bien énergique, l'inconstance des grandeurs humaines. Dans une île sur cette côte, se joignirent à l'ancien vainqueur de *Jugurtha* quelques compagnons de son infortune, entre autres *Marius* son fils.

Moins malheureux que son père, il étoit parvenu sans grand danger à la cour d'*Hiempsal*, roi de Numidie, qui le reçut bien. Mais ce prince lui laissa entrevoir quelque fluctuation dans ses résolutions, partagé entre la crainte de déplaire à *Sylla*, et le désir de protéger son hôte. Le Romain étoit très-aimable. La tendresse d'une belle Numide, concubine du roi, lui procura le moyen de quitter un asyle qui pouvoit devenir dangereux. L'empressement de rejoindre son père, dont il apprit l'arrivée sur les côtes d'Afrique, l'engagea aussi à ne pas négliger la ressource que l'amour lui offroit. L'entrevue du père et du fils fut tendre après tant de périls. Pendant qu'ils s'entretenoient de leurs affaires en se promenant sur le bord de la mer, le vieux guerrier apperçut deux scorpions qui se battoient avec fureur. comme il avoit toujours la tête pleine de présages, ce combat lui parut de

sinistre augure. « Quelque danger, dit-« il, nous menace ici. Fuyons ». Une barque se rencontre à propos. Il y monte avec toute sa suite. Dans ce moment la plage est couverte de cavaliers Numides envoyés par le roi doublement irrité du départ de son hôte, et de l'enlèvement de sa favorite. Echappés à ce danger, les *Marius* se retirent dans une île, attendant l'accomplissement des espérances que l'état de Rome leur faisoit concevoir.

L'empire que *Sylla* y avoit pris, ne plaisoit pas à tout le monde. Le peuple contempla avec indignation la tête d'un de ses premiers magistrats exposée en public; et quoique les sénateurs vissent avec plaisir le peuple humilié, ils ne pouvoient se dissimuler qu'il étoit aussi humiliant pour leurs corps, que quelques-uns de leurs collègues fussent proscrits comme d'infames brigands. D'ailleurs l'acharnement de *Sylla* à poursuivre un homme qui peu de tems auparavant lui avoit sauvé la vie, lui fit perdre l'affection de beaucoup de citoyens; de sorte qu'il ne put faire nommer au consulat pour lui succéder deux de ses amis qu'il présenta. Loin de laisser paroître son ressentiment de ce

refus, il dit : « Je suis charmé d'avoir » contribué à rendre au peuple la li» berté de se choisir ses magistrats ». Mais on savoit que penser de ce désintéressement. Ne pouvant mieux faire, il exigea de *Cinna* qui fut élu, le serment d'être inviolablement attaché aux intérêts du sénat.

Un serment ne change pas les inclinations. *Cinna* toujours dévoué au parti populaire, ne devint pas en jurant plus ami du sénat. Dès qu'il fut revêtu de la dignité consulaire, il se montra en toute occasion ennemi du corps dont il étoit le chef, et se ligua avec *Virginius* tribun du peuple. Afin d'ôter aux pères conscrits leur plus ferme appui, malgré la fidélité qu'il avoit jurée à *Sylla*, il le cita devant le peuple pour rendre compte de sa conduite. Après ce coup d'autorité de ses adversaires, l'ex-consul ne se croyant pas en sureté en Italie, embarqua ses troupes, et fit voile avec elles pour l'Orient.

Son départ fit croire à *Cinna* qu'il alloit réussir dans ses projets. Le premier étoit de se rendre maître des suffrages, en incorporant les alliés dans les tribus; mais le consul trouva un adversaire redoutable dans *Octavius* son

collègue. On en vint aux mains dans Rome même. Il resta dix mille alliés sur la place. *Cinna* vaincu, fut dégradé du consulat; mais les alliés pour lesquels il avoit combattu, se réunirent autour de lui, et composèrent une nombreuse armée. Outre cela, il rappella les proscrits et sur-tout *Marius*. Sitôt que le retour du vieux guerrier fut divulgué, une multitude de gens de la campagne, d'esclaves fugitifs, de gens sans aveu, allèrent l'attendre à son débarquement. Il y trouva aussi une lettre de *Cinna*, qui lui donnoit le titre de proconsul, et la permission de se faire une garde de licteurs.

Marius affectant une humilité qui n'étoit guères de son caractère, refusa le titre et les licteurs. Il parut revêtu d'un vieil habit: ses cheveux et sa barbe étoient mal en ordre. Il marchoit d'un pas lent, comme un homme qui succombe sous ses maux; mais à travers ces apparences de tristesse, on appercevoit dans ses regards de la joie et de la fierté. Sa vue étoit plus propre à inspirer de la frayeur que de la pitié. *Marius*, *Cinna*, *Sertorius* et *Carbon*, ces derniers ennemis personnels de *Sylla*, qui leur avoit fait manquer des places de

tribuns, convinrent dans un conseil de guerre de marcher droit à Rome, et s'assignèrent les postes qu'ils devoient occuper dans le blocus.

La première action entre les postes avancés, sans être fort meurtrière, est remarquable par un de ces évènemens qui doivent ajouter à l'horreur qu'inspirent les guerres civiles. Deux frères se rencontrèrent dans la mêlée, et se combattirent sans se connoître : l'un blessa l'autre mortellement. Quand il entendit la voix de son frère mourant, il courut l'embrasser, et voyant qu'il alloit rendre le dernier soupir : « Cher « frère, lui dit-il, après avoir été sé- « parés d'intérêt, un même bucher « nous réunira. » En achevant ces mots, il se perce de l'épée encore teinte du sang de son frère, et meurt à ses côtés. Un évènement si touchant fit quelqu'impression sur les soldats; mais l'esprit de parti, devenu une véritable fureur, avoit trop endurci les cœurs, pour que cette impression fût durable. Rome se trouva serrée par quatre armées. Le sénat fut obligé de plier. Il rendit à *Cinna* les faisceaux consulaires, et ouvrit les portes.

Dans la conférence qui fut tenue à

ce sujet les sénateurs voulurent exiger du consul rétabli, le serment d'épargner le sang des citoyens, et de ne faire mourir aucun Romain, que selon les formes établies par la loi. *Cinna* promit de ne jamais consentir qu'on mît aucun citoyen à mort. *Marius*, qui étoit présent, ne dit pas un mot; mais ses regards ou la fureur étoit peinte menaçoient la ville de meurtres et de carnage. Quand il fut sur la porte, il s'arrêta. On le pressa de continuer son chemin: « Il ne convient pas, dit-il, d'un « ton moqueur, à un malheureux « proscrit de mettre le pied dans la « ville, avant que son arrêt de bannis- « sement soit révoqué. » *Cinna* se rendit sur la place publique, convoqua le peuple; mais avant que les suffrages fussent recueillis, *Marius*, impatient de répandre le sang, étoit déjà entré à la tête de ses satellites, les plus scélérats des hommes.

Il leur donna l'ordre de massacrer impitoyablement tous ceux qui le salueroient, auxquels il ne rendroit pas le salut. Ce signal fut un arrêt de mort pour plusieurs flatteurs qui s'empressoient de venir faire leur cour au tyran. Les gardes de *Marius* ne mirent aucune

borne à leur cruauté, à leur avarice, en un mot à leurs desirs les plus effrénés. Les femmes les plus respectables de la République, devinrent les objets de leur débauche. Le désordre alla à un tel excès, que *Cinna* et *Sertorius*, ne trouvant d'autre moyen de délivrer Rome de cette infâme troupe d'assassins, les firent entourer dans leur demeure pendant la nuit, et égorger jusqu'au dernier. *Marius* fut très sensible à ce massacre de sa garde favorite. Il s'en dédommagea, en lançant avec ses deux collègues *Cinna* et *Carbon*, malgré *Sertorius*, l'arrêt de proscription contre tous les sénateurs qui s'étoient déclarés contre le peuple.

En cinq jours que dura la boucherie, la plupart furent exterminés. On exposa leurs têtes en spectacle, vis-à-vis de la tribune aux harangues, et leurs corps furent traînés avec des crocs jusqu'à la grande place, pour y être dévorés par les chiens. Pendant que *Marius* assouvissoit sa rage dans l'enceinte de Rome, ses soldats assassinoient dans la campagne tous les partisans de *Sylla*, qui s'étoient flattés d'y trouver un asile. Comme la peine de mort étoit décernée contre ceux qui cacheroient les pros-

crits, il y eut peu de Romains assez généreux, pour ne pas découvrir leurs parens ou leurs amis qui s'étoient réfugiés chez eux. Triste effet des guerres civiles qui rompent les liens lès plus sacrés! Quelques esclaves firent honte en cette occasion aux hommes libres. Ils sauvèrent leurs maîtres. Les talens, la probité, ne servoient point de sauvegarde. *Marc Antoine*, fameux orateur, entouré d'assassins, suspendoit par son éloquence leur fer tourné contre lui. *Annius*, leur chef, surpris du retard de ses bourreaux, entre, les trouve étonnés et attendris jusqu'aux larmes. Il prend lui même le poignard, et fait tomber l'orateur à ses pieds. *Mérula*, estimé par sa probité, sa douceur et toutes les vertus civiques, n'avoit d'autre crime, aux yeux même des tyrans, que de s'être prêté à la dignité de consul, pendant la dégradation de *Cinna*. *Cinna* lui-même vouloit le sauver. A toutes les instances, *Marius* répondit froidement: « il faut qu'il meure. » Sans consulter le peuple, *Cinna*, dont le consulat expiroit, s'installa lui-même consul, et nomma *Marius*, qui le fut ainsi pour la septième fois.

Sylla apprit toutes ses horreurs en

Asie, où il faisoit une guerre heureuse. Il se hâta de la terminer, et écrivit au sénat. Sa lettre contenoit une longue énumération de tout ce qu'il avoit fait pour la république, dans les guerres contre *Jugurtha*, contre les Cimbres et les Teutons, et en dernier lieu contre *Mithridate*, le plus redoutable monarque de l'Orient. Il finissoit par ces mots : « Pour récompense de ces ser-
« vices, on a mis ma tête à prix. Mes
« amis ont été massacrés, ma femme
« et mes enfans ont été obligés d'aban-
« donner leur patrie. Ma maison est ra-
« sée, mes biens sont confisqués. Tou-
« tes les lois faites sous mon consulat,
« sont annullées. Attendez-vous, pères
« conscrits, à me voir aux portes de
« Rome avec une armée victorieuse.
« Je pourrai peut être alors venger les
« outrages que j'ai soufferts, et châtier
« les tyrans eux-mêmes, et les instru-
« mens de leur tyrannie. »

Cette lettre donna de l'inquiétude aux consuls. Ils considéroient qu'ils n'auroient pas à combattre une multitude indisciplinée, ni des chefs sans habileté et sans énergie, tels que *Mérula* et *Octavius*, son collègue, qui leur avoient ouvert les portes de Rome. Il semble que

Marius, sur-tout éprouvé par tant de malheurs, redoutoit d'y être exposé dans sa vieillesse, l'âge du répos. On avoit beau le rassurer, on lui entendoit quelquefois dire : l'antre même d'un « lion absent, est effrayant. » Pour dissiper ces noires idées, il se jeta dans la débauche de la table. L'excès du vin le mit bientôt au tombeau. D'autres disent que se promenant une nuit, après souper, avec ses amis, il leur rappella toutes ses aventures, et termina son récit par cette réflexion : « à mon âge, « il ne me convient plus de me fier à « une déesse aussi inconstante que la « fortune. » Le terrible vieillard s'attendrissant dans ce moment, contre son ordinaire, les embrassa tous, se retira, et se donna la mort.

Marius le fils, que *Cinna* s'associa, illustra les obsèques de son père, par le meurtre de tous les sénateurs qui se trouvèrent à Rome et dans les environs. La faction revêtit à la place de *Marius*, de la dignité de consul, *Valérius Flaccus*. Il signala le commencement de sa magistrature, par une loi qui acquittoit tous les débiteurs en payant le quart de ce qu'ils devoient. *Cinna* à la fin de son consulat, s'en donna un troisième, et

prit *Carbon* pour son collègue. *Valérius* avoit été envoyé en Asie, moins pour continuer la guerre contre *Mithridate*, que pour y contenir *Sylla*, dont on craignoit le retour en Italie. Comme il n'étoit pas fort habile général, on lui donna, pour lieutenant, *Fimbria*. Peu content de la seconde place, *Fimbria* ambitionnoit la première. Il y parvint en révoltant l'armée contre le général qu'il tua de sa propre main. Cette même armée l'abandonna presqu'entière, quand il voulut se mesurer avec *Sylla*. Outré de cette désertion, *Fimbria* voulut assassiner son rival. Le coup manqua. *Sylla* étoit prêt à le forcer dans son camp, lorsqu'il demanda une conférence. « Point d'autre condition, « répondit *Sylla*, que de regagner l'I- « talie ; je lui assurerai la vie, et lui « fournirai tout ce qui sera nécessaire. « Moi, repartit l'orgueilleux *Fimbria*, « moi retourner seul en Italie. Je sais « un chemin plus court. » Il se retire dans sa tente, et se perce de son épée.

Pendant ces délais, *Cinna* et *Carbon* établissoient leur autorité dans Rome. Néanmoins, le premier fut tué dans une émeute. *Carbon* resta seul chef de la faction. Elle s'étoit prodigieuse-

ment renforcée, tant par les gens timides, que l'épouvante des proscriptions avoit jeté du côté du plus fort, que par les intrigans, gens ardens, peuple, chevaliers, sénateurs, qui espéroient trouver du crédit, de la richesse ou du pouvoir dans un nouvel ordre de choses. Le sénat n'étoit plus peuplé que de ces sortes de personnes. Tous les autres, ou s'étoient réfugiés auprès de *Sylla*, ou l'attendoient avec impatience, pour se joindre à lui, sitôt qu'il auroit mis le pied en Italie.

Aussi, quand il écrivit au sénat qu'il se mettoit en chemin, ce corps, composé comme nous venons de le dire, lui envoya des députés, et le conjura de ne point exciter une guerre civile. En réponse, il déclara aux sénateurs, qu'il partoit pour faire périr ses ennemis ou par l'épée, ou par la hache des bourreaux. Après un aveu si terrible, il ne fallut plus songer qu'à se défendre. On leva jusqu'à deux cent mille hommes destinés à border les côtes, et à fermer tous les chemins. Ils étoient commandés par *Scipion* et *Norbanus*, consuls, le jeune *Marius*, et beaucoup d'autres chefs que *Sylla* n'estimoit pas assez pour les craindre. Le seul qui auroit

pu lui en imposer, *Carbon* faisoit la guerre dans la Gaule Cisalpine.

Malgré ces généraux et la multitude qui les suivoit, *Sylla* descend en Italie avec une armée qui lui étoit si attachée, que les soldats lui offrirent leur part du butin fait sur *Mithridate*, s'il en avoit besoin. Cette offre généreuse devint inutile à leur chef, par l'arrivée de *Verrès*, qui lui apporta la caisse militaire d'une des armées ennemies, dont il étoit questeur. Quelque fût le courage de ses troupes, le grand nombre pensa l'emporter dans une occasion où il se trouva enveloppée par *Scipion*. *Sylla* suspendit les efforts du consul par une conférence, pendant laquelle, il agit si bien, qu'il débaucha toute son armée. Il ne lui resta pas un seul homme. A la nouvelle d'une désertion si générale, *Carbon* s'écria tout étonné: « Nous avons en tête un lion et « un renard; mais le renard est plus re« doutable que le lion. »

Le malheureux consul éprouva encore la même infortune vis-à-vis du jeune *Pompée*, attaché au parti de *Sylla*, et qui débaucha aussi à *Scipion* une nouvelle armée qu'il avoit levée, mais celui-ci soutint encore la guerre

moyennant la capacité et les efforts de *Carbon* qui revint d'Espagne. Ce *Carbon* se fit nommer consul avec le jeune *Marius*, qui appella au secours de la faction les Samnites. Ils vinrent au nombre de quarante mille hommes, sous *Pontius Telésianus* général habile. Ce secours lui étoit nécessaire, parce que *Carnias*, un de ses lieutenans, fut battu par *Métellus*, partisan de *Sylla*. Le cruel *Marius* se vengea de cette défaite, en faisant mourir tous ceux des amis de *Sylla* qui rentroient dans Rome. Mais lui-même fut aussi battu par *Sylla*, et se réfugia dans Préneste. Cette victoire ouvrit Rome au vainqueur. Il assembla le peuple, se plaignit de tout ce qu'on avoit fait à son égard, confisqua les biens des partisans de *Marius*, conféra à ses amis les charges de ceux de ses ennemis qui avoient pris la fuite. Cette première entrée dans la capitale, ne fut souillée d'aucun acte de cruauté. Il la quitta après avoir mis l'ordre que les circonstances pouvoient permettre, et alla commencer le siége de Préneste que ses troupes tenoient investie.

Pendant ce tems, ses généraux remportoient de tous côtés des avantages.

La trahison le servoit aussi, non qu'il la provoquât; mais on savoit qu'elle ne lui déplaisoit pas. Sur cette assurance, *Albinovanus*, lieutenant d'une armée ennemie, invita à un grand repas son général et ses principaux officiers, et les fit tous massacrer à la fin. Se croyant suffisamment recommandé à *Sylla* par ce service, il passa au camp avec ses complices, et fut bien reçu. Effrayé de cette trahison et de plusieurs échecs, *Carbon* abandonna son armée encore forte de quarante mille hommes, et se sauva en Afrique avec un petit nombre d'amis. L'armée privée de son général, attaquée par *Pompée*, se défendit mal. Vingt mille restèrent sur la place, les autres se dispersèrent.

Des chefs de la faction de *Marius*, *Cinna* étoit mort, *Carbon* en fuite, *Marius* enfermé dans Préneste. Le seul *Sertorius* le plus honnête homme de tous, faisoit encore la guerre en Espagne; mais il se trouvoit trop éloigné pour que *Sylla* en eût de l'ombrage. Il se croyoit donc maître de l'Italie, lorsqu'il apprend que *Télésianus* chef des Samnites, avec son armée qui n'avoit pas été entamée, marchoit au secours de Préneste. *Sylla* va au devant de lui, et mande à *Pompée* qui étoit à la tête

des troupes victorieuses de l'armée abandonnée par *Carbon*, de suivre le Samnite, afin de l'enfermer entre leurs deux armées. Le Samnite pressé des deux côtés, prend la plus hardie des résolutions. Il décampe la nuit, se détourne de sa route, avance vers Rome, et arrive sous les murs à la pointe du jour. Alors il jette le masque, et se montrant aussi peu ami de *Marius* que de *Sylla*, il déclare à ses soldats presque tous Samnites et Lucaniens, que son but n'est pas de secourir Romain contre Romain; mais d'exterminer s'il est possible toute la nation, et d'ensevelir les habitans de cette orgueilleuse ville sous ses ruines. « Allons, leur dit-il, mettons-les hors « d'état de dominer l'Italie. Que tout « soit mis à feu et à sang. Qu'on ne fasse « aucune grace, le genre humain ne « sauroit être libre aussi long-tems qu'il « restera un Romain. »

Quelque résistance que firent les jeunes patriciens renfermés dans les murs de Rome, donna le tems à *Sylla* d'accourir en personne à son secours. Mais l'aîle qu'il commandoit fut battue, et il courut risque de la vie en voulant rallier les fuyards. Dans ce danger, il tire de son sein une image d'or d'Apol-

lon qu'il avoit apportée de Delphes. « Grand Apollon, lui dit-il, toi qui as « dans tant de batailles accordé la vic- « toire à *Sylla*, et qui l'as élevé au « faîte de la gloire, m'as-tu conduit « aux portes de ma patrie, pour y « périr honteusement. » Cette prière marque qu'à la capacité militaire, *Sylla* joignoit les sentimens religieux. Pendant qu'il étoit chassé vers son camp, il apprend que *Crassus* son lieutenant commandant de l'autre aîle, avoit battu celle des Samnites qui lui étoit opposée. *Télésianus* ignorant cette défaite, menoit ses soldats à Rome, en criant : « Courage, mes « braves amis, courage, nous en se- « rons bientôt maîtres. Il n'y aura de « sureté pour nous, que quand nous « aurons détruit ce repaire de loups. » *Crassus* le surprend dans cette confiance. Le valeureux Samnite fut tué en donnant des preuves de courage égales à celui du plus fameux héros de l'antiquité. Son armée mise en fuite se retira en grande partie du côté d'Antemnes. Les Romains trouvés dans son armée furent décapités sur le champ de bataille. Triste présage du sort qui attendoit les autres.

Entre les Samnites retirés au nombre de plusieurs mille à Antemnes, où ils auroient pu se défendre, trois mille se présentèrent à *Sylla*, et lui demandèrent grace. « Je vous l'accor-« derai, dit-il, à condition que vous « tomberez l'épée à la main sur ceux « de vos compagnons qui refuseront « de se joindre à vous. » Ce nouveau genre de proscription excita entr'eux un furieux combat, dont il resta cinq ou six mille que *Sylla* emmena à Rome avec lui. Il les fit renfermer dans le Cirque, et assembla le sénat dans le temple de Bellone tout auprès. Pendant qu'il haranguoit, on entendit des cris affreux qui troublèrent les auditeurs. C'étoit ces malheureux prisonniers qu'on massacroit. *Sylla*, sans se troubler, dit aux sénateurs d'un air froid : « écoutez, pères conscrits, le « discours que je vous adresse. Ne vous « mettez pas en peine de ce qui se passe « ailleurs. Le bruit que vous entendez « est occasionné par quelques mal-« intentionnés que je fais châtier. » Cette affreuse exécution glaça tous les cœurs d'effroi. On avoit connu *Sylla* porté à la compassion, au point qu'on le vit quelquefois répandre des larmes

quand quelque spectacle touchant s'offroit à ses yeux ; mais les succès qui suivirent ses revers, altérèrent les bonnes qualités dont la nature l'avoit orné, et y substituèrent l'arrogance, l'inhumanité, et tous les vices qui en général sont les effets d'une puissance sans bornes.

Il ne s'en faisoit ni honte ni scrupule. En pleins comices, il dit au peuple qu'il avoit assemblé : « J'ai vaincu. « Ceux qui m'ont contraint à prendre « les armes contre ma patrie expieront « par le sang, le sang que j'ai été obligé « de répandre. Je n'épargnerai pas un « seul de ceux qui ont porté les armes « contre moi. Ils périront tous. » Devenu maître de Préneste après un siége assez difficile, il contempla avec plaisir la tête du jeune *Marius* qui lui fut présentée. « De quoi se mêloit, dit-il, « ce jeune téméraire ? de vouloir tenir « le gouvernail, avant d'avoir appris à « manier la rame. » Il établit dans Préneste un tribunal, afin de donner un air de justice à la vengeance qu'il vouloit tirer des partisans de *Marius*, enfermés dans cette ville, et des habitans qui s'étoient montrés attachés à lui. Mais la forme juridique, quoique

toujours suivie d'une sentence de mort, lui parut trop longue. Il fit enfermer tous ceux qui lui étoit suspects, ou odieux, au nombre de douze mille, dans un même endroit, où on les massacra sous ses yeux. Un Prénestin auquel il vouloit sauver la vie, parce qu'il avoit été autrefois bien reçu dans sa maison, lui répondit généreusement : « Je ne veux pas devoir la vie au bour- « reau de mon pays. » Il se jeta dans la foule, et périt avec les autres.

Ce que n'avoit pas imaginé *Marius*, *Sylla* le fit; il mit une espèce d'ordre dans les proscriptions. La première liste qu'il fit afficher, condamnoit à mort quarante sénateurs, seize cents chevaliers, et quiconque accorderoit une retraite à un proscrit, fut-ce son fils, son frère, ou son propre père. Récompense au contraire pour tout meurtrier, fut-ce un esclave assassin de son maître, et un fils de son pére. Les enfans de proscrits étoient déclarés infâmes jusqu'à la seconde génération, et leurs biens confisqués. Tout le monde se mêla de l'abominable métier d'assassin. *Catilina*, patricien, s'y distingua. Il avoit auparavant tué son frère. Pour être censé absous de ce crime, il pria

Sylla de mettre l'assassiné au nombre des proscrits. Il marqua sa reconnoissance de cette faveur, en se distinguant entre les plus cruels bourreaux. *Catilina* égorgeoit jusqu'au pied des autels. C'étoit un jeune tigre qui en léchant le sang, s'apprenoit à déchirer. Il y eut aussi de ces supplices plus affreux que la mort. On remarqua principalement celui de *Marcus Marius*, proche parent du vieux *Marius*, dont le plus grand crime étoit d'être aimé du peuple. Il fut battu de verges dans toutes les rues de Rome, mené ensuite au-delà du Tibre, où les satellites de *Sylla* lui coupèrent les mains et les oreilles, lui arrachèrent la langue, et lui brisèrent tous les os. *Sylla* assistoit à ce spectacle. Ayant remarqué quelque démonstration de pitié dans un homme témoin de ces cruautés, il le fit tuer sur-le-champ.

Les ministres de ces cruautés profitèrent de ce tems de trouble et d'horreur, pour satisfaire leurs ressentimens particuliers et leur avarice. Le massacre devint si général, que ses meilleurs amis lui en firent reproche. Un jeune sénateur nommé *Caius Metellus*, lui demanda un jour en plein sénat :

« Quand mettrez-vous fin aux calami-
« tés de nos concitoyens ? Nous n'in-
« tercédons pas, ajouta-t-il, en faveur
« de ceux que vous avez résolu de faire
« mourir, mais nous vous supplions
« seulement de tirer d'inquiétude ceux
« que vous voulez sauver. Je ne sais
« encore, répondit *Sylla*, ceux à qui
« j'accorderai grace. Nommez donc,
« repartit *Metellus*, ceux que vous
« voulez exterminer. C'est ce que je
« ferai, répliqua *Sylla*, » et sur-le-champ il fit afficher une nouvelle liste de quatre-vingt proscrits, la plupart sénateurs ou patriciens. Le jeune *Caton*, âgé de quatorze ans, laissa aussi échapper un trait de hardiesse, qui marqua ce qu'il devoit être un jour. Son gouverneur le menoit souvent chez le tyran, qui lui marquoit beaucoup de considération. Le jeune romain y voyoit apporter les têtes des plus illustres proscrits. « Comment se peut-il, dit-il un
« jour à son gouverneur, que l'auteur
« de tant de meurtres ne soit pas as-
« sassiné à son tour ? parce qu'il est
« plus craint que haï, répondit le gou-
« verneur; donnez moi donc une épée,
« repartit l'intrépide élève, afin que

« d'un seul coup je délivre ma patrie « d'un joug si tyrannique. »

Les principaux partisans de *Sylla* mettoient une espèce d'émulation à imiter sa cruauté. On doit remarquer l'ingratitude de *Pompée* envers *Carbon*, qui lui avoit autrefois sauvé ses biens paternels confisqués par les tribuns. Le complice de *Marius*, s'étoit, comme nous l'avons vu, sauvé en Afrique. Mandez par *Pompée*, préteur de Sicile, il se flattoit que l'esprit de parti n'auroit pas étouffé tout sentiment de reconnoissance pour un ami qui l'avoit préservé de la misère; mais il se trompa. Le jeune magistrat n'eut pas honte de faire comparoître à son tribunal le vieux consul chargé de fers. Il permit qu'il se prosternât à ses pieds, et reçut ses soumissions avec un orgueil qui choqua même ses plus intimes amis. Après lui avoir reproché les troubles qu'il avoit causés dans la république, il le condamna à mort, et fit exécuter la sentence sur-le-champ. A la vérité, il laissa échapper les Romains pris avec lui. Ce fut autant de victimes soustraites au glaive exterminateur de *Sylla*. Il comptoit lui-même environ neuf mille sénateurs, chevaliers ou citoyens dont

il s'étoit rappellé les noms, massacrés par son ordre. « Ceux dont je ne me « suis pas souvenu, disoit-il, auront « leur tour. » Après ces barbares exécutions, il se retira tranquillement à une maison de campagne, comme pour y prendre du repos. De là, il écrivit au sénat, qu'il lui paroissoit convenable et même nécessaire d'élire un dictateur. Il fit même entendre qu'il se prêteroit volontiers, à se laisser choisir. Cette insinuation valoit un ordre. La crainte plus que l'inclination le fit nommer, sans mettre aucune borne à l'étendue et à la durée de sa puissance.

2522. On doit dire à la louange de *Sylla*, qu'il ne fit pendant sa dictature que des loix sages, et qui auroient pu prévenir les malheurs de la république, si elles avoient été constamment suivies. Mais il les fit avec un empire qui lui attira quelquefois des obstacles. Dans une de ces circonstances, il récita au peuple une fable qui explique les motifs de sa conduite sévère et quelquefois cruelle. « La vermine, leur dit-il, incommo- « doit tellement un laboureur, qu'il « se dépouilla de ses habits, et tua tous « les poux qu'il trouva. Peu de jours « après, ils commencèrent de nou-

« veau à le tourmenter, et ceux qu'il « tua pour lors, furent en bien plus « grand nombre que la première fois. « Enfin ils reparurent une troisième. « Ce qui irrita tellement le laboureur, « que quittant tous ses vêtemens, il les « jetta au feu et les brûla. Appliquez-« vous cette fable, ajouta-t-il, elle « vous convient à merveille. Jusqu'à « présent les séditions de votre ville « n'ont fait répandre que peu de sang. « Tremblez, qu'à la fin l'apologue ne « ne se réalise quelques jours parmi « vous. » Il leur disoit cela au moment qu'il venoit d'ordonner à un centurion d'aller couper la tête au milieu de la place, à un homme aimé du peuple, qui malgré lui briguoit le tribunat.

Les places qu'il ne donnoit pas par l'autorité de sa charge, on les obtenoit par son crédit. Ainsi il fit conférer à *Pompée* le commandement en Asie, où ce général de vingt-quatre ans, extermina en quarante-cinq jours les restes de la faction de *Marius*, dans cette partie du monde. Le dictateur fut jaloux de sa gloire, et lui envia le triomphe; mais il le combla de caresses, et lui donna le nom de *Grand*, qu'il porta toujours depuis. Cependant le

jeune général ne renonça point à un honneur qu'il croyoit mériter, et continua de le solliciter. Le peuple penchoit pour lui. *Sylla* s'y opposoit ouvertement. « J'emploirai tout pour l'em-« pêcher, » dit-il au candidat; n'importe répondit hardiment celui-ci, « le « peuple aime à adorer le soleil levant. » Ce mot fit trembler les assistans pour le téméraire. Mais comme emporté par une force irrésistible, le dictateur s'écria : « Eh bien, qu'il triomphe au nom des dieux! » Il n'avoit pas la même indulgence pour *Jules César*, qui commençoit alors à paroître. *Sylla* se sentoit pour lui une certaine répugnance. « Tout jeune qu'il est, disoit-il, « je démêle en lui plus d'un *Marius.* » *César* eut la prudence de se soustraire aux soupçons d'un homme si redoutable. Il se mit à voyager, parcourut une partie de l'Italie, resta quelque tems à la cour de *Nicomède*, roi de Bithynie. Ses liaisons avec ce prince, ne firent point d'honneur à ses mœurs. Il se jeta ensuite comme volontaire dans une armée romaine, en Asie, où il commença à développer la valeur et les talens qui l'ont rendu si célèbre.

Sylla avare de l'honneur du triomphe,

pour *Pompée*, ne l'avoit pas été pour lui-même. Celui qu'il se permit dura plusieurs jours, accompagné de jeux, de spectacles, de festins, où s'assit tout le peuple; les tables étoient chargées des mets les plus rares et les plus exquis. Le premier jour on porta en pompe devant le triomphateur, quinze mille livres pesant d'or, et cent quinze mille d'argent. Le second treize mille d'or, et sept mille d'argent, somme prodigieuse et bien étonnante, après les dépenses de la guerre civile, gouffre d'argent et d'hommes. On en comptoit encore dans Rome quatre cent mille en état de porter les armes. *Sylla* ferma la cérémonie par un discours au peuple, dans lequel il déclara, que comme les autres généraux prenoient le nom des pays qu'ils avoient conquis, lui qui reconnoissoit devoir tous ses succès à la fortune, vouloit désormais être appellé *le fortuné.*

Mais dans ce cœur tout plein du sentiment de son bonheur, il restoit encore une place pour l'amour. Une jeune femme nommée *Valerie*, s'en saisit. Elle étoit depuis peu de jours séparée de son mari; mais sa réputation ne souffroit pas de ce divorce. Vive et

enjouée, et sans doute peu timide, elle fixa l'irrésolution de *Sylla* par une agacerie qui passeroit pour liberté dans nos mœurs. Pendant qu'il étoit attentif au spectacle, elle se glisse derrière lui et mettant légèrement la main sur son épaule, elle arrache un poil de son habit, et se remet promptement à sa place. Le dictateur tourne brusquement la tête, et pendant qu'il cherche à démêler le but de cette familiarité, *Valerie* lui dit d'un air gracieux: « Ce n'est « point seigneur pour vous manquer « de respect, mais pour avoir quelque « part à votre bonheur ». Ainsi dès ce tems, on croyoit que quelque chose prise par une personne heureuse, pouvoit porter bonheur. L'action, le son de la voix, les graces de *Valerie*, firent sur *Sylla* une telle impression, que d'ailleurs se trouvant veuf, information faite de sa famille et de son caractère, il l'épousa.

Il ne restoit plus à *Sylla* que d'assurer tant de bonheur sur des bases solides. Celles qu'il choisit, ne pouvoient être apperçues que par un génie élevé, ni employées que par un caractère intrépide. Monté au faîte de la grandeur sur les cadavres de deux cents sénateurs, de

trois mille chevaliers, sans compter plus de cent mille citoyens morts par le fer des assassins, le chagrin ou la misère, entouré pour ainsi dire de ces spectres que sa présence effraye encore, il paroît à la tribune aux harangues. Le peuple étoit convoqué pour quelque chose extraordinaire. Dans un discours énergique, *Sylla* peint la situation déplorable de Rome, quand il revint d'Asie, l'état malheureux auquel elle ëtoit réduite «. J'ai, dit-il, à « la vérité employé des remèdes violens. J'ai peu ménagé le sang, mais « en agissant autrement, je n'aurois « fait qu'augmenter les maux au lieu « de les détruire. Maintenant que tout « est tranquille, Romains, ajouta-t-il, « renforçant sa voix, je renonce à la « dictature, et à l'autorité sans bornes « que vous m'avez conférées. Gouver-« nez-vous par vos propres loix. Qu'il « se présente, celui qui voudra me « faire rendre compte de mon admi-« nistration, je suis prêt à le satisfaire. » Après ces mots, il descend de la tribune, congédie ses licteurs et ses gardes. La foule s'ouvre, il passe. L'étonnement impose silence. Un seul homme élève la voix, et l'outrage par des in-

jures. *Sylla* se retourne tranquillement vers ses amis qui le suivoient et leur dit : « Voilà un jeune homme qui empê- « chera qu'un autre n'abdique la puis- « sance souveraine. » Il se retira à la campagne, mais il y resta peu, de peur qu'on ne crût que la crainte l'éloignoit de la ville.

Sylla se mêla encore quelquefois des affaires publiques; mais il y mettoit peu d'intérêt. Il s'ouffroit d'être contredit. Malgré les charmes et l'agréable société de *Valérie*, on dit qu'il donna dans la débauche, et qu'elle hâta sa mort. Tourmenté par une maladie, fruit, dit on, de cette débauche, déchiré par une vermine renaissante, qui lui rongeoit les entrailles, empoisonnoit, malgré tous ses soins, sa nourriture et sa boisson, il faisoit diversion à ses douleurs, en écrivant ses mémoires. Son dernier ouvrage fut un code de lois pour les habitans de Pouzole, qui le lui avoient demandé, et sa dernière action, un trait de cruauté. Un de ses fermiers différoit de payer, dans l'espérance que la mort prochaine de *Sylla* l'en dispenseroit. Le fougueux moribond le fait traîner dans sa chambre, et étrangler sous ses yeux. Il mourut à

l'âge de soixante-deux ans ; et ses funérailles, malgré ses envieux, furent magnifiques. Tous les corps de l'état y assistèrent. Les vestales et les pontifes chantèrent ses louanges. Sur le tombeau qui renfermoit l'urne de ses cendres, on grava cette épitaphe qu'il s'étoit faite lui même : *Je suis* Sylla le Fortuné, *qui, dans le cours de ma vie, ai surpassé mes amis et mes ennemis, les uns par le bien, les autres par le mal que je leur ai fait.* Il fit des legs à tous ses amis. *Pompée*, coupable à son égard de quelqu'ingratitude, ne se trouva pas sur son testament.

Sa mort fut le signal des troubles qui recommencèrent dans la République. 2926. Sertorius.
Lepidus et *Catulus* les renouvellèrent. Le premier attaché au peuple, le second partisan du sénat, et secondé par *Pompée*. *Lepidus* eut bientôt perdu son crédit. Il alla mourir obscurément en Sardaigne. Mais la faction de *Marius* étoit encore soutenue en Espagne par le brave *Sertorius*. Tous les efforts des lieutenans de *Sylla* avoient échoué contre ce courageux romain. Il s'étoit fait une espèce d'empire en Lusitanie, fondé moins sur la force que sur l'estime et l'amour du peuple.

Jamais homme ne gouverna avec plus de douceur et d'équité. Il avoit établi un sénat, d'où émanoient tous les ordres, et auquel il soumettoit lui-même sa conduite. Ses talens militaires étoient aussi distingués que ses vertus. Admirable sur-tout pour avoir toujours fait de grandes choses avec de petites armées. Il s'appliquoit à connoître le caractère des généraux ennemis, et se conduisoit à leur égard plus par cette connoissance, que par les règles. Il en eut successivement six en tête, qui commandoient des cent vingt mille hommes d'infanterie, dix mille cavaliers, deux mille archers. Il leur résista, les battit, ou reparut toujours en force après les échecs.

La biche de *Sertorius* est fameuse. Elle lui avoit été donnée jeune. Il l'apprivoisa tellement qu'elle devint obéissante à ses moindres volontés. Jamais elle ne le quittoit, même dans le tumulte des batailles. L'admiration que sa familiarité et sa docilité excitoient, donna à son maître l'idée de la faire passer pour un présent de *Diane*. Il fit entendre qu'elle l'instruisoit de tous les évènemens, et des plus grands secrets. Si par hasard il découvroit que

les ennemis marchoient de tel côté, il disoit que sa biche lui en avoit donné avis, et y envoyoit un détachement. S'il étoit instruit de quelqu'avantage remporté par ses lieutenans, il faisoit cacher le courier, et paroître sa biche couronnée de fleurs. Des hommes apostés insinuoient aux soldats que ces signes de triomphe venoient des dieux, et que certainement bientôt on auroit la nouvelle de quelqu'événement favorable. Ce qui ne manquoit pas d'arriver. Pareilles ruses, ou approchantes, selon les superstitions en vigueur, ne sont pas exclusivement particulières aux siècles d'ignorance.

Mais celle de *Sertorius* lui auroit servi de peu de chose sans ses grands talens. Il se trouva enfin en tête les deux plus fameux généraux de la république, *Métellus* et *Pompée*. Le premier, rendu circonspect par l'âge et l'expérience; le second, emporté quelquefois par l'ardeur bouillante de la jeunesse, avoit brigué avec chaleur cette expédition, dans l'espérance de la mettre bientôt à fin, et d'en avoir toute la gloire. Dans cette confiance, il avançoit avec peu de précautions, et se flattoit inconsidérément du suc-

cès. Il couroit un jour au secours d'une place attaquée par *Sertorius*, et crut avoir renfermé le général lusitanien entre lui et la ville; mais celui-ci avoit laissé au loin un corps qui enferma le Romain lui même. Ne se doutant pas de cette ruse, *Pompée* écrit aux assiégés qu'il va au plus vîte chasser leurs ennemis. *Sertorius* ayant surpris la lettre, dit: « L'écolier de *Sylla* devroit « apprendre qu'il est essentiel à un « général de regarder plutôt derrière « lui que devant ». Il prit la ville et la détruisit, moins par cruauté que pour faire dépit à *Pompée*, dont le ton avantageux lui déplaisoit.

Dans une autre occasion, *Sertorius* donna encore une leçon mortifiante à *Pompée* qu'il avoit déjà battu plusieurs fois, et qu'il auroit entièrement défait, si *Métellus* ne fût arrivé à son secours. « Si cette vieille ne fût survenue, dit « *Sertorius*, j'aurois renvoyé ce petit « garçon à Rome, après l'avoir châ- « tié comme il le mérite ». A force de victoires, le Lusitanien contraignit ses deux rivaux de se retirer, et les relégua aux pieds des Alpes, dans une situation fort embarrassante. *Pompée*, le plus pressé des deux, demanda, à

Rome, des secours prompts et abondans. *Sertorius*, toujours attaché à sa patrie, envoya proposer aux deux généraux, qu'ils fissent révoquer son décret de proscription, qu'alors il se soumettroit, et licencieroit ses troupes. Dans le même tems, des ambassadeurs de *Mithridate* lui ayant été envoyés pour l'exhorter à prendre le parti de ce monarque, et pour lui offrir des secours; il leur répondit qu'il accepteroit volontiers l'alliance du roi, pourvu qu'il s'engageât à ne point empiéter sur les provinces d'Asie, qui appartenoient à la république. « Quels ordres, dit le mo-« narque, m'enverroit donc *Serto-« rius*, s'il présidoit au sénat de Rome; « puisque banni et relégué sur les bords « de la mer Atlantique, il me menace « de la guerre si j'entréprends sur « l'Asie »?

Ce grand homme méritoit un meilleur sort que celui qui termina ses jours. Un ingrat qu'il avoit reçu lorsque ses soldats l'abandonnoient, *Perpenna*, auquel il avoit conféré un grade distingué dans son armée, par jalousie, par ambition, forma un complot contre sa vie. *Sertorius* mourut assassiné. Après cela, il ne fut pas difficile à *Pom-*

pée de finir cette guerre dont les détails ne lui étoient pas honorables, mais le succès le couvrit de gloire. *Perpenna*, tombé entre ses mains par le sort des armes, offrit de lui remettre la correspondance de *Sertorius* avec quelques grands personnages de la république, qui le pressoient de passer en Italie. *Pompée* reçut le paquet, et le jeta au feu tout cacheté, en présence de ses officiers. Il fit trancher la tête à *Perpenna*. Sa discrétion à l'égard des amis de *Sertorius* lui gagna leur estime et leur confiance, dont il sut tirer avantage dans des occasions importantes.

2930. Spartacus. Deux autres guerres fatiguoient la république. La première, celle des esclaves, attaquoit ses fondemens, parce qu'elle se faisoit dans le sein de l'Italie, sous la conduite d'un gladiateur thrace de nation, nommé *Spartacus*. Ses soldats n'ayant pas de grace à attendre, n'en faisoient aucune. Ils se trouvoient au nombre de cent vingt mille hommes, tous esclaves fugitifs, la plupart pris dans les guerres, et par conséquent susceptibles de discipline. *Spartacus* trouva moyen de l'établir entre ces volontaires. Il eut des forteresses de retraite, des arsenaux, des magasins, et étonna

souvent les Romains par des marches imprévues, et des stratagêmes suivis de victoires. Il battit plusieurs généraux expérimentés, et fut enfin défait par *Crassus*, dans une bataille décisive. Au moment du combat, on lui présenta son cheval. Il le perça de son épée. « Si la » victoire est à nous, je ne manquerai » pas de chevaux, si elle se déclare pour » les Romains, il me devient inutile ». En effet, après une longue mêlée, abandonné par les siens, il continua de se défendre avec un courage intrépide. Malgré une blessure considérable qu'il avoit reçu, il combattit à genoux, le bouclier d'une main, l'épée de l'autre. Il immoloit tous ceux qui osoient l'approcher. A la fin, percé de coups, il expira sur un monceau de Romains. Quelques fugitifs se rallièrent et gagnèrent la Lucanie. *Pompée* reçut ordre de les aller exterminer. C'étoit son sort de ramasser les lauriers des autres, quoiqu'on ne puisse disconvenir qu'il savoit en cueillir lui-même. Comme il avoit profité en Espagne des succès de *Métellus*, il se para en Italie des couronnes de *Crassus*. Il écrivit imprudemment au sénat : « *Crassus* a vaincu les gladia- « teurs en bataille rangée, mais aussi

« j'ai arraché jusqu'aux dernières ra-
« cines de la rebellion ». On les récompensa également tous deux, en les faisant consuls; mais comme ils étoient également ambitieux, ils se brouillèrent, et leur discorde pensa entraîner une guerre civile. Cependant ils se ménagèrent sur les instances et les prières des sénateurs, et leur consulat se passa assez paisiblement.

César chez les Pirates.

L'objet de ces querelles étoit toujours la faveur du peuple que les rivaux se disputoient, afin d'obtenir la nomination aux places dont on pouvoit tirer de la gloire ou du profit. Il s'en présenta une occasion que *Pompée* ne laissa pas échapper. C'étoit la guerre des pirates, qui succéda à celle des esclaves. Répandus dans les îles de l'Archipel, ces pirates infestoient les mers, pilloient les côtes, interceptoient le commerce, arrêtoient les blés d'Asie, et firent même craindre à Rome la famine. Personne ne leur échappoit. *César* lui-même tomba entre leurs mains. La jalousie de *Sylla* l'avoit obligé de quitter Rome; il y revint après la mort du dictateur, et s'y distingua par son éloquence, n'ayant que vingt-deux ans; mais n'étant pas encore content de son

talent, afin de s'y perfectionner, il partit pour Rhodes, où *Apollonius*, habile rhéteur, donnoit des leçons. En chemin il fut pris, et passa avec les pirates trente-huit jours. Il employa ce tems à composer des harangues et à faire des vers, qu'il leur lisoit avec grace. Quand ces gens grossiers ne l'écoutoient pas assez attentivement à son gré, il se fachoit et les traitoit mal. S'il leur arrivoit de troubler son sommeil, il les menaçoit de les faire mettre en croix quand il seroit libre. Il tint en effet parole à quelques-uns; car sa rançon payée, il se mit à faire des courses sur eux, et il en prit quelques-uns, qu'en exécution de sa promesse, il fit crucifier. Il courut de-là à d'autres expéditions militaires.

L'audace et la force des pirates, secondés par *Mithridate*, s'accrut au point qu'il fallut envoyer contre eux, non des vaisseaux isolés, mais une flotte. *Marc-Antoine*, qui en eut le commandement, se laissa battre. Les pirates pendirent les prisonniers au haut de leurs mâts, avec les chaînes que les Romains avoient apportées pour les en charger. Ce spectacle fut si sensible au malheureux général, qu'il en mourut

de chagrin. Cette guerre prit alors un caractère très-important, sur-tout à cause de celle de *Mithridate*, qui pouvoit y être jointe. Sa direction excita le désir et l'émulation des principaux capitaines. *Pompée* ne manqua pas de se mettre sur les rangs. Il étoit soutenu auprès du peuple par le tribun *Gabinius*. L'extention qu'on prétendoit donner à ce commandement, exigeoit la plus sérieuse attention. Il ne s'agissoit pas moins que de mettre entre les mains d'un seul homme le pouvoir sur toutes les mers jusqu'aux colonnes d'*Hercule*, et sur terre, à la distance de quatre cents stades des côtes, de l'autoriser à faire toutes les levées quil jugeroit convenables, tant en soldats qu'en matelots, à prendre dans le trésor public l'argent qu'il croiroit nécessaire, sans être obligé d'en justifier l'emploi; enfin, de nommer selon sa volonté quinze sénateurs pour servir dans son armée en qualité de lieutenans; et c'étoit pour trois ans qu'on devoit lui confier un pouvoir aussi redoutable.

Gabinius lui avoit donné cette étendue, parce qu'il comptoit en faire revêtir son ami *Pompée*. Les sénateurs les plus sages s'en alarmèrent, et en-

treprirent d'en faire sentir au peuple les inconvéniens. Mais ceux qui parlèrent contre *Pompée*, dont la brigue s'étoit déclarée, furent peu écoutés. *Catulus*, prince du sénat, prit un tour qu'il crut devoir lui concilier l'attention et le faire réussir. Tout son discours roula sur les louanges de *Pompée*, qu'il peignit comme un homme nécessaire à la République. Il conjura les tribuns de ne pas exposer une tête si chère aux dangers d'une expédition maritime si périlleuse. « Si vous le perdez, dit-il, où « trouverez-vous un autre *Pompée*, ou « qui pourrez-vous lui substituer? Toi-« même *Catulus*, s'écria le peuple. » Ce compliment flatteur ferma la bouche au sénateur. Après quelques débats assez inutiles, puisque le parti étoit pris, *Pompée* fut élu. Le peuple, aussi peu capable de mettre des bornes à sa faveur qu'à sa haine, donna plus que *Gabinius* ne demandoit. Avec le titre de proconsul, on accorda à *Pompée* cinq-cents vaisseaux, cent-vingt mille hommes d'infanterie, cinq mille de cavalerie, vingt-cinq sénateurs pour lui servir de lieutenans-généraux, deux questeurs et une grosse somme d'ar-

gent qu'on lui compta avant son départ.

Avec ces moyens, il ne lui fut pas difficile de remplir la commission dont il étoit chargé. Il balaya les mers, détruisit huit ou neuf cents vaisseaux, fit mourir dix mille pirates, se rendit maître de cent vingt villes ou châteaux dont ils s'étoient emparés, rendit la liberté à un nombre prodigieux de captifs, et fit plus de vingt mille prisonniers, qu'il envoya peupler quatre villes que ces pirates avoient rendu désertes. Au lieu de trois ans qui lui étoient donnés pour cette expédition, *Pompée* n'y mit que quatre mois. Quand ces nouvelles furent portées à Rome, *Manlius*, autre tribun dévoué au général vainqueur, profita de l'espèce d'ivresse que la joie causa au peuple, pour le disposer à des graces bien plus étendues en faveur de *Pompée*. Il fut proposé de rappeller d'Asie *Lucullus*, qui faisoit la guerre à *Tigrane* et à *Mithridate*, d'en donner la conduite à *Pompée*, avec le commandement dans la Cilicie et la Paphlagonie, la Phrygie, la Licaonie, la Cappadoce, l'Arménie, d'où on retireroit les sénateurs qui les gouver-

noient. Ce projet, quand le tribun le proclama dans l'assemblée, consterna les patriciens et les républicains zélés. « Nous avons donc, dirent-ils, un sou-« verain. La République est devenue « une monarchie. Les services de *Lu-« cullus*, l'honneur de *Glabrio* et de « *Marcius* sont sacrifiés à l'avance-« ment de *Pompée. Sylla* n'a jamais « poussé la tyrannie plus loin. »

Deux consulaires, *Catulus* et *Hortensius*; furent les seuls qui osérent s'opposer à la loi *Manilia*, appellée ainsi du nom de son auteur. Le premier sur-tout n'oublia rien de ce qui pouvoit convaincre le peuple du danger de confier à un seul homme une autorité si étendue. Il démontra le tort qu'on faisoit à *Lucullus* et aux autres commandans, tous arrivés à leurs gouvernemens par des victoires. Il fit le tableau le plus pathétique des inconvéniens d'une puissance sans bornes; et voyant que ses raisons n'étoient pas goûtées de la multitude, il adressa la parole aux sénateurs : « Fuyons, leur « dit-il, péres conscrits, retirons-nous « comme nos pères, sur quelque mon-« tagne ou sur des rochers, qui pour-« ront nous servir d'asile contre la ser-

» vitude dont on nous menace. » Le reste du sénat, où *Pompée* avoit beaucoup de partisans, garda le silence. On attendoit quelques réclamations de *Jules César*, qu'on savoit n'être pas adorateur de l'idole du peuple ; mais il n'étoit pas fâché de voir perdre aux Romains le goût républicain, même en faveur d'un rival, et il parla pour la loi. *Cicéron* en fit autant, afin de s'élever au consulat par la faction de *Pompée*, qui enchaînoit les suffrages. Le vainqueur des pirates reçut en Asie, où il étoit encore, le décret qu'il desiroit; mais il le reçut avec un air d'indifférence et même de dédain qui choqua jusqu'à ses amis. « Quoi, « dit-il, Rome veut-elle me charger « encore d'une nouvelle guerre? N'au-« rai-je jamais aucun repos? Faut-il « que je sacrifie aux desirs de mes « compatriotes les douceurs d'une vie « retirée, et le plaisir d'être avec une « femme que j'aime? Heureux ceux « qui, confondus dans la foule, vivent « ignorés et tranquilles! » Modération hypocrite qui ne trompa personne.

2940. Popularité de César. *César* que nous avions laissé en Asie occupé d'expéditions militaires, étoit revenu à Rome où il exerçoit d'autres

talens. Il se fit élire édile, et donna, pendant sa magistrature, des spectacles magnifiques, des jeux, un combat de six cents quarante gladiateurs. Il apporta à ces divertissemens les attentions les plus flatteuses pour le peuple, afin qu'il fût placé commodément sur des gradins, qu'il ne fut exposé ni à la pluie, ni au soleil. A ces choses de pur agrément, il en joignit de plus solides. La voie Apienne, très-dégradée, fut réparée par ses soins, et presque toute à ses dépens. Il s'endetta de plus de six millions pour tous ces objets; il étoit d'ailleurs honnête, prévenant, affable. Sa générosité n'avoit pas de bornes. Les plus clairvoyans des sénateurs appercevoient dans sa conduite des vues d'ambition très-suspectes. *Cicéron* le soupçonna. « Dans la plupart de ses « actions, disoit-il, j'entrevois un ty-« ran; mais lorsque je le vois si oc-« cupé du soin d'arranger ses cheveux, « je ne puis croire qu'il songe à ren-« verser la République. » Quelques hardiesses qui échappèrent à *César*, ou que la faveur du peuple lui fit hasarder, tournèrent les soupçons en certitude.

Quoique le sénat et la noblesse eussent

en horreur le nom de *Marius*, il prononça publiquement l'oraison funèbre de sa tante *Julie*, veuve de *Marius*. A cette occasion, il osa étaler les images du tyran. Les patriciens se soulevèrent contre cette audace, l'accusèrent hautement de vouloir faire revivre la faction d'un homme déclaré ennemi de la patrie : mais loin de céder à ces clameurs, toujours favorisé du peuple, il fit porter pendant la nuit au Capitole les trophées de *Marius*, qui en avoient été enlevés par *Sylla*. Comme ces trophées étoient des chefs-d'œuvre de l'art, ils attirèrent un grand nombre de spectateurs. Plusieurs entre les plébéiens encore pleins de reconnoissance des bienfaits de leur protecteur, ne purent s'empêcher de verser des larmes. « Ce n'est donc plus par des souter-« reins, s'écria alors *Catulus* en plein « sénat, c'est en dressant ouvertement « ses batteries, que *César* attaque la « République. » Mais l'accusé sut, sinon écarter les soupçons, du moins empêcher qu'ils n'eussent pour lui des suites fâcheuses, plus adroit que *Catilina*, dont la conjuration éclata dans ce tems.

Catilina. *Lucius-Sergius Catilina*, d'une fa-

mille patricienne, étoit un monstre pire peut-être que tous ceux qui ont figuré dans les annales des méchans. Il eut dans sa première jeunesse, d'une femme de qualité qui s'abandonna à lui, une fille dont il devint l'époux. Il séduisit une vestale, tua son propre frère, fut un des ardens exécuteurs des barbaries de *Sylla*. Perdu de débauches, noyé de dettes, il n'avoit d'autre ressource que le bouleversement de la République, qu'il devoit commencer par le pillage de Rome. Ce projet lui attacha tous ceux qui s'étoient ruinés comme lui, et n'avoient d'espérance que dans le désordre. *Catilina* les comptoit en grand nombre dans le sénat, et parmi les jeunes patriciens chez lesquels la licence étoit à son comble. Son libertinage effréné l'avoit rendu familier avec tout ce qu'il y avoit à Rome de gens sans mœurs et de scélérats; et son audace leur inspiroit de la confiance pour tous les projets qu'il voudroit leur faire adopter.

Son plan étoit assez bien conçu. Il emprunta de grosses sommes, et en fit emprunter par ses principaux partisans. Cet expédient avoit le double mo-

tif de lier à son entreprise les prêteurs, sans qu'ils le sussent, et de lui fournir des troupes pour attaquer la ville par dehors, lorsque le jour seroit arrivé d'exciter des troubles au-dedans. Il chargea de cet argent *Mallius*, soldat de fortune, qui lui leva secrètement une armée, presqu'entièrement composée de vétérans de *Sylla*. Tout réussissoit au conspirateur. Les mécontens de tous les ordres se réunissoient à lui. Il choisit entre les conjurés des chefs dont il s'assura par des sermens affreux. On prétend qu'ils se présentèrent l'un à l'autre une coupe pleine de sang humain, qu'ils portèrent à leurs lèvres, et sur laquelle ils dévouèrent aux dieux infernaux par les plus terribles imprécations ceux qui révéleroient le secret.

Mais l'amour se joue des sermens. *Fulvie*, femme de distinction, s'étant déshonorée par un commerce criminel avec *Quintus Curius*, un des conspirateurs, l'abandonna lorsqu'elle le vit devenu pauvre, quoiqu'il se fût ruiné pour elle. Le foible amant au lieu de la mépriser, chercha à regagner ses bonnes graces, et se flatta d'y parvenir par un moyen qui étoit, disoit-il, un se-

cret qu'il ne lui révéleroit jamais. Mais ce secret ne tint pas contre les artifices de *Fulvie*. Elle l'arracha à force de caresse, et en instruisit *Cicéron*, alors consul. Par ce moyen, le chef du sénat qui avoit déjà eu vent de quelque complot, en connut tous les détails. Les conjurés devoient mettre le feu au même instant dans différens quartiers de la ville, profiter du désordre que causeroit l'incendie pour assassiner le consul et les principaux sénateurs dans leurs maisons, se rendre maîtres du Capitole, et s'y fortifier en attendant que *Mallius* arrivât avec ses vétérans.

Il n'y avoit pas de tems à perdre. *Cicéron* révéla le complot en plein sénat. *Catilina* étoit présent : la harangue du consul est un chef-d'œuvre d'éloquence véhémente. On remarquera qu'à travers les beautés dont les Catilinaires étincellent, l'orateur se permettoit dans l'auguste assemblée du sénat, des apostrophes équivalentes aux injures les plus grossières, qu'on pourroit prononcer en français. *Catilina* les écouta froidement. Il prit à son tour la parole, pria le sénat de ne pas faire attention aux calomnies du con-

sul ; que c'étoit son ennemi personnel, d'ailleurs homme nouveau, qui n'avoit pas une maison dans Rome, inculpation assez puissante sur l'esprit des propriétaires. Mais les sénateurs ne se laissèrent pas prendre aux récriminations de *Catilina :* ses voisins se levèrent d'auprès de lui avec horreur. On l'accabla de tous côtés des noms d'incendiaires et de parricides. « Eh! bien, « s'écria-t-il avec fureur, puisque vous « me poussez à bout, je ne périrai « point seul, et j'aurai la satisfaction « d'entraîner avec moi ceux qui ont « juré ma perte. » Il assemble ses amis, et les exhorte à saisir la première occasion de mettre le feu à la ville, et d'exécuter les massacres projettés. « Pour moi, dit-il, je vais me mettre « à la tête des forces que *Mallius* lève « en Etrurie. Bientôt vous me verrez « aux portes de Rome, avec une ar« mée capable de faire trembler les « plus hardis de mes ennemis. »

Le sénat déclara *Catilina* ennemi de la patrie, et autorisa les consuls par un décret *à veiller au salut de la république.* Cette formule leur donnoit l'autorité dictatoriale. *Cicéron* avoit à la vérité de fortes preuves pour accuser,

mais point pour condamner et punir. Des ambassadeurs allobroges qui se rencontroient alors à Rome, lui en fournirent. Les conjurés tâchèrent de les engager à leur donner des troupes, qu'ils auroient jointes à celles de *Mallius*. Ces envoyés, bons politiques, trouvèrent plus avantageux à leurs commettans de montrer de l'attachement aux premiers magistrats, qu'à une faction moins prudente que vive et emportée. Ils avertirent *Cicéron* des tentatives faites auprès d'eux. Celui-ci les engagea à s'y prêter. Par son conseil, ils tirèrent des chefs du complot, la signature d'un écrit par lequel ces inconsidérés faisoient aux ambassadeurs des promesses, en retour des soldats que les Allobroges s'engageoient à leur envoyer. Les Allobroges remirent ce traité au consul. Muni de cette pièce, *Cicéron* fait arrêter les principaux dans leurs maisons. Il produit les preuves au sénat. Ils furent condamnés et exécutés sur-le-champ. Moyennant les mesures que le consul prit, de mettre des gardes dans chaque quartier, et autour des maisons menacées, pour prévenir tant les incendiaires que les

assassins, il n'y eut pas de trouble dans la ville.

On envoya une armée contre celle de *Mallius*, à laquelle *Catilina* s'étoit joint. Ce chef des conjurés ne refusa pas la bataille qui lui étoit présentée. Elle fut longue et sanglante. Trois mille rebelles périrent dans l'action. Le corps de *Catilina* fut trouvé sous un tas de morts : il respiroit encore, et il conservoit dans les derniers momens de sa vie, cet air terrible qui l'avoit rendu l'effroi de ses ennemis. *Pétréius*, soldat de fortune, qui commandoit l'armée de la république, ne voulut pas qu'on poursuivît les fuyards, qui, presque tous étoient romains, afin qu'ils pussent aller rejoindre leurs familles. Cette indulgence étoit louable pour les subalternes égarés et séduits; mais beaucoup de sénateurs ne vouloient pas qu'elle s'étendît jusqu'aux chefs. Il y eut à ce sujet de grands débats dans le sénat. *César* y fit un magnifique éloge de la clémence. Il plaidoit pour lui même, car on ne doutoit pas qu'il n'eût su la conjuration. Un membre du sénat l'accusa ouvertement, et s'engagea à démontrer par les papiers de *Catilina*, que *César* entretenoit des

intelligences secrètes avec les conjurés. Mais *Cicéron* alors tout-puissant, étouffa les dénonciations. Néanmoins lorsque *César* sortit du sénat, il courut risque de la vie. Les chevaliers qui étoient de garde, tournèrent vers lui la pointe de leurs épées, en fixant les yeux sur le consul, comme pour recevoir ses ordres. Il leur fit un signe favorable, et *César* passa. *Cicéron* acquit en cette occasion les titres flatteurs « de libérateur de Rome, de second « fondateur de la ville, de père de la « patrie » que le peuple lui donna, en le reconduisant à sa maison, en triomphe.

Le même peuple allia en cette circonstance la reconnoissance à l'égard de celui qui avoit dissipé la conjuration, avec l'estime pour *César*, qui l'avoit approuvée, et peut-être secondée. Il lui donna la préférence pour la dignité de souverain pontife, sur deux des plus grands hommes de la république, et des plus respectés. La tiare pontificale ne le mit pas à l'abri d'un évènement, dont néanmoins il se tira avec un ton de dignité qui imposa silence aux railleurs. Sa femme *Pompeia* étoit éprise d'une ardente Clodius.

passion pour *Clodius*, jeune patricien, décrié pour ses débauches. *Aurélie*, mère de *César*, et *Julie* sa sœur, soupçonnant les sentimens de *Pompéia*, l'observoient de près, et l'empêchoient de voir son amant. Elle profita pour lui donner un rendez-vous, de la fête de la bonne déesse, dont les mystères n'admettoient point d'hommes. Cette règle étoit si sévère, que les femmes portoient le scrupule jusqu'à voiler les tableaux qui représentoient des hommes ou des animaux mâles. *Clodius* fut introduit par une esclave sous l'habillement de femme. Sa jeunesse étoit favorable à ce déguisement. L'impatience de voir sa maîtresse, le fit sortir de la chambre où il avoit été caché. Il erra dans la maison, fut rencontré par une autre esclave qui reconnut son sexe, et donna l'alarme à toute l'assemblée. Il regagna l'endroit où il étoit caché d'abord; mais on le retrouva, et il fut chassé honteusement. La ville entière ne s'entretint le lendemain que de l'attentat horrible de *Clodius*. Il fut publiquement accusé d'avoir profané les mystères; mais le peuple, quoique superstitieux, se déclara en sa faveur; de sorte que les juges par complaisance

pour la multitude, le déclarèrent innocent. Cependant *César* répudia sa femme. Les ennemis de *Clodius* qui avoient *Cicéron* à leur tête, croyant avoir trouvé dans l'action du pontife une nouvelle preuve contre le sacrilége, renouvellèrent leur accusation. Ils firent paroître *César* dans la cause. Il déclara qu'il n'avoit rien à dire contre l'accusé. « Pourquoi donc, lui de-
« manda-t-on, avez-vous répudié votre
« femme ? Il répondit, parce que la
« femme de *César* ne doit pas même
« être soupçonnée. »

Pompée revint alors d'Asie, où il avoit conquis plusieurs royaumes. On estime plus de soixante et douze millions, le butin qui fut partagé entre lui et ses soldats, et plus de trois cents, l'or et l'argent qu'il déposa dans le trésor public. Avec ces richesses, sa renommée et l'affection de ses soldats, il auroit pu asservir la république. Le sénat le craignit. Mais *Pompée* quoique très-ambitieux, étoit en même tems pacifique; et s'il avoit à parvenir à l'autorité suprême, il désiroit que ce fût par la douceur et sans violence. Il se fit une grande réputation de modération, en se contentant du triomphe et d'hu-

manité, en ne faisant mourir aucun de ses illustres prisonniers, contre la coutume barbare des triomphateurs, et en les renvoyant aux frais du public, ou dans leur royaume, lorsqu'il ne les y crut pas dangereux, ou dans les pays qui leur plurent.

Qu'on se représente maintenant Rome habitée par *Pompée*, jaloux, fier et ambitieux, malgré sa modestie apparente : *Lucullus* grand général, immensément riche, irrité contre *Pompée* qui l'avoit supplanté dans le gouvernement d'Asie : *César* qui ne le cédoit à personne en desir de dominer, porté à la puissance par tous ceux qui n'avoient que son agrandissement pour nantissement des millions qu'il leur avoit empruntés : *Crassus* alors le plus riche des romains, auquel les historiens donnent au moins quatre-vingt millions. On peut mettre à la suite de ces chefs, *Cicéron* flottant entre les deux partis, recherché par son éloquence : l'audacieux *Clodius*, factieux par goût, et enfin une multitude d'intrigans subalternes : d'un autre côté, en opposition à l'irruption méditée contre la république, un seul rempart, le vertueux, l'inflexible *Caton*, aidé de peu d'amis

fidèles comme lui à la liberté de la patrie. Qu'on juge par ce tableau, de quels dangers Rome se trouvoit ménacée.

Pompée après le fracas de son triomphe, demanda au sénat deux choses : des terres pour ses vétérans dans le pays conquis, et l'approbation par un seul décret de tout ce qu'il avoit fait en Asie. Cette demande marque qu'on avoit coutume de discuter en détail les actions des généraux : coutume qui étoit un excellent frein contre l'arbitraire et la licence. La première demande n'éprouva pas de difficulté, mais la seconde trouva un obstacle puissant dans le zèle de *Caton*, qui représenta ce décret comme le tombeau de la liberté. *Métellus* et *Lucullus* se joignirent à lui. *Pompée* avoit fait *Métellus* consul, et le croyoit son ami; mais il étoit son ennemi secret, parceque *Pompée* avoit répudiée *Marcie* sa sœur. Le refus du sénat affligea douloureusement le vainqueur d'Asie. N'ayant plus de troupes à sa disposition, il y suppléa par l'intrigue. Il fit bassement sa cour au peuple, ce qui déplut au sénat, et ne le fit pas plus aimer de la multitude. Afin de se procurer auprès d'elle un appui solide, il s'employa à faire élire

tribun du peuple *Clodius* réputé infâme, depuis l'aventure des mystères *de la bonne déesse*. Celui-ci desiroit ardemment cette dignité, pour se venger de *Cicéron* qui avoit été son plus opiniâtre accusateur. Les liaison de *Pompée* avec cet homme ne lui firent pas d'honneur.

2744. Ier. Triumvirat. C'est dans cette situation, déchu de son crédit dans le sénat, mais assez favorisé du peuple, que *César* se trouva lorsqu'il revint d'Espagne. Ce gouvernement lui était échu par le sort après sa préture; mais il avoit éprouvé pour son départ, un obstacle de la part de ses créanciers. Les plus timides ne voyoient pas sans inquiétudes leur débiteur destiné à un si grand éloignement. Le riche *Crassus* le cautionna, et lui donna de l'argent. En traversant les Alpes, il s'arrêta dans un village, dont les habitans portoient tous les livrées de la misère. Un compagnon de voyage de *César*, lui dit en plaisantant : « Croyez-vous qu'il y ait ici quelque » brigue pour les charges? *César* lui » répondit très-sérieusement : J'aime» rois mieux être le premier parmi ces » pauvres habitans, que le second à » Rome ». Arrivé en Espagne, il atta-

qua sans distinction et sans motif tous les pays qui pouvoient lui fournir du butin, aussi dit-on, qu'il en rapporta trois cent soixante-huit millions. Il ne les mit pas comme les généraux ses prédécesseurs dans le trésor public; mais d'une partie, il paya ses dettes, et garda le reste. On ne pouvoit obtenir le triomphe, qu'en restant hors de la ville avec ses troupes, ni briguer le consulat qu'en personne, et dans la place publique. *César* préféra l'utile à l'honorable. Il renonça au triomphe, et vint briguer le consulat qu'il obtint à l'aide d'une négociation politique. *Pompée* par sa réputation, *Crassus* par sa richesse, s'étoient acquis une espèce de droit sur les suffrages. Mais ils étoient ennemis; on ne pouvoit guères s'attacher à l'un, sans se brouiller avec l'autre. *César* les réconcilia. Il fit plus, en leur prouvant qu'il étoit de leur intérêt de rester perpétuellement unis, il les engagea à signer un traité par lequel ils s'obligeoient à se secourir réciproquement dans toutes les occasions, et à ne rien entreprendre sans leur aveu respectif. Il eut l'adresse de se mettre en tiers dans cette association, qui fut le premier triumvirat.

Les triumvirs résolus de s'emparer du gouvernement, s'appliquèrent à gagner le grand nombre. *César* se chargea de proposer une loi agraire revêtue de modifications qui la rendoit très-équitable, puisqu'elle ne tomboit que sur des terres appartenantes à la république, qui ne seroient distribuées qu'aux citoyens pauvres, chargés au moins de trois enfans. *Caton* s'y opposa, non, disoit-il, que la loi telle qu'elle étoit proposée fût sujette à des inconvéniens pour le présent; mais parce qu'elle pouvoit en avoir dans la suite de très-funestes; qu'il y avoit toujours du danger à toucher aux principes de l'administration; qu'enfin quiconque employoit ses richesses à gagner les suffrages de la multitude devenoit suspect à juste titre. Cette inculpation assez directe, et faite publiquement, piqua *César*, qui, comme tous les chefs de parti, n'aimoit pas à être deviné. Il ordonna dans le premier moment à ses licteurs de mener *Caton* en prison; mais revenu de sa vivacité, il le fit relâcher. Les triumvirs gagnèrent aussi les chevaliers, en leur faisant remettre un tiers sur les impositions qu'ils payoient tous les ans à la république.

Ces générosités qui ne coutoient rien aux trois collègues, mais dont ils avoient tout l'honneur, leur donnoient un grand crédit. Il devenoit si effrayant pour les vrais républicains, que *Caton* désespérant de la république, vouloit quitter Rome. « Si vous pouvez vous passer » de Rome, lui dit *Cicéron*, Rome ne » peut se passer de vous ». Ce compliment amollit l'inflexibilité du rigide sénateur, il se prêta aux circonstances. L'orateur suivit la même conduite; mais il se fit tort auprès des triumvirs, par les plaisanteries et les sarcasmes qu'il se permettoit au sujet de l'ambition. Ils prirent la chose au sérieux, et résolurent de faire taire et repentir le railleur.

Disgrâce de Cicéron.

On connoissoit la haine envenimée de *Clodius* contre *Cicéron*, son accusateur dans l'affaire de la *bonne déesse*. Les triumvirs le firent élire tribun. Avec l'autorité que lui donnoit cette charge, il mortifia l'orateur dans toutes les circonstances que lui offroit la part que *Cicéron* prenoit dans les affaires publiques. Il dressa ses batteries de loin, et quand tout fut bien préparé, il monta à la tribune aux harangues, proposa et fit accepter ce décret : « Que celui qui

» auroit concouru à la condamnation
» d'un citoyen romain, et auroit
» éxécuté la sentence avant que le
» peuple l'eût confirmée, seroit regardé comme criminel, et poursuivi comme tel ». Cette espèce d'anathême tomboit directement sur *Cicéron*, qui, par la simple délégation du sénat, sans attendre l'autorisation du peuple, s'étoit cru, et avoit été réellement en droit de faire mourir dans la prison les chefs du complot de *Catilina*. Frappé comme d'un coup de foudre de l'accusation intentée contre lui, en vertu du nouveau décret, *Cicéron* ne montra ni courage ni fermeté. Il quitta son habit ordinaire, laissa croître sa barbe, et s'adressant à ses amis, il les prioit de le défendre. Il ne sut prendre aucun parti. On lui conseilla de suivre *César* dans les Gaules en qualité de lieutenant. Celui-ci content de tirer le malin orateur de Rome y consentit. *Cicéron* accepta, et refusa ensuite; ce qui rendit le triumvir plus ardent contre lui. Même variation à l'égard de *Clodius* lui-même, dont il rechercha et rejeta les bonnes grâces. Enfin *le libérateur*, *le second fondateur de Rome*, *le père de la patrie*,

persuadé de la mauvaise volonté de ce même peuple qui lui avoit donné ces titres pompeux, fut contraint de se dérober par la fuite à sa fureur. Un décret ordonna que ses biens seroit vendus au profit du trésor public, mais il ne se présenta personne pour les acheter. Sa maison de ville et celle de campagne furent démolies, et les effets qu'elles contenoient réduits en cendres, et afin qu'il ne pût en recouvrer même le terrein, les pontifs eurent ordre de le consacrer aux Dieux.

Ces malheurs arrivèrent à *Cicéron*, parce que n'ayant pas ménagé dans ses railleries *Pompée* son ancien ami, il en fut abandonné. Mais la fuite de l'orateur laissant le champ libre à *Clodius*, celui-ci devint entreprenant, et se fit même craindre de *Pompée*. Il étoit le seul triumvir à Rome. *César* et *Crassus* faisoient la guerre chacun dans une partie des Gaules. Dans la nécessité d'opposer de vigoureux efforts à l'insolence de *Clodius*, *Pompée* résolut de faire rappeller *Cicéron*. Le sénat y consentit volontiers; le peuple l'imita. *Clodius* s'y opposa en vain. L'orateur revint dans la ville, *porté*, comme il le dit lui-même, *sur les épaules de tous*

les habitans de Rome. On leva l'espèce d'anathème lancé sur le terrein de ses maisons. Elles furent rebâties aux frais du trésor public. Son autorité, comme il arrive ordinairement, au retour du crédit, devint parmi le peuple plus grande qu'auparavant. Il fit conférer à *Pompée* son bienfaiteur pour cinq ans l'utile et honorable commission d'approvisionner Rome de grains, ce qui lui donnoit une puissance suprême sur tous les ports de la Méditerranée.

César étoit jaloux de l'autorité que *Pompée* acquéroit dans Rome, et *Pompée* des victoires de *César* dans les Gaules. *Crassus* tenoit l'équilibre entr'eux. Quoiqu'ils ne s'aimassent pas, ils restoient publiquement unis dans la crainte que *Crassus* ne se joignît à celui des deux qui seroit attaqué par l'autre. Ainsi les triumvirs qui ne s'aimoient pas, maintenoient en commun leur pouvoir. Il fut encore augmenté par la dignité consulaire que *Pompée* et *Crassus* crurent important de se faire conférer. *César* voyoit pour lui-même de l'inconvénient dans l'augmentation de crédit que les faisceaux alloient procurer à ses deux collègues. Mais il n'y

avoit que ce moyen d'éloigner du consulat *Domitius Aenobardus*, son ennemi, porté par tout le sénat, et qui déclaroit hautement que sitôt qu'il seroit consul, il feroit ôter à *César* le commandement des Gaules. Il auroit été dur à ce général de perdre le fruit qu'il espéroit de ses conquêtes; c'est pourquoi dans une première conférence que les triumvirs eurent ensemble, ils s'accordèrent réciproquement leurs prétentions, et dans une seconde, ils donnèrent à leur pouvoir une solidité à l'abri de toute atteinte.

Ils se partagèrent tout l'empire, tant entr'eux, qu'entre leurs affidés les plus sûrs. Il fut stipulé que *César* conserveroit les Gaules, que *Pompée* auroit l'Espagne, *Crassus* la Syrie et la Macédoine, que ces gouvernemens ne pourroient être révoqués qu'après cinq ans expirés. Que pendant cet espace de tems, ils seroient les maîtres de faire toutes les levées qu'ils jugeroient convenables, et d'exiger toutes les conributions, et toutes les troupes qu'ils voudroient, des rois et des princes alliés de la république. Ils formèrent aussi des gouvernemens moins étendus, revêtus de priviléges moindres et révocables, qu'ils attachèrent à leurs grandes

provinces, et distribuèrent à leurs partisans. Ces choses réglées, *Pompée* au lieu d'aller en Espagne, resta de l'aveu des autres à Rome avec une armée répandue aux environs pour contenir le sénat. *Crassus* pressé du desir de s'illustrer par une guerre contre les Parthes, partit pour l'Asie, et *César* continua de se couvrir de gloire dans les Gaules.

Il a été lui-même l'historien de ses exploits. On admire dans ses *commentaires* la rapidité de ses marches, sa hardiesse à affronter des armées prodigieuses de peuples alliés, son adresse à les désunir, ses ressources dans les dangers, son courage dans l'action; et si on peut se servir de ce terme, son insatiabilité de gloire et de butin. C'étoit sans doute cette passion qui rendoit légitime à ses yeux, le massacre, le pillage, l'incendie et l'attaque des peuples qui n'avoient jamais connu, ni par conséquent offensé les Romains. Il en tiroit ces richesses immenses qu'il envoyoit à Rome pour soutenir sa faction, quand il fut brouillé avec *Pompée*.

Le premier échec à leur intelligence, fut la mort de *Julie* fille de *César* et femme de *Pompée*. Cette princesse

également chère à son mari et à son père, empêcha tant qu'elle vécut, qu'il n'y eût entre eux aucune rupture. Le second échec fut la mort de *Crassus*, qui tenoit la balance entre les deux rivaux. Il périt avec toute son armée dans sa malheureuse expédition contre les Parthes. Ainsi finit le premier triumvirat. Mais les querelles entre les deux rivaux de puissance, ne commencèrent pas aussitot. Ils conservèrent plusieurs années les dehors de l'amitié. *Pompée* se priva lui même de quelques légions qu'il envoya au secours de *César* dans des tems de détresse. Et *César* quoique très-puissant dans Rome par l'argent que ses amis distribuoient de sa part au peuple, ne s'opposoit pas à l'autorité que *Pompée* y prenoit.

Elle auroit pu, s'il avoit voulu, servir à réprimer la licence horrible dont cette ville, toute livrée à l'intrigue et corrompue par la vénalité, étoit le théâtre. Les meurtres y étoient communs. Celui de *Clodius* ce fameux tribun du peuple, assassiné par *Milon*, excita une émeute dangereuse. La populace indignée de la mort de son défenseur, dont le sénat éludoit la punition, se jeta avec impétuosité dans la

salle, brisa les bancs des sénateurs, et en fit un bûcher, sur lequel elle brûla, comme un holocauste à la liberté, le corps de son protecteur. *Pompée* avoit assez de forces pour réprimer ces désordres; mais il n'étoit pas fâché de les laisser croître, afin de se rendre nécessaire. En effet ses amis profitérent d'un moment où les violences, fruits de la discorde générale étoient portées à leur comble, pour proposer de l'élire dictateur. Le sénat dont *Pompée* avoit depuis long-tems sollicité et gagné les bonnes graces y consentoit. *Caton* seul s'y opposa. Il fit sentir le danger de remettre une autorité si étendue et si arbitraire entre les mains d'un homme déjà si puissant; et puisque de deux maux il falloit choisir le moindre, il proposa de le faire seul consul; ce qui du moins ne le dispensoit pas de responsabilité, comme auroit fait la dictature. On lui accorda en même tems une augmentation de troupes, des fonds plus qu'il n'en falloit pour les payer, la continuation de son gouvernement d'Espagne pendant quatre ans, et la permission de le faire régir par ses lieutenans.

Pompée auroit pu se faire continuer

seul dans le sénat, mais il eut la modération apparente de s'associer *Cécilius Métellus*, dont il avoit épousé la fille *Cornélie*. Cette alliance lui donna un grand relief dans le sénat, où *Métellus* jouissoit d'une considération méritée. Il se fit l'année suivante remplacer par *Sulpicius Rufus* et *Claudius Métellus*, celui-ci ennemi déclaré de *César* et s'en faisant honneur. Quand il fut en charge, il mit en délibération dans l'assemblée du sénat, de rappeller le gouverneur des Gaules, quoique le tems de son gouvernement ne fût pas expiré. La proposition fut rejetée. Elle dut faire prévoir à *César* ce qui arriveroit quand il demanderoit la prolongation de son commandement. En effet, il essuya un refus du sénat. On dit que quand il en reçut la nouvelle, il porta la main sur la garde de son épée, et s'écria : « Ceci me donnera ce que « Pompée me refuse. »

Il ne pouvoit douter que sa disgrace ne fût l'ouvrage de son ancien collègue. *Pompée* mettoit en place tous ceux qu'il savoit contraires au vainqueur des Gaules. Mais il eut la mal-adresse de confier des dignités importantes, comme le consulat et le tribunat, à des hommes

que l'argent pouvoit tenter, et qui en avoient besoin. Qu'on juge des autres par le seul *Curion*, jeune patricien, doué de grands talens, mais perdu de réputation par ses débauches. Il devoit plus de cent millions. *César* le gagna. Que ce fût en payant toutes ses dettes, ou seulement la plus grande partie, il reste toujours constant qu'un général qui avoit de pareils trésors à sa disposition, ne devoit pas succomber. Le consul *Paul Emile*, quoique se faisant acheter assez cher, lui coûta beaucoup moins. D'autres s'imbibèrent aussi de l'argent des Gaules, qui couloit à grands flots dans Rome.

Lorsque le tems du gouvernement de *César* expira, *Curion* lui rendit un service important. Il proposa au sénat et au peuple de continuer les deux généraux d'Asie et des Gaules dans leur commandement, ou de les rappeller tous les deux. Il appuya sa proposition d'un motif déterminant. « Celui « des deux, dit-il, qui restera seul « armé, deviendra le tyran de Rome; « au lieu que le pouvoir de l'un ba- « lancera celui de l'autre, si chacun « conserve son emploi. » *Pompée*, contre l'attente de *Curion*, offrit d'ab-

diquer, et de licencier son armée, si *César* en faisoit autant. Le tribun ne se laissa pas prendre à ce piége; il déclara à *Pompée* que comme le plus fort, le plus proche, celui dont la puissance devoit être la plus redoutable, c'étoit à lui à commencer. *César*, de son côté, écrivit au sénat, et demanda à être continué dans son gouvernement, comme l'avoit été *Pompée*. Il fit même aussi l'offre, qu'il auroit peut être été fâché de voir accepter, de se démettre, pourvu que *Pompée* en fît autant. Mais le parti étoit pris. Le sénat lança le fatal décret, qui détermina la guerre civile, conçu en ces termes : « Les consuls en « charge, les proconsuls, *Pompée*, « les préteurs, et tous ceux qui ont « été consuls, qui sont maintenant à « Rome ou dans les environs, pour« voiront par les moyens les plus « prompts et les plus efficaces à la « sureté de la république. »

Comme si ce décret eût valu toutes les forces du monde, *Pompée* ayant en tête un ennemi si actif et si redoutable, ne vaquoit que très-négligemment à ses préparatifs. Surpris de cette lenteur avec tant d'ambition, *Cicéron* lui demanda quelles troupes il comptoit op-

poser à *César*. « Il me suffit, répondit-« il de frapper la terre du pied, et « aussitôt il en sortira une armée. » Il crut qu'il suffisoit de s'assurer des provinces de la République, en y nommant des gouverneurs à sa dévotion. Il donna la Syrie à *Cœcilius Métellus*, son beau-père. *Aénobardus* fut chargé de remplacer *César* en Gaule, *Caton* eut la Sicile, *Cotta* l'Afrique, *Tuberon* la Sardaigne. Le soin des côtes fut confié à *Bibulus* et à *Cicéron :* enfin, le Pont, la Bithynie, Chypre, la Macédoine et les autres provinces, aux partisans de *Pompée*, qui prit le titre de *généralissime de la République.* Mais le généralissime n'étoit même pas en cette occasion général, puisqu'il s'en tint au peu de troupes qu'il avoit autour de lui, et qu'il se laissa surprendre, au lieu d'user de la permission qu'il avoit de lever trente mille Romains, et autant d'auxiliaires qu'il le jugeroit nécessaire.

Moins confiant et plus prompt, *César* ne négligeoit aucun des moyens propres à accélérer et à rendre certains ses succès. Il s'assura de son armée par un nouveau serment de fidélité. *Curion* et deux autres tribuns s'étant sauvés de

Rome, habillés en esclaves, dans la crainte, disoient-ils, du despotisme de *Pompée*, *Cesar* les présenta dans ce déguisement à son armée. Il enflamma par cette vue, ce qu'il avoit de soldats Romains, du desir de délivrer leur patrie de la tyrannie. Il s'étoit avancé sur les frontières, entre son gouvernement des Gaules et l'Italie proprement dite, encore incertain du parti qu'il prendroit. S'il vouloit déclarer la guerre, il lui devenoit nécessaire de se faire un point d'appui. La ville d'Ariminium y étoit très-propre. Il envoie un détachement du côté du Rubicon, avec ordre au commandant de s'arrêter au bord de la rivière. Dans sa marche, il donne un grand repas à ses principaux officiers, assiste à un combat de gladiateurs : au déclin du jour, il quitte table et spectacle, prie les convives de l'attendre, se jette avec quelques-uns de ses principaux confidens, sur un charriot de louage, et arrive à son détachement sur le bord de la rivière. Il vouloit la passer, changeoit de sentiment, avançoit, reculoit : « Si je ne « passe pas le Rubicon, dit-il à *Pollion*, « je suis perdu. Si je le passe, quels « malheurs vont tomber sur Rome ! »

Dans cette perplexité, la haine de ses ennemis, leurs efforts, pour le faire périr, leur profonde malice, lui reviennent à l'esprit. « Ils le veulent, s'é-« crie t il, allons où leur fureur nous « pousse, et où les dieux nous appellent. « Le sort en est jeté. » Il traverse la rivière, s'empare d'Ariminium à la pointe du jour, et appelle sa grande armée.

On fut aussi étonné à Rome, que si on n'eût pas dû s'attendre à cette évènement. La frayeur étoit générale. Les citoyens fuyoient à la campagne, et les habitans de la campagne à la ville. Le sénat s'assembloit, délibéroit, et ne décidoit rien. *Pompée* alors n'étoit pas sans alarmes. Il lui étoit fort difficile de réunir en peu de tems ses troupes dispersées dans les provinces. « Frap-« pez donc du pied la terre, lui dit un « moqueur, faites-en sortir les légions « que vous avez promises. » *Pompée* auroit pu les trouver dans Rome, mais il ne lui parut pas sûr d'armer le peuple, qu'on savoit dévoué à *César*. Il jugea même prudent de s'éloigner de la ville, et afin de paroître toujours comme entouré de la République, il fit publier de la part du sénat, que tout magistrat

ou sénateur, qui refuseroit de le suivre, seroit déclaré ennemi de la patrie. Cette proclamation attacha à ses pas, tous ceux qui étoient revêtus de quelques charges éminentes. Ils le suivirent à Capoue, où il se retira.

César le poursuivit de si près, qu'il ne lui resta d'autre ressource, que de se sauver à Brundusium, avec le peu de troupes qu'il avoit. Il s'y embarqua pour l'Asie. Son rival se trouva ainsi maître de l'Italie, et marcha à Rome. Il mit tout en œuvre pour y faire revenir les sénateurs que la frayeur en avoit chassés. Il leur écrivit à tous. Dans ses lettres, il les prioit de revenir promptement, afin de l'assister de leurs conseils. La conduite qu'il tenoit à l'égard de ceux qui tomboient entre ses mains, étoit bien capable d'inspirer de la confiance à ceux qu'il rappelloit. Il leur donna à tous, non-seulement la vie, mais la liberté. *Aénobardus*, son ennemi déclaré, avoit ordonné à un de ses esclaves de lui donner une prise de poison. Il l'avala. Pendant qu'il attendoit la mort, il apprit la manière généreuse dont *César* en agissoit avec les prisonniers. Le malheureux fût au désespoir de sa précipitation. Mais l'es-

clave qui ne lui avoit fait prendre qu'un soporifique, le détrompa, et il put jouir des bienfaits du vainqueur. Celui-ci desiroit sur tout de gagner *Cicéron*. Il alla le trouver à sa maison de campagne, et le pressa fortement de revenir à Rome, persuadé que son exemple pourroit en attirer beaucoup d'autres. *César* lui déclara qu'il n'avoit d'autre but que de l'employer à un accommodement entre *Pompée* et lui. *Cicéron* mit à son retour à Rome la condition de dire librement son avis sur les affaires. Cette réponse ne plut pas au général. Il quitta l'orateur en l'avertissant amicalement, mais très-sérieusement, de ne rien dire ni rien faire dans des circonstances si délicates, sans y avoir bien pensé.

Arrivé dans la capitale, *César* y fut reçu avec acclamation par le peuple, pour lequel il étoit depuis dix ans une espèce de providence cachée, c'est-à-dire, qu'il l'enrichissoit sans être vu; mais comme tout a un terme, il étoit tems que le trésor de la République vînt au secours de sa caisse épuisée. Les tribuns lui représentèrent qu'il n'étoit permis de l'ouvrir que du consentement des consuls; il leur répondit: « Les armes et les lois ne s'accordent

« pas. Dès que j'aurai mis bas les ar-
« mes, j'obéirai aux lois. Pour vous,
« faites d'aussi longues harangues qu'il
« vous plaira; mais pour le présent,
« je vous conseille de vous retirer. »
Comme la clef ne se trouvoit pas, *César* ordonna d'enfoncer les portes; *Metellus* vouloit encore s'y opposer: *César* mit la main sur la garde de son épée, et menaça de le tuer. Jeune homme, lui dit il: « sachez qu'il m'en
« coûte davantage de faire une pa-
« reille menace que de l'exécuter. »
Metellus, effrayé, ne répliqua pas, et *César* pris trois cent mille livres pesant dor.

Il cassa ensuite toutes les nominations de gouvernement faites par *Pompée*, et y subrogea ses créatures, qu'il chargea de commencer la guerre contre celles de *Pompée*, sur tous les points de la république. Pour lui, il se réserva la poursuite de son rival. Après ses premiers succès si éclatans, la fortune parut l'avoir tout-à-coup abandonné. Il eut en Espagne des revers qui furent crus décisifs. Quand on en reçut la nouvelle à Rome, beaucoup de sénateurs qui s'étoient tenus neutres, s'empressèrent d'aller joindre *Pompée* en Asie. Mais

César se tira des dangers dont on croyoit qu'il ne pourroit jamais se dégager, et revint victorieux à Rome. Il se fit élire dictateur. Après avoir gardé onze jours cette dignité, il se nomma lui même consul. Pendant cette magistrature, il se concilia par sa douceur, sa modération et son équité, l'affection du peuple, et l'estime des patriciens qui lui restoient.

Le plus grand nombre étoit du côté de *Pompée*. Il en comptoit deux cents présidés par deux anciens consuls. Ils se déclarèrent le seul sénat romain. Ils tenoient leur séance à Thessalonique où *Pompée* leur avoit fait bâtir une salle magnifique. Cette affluence de patriciens parmi lesquels se trouvoient les plus vertueux de la république, fit nommer *Pompée*, *la bonne cause*, à cette opinion avantageuse, se joignit la supériorité des forces. Le général Asiatique, revenu de son engourdissement, ramassa des troupes nombreuses de terre et de mer, et montra à son tour un front formidable à son adversaire; mais celui-ci n'en fut pas effrayé, et ne l'en poursuivoit pas moins, quoiqu'avec une armée bien inférieure; elle fut encore diminuée par un échec considérable qu'il éprouva sur les fron-

tières de la Macédoine. Il lui fut d'autant plus sensible, qu'outre cela, des secours qui lui arrivoient par mer, furent interceptés. *César* réduit à un petit nombre de soldats, appréhendant à chaque instant d'être attaqué, si *Pompée* venoient à découvrir sa foiblesse, écrivit lettre sur lettre à *Marc-Antoine*, commandant d'un corps qu'il avoit laissé sur les côtes d'Italie, de l'embarquer et de le lui amener.

N'en recevant aucune nouvelle, il prend le parti désespéré de se déguiser en esclave, de se jeter sur une barque de pêcheur, et d'aller lui-même s'informer du motif des retards, à travers la flotte ennemie, qui croisoit sur les côtes de Grèce et d'Italie. Un vent violent s'élève, et met la petite embarcation en danger. Le patron pâlit. Le passager qui ne s'étoit pas fait connoître, se découvre, le prend par la main et lui dit : « Ne crains rien, mon ami, tu « portes *César* et sa fortune ». La tempête augmentant, il est obligé de regagner la terre. Ses soldats que son départ avoit désolés, l'environnent et lui disent avec une tendresse mêlée d'indignation : « Pourquoi désespérer ?

« Faut-il tant de monde pour vaincre « avec vous » ?

Quelque confiance que lui inspirât le propos de ces braves gens, il crut prudent de faire des démarches pacifiques auprès de *Pompée*. Il lui fit porter les propositions suivantes : Qu'ils licenciroient leurs armées dans l'espace de trois jours, qu'ils renoueroient leur ancienne amitié par des sermens solennels, et qu'ils retourneroient en Italie. C'étoit la seconde fois depuis qu'ils étoient en présence, que *César* offroit le caducée de la paix. *Pompée*, fier de ses forces, le repoussa encore. Mais comme les armes sont journalières, *César* avec sa petite troupe le bloqua dans son camp. Par un semblable effet des vicissitudes de la fortune, *Pompée* battit son ennemi, et l'auroit entièrement défait, s'il l'avoit poursuivi; mais il craignit quelqu'embuscades. Ce qui étoit prudence, fut regardé par l'armée de *Pompée* comme un délai politique, fondé sur le desir de perpétuer son commandement.

Il y avoit dans cette armée beaucoup de noblesse, jeunes patriciens, qui au lieu de rester dans leurs foyers et de les défendre quand *César* les attaqua,

s'étoient dispersés de tous côtés; et enfin réunis dans le camp de *Pompée*, quand ils crurent y trouver un sûr asile. A la terreur, comme il arrive souvent, succéda, l'excès de confiance. Se voyant entourés de nombreux bataillons, ils demandoient à grands cris une action décisive, et inspiroient la même ardeur aux troupes. Dans leur présomptueux délire, ils se croyoient déjà maîtres de tout. Ces ambitieux se distribuoient les faisceaux consulaires et tribunitiens, les chaires curules, la tiare pontificale. Les avares puisoient déjà dans les trésors de *César*. Ils briguoient la confiscation des biens de ses plus riches partisans. L'un vouloit les superbes jardins de *César* à Baies, l'autre se contentoit d'un maison magnifique. En un mot, ils étoient tous moins occupés des moyens de vaincre, que du soin de recueillir d'avance les fruits de la victoire, « comme si, dit un his-
« torien, ils n'eussent eu à combattre
« que quelques petits rois, et non pas
« ce *César* qui avoit pris mille villes
« d'assaut, subjugué plus de trois cents
« nations différentes, remporté des
« victoires sans nombre, et fait un
« million de prisonniers, sans compter

« un nombre presque pareil qui avoit « péri par son épée ».

2959. Bataille de Pharsale. Leur téméraire confiance étoit fondée sur la grandeur de leurs forces. L'armée de *Pompée* consistoit en quarante-cinq mille fantassins, sept mille chevaux, et un grand nombre d'archers et de frondeurs. Au lieu que *César*, avec tous les renforts qui lui étoient survenus, n'avoit que vingt-deux mille hommes de pied et mille chevaux; mais tous vieux soldats, dont *Pompée* lui-même redoutoit la bravoure et la discipline. Il ne cacha pas ce sentiment à ses troupes dans la harangue qu'il leur fit au moment du combat. « C'est, dit-« il, votre volonté qui me détermine à « hasarder la bataille contre mon sen-« timent. Donnez-moi du moins la sa-« tisfaction de voir que je n'ai pas inuti-« lement compté sur votre valeur ». *César* au contraire, ne montra que de l'assurance. « Mes amis, dit il à ses « légions, le plus difficile est fait. Nous « n'aurons plus à combattre la faim et « le besoin, mais des hommes, et quels « hommes! Les mêmes qui ont quitté « l'Italie, parce qu'ils n'osoient nous « faire tête, après avoir voulu nous « priver de l'honneur dû à nos vic-

« toires. Souvenez-vous de vos pro-
« messes. Lorsque vous vous êtes en-
« gagé à moi, vous avez fait vœu de
« vaincre ou de mourir : je vous donne
« aujourd'hui le moyen de les accom-
« plir. Plus de retraite. J'ai fait détruire
« vos retranchemens, afin qu'il ne
« vous reste d'autre ressource que la
« victoire, et le camp ennemi pour y
« loger ».

On remarque que les deux armées parvenues à la portée du trait, gardèrent pendant quelque tems un morne silence. Quel spectacle, en effet, plus effrayant, et plus capable d'attrister, que celui d'hommes unis par le sang et l'amitié, prêts à s'entregorger ! Les trompettes sonnent. On se charge avec impétuosité. Le combat se soutient à succès égal entre les deux infanteries; mais la cavalerie de *Pompée*, quoique plus nombreuse, plie. Elle étoit en grande partie composée des jeunes patriciens et chevaliers fugitifs de Rome. On dit que *César* recommanda à ses soldats de les frapper au visage ; et que moins sensibles à la perte de l'honneur qu'à la crainte d'être défigurés par des cicatrices, ils tournèrent le dos. *Pompée* voyant la défaite de ce corps d'é-

lité sur lequel il comptoit, au lieu de se joindre aux autres combattans, quitte son armée, et marche à pas lents vers son camp, comme un homme aliéné et sans résolution. Il se retire dans sa tente sans dire un seul mot, jusqu'à ce que apprenant que l'ennemi maître du champ de bataille, attaquoit ses retranchemens, il s'écrie : « Quoi ! « jusques dans mon camp. » Après ces mots, il dépose les marques de sa dignité, se déguise et prend la fuite.

Les cohortes auxquelles *Pompée* en avoit confié la garde, le défendirent avec courage, ce qui rend sa conduite encore plus blâmable. *César* trouva les pavillons des principaux officiers ornés de tapisseries magnifiques, leurs lits parsemés de fleurs, leurs tables couvertes comme pour un grand festin. On lui présenta la cassette où *Pompée* renfermoit ses lettres. Il les fit toutes brûler sans en lire une seule. « J'aime « mieux, dit-il, oublier les crimes que « d'être obligé de les punir. » Il donna la liberté à tous les citoyens Romains. Ceux qui se rendirent furent reçus avec affabilité, et traités avec égards. Il marqua beaucoup d'inquiétude pour le jeune *Brutus*, dont il avoit aimé la

mère *Servilie*, et qui s'étoit jeté dans le parti ennemi. Quand il le vit paroître après la bataille, implorant sa clémence, il en marqua une joie extrême. La vue des morts qu'on fait monter à vingt-cinq mille, lui arracha des larmes. Il s'écria avec un profond soupir : « Ils « l'ont voulu. Ils m'ont réduit par leur « obstination, à la cruelle nécessité de « vaincre pour ne pas périr moi-« même. »

Telle fut la fameuse bataille de Pharsale en Thessalie, qui décida de l'empire du monde. *Pompée* fuyoit abîmé dans les plus tristes réflexions. Vainqueur pendant trente-quatre ans, maître de la république, l'Univers avoit été soumis à sa puissance, et il ne savoit où trouver un asyle. Il se jette sur un navire, et gagne l'île de Lesbos où il avoit envoyé *Sextus Pompée*, son fils et sa femme *Cornélie*. Elle n'avoit su dans sa retraite que les avantages de son mari, et le croyoit vainqueur. Ses malheurs lui furent annoncés par les larmes d'un esclave que son mari envoya la prévenir de son arrivée. L'entrevue de ces deux époux en présence de tout le peuple fut trés-touchante. *Cornélie* tomba évanouie

Mort de Pompée.

entre ses bras. Il la serra tendrement, et lui donna des espérances qu'il n'avoit pas lui-même. Il la fit monter avec son fils sur son vaisseau. Le résultat de la délibération sur le lieu où on se retireroit fut pour l'Egypte. *Ptolémée*, dont *Pompée* avoit remis le père sur le trône y régnoit. Le fils lui avoit donné des marques de reconnoissance qui sembloient promettre une réception favorable; mais les malheureux ont-ils des amis!

Avant l'arrivée de *Pompée*, son sort avoit été décidé dans le conseil du jeune prince. Quand la galère qui le portoit parut, on envoya au-devant de lui une barque où étoient avec *Achillas*, général de l'armée Egyptienne, deux Romains, *Septimius* et *Salvius*, apparemment pour lui inspirer de la confiance. Ils l'invitèrent à entrer dans la barque, parce que la mer vers les bords n'avoit pas assez de fond pour sa galère. Le rivage étoit couvert de soldats, et la flotte Egyptienne pavoisée comme pour un combat. Ces préparatifs inspirèrent quelque défiance à *Pompée*. *Cornélie* fondoit en larmes et vouloit le retenir. Il s'arrache de ses bras, et descend dans

la barque avec *Philippe* son affranchi, et *Scénès* esclave. Un silence profond y régnoit. *Pompée* voulant le rompre, dit à *Septimius* : « Ami, n'avons nous « pas servi ensemble ? » Il répondit brusquement : « Non. » *Pompée* prend un livre et s'amuse à lire. *Cornélie* conduisoit la barque des yeux. Chaque mouvement à terre ou sur la terre, étoit pour elle un sujet de crainte ou d'espérance. Quand la barque se trouva prête d'aborder, *Cornélie* vit quelques personnes de distinction qui alloient au-devant de lui. Ce cortége la rassura, mais dans le même tems *Philippe* affranchi de *Pompée*, lui donnant la main pour lui aider à descendre sur le rivage, *Septimius* lui plonge par derrière son épée dans le corps. *Cornélie* pousse un cri qui fut entendu du rivage. *Pompée* ne pouvant ni se défendre ni se sauver, se couvre le visage de sa robe, et expire sous les coups que *Salvius* et *Achillas* lui portèrent. On lui coupa la tête pour l'embaumer et la présenter à *César*. Son corps fut laissé sur le rivage. *Philippe* son affranchi, le lava des eaux de la mer, l'enveloppa d'une de ses robes, et ayant fait un bûcher de quelques planches pourries, débris

d'une barque de pêcheur, il y consuma le corps de son maître. Un vieux Romain qui avoit servi sous *Pompée*, aida l'affranchi dans ce triste devoir. *Lentulus* nouvellement sorti de la charge de consul survient. Il apperçoit *Philippe* qu'il connoissoit, auprès du bûcher funèbre. Pénétré de douleur, il s'écrie : « Est-ce là le sort de « *Pompee* le grand. » Saisi par les gardes de *Ptolémée*, il paie de sa vie ses tristes regrets. Les matelots de la galère de *Cornélie* voyant que la flotte d'Egypte s'ébranloit, prirent le large, et la sauvèrent avec le jeune *Pompée*.

Quand la tête de *Pompée* fut présentée à *César*, il détourna les yeux d'horreur. Le souvenir de leur ancienne amitié lui arracha des larmes. Il la fit enterrer avec pompe, exigea de *Ptolémée* la liberté des amis de *Pompée*, qu'il avoit fait arrêter, et les reçut avec les marques de la plus sincère amitié. Il écrivit à Rome que le principal avantage qu'il avoit recueilli de ses victoires, étoit de sauver chaque jour la vie à quelques citoyens romains qui avoient pris les armes contre lui. On remarque que tous ceux qui avoient eu part à la mort de *Pompée*, périrent misérable-

ment; le jeune roi lui-même, *Phothin* et *Achillas* ses deux ministres, et un rhéteur nommé *Théodote*, dont l'avis sanguinaire contre *Pompée* avoit prévalu dans le conseil. Il eut de plus que les autres, le sort d'expirer dans des tourmens affreux, en punition de la trahison dont il étoit l'auteur.

La même perfidie qui avoit été si funeste à *Pompée*, pensa l'être aussi à *César*. Le jeune monarque et ses conseillers, mécontens de ne pas trouver en lui toute la reconnoissance qu'ils en attendoient pour l'avoir délivré de *Pompée*, l'attaquèrent dans Alexandrie, pendant que son armée étoit encore éloignée. Son intrépidité et son sang-froid le tirèrent de plusieurs dangers, où tout autre auroit succombé. Avec des qualités héroïques, ce grand homme montra des foiblesses. *Cléopatre* le captiva; mais elle le retint moins que les opérations militaires qu'il avoit à consommer.

Pendant qu'il courroit de grands risques sur le rivage du Nil, on le combloit d'honneurs, et on lui prodiguoit une autorité sans bornes sur les bords du Tibre. Du consentement unanime de tous les ordres, il fut nommé

consul pour cinq ans, dictateur pour un, chef du collége des tribuns pour toute sa vie, autorisé à faire la guerre et la paix, suivant qu'il le jugeroit à propos. Ces dignités et ces pouvoirs réunis en sa personne, le rendoient maître absolu de la république. Ainsi, sans violences ni proscriptions il eut un pouvoir plus grand que celui dont *Sylla* s'étoit emparé, par le bannissement et la mort d'une infinité de citoyens. En attendant qu'il put en jouir lui-même, il en confia l'exercice à *Marc Antoine*, qu'il nomma général de la cavalerie, ou lieutenant du dictateur en Italie. Quand il revint après ces exploits si prompts, qu'il sembloit s'en étonner lui même, lorsqu'il disoit: *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu;* il signala son retour par divers actes de clémence, à l'égard de ses ennemis. *Cicéron* et beaucoup d'autres en firent l'heureuse épreuve. La réputation de ces bienfaits le précéda à Rome, où il fit une entrée modeste, mais qu'il illustra par de bonnes loix qui y rétablirent la tranquillité. Sa modération et la sagesse de ses moeurs contrastoit singulièrement avec le luxe et les débauches de *Marc-*

Antoine, son lieutenant, qu'il punit par quelques jours de disgrace.

Il n'entroit pas dans le caractère de *César* de faire sentir son pouvoir à ses amis. Ses ennemis même n'eurent point à se plaindre de ses hauteurs. Il tâchoit de se les concilier par des bienfaits. Le seul *Caton* échappa à son indulgence, et le dictateur en marqua son regret. Cet homme, d'une vertu stoïque, étoit républicain par goût et par conviction. L'autorité d'un seul lui paroissoit, pour ainsi dire, une insulte faite à l'humanité. Après la défaite de *Pharsale*, où il combattit en lion, il alla susciter des ennemis à *César*, au milieu des bêtes féroces, à travers les sables brûlans de l'Afrique. Désespéré de ne pouvoir y réussir, il se retira à Utique, où il étoit adoré malgré la rigidité de ses principes. Quand *César* approcha, *Caton* exhorta lui-même les habitans à recourir à sa clémence; mais il défendit qu'on le mît au nombre de ceux qui imploroient sa faveur. Il exigea même qu'on ne prononçât pas son nom. « Je » ne veux pas, dit-il, devoir à un » tyran des graces que je ne peux re- » garder que comme des marques de » tyrannie. Je mets dans ce rang l'ac-

Mort de Caton.

» tion de donner la vie, parce qu'elle » suppose qu'on a la puissance de faire » mourir ». Il seroit impossible de mettre plus de réflexion, plus de volonté dans le projet funeste de se donner la mort. Il en arrangea les apprêts, savoura avec une espèce de volupté la douceur de disposer de lui-même. Il ne se tua pas du premier coup qui n'étoit pas mortel; mais il ne voulut pas être sauvé, et rouvrit lui-même sa plaie. Sa mort causa, dans Utique, un deuil universel. *César* dit en l'apprenant: « *Caton*, je t'envie ta mort, » puisque tu m'as envié la gloire de te » conserver la vie ».

Avant cette expédition d'Afrique, la dixième légion, celle que le dictateur se croyoit la plus attachée, se révolta, lasse, disoit-elle, de tant de travaux, et redoutant d'être encore traînée à de nouvelles fatigues. Après avoir tué ses deux principaux officiers, de Capoue, elle marcha vers Rome, enseignes déployées. *César* garnit les portes et les murs, prit toutes les mesures contre la violence, et lui envoya demander ce qu'elle vouloit. «Nous voulons, répon« dirent les légionnaires, parler à *Cé*« *sar* lui-même. Qu'ils viennent, ré-

« pondit il, qu'ils se rendent au champ
« de Mars, sans autres armes que leurs
« épées ». Quand ils furent assemblés, sans égard pour les conseils timides de ses amis, le dictateur alla écouter leurs plaintes. La présence d'un général fameux par tant de victoires leur inspira un tel respect, que les plus hardis d'entr'eux n'osèrent porter la parole. Il fut obligé de les encourager. Ils parlèrent alors de leur âge, de leurs blessures, de la longueur de leur service, puissant motif d'espérer du repos.

Ils s'imaginoient qu'au moment d'une nouvelle guerre, le général ne manqueroit pas de leur faire de grands présens pour les engager à le suivre. Aussi leur étonnement fut sans égal, lossque, sans témoigner la moindre surprise, il leur dit froidement: « votre
« demande est juste. Je vous licencie,
« il ne tient qu'à vous de partir. » Après un moment de silence, remarquant leur consternation, il ajouta:
« Je n'ai pas dessein néanmoins de
« vous priver des récompenses qui
« vous sont dues; vous les aurez quand
« j'aurai triomphé du reste de mes
« ennemis. » A ces mots ils s'écrièrent
« tous: « puisque vous avez dessein de

« nous récompenser, nous vous sup-
« plions de nous permettre de mériter
« ces récompenses par de nouveaux
« services. » Mais sans paroître avoir aucun égard à leur demande : « Allez,
« citoyens, leur dit-il, retournez à vos
« maisons. » Ce mot *citoyens* fut pour eux un coup de foudre. Ils s'écrièrent :
« Nous sommes soldats, nous voulons
« vous suivre en Afrique. » Feignant de dédaigner autant leurs offres, qu'il avoit méprisé leurs menaces, le dictateur leur tourne le dos, et descend de son tribunal. Ils l'entourent alors, se prosternent à ses pieds, le conjurent de les punir, plutôt que de les licencier si honteusement.

« Non, dit-il, je ne puis me déter-
« miner à châtier une légion qui s'est
« toujours distinguée par sa fidélité, et
« que j'ai tendrement aimée. A mon
« retour d'Afrique, je vous donnerai
« les récompenses que je vous ai pro-
« mises; mais vous ne m'accompagne-
« rez pas; je saurai vaincre sans vous. »
« Ah! s'écrièrent-ils, les yeux baignés
« de larmes, décimez-nous plutôt que
« de nous priver de l'honneur d'avoir
« part à vos victoires. Nous vous sui-
« vrons comme volontaires, si vous

« refusez de nous mettre au nombre « de vos légions. » Attendri par leur repentir, il ne lui fut pas possible de dissimuler plus long-tems. Il leur rendit le nom de *soldats*, et les assura qu'ils partageroient la gloire et les avantages de ses victoires. Avec de tels soldats, il n'est pas étonnant qu'un pareil général après avoir soumis l'Italie, l'Asie et la Grèce, subjuguât encore l'Afrique. Il permit de rebâtir Carthage et Corinthe; et ces deux villes, détruites la même année, sortirent la même année de leurs ruines.

Les partisans de *Pompée* s'étoient rassemblés en Espagne auprès de ses deux fils. L'aîné en âge de commander, approchoit déjà de la capacité de son père. *César* ne jugea pas à propos de confier à d'autres une expédition qui devoit mettre le sceau à ses succès. En effet, tout autre que lui n'y auroit pas réussi. Il fut exposé à des difficultés et à des périls superieurs à tout ce qu'il avoit jamais éprouvé. Ses soldats même, les vieux légionaires, furent plus d'une fois rebutés. Ses discours et son exemple, étoient seuls capables de les ramener aux fatigues et aux combats. Il eut sur-tout besoin de sa présence 2959.

d'esprit, et de toute son intrépidité dans la célèbre bataille de Munda. En circonstance à-peu-près pareille, voyant fuir ses soldats, il lui avoit suffi d'arrêter le porte-enseigne qui se laissoit entraîner par la foule. « Jeune « homme, lui dit-il, tournez la tête, « c'est de ce côté que sont les enne- « mis : » il tourna et la légion le suivit. A Munda, le dictateur voyoit ses troupes ébranlées, le désordre s'y mettoit, « tout étoit perdu. Il met pied à terre, arrache le bouclier d'un des vétérans, se précipite au milieu des ennemis, en criant : « soldats n'avez-vous pas « honte de livrer votre général entre « les mains de ces enfans. Dans d'au- « tres occasions, disoit il, par la suite, « j'ai combattu pour la victoire, mais « dans celle-ci, j'ai combattu pour la « vie. » Cette action décida du sort de la faction Pompéienne. Toutes les places se rendirent successivement. L'aîné *Pompée* fut tué en fuyant, digne d'un meilleur sort par ses talens et son amour filial. Le second se cacha si bien, que le vainqueur ne put le trouver. Beaucoup de ses ennemis lui furent livrés ou se rendirent, et éprouvèrent également sa clémence, et il

revint à Rome, après avoir étouffé, ce qu'il appeloit la rebellion.

Il avoit déjà triomphé dans cette capitale, après son retour d'Afrique, à quatre jours différens, des Gaulois, de l'Egypte, de Pharnace et de Juba. Ce qu'on raconte de ces pompes triomphales, surpasse toute imagination. Les fêtes et les générosités qui les accompagnoient surpasseroient aussi toute créance, si elles n'étoient attestées par des historiens véridiques. Trois mille six cents livres à chaque soldat, sept mille deux cents livres à chaque centurion. Le triple de cette somme aux officiers et aux tribuns militaires, à chaque citoyen dix boisseaux de froment, dix mesures d'huile, et mille francs d'argent; enfin un repas servi sur vingt-deux mille tables, avec une délicatesse et une profusion étonnantes. Tels sont les moyens par lequel le dictateur faisoit oublier la république. Au bas de la statue que le sénat lui avoit érigée, il apperçut cette inscription : *à César demi-Dieu.* Il fit effacer les derniers mots. Il ordonna aussi que les statues de *Pompée* fussent relevées, et par là selon l'observation de *Cicéron*, il assura les siennes.

La cérémonie fut terminée par un discours au sénat, dont on doit recueillir ces traits. « Je ne renouvellerai pas les « massacres de Sylla et de Marius, « dont le seul souvenir me fait horreur. « J'aurois souhaité sauver l'état sans « répandre une seule goutte de sang, « et sans priver Rome d'un seul citoyen; « mais cela n'a pas été en mon pouvoir. « A présent que mes ennemis sont « domptés, je laisserai là l'épée et tâ- « cherai uniquement de gagner par de « bons offices, ceux qui continuent de « me haïr. » Il ne se servit en effet de son pouvoir, que pour rétablir le bon ordre. Il rendit aux magistratures leur dignité, au culte sa majesté, régla le calendrier, bannit le trop grand luxe, et introduisit une réforme salutaire dans les mœurs. Il récompensa par des priviléges et des distinctions, les familles de ceux qui avoient été tués dans la guerre civile pour sa cause, rappella ceux qui s'étoient expatriés, fit plusieurs réglemens utiles pour la justice qu'il confia aux sénateurs et aux chevaliers de la probité la mieux reconnue, distribua les charges et les emplois de la république, les gouvernemens et les commandemens des armées

à ses partisans les plus affectionnés; mais se réserva à lui seul l'administration des finances, et se fit créer dictateur perpétuel.

Une puissance si étendue conférée à un homme pour toute sa vie, quoiqu'elle annonçât la chute de la république, ne fut pas regardée de mauvais œil par le peuple. Il n'en fut pas ainsi du titre de roi que le dictateur voulut se faire donner. Il en avoit tout le pouvoir, et même le pouvoir le plus absolu, ce qui est l'essentiel : et c'est une manie inconcevable dans un homme tel que *César*, d'avoir ambitionné un nom qu'il savoit être odieux aux Romains. Ses flatteurs, à la tête desquels se montroit *Marc Antoine*, lui présentèrent un diadême enveloppé de fleurs dans une fête publique. S'appercevant que cet hommage n'étoit pas regardé favorablement, *César* le repoussa. Le lendemain toutes ses statues se trouvèrent ornées de couronnes. Le peuple murmura : les tribuns les firent enlever; mais le dictateur les en blâma, et le peuple s'indigna ouvertement de la réprimande; au contraire, il accueillit avec des transports de joie, le refus que *César* fit dans une circonstance d'ac- 2960.

cepter ce titre que des supplians lui donnoient. *Je m'appelle César*, dit-il, *et non pas roi.*

D'un autre côté, quelques efforts que fit le dictateur pour gagner les patriciens, pour se faire pardonner sa fortune, il ne pouvoit y réussir. En vain il fit rendre aux exilés revenus, ce qu'on put recouvrer de leurs biens, ils étoient plus fâchés de la perte, que reconnoissans de la restitution. En vain aussi affectoit-il de partager les dignités, les magistratures entre eux et ses amis, la moindre préférence les choquoit. Ce fut un passe droit de cette espèce qui donna un chef aux mécontens. *Caius Cassius*, d'ailleurs zélé républicain, devint ennemi personnel de *César*, parce que le dictateur avoit fait donner à son préjudice une préture honorable à *Brutus*; et il eut l'art de rendre son rival préféré, le principal instrument de sa vengeance.

Brutus. On a vu que *César* avoit pour *Brutus* une tendresse de père, et qu'il le manifesta publiquement après la bataille de Pharsale. Mais le préteur comptoit parmi ces ancêtres le *Brutus* qui chassa les *Tarquins*. Il étoit neveu et gendre de *Caton* d'*Utique*, trois qualités bien

capables de contrebalancer dans son cœur une paternité équivoque. *Cassius* qui avoit besoin pour le succès de son projet du crédit de *Brutus*, et de la considération dont il jouissoit dans le sénat, l'attaqua par l'enthousiasme républicain qu'il sut, ou réveiller en lui, ou lui inspirer. Le magistrat trouva plus d'une fois sur son tribunal ces mots tracés : *tu dors Brutus ! Brutus tu n'es plus le même.* Il sut aussi qu'on avoit écrit au bas de la statue de *Brutus* son ancêtre : « plut au ciel que tu fusses en« core en vie, ou que quelqu'un de « tes descendans te ressemblât ! » *Cassius* qui l'étudioit, découvrit que ces reproches indiscrets faisoient impression. Alors il s'ouvrit à lui, représenta si pathétiquement la nécessité de se défaire du tyran, pour détruire la tyrannie, qu'il rendit *Brutus* aussi ardent que lui-même à chercher des complices.

Porcie sa femme, digne fille de *Caton*, s'apperçut à l'air rêveur de son mari, qu'il étoit occupé de quelque projet important. Elle résolut de savoir d'où provenoit son trouble. « Ne « m'avez-vous pas épousée, lui dit-elle « un jour, pour partager votre bon-

« heur et vos disgraces ? Mais comment
« puis-je adoucir vos peines et vos
« chagrins, si vous ne m'en donnez
« pas connoissance ? Craignez-vous
« mon indiscrétion ? Je suis fille de
« *Caton* et femme de *Brutus*. A ces
« deux titres je pourrois être sûre de
« garder votre secret. Mais j'ai voulu
« m'éprouver moi-même, et jai trouvé
« que je suis en état de braver la dou-
« leur. » En même têms elle découvrit une blessure profonde qu'elle s'étoit faite à la cuisse, afin d'essayer si elle pourroit dans le besoin opposer un silence opiniâtre aux tortures. Cette fermeté détermina *Brutus*, qui lui révéla le plan et les moyens de la conspiration.

Il s'y engagea jusqu'à soixante sénateurs. Plusieurs d'entre eux avoient servi sous *César*, dès le commencement des guerres civiles, et lui avoient toujours été très affectionnés. Comme le complot semblable à un feu qui couve, jetoit en s'étendant quelques étincelles, il en vint des soupçons à *César*. On voulut les faire tomber sur *Marc-Antoine* et *Dolabella*. Mais le dictateur répondit : « Je me défie bien moins de
« ces gens gras et bien peignés, que
« de ces hommes maigres et pâles

« comme *Cassius* et *Brutus* ». Cependant il méprisa les précautions, « parce « qu'il vaut mieux mourir, disoit il, « que de vivre en craintes perpé- « tuelles. » Par le même principe, à des amis qui lui demandoient quel genre de mort est la plus digne d'envie, il leur répondit : « La plus prompte. » Mais quelque prompte qu'elle soit, la recevoir d'une main chère, ajoute sans doute à son horreur.

César tenoit toujours à son fatal projet de se faire déclarer roi, avant que de partir pour une guerre importante qu'il méditoit contre les Parthes. Après avoir vengé sur ces peuples la mort de *Crassus* et des Romains, qui avoient péri dans leur pays, il devoit traverser l'Hyrcanie, cotoyer la mer Caspienne jusqu'au mont Caucase, passer en Scythie, se rendre de-là en Germanie, de Germanie dans les Gaules, et enfin revenir en Italie après avoir fait le tour de son empire. Seize légions et dix mille chevaux étoient déjà rassemblés pour cette expédition. Mais *Cotta* garde des livres sibillins, déclara que selon les oracles, elle ne pouvoit réussir que sous un roi. Afin de concilier la délicatesse des Romains avec des motifs religieux,

Cotta devoit demander au sénat que *César* portât le nom de dictateur à Rome, et qu'un décret l'autorisât à ceindre le diadême dans toutes les provinces sujettes à la république. Cette proposition fut fixée aux ides de Mars.

Mort de César. On a dit qu'il y eut des présages sinistres qui avertissoient *César* de se tenir en garde. On vit des figures humaines toutes de feu, combattant dans les airs. Une victime que le dictateur offroit, se trouva n'avoir point de cœur. Un vent ouvrit la nuit brusquement les portes et les fenêtres de la chambre où *César* étoit couché avec *Calpurnie* sa femme. Elle ne se réveilla pas. Mais il lui entendit prononcer des mots mal articulés, entrecoupés de soupirs. Effrayée par des songes inquiétans, elle le conjura de ne point sortir de sa maison pendant ce jour fatal. *Spurina*, célèbre devin, lui avoit conseillé de se garder de ce jour, qu'il y seroit exposé à quelque grand danger. En se rendant au sénat pour faire rendre le décret qu'il avoit tant à cœur, *César* rencontra *Spurina* et lui dit en riant: *Eh bien! les ides de Mars sont arrivées. Oui*, répondit le devin, *mais elles ne sont point passées.*

D'un autre côté les conjurés n'étoient pas sans de vives alarmes. Leur projet se répandoit. Des gens auxquels ils ne l'avoient pas confié, leur en parloient. Ils ne voyoient point un homme aborder le dictateur, ouvrir la bouche, faire un geste, sans pâlir d'effroi. Dans ces dispositions, extrême confiance d'un côté, terreur de l'autre, tous les acteurs de cette scène tragique, se réunissent dans la salle du sénat. Les conjurés entourent le dictateur sans affectation. Quelques-uns attirent, sous des prétextes, hors de la salle *Marc-Antoine*, et ceux qui auroient pu le défendre. On lui présente des requêtes, d'autres s'abbaisent en supplians, et touchent le bas de sa robe. Un d'eux la relève brusquement autour de son col, et lui enveloppe la tête. Il se sent frappé, et se débarrasse avec vigueur. *Perfide Casca, que fais-tu?* s'écrie-t-il; mais de quelque côté qu'il se tourne, il ne voit que des épées tirées et des poignards prêts à le percer. Les conjurés étoient si pressés autour de lui, et frappoient avec tant d'acharnement, qu'ils se blessèrent les uns les autres. Le malheureux se débattoit. Mais remarquant entre ses meurtriers *Brutus*,

il dit d'une voix étouffée, *et toi aussi, mon cher Brutus*. Il s'abandonne, tombe et expire au pied d'une statue de *Pompée*. *Marius* et *Sylla*, tyrans cruels, moururent dans leur lit. *Pompée* et *César* qui hors des batailles, n'avoient jamais versé le sang qu'à regret, moururent assassinés.

Les sénateurs qui n'étoient point prévenus, furent si surpris, qu'aucun d'eux ne sortit de sa place, ni pour se défendre, ni pour aider les conjurés. Quand le dictateur eut rendu les derniers soupirs, *Brutus* s'avança au milieu de la salle, et voulut rendre aux pères conscrits, raison de sa conduite et l'excuser. Personne ne l'écouta. Tous se précipitèrent vers les portes avec tant de confusion, que plusieurs se blessèrent aux poignards des conjurés, et d'autres furent étouffés dans la foule. En un instant, une agitation effrayante trouble la ville. Les artisans ferment leurs ateliers, les marchands leurs boutiques. Le peuple accourt au sénat pour voir le cadavre, et apprendre les circonstances du meurtre. En même-tems les conjurés parcouroient les rues d'un air de triomphe, l'épée sanglante à la main, faisant porter

par un hérault, au bout d'une lance, une cape, symbole de la liberté. Plusieurs sénateurs qui n'avoient point été agrégés à la conspiration, se joignirent à eux par ostentation. Ils s'arrêtoient dans les places, et haranguoient le peuple qui vaguoit sans but et sans dessein, d'un air triste et effrayé.

Il ne varia guères dans son opinion sur cette action. D'abord il montra de l'indignation, et les complices crurent prudent de s'assurer du Capitole et de s'y renfermer. Ils en descendirent le lendemain, parlèrent, se crurent un moment écoutés favorablement; mais l'air de tristesse qui succéda aux premier signes d'approbation, les fit remonter à leur forteresse. Il y avoit deux consuls, *Dolabella* et *Antoine*. Le premier, quoique comblé des bienfaits de César, se déclara pour les conjurés. Il se crut assez sûr du peuple pour lui proposer de faire une fête des *Ides de Mars*, pareille à celle qu'on célébroit tous les ans pour la fondation de Rome. Ce projet déplut, au point qu'il fut obligé de gagner le capitole. *Antoine*, l'autre consul, suivit une marche opposée. Il avoit dans le moment couru risque de la vie à cause de son atta-

chement connu pour le dictateur. *Brutus* le sauva. *Antoine* se cacha; mais, sitôt qu'il connut les dispositions du peuple, il se remontra avec les faisceaux, réunit quelques amis de *César*, et pour première mesure, ordonna, comme consul, à *Lépidus*, d'amener une légion qu'il commandoit dans le voisinage, et la fit camper dans le champ de Mars.

L'aurore vit le lendemain les pères conscrits s'assembler. Jamais ils ne s'étoient trouvés en conjoncture si délicate. Il s'agissoit de décider si *César* avoit été un magistrat légitime ou un usurpateur; si ceux qui l'avoient tué méritoient d'être récompensés ou punis. Après des débats tels que pouvoit en enfanter une pareille question, *Antoine*, prêt à voir la mémoire du dictateur condamnée, fit au sénat ce raisonnement, qui changea la disposition des esprits « Si le dictateur est déclaré « tyran, je ne vois plus que trouble et « confusion dans l'empire. La République « n'aura plus de magistrats, les « provinces point de gouverneurs, les « armées plus de chefs, puisqu'ils « tiennent tous ces emplois de *César*, « S'il est usurpateur, il faut qu'ils les

« abdiquent, et que son corps, con-
« formément aux ordonnances de nos
« ancêtres, soit ignominieusement traî-
« né par les rues, et jeté dans le Tibre.
« De quel œil la populace, qui l'adore,
« verra-t-elle un pareil spectacle ? »
Cicéron, par ce motif et d'autres, exposés avec son éloquence ordinaire, détermina à laisser la question, *si César étoit un tyran ou non*, et à ensevelir tous les ressentimens dans une amnistie générale; mais contre son avis, on inséra dans le décret qu'il ne seroit rien changé à ce que le dictateur avoit ordonné pendant son administration.
« Ainsi, écrivoit l'orateur à son ami
« *Atticus*, le tyran n'est plus, mais la
« tyrannie subsiste. Nous témoignons
« une grande joie de sa mort; et dans
« le même-tems, nous confirmons
« toutes ses ordonnances. » L'amnistie opéra une réconciliation apparente. *Brutus*, *Cassius* et leurs amis descendirent du Capitole. Les rivaux s'embrassèrent et se traitèrent.

Les conjurés gagnèrent à cette espèce d'armistice qu'on ne les appella plus *tyrannicides*. Ils furent vus du peuple de moins mauvais œil. Mais *Antoine*, dont l'intérêt n'étoit pas de les

laisser jouir tranquillement d'une faveur même passagère, sut rappeller contre eux la haine et la fureur. Il fit lire publiquement le testament de *César*. Les graces qu'il distribuoit à ceux qui étoient devenus depuis ses assassins, provoquèrent l'indignation. Les legs qu'il faisoit au peuple, en lui rappellant amèrement le souvenir de son bienfaiteur, excitèrent les plus vifs regrets. On entendit des sanglots, on vit couler des larmes. *Brutus* calma par un discours adroit l'émotion qui commençoit à soulever les flots de cette mer orageuse. Mais *Antoine* y soufla de nouvelles tempêtes. Sur une estrade, parut dans la grande place un petit temple de bois doré, semblable à celui de *Vénus*. En dedans étoit un lit d'ivoire, dont les rideaux de pourpre, relevés en or, laissoient voir le corps de *César* qu'on avoit embaumé, et à côté, la robe qu'il portoit le jour qu'il fut assassiné.

Toute la ville accourut à ce spectacle. *Antoine* monta à la tribune aux harangues. Dans l'oraison funèbre qu'il prononça, il n'oublia rien de ce qui pouvoit faire impression sur l'esprit des auditeurs. Des victoires du défunt,

il passa aux honneurs que le sénat lui avoit déférés, sur-tout le titre de *Père de la Patrie.* Il vanta ses vertus, son humanité, son courage, son éloquence, sa générosité, rappella au peuple le serment qu'il lui avoit prêté, le serment fait solennellement de le défendre. Par contraste, il déploya la robe ensanglantée, montra la place des blessures, les compta. « Grand Jupiter, s'écria-« t-il, et vous, dieux protecteurs de « l'empire romain, je vous appelle à « témoin que j'avois résolu de le ven-« ger. Le décret seul des pères cons-« crits me lie les mains. » Au consul succède un des spectateurs, qui, déployant de nouveau la robe de César, prononce d'un ton lamentable ces mots entrecoupés de soupirs. « Voilà donc « tout ce qui reste d'un héros aimé « des dieux, et respecté des hommes « jusqu'à l'adoration. » Et en même-tems parut l'image même de *César* en cire. On y avoit figuré toutes les plaies, qui paroissoient encore saignantes.

Le peuple, cédant à tant de secousses, ne se contient plus. La place retentit d'imprécations, de menaces et de cris de vengeance. Un des assistans

propose de ne plus différer ses obsèques. On prend les chaires des magistrats, on en forme un bûcher, quand le petit temple commence à brûler, les vétérans, ses anciens soldats, jettent dans le feu les récompenses militaires qu'ils en avoient reçues. Plusieurs dames lui font un holocauste de leurs bijoux, des ornemens de leurs enfans, et de ce qu'elles ont sur elles de plus précieux. Quoiqu'on eût placé des gardes, la populace tire des tisons ardens et se porte en furie aux maisons des conjurés. Mais elle causa peu de dommages, parce qu'ils avoient rassemblé grand nombre de domestiques et d'amis auxquels il ne fut pas difficile de repousser une multitude qui n'avoit d'autres armes que son affliction et sa rage. Pour éviter pire, *Brutus* et *Cassius* sortirent de la ville; et il ne fut point sûr qu'on y porteroit pas le deuil du dictateur.

Le sénat sut très-mauvais gré à *Antoine* de cette scène tragique, et la regarda comme une espèce de trahison, après la réconciliation qui avoit suivie l'amnistie. Pour appaiser le mécontentement de la compagnie, le consul proposa de rappeller *Sextus*, ce fils de

Pompée que *César* n'avoit pu trouver, et fit en même-tems punir ceux qui s'étoient le plus distingués dans le désordre. Mais en regagnant les bonnes graces du sénat, il perdit celles du peuple. Soit feinte, soit réalité, les dangers dont il se dit environné lui servirent de motifs pour demander la permission d'avoir des gardes. Quand elle lui eut été accordée, il choisit six mille légionnaires qui avoient servi avec lui sous *César*. Rien alors ne put lui résister dans la ville. Il y fit les magistrats, distribua les commandemens des armées et les gouvernemens, selon les indications qu'il trouva dans les tablettes du dictateur, que son secrétaire lui livra. Il avoit un frère tribun du peuple, et un autre préteur; il s'attacha *Lucullus*, déja son ami, en lui procurant la dignité de souverain pontife, vacante par la mort de *César*, et en mariant au fils du pontife *Antonia*, sa fille; de sorte qu'en peu de tems, il se trouva revêtu de l'autorité dont avoit joui le dictateur, et comme lui sans partage.

Mais il lui survint un rival dans la personne d'*Octavien*, petit neveu de *Jule César*. On avoit donné à ce jeune Octavien.

homme une excellente éducation. Dès l'âge de neuf ans, il haranguoit, dit-on, en public, et à dix-sept il fit l'oraison funèbre de sa grand'mère. Il étoit d'une figure avantageuse. Son grand oncle l'aimoit tendrement. Il l'adopta par son testament. Dans le dessein de lui donner occasion de se distinguer, *César* devoit le mener à la guerre des Parthes; mais en attendant le départ, le dictateur ne le tenoit pas oisif auprès de lui, il l'avoit envoyé à Appollonie pour se perfectionner sous *Apollodore*, fameux rhéteur. *Octavien* étoit dans cette ville, lorsqu'il apprit la mort tragique de son grand oncle. Les uns lui conseilloient de se cacher, les autres de rester du moins où il étoit; mais sur-tout de ne se pas déclarer son fils adoptif, de peur d'être enveloppé dans sa disgrace. Lui seul de son avis, il part et arrive à Brundusse où se trouvoit rassemblée la plus grande partie des troupes préparées par le dictateur pour son expédition d'Orient. Sitôt qu'ils apprirent l'arrivée du neveu de leur général, elles lui offrirent non seulement leurs services, mais encore toutes les provisions de guerre et de bouche rassemblées dans cette ville pour être transportées en Asie. Il y

saisit de plus l'argent destiné au paiement des troupes, et le tribut que les provinces situées au delà de la mer envoyoient à Rome. En traversant la Campanie, il fut joint par les amis de son oncle, ses parens, ses affranchis, et même ses esclaves. Les vétérans auxquels *César* avoit procuré des terres en Italie vinrent aussi s'offrir à lui. Quand il ne fut plus qu'à une petite distance de Rome, la plupart des magistrats et des officiers de l'armée sortirent à sa rencontre. Le seul *Antoine* manqua dans cette occasion aux égards d'usage. Il n'envoya même pas un domestique le complimenter. On le fit remarquer à *Octavien.* Il répondit modestement: « C'est à moi qui ne suis « qu'un jeune homme et un simple « particulier, à aller saluer un homme « qui est mon aîné, et qui occupe le « poste le plus important de la République. »

Octavien n'avoit pas dix-huit ans. On ne peut nier que dans ce début il n'ait été singulièrement protégé de la fortune. Mais on doit avouer aussi qu'il se montra bien digne de ses faveurs dans cette occasion; et dans le reste de sa vie, il seroit difficile de trouver une

fausse démarche à lui reprocher. A peine sorti de l'enfance, il conçut le hardi projet de succéder au dictateur, moins dans ses biens que dans sa puissance; et il marcha imperturbablement à ce but, sans se laisser effrayer ni retarder par les obstacles. Afin de déguiser son dessein, il ne montra jamais pour mobile de ses actions que la vengeance de son père adoptif, et employa constamment pour remplir ses vues ambitieuses, l'amour et la protection du peuple.

Ayant que d'aller trouver *Antoine*, il fit reconnoître son acte d'adoption devant le préteur, et le fit consacrer par les cérémonies ordinaires. Il se présenta ensuite au consul. Après l'avoir remercié de l'attachement qu'il avoit témoigné à son père, il le pria de l'aider à le venger, et termina son compliment par proposer à *Antoine* de le mettre en état d'acquitter les différens legs que le dictateur avoit faits au peuple et aux soldats, et pour cela de lui remettre l'argent qu'il avoit fait transporter dans sa maison; et même de lui en prêter, parce que le comptant que son père avoit laissé en mourant ne seroit pas suffisant. Le consul qui dé-

mêla parfaitement le but de cette harangue, lui répondit que cet argent bien moins considérable qu'il ne pensoit, appartenoit à la république; qu'il avoit déjà été en grande partie distribué aux magistrats; qu'il étoit prêt à lui remettre le reste. « Mais, ajouta-t-il, per-
« mettez-moi, jeune homme, de vous
« donner le conseil de ne pas employer
« cet argent en libéralités inutiles. La
« populace est un monstre insatiable,
« qui paye toujours d'ingratitude le
« bien qu'on lui fait. Vous êtes versé
« dans l'histoire Grecque, ainsi vous
« devez savoir que les favoris de la mul-
« titude n'ont pas ordinairement une
« vie fort longue; et que l'affection du
« peuple est plus inconstante que les
« flots de la mer. »

Mais *Octavien* avoit pris son parti. Convaincu qu'*Antoine* ne lui refusoit l'argent que pour l'empêcher d'obtenir la faveur du peuple, il mit en vente toutes les maisons et les terres qui avoient appartenu au dictateur, déclarant qu'il ne vouloit de sa succession que ce qui ne pouvoit pas priver tant de famille des libéralités qui leur étoient destinées. *Antoine* traversa la vente en faisant réclamer ces fonds, les uns

par d'anciens possesseurs, auxquels ils avoient été enlevés dans les guerres civiles, les autres comme autrefois confisqués au fisc, et appartenans à la république. *Octavien* pour abréger ces longueurs, mit en vente son propre patrimoine, et acquitta sur-le-champ avec le produit, une partie du legs. Il donna aussi une preuve de fermeté qui lui fit beaucoup d'honneur à l'occasion du privilège accordé par le sénat à *César* de faire placer aux spectacles une chaire dorée et une couronne d'or pour lui, et de continuer cet honneur même après sa mort, afin d'immortaliser sa mémoire. Dans les jeux qui furent donnés, *Octavien* ne manqua pas d'envoyer la chaire et la couronne. L'édile refusa de les faire placer. *Octavien* s'en plaignit à *Antoine*. Le consul répondit froidement : « Je con« sulterai le sénat. — Et moi, repar« tit *Octavien*, pendant que vous con« sulterez, je les ferai placer. » et il le fit. Il monta même à la tribune aux harangues, se plaignit amèrement des obstacles qu'on lui suscitoit quand il vouloit remplir ses devoirs de reconnoissance à l'égard d'un héros, d'un père si respectable; « Sacrifiez - moi

« à votre vengeance, si vous le vou-
« lez, dit-il, en apostrophant *Antoine*,
« comme s'il eût été présent, mais
« n'outragez pas les mânes d'un grand
« homme à qui vous êtes redevable de
« votre dignité. Du moins, permettez
« que je paye les legs qu'il a fait à ses
« concitoyens. J'abandonne volontiers
« tout le reste à votre avarice insatia-
« ble. Je me croirai assez riche, si je
« me trouve en état de distribuer au
« peuple ce que mon père lui a laissé
« par son testament. »

Cette conduite fit connoître à *Antoine* qu'il avoit un adversaire plus dangereux que son âge ne devoit le faire craindre. Des amis communs les engagèrent à une réconciliation. Le consul y donna d'autant plus volontiers les mains, qu'il avoit besoin du crédit du jeune héritier de *César* auprès du peuple, pour obtenir le gouvernement de la Gaule Cisalpine. Ce gouvernement amenoit sa puissance jusqu'aux portes de Rome. C'étoit par-là que le dictateur avoit commencé à envahir l'autorité, et que le consul se proposoit de s'y maintenir. Les deux rivaux plus réunis par politique que par affection, se rebrouillèrent, se ré-

concilièrent encore, et enfin en vinrent à des éclats. Le sénat fomentoit sourdement cette mésintelligence, et favorisoit *Octavien* qu'il croyoit moins redoutable. *Cicéron* l'appuyoit de tout son crédit et de son éloquence. *Octavien* de son côté, sensible en apparence à la préférence que les pères conscrits lui donnoient sur son rival, se montroit disposé à les soutenir de toutes ses forces.

Sans titre, sans diplôme de général, il retenoit des légions sous ses ordres. le sénat le souffroit, dans l'espérance de l'opposer à *Antoine*, qui après son consulat vouloit se mettre en possession de la Gaule Cisalpine. *Décimus Brutus* le meurtrier de *César*, la tenant du dictateur, vouloit la conserver. Il y eut entre les deux compétiteurs des combats sanglans, dans lesquels les consuls *Airtius* et *Pansa* furent tués. *Brutus* n'échappa que par le secours d'*Octavien*. Quand il voulut lui en marquer sa reconnoissance, le jeune vainqueur lui répondit: « Vous « ne m'avez aucune obligation, puis- « que je ne vous ai point secouru pour « l'amour de vous, mais pour châtier « l'insolence d'*Antoine*, qui pourra « néanmoins devenir un jour mon

« ami : au lieu que je conserverai une « haine immortelle contre vous et con- « tre ceux qui ont trempé leurs mains « dans le sang de mon père ». Les succès procurés par *Octavien*, donnèrent à *Brutus* un tel ascendant sur *Antoine* qu'il le força de quitter le gouvernement qu'il prétendoit garder, et de repasser les Alpes. Il le fit avec une telle précipitation, qu'il fut obligé de laisser ses provisions et ses bagages.

Son armée retirée dans les gorges des Alpes, y périssoit de faim et de misère. En vain appelloit-il à son secours *Lepide*, *Plancus*, *Pollion* tous anciens amis de *César*, armés et combattans en différens cantons de la république contre les conjurés. *Pollion* répondit qu'il seroit toujours prêt à l'aider, mais il étoit trop loin. *Plancus* en correspondance secrète avec tous les partis, fit une réponse ambiguë. Celle de *Lépide* fut qu'il ne vouloit point partager l'anathême du sénat qui avoit déclaré *Antoine* ennemi de la patrie; mais aussi que quelqu'ordre qu'il pût en recevoir, jamais il n'agiroit contre son ancien ami. *Lépide* étoit le plus près. *Antoine* se tire des rochers des Alpes, et sans s'annoncer, va avec les

débris de son armée, camper auprès de celle de *Lépide*. Il lui rend visite en habit de deuil, avec des cheveux en désordre, et une longue barbe. Son extérieur touche les légionnaires qui sous *César* avoient souvent été commandés par *Antoine*, et qui l'estimoient. Il voulut augmenter ce commencement d'émotion par une harangue. *Lépide* fit sonner des trompettes, afin qu'il ne fût pas entendu. Mais cet artifice loin de nuire à *Antoine* ne fit qu'irriter les soldats. D'un commun accord, ils renoncent à *Lépide*, et se donnent à *Antoine*; et même dans le premier transport, ils offrirent de tuer leur ancien général. *Antoine* le sauva, et lui conserva un commandement dans son armée. Dans le même tems *Octavien* revint à lui, décidé à une réunion sincère par les exhortations du consul *Pansa* qui en mourant, lui dévoila les ruses perfides du sénat, et la résolution prise entre les pères conscrits de perdre les deux rivaux l'un par l'autre.

2961. En effet la partialité du sénat pour les conjurés étoit marquée. Il les favorisoit dans toutes les occasions. *Octavien* opposa d'abord ruse contre ruse,

et ensuite la force, quand il se trouva en état de le faire. Il s'étoit emparé de l'esprit de *Cicéron* en le flattant, et lui faisant croire qu'il ne se conduiroit que par ses conseils. Le vieillard fut parfaitement dupe du jeune homme. Il se prêta au desir que celui-ci montroit d'être consul. Il n'ambitionnoit, disoit-il, cette dignité, qu'à condition d'avoir l'orateur romain pour collègue, et afin d'apprendre à gouverner sous un si grand maître. La vanité de *Cicéron* ne tint pas contre cet appât. Il eut la foiblesse de présenter ce plan d'administration au sénat qui s'en moqua; mais il parvint à obtenir pour son protégé une dispense d'âge pour être élu consul quand les circonstances le permettroit. *Octavien* ne tarda pas à les faire naître. Il présenta comme un droit au consulat le service qu'il venoit de rendre à la république, en appuyant *Brutus* contre *Antoine*. Sur le refus du sénat, comme son père, il passa le Rubicon, vint à Rome, eut la satisfaction de se voir précéder des faisceaux consulaires à l'âge de vingt ans.

La prépondérance d'*Octavien* en Italie força *Brutus* et *Cassius* de la quitter. Ils se retirèrent le premier en Grèce, le 2e. Triumvirat.

second en Asie. Ces pays étoient semés de soldats romains errans depuis la bataille de Pharsale, quelques uns même réunis en corps que des conjurés fugitifs entretenoient sous les drapeaux. Ces deux principaux chefs les appellèrent auprès d'eux, et en formèrent des armées assez fortes pour assujétir des provinces. Ils trouvèrent des amas d'armes et de provisions commandés par le dictateur pour les expéditions qu'il méditoit. Les questeurs ouvertement complices, ou partisans secrets, versèrent dans leurs caisses militaires les tributs payés à la république. Les conjurés donnèrent connoissance de leurs succès au sénat dont la plus grande partie les secondoit du moins de ses vœux; mais cette faveur n'empêcha pas *Octavien* de porter aux conspirateurs un coup décisif. Une preuve du pouvoir dont il jouissoit à Rome, est qu'il les fit tous citer en jugement, et condamner à un banissement perpétuel. Leurs biens furent confisqués. Mais comme *Brutus* et *Cassius* étoient à la tête de vingt légions, *Octavien* jugea qu'il ne seroit pas facile de les détruire sans le secours d'*Antoine* et de *Lépide*.

Ces deux chefs s'en trouvoient dix-sept sous leur commandement. Le jeune

consul, encore réconcilié avec eux, par l'entremise de leurs amis, les engagea à passer les Alpes, et à entrer dans la Gaule cisalpine. A leur approche, le sénat alarmé, ignorant l'intelligence d'*Octavien* avec eux, lui ordonna de s'opposer à leur entreprise. Il fut ravi de l'occasion qui s'offroit d'obliger son rival. Avant que de sortir de Rome, il chargea *Pœdius*, son collègue et sa créature, d'insinuer au sénat, comme de son propre mouvement, que ce seroit une chose avantageuse à la république, d'annuler le décret qui déclaroit *Antoine* et *Lépide* ennemis de la patrie, afin de ne pas réduire au désespoir de pareils citoyens, particulièrement *Antoine*, qui étoit un grand capitaine. Cette proposition ne fut aucunement agréable aux pères conscrits; cependant, comme ils soupçonnoient qu'elle étoit faite de concert avec *Octavien*, et qu'ils croyoient qu'il seroit peut-être dangereux de la rejeter, ils lui écrivirent pour avoir son avis. Le consul acquiesça volontiers au desir de son collègue, mais pour tromper le sénat, il marqua dans sa lettre, que son armée l'avoit en quelque façon, forcé à ce consentement. *Antoine* re-

connut cet acte de complaisance en sacrifiant à la cause commune, *Décimus Brutus*, cousin du chef de la conspiration du même nom, qui avoit été son ami. Il s'étoit réfugié chez un seigneur Gaulois, auquel il avoit rendu autrefois des services. L'ingrat avertit *Antoine*, celui-ci écrivit au Gaulois de le faire mourir et de lui envoyer sa tête. On remarqua qu'il la considéra d'un œil inquiet. Ce fut le prélude des proscriptions.

Proscriptions. Cet affreux arrêt de meurtre et de carnage, fut débattu, consenti, juré, entre *Octavien*, *Antoine* et *Lépide*, avec une cruauté froide et réfléchie, dont on ne peut assez s'étonner. Il se réunirent dans une petite île formée par une rivière, peu éloignée de Mantoue. Assis sous un pavillon, à la vue de leurs armées, ils y régloient les destinées de l'empire, et prononcèrent irrévocablement sur le sort d'un grand nombre de malheureux, qui avoient le funeste honneur d'être connus d'eux. Quant à l'empire, ils décidèrent que l'autorité suprême seroit partagée entre eux trois, qu'ils le gouverneroient pendant cinq ans sous le nom de triumvirs, et en qualité de réformateurs de la république; qu'*Antoine* auroit les Gaules

transalpine et cisalpine; *Lépide* les deux Espagnes; *Octavien* l'Afrique, la Sicile et la Sardaigne; que l'Italie resteroit quelque temps en commun, ainsi que les provinces orientales qui étoient au pouvoir de *Brutus* et de *Cassius*, qu'*Antoine* et *Octavien* réuniroient sur-le-champ leurs forces, et feroient la guerre à *Brutus et* à *Cassius*, et que *Lépide* resteroit à Rome, pour y maintenir l'autorité du triumvirat. Après ces préliminaires, ils en vinrent aux moyens de soutenir cette guerre, troupes, argent et terreur. Les troupes, ils se proposèrent de se les attacher par un excédent de paye actuelle; la promesse d'une somme qui devoit enrichir proportionnellement chaque soldat et officier, à la fin de la guerre; de plus, l'engagement solennel de leur donner des établissemens dans dix-huit des meilleures villes d'Italie, qui seroient abandonnées aux soldats, avec les maisons et les terres qui en dépendoient, dont on chasseroit les possesseurs. Plusieurs de ces malheureuses villes furent même indiquées, et vouées d'avance à la violence et à l'invasion. Quant à l'argent, si le trésor public ne fournissoit pas assez, on devoit le trouver dans la

bourse de tous les riches qu'on massacreroit ; et enfin, la terreur que répandroient ces assassinats commis brusquement, sans égard de parenté, d'amitié, d'innocence, empêcheroit la réunion de ceux qui pourroient y mettre obstacle, et assureroit le succès des proscriptions : d'ailleurs, récompense pour ceux, esclaves, fils, épouses, qui apporteroient la tête d'un proscrit, et punition qui ne seroit jamais moindre que la mort, pour ceux qui en sauveroient quelqu'un.

Avec la même tranquillité barbare, les triumvirs s'abandonnèrent réciproquement, amis, parens et ennemis. *Octavien* vouloit sauver *Cicéron*, auquel il avoit des obligations essentielles ; mais *Antoine*, déchiré par les philippiques de l'orateur, en exigea le sacrifice. Il fut accordé à condition qu'*Antoine* abandonneroit *Lucius César*, son oncle maternel, à *Octavien*, et tous deux achetèrent de *Lépide*, la mort d'*Emilius Paulus*, son frère, en lui cédant des victimes qui leur étoient plus ou moins chères. Une foule de proscrits grossirent sans beaucoup de discussion, leur liste infernale. Les monstres s'embrassèrent ensuite, et allèrent porter à leurs armées, ce qu'ils vouloient com-

muniquer de leurs dispositions; c'est-à-dire le traitement avantageux qu'ils avoient arrêté pour les soldats. Le reste fut absolument ignoré, parce que dans leurs débats les plus animés, qui durèrent trois jours, ils avoient conservé assez de sang-froid pour parler si bas, que personne des escortes qui les environnoient à peu de distance, ne les entendit.

Mais leurs résolutions furent bientôt connues par les faits. Dès le soir du troisième jour, ils envoyèrent à Rome leur sanguinaire décret. Pour quelles choses ne trouve-t-on pas des raisons, puisqu'ils prétendirent se justifier? ils dirent que si la clémence de *César* ne l'avoit pas porté à épargner des perfides, il n'auroit pas été victime de leur trahison, et qu'eux-mêmes ne se trouveroient pas contraints d'en agir d'une manière qu'ils appelloient *désagréable*, envers leurs ennemis. Suivoit l'apologie de leurs sévères dispositions fondées sur la crainte que trop d'indulgence ne replongeât la ville dans de nouveaux troubles, et enfin une espèce de protocole et de tarif d'assassinats. Ils l'envoyèrent par quelques cohortes de leurs satellites les plus affidés, qui, en arri-

vant, commencèrent par tuer quatre proscrits dans les rues, se répandirent en même tems dans les maisons et dans les temples, d'où s'élevèrent des cris d'horreur. En un instant la ville fut remplie de confusion. Comme la liste des proscrits n'étoit pas encore rendue publique, chacun craignoit de s'y trouver; ce qui produisit une consternation générale. Il y en eut qui, par désespoir, voulurent envelopper toute la ville dans leur malheur. Dans ce dessein, ils mirent le feu à différens quartiers. L'obscurité de la nuit, les flammes qui commençoient à s'élever en plusieurs endroits, les gémissemens des mourans, faisoient un spectacle d'horreur.

Le consul *Pœdius* couroit de tous côtés, tâchoit de rassurer en disant que la quantité des proscrits n'étoit pas si considérable. En effet, la liste qui parut avec le jour n'en portoit que dix-sept. La médiocrité de ce nombre calma un peu les esprits. Ils trouvèrent ensuite un objet de distraction dans l'entrée des triumvirs qui se fit à trois jours différens, entourés chacun d'une garde prétorienne formidable, pendant que leurs armées environnoient la ville. Le premier soin des triumvirs fut de faire

confirmer, par un décret du peuple, l'autorité qu'ils s'étoient donnée. Dès la nuit qui suivit, ils ajoutèrent cent trente personnes à leur première liste de proscrits, peu de jours après cent cinquante; et enfin la fatale liste se trouva monter à plus de trois cents sénateurs, et deux mille chevaliers.

Qu'on se représente s'il est possible, l'état de cette malheureuse ville. Tout citoyen riche ou soupçonné par les triumvirs de désapprouver leur tyrannie, étoit condamné à mort sans miséricorde. Comme c'étoit un crime capital de dérober quelqu'un à leur fureur en lui accordant une retraite, et que la trahison, la dénonciation et le meurtre étoient des vertus largement récompensées, plusieurs citoyens furent indiqués ou massacrés par leurs esclaves ou leurs affranchis, d'autres par leurs hôtes ou leurs parens. Il y en eut un grand nombre qui allèrent s'ensevelir dans des forêts et autres lieux inhabités, où ils périrent de misère avec leurs enfans. On ne voyoit par-tout que sang et carnage. Les rues étoient couvertes de cadavres, les têtes des plus illustres sénateurs exposées sur la tribune aux harangues, et leurs corps laissés sans sépulture.

pour servir de pâture aux chiens et aux oiseaux carnassiers. Plusieurs non inscrits sur la liste des triumvirs, périrent victimes de l'avarice, de la haine ou de la méprise. D'autres eurent le même sort pour avoir caché leurs parens et leurs amis.

Le tableau des proscriptions est varié par des traits de courage, de grandeur d'ame, de fidélité, de piété filiale, paternelle et conjugale, et même par des événemens bisarres qui ne sont pas indignes du pinceau de l'histoire. *Appius*, sénateur, comme un autre *Enée*, porta son père, qui avoit déjà atteint un âge avancé, sur ses épaules, jusqu'au bord de la mer, et se sauva avec lui en Sicile. Son action généreuse fut tellement admirée par le peuple, qu'après les proscriptions, il le nomma édile tout d'une voix; et comme *Appius*, ruiné par la confiscation, manquoit d'argent pour fournir à la dépense des spectacles, que ces magistrats donnoient, en entrant en charge, les artisans se firent un honneur de travailler gratuitement aux préparatifs. Le peuple se cotisa pour trouver les sommes nécessaires, et lui rendit douze fois la valeur de ses biens. *Géta* publia que son

père s'étoit tué lui-même, et pour accréditer ce bruit, il employa tout son bien aux obsèques. Des esclaves moururent au milieu des tourmens, plutôt que de découvrir les lieux où leurs maîtres étoient réfugiés. La *femme* de *Ligarius*, n'ayant pu sauver son mari décelé par un esclave, alla demander aux triumvirs la mort qu'elle méritoit pour l'avoir caché. N'ayant pu l'obtenir, elle se laissa mourir de faim. L'épouse d'*Acilius* le racheta en abandonnant tous ses bijoux à ses esclaves. Celle du sénateur *Caponius* se détermina après bien des sollicitations à un sacrifice plus pénible à l'égard de l'infâme *Antoine*.

Julie, mère d'*Octavien*, retira dans son appartement *Lucius César*, son frère. Quand les assassins vinrent, elle se mit sur la porte et leur dit : « Vous « ne tuerez *Lucius* qu'après avoir com- « mencé par moi, moi qui ai donné la « vie à votre général. » Ils s'arrêtèrent et lui donnèrent le tems d'aller parler à *Antoine*. Il étoit sur son tribunal, recevant les têtes des procrits, et payant aux meurtriers les récompenses promises, elle lui dit : « J'ai reçu mon « frère dans ma maison, et je suis ré- « solue de l'y défendre, jusqu'à ce que

« vous ordonniez de nous faire mourir « tous deux. » Il répondit tranquillement : « Votre conduite est celle d'une « bonne sœur et d'une mauvaise mère ; » et il lui permit de mettre son frère en sureté. Plusieurs proscrits illustres échappèrent parce que *Sexte Pompée*, qui étoit en Sicile, instruit à tems, eut soin de faire croiser sur les côtes d'Italie, un grand nombre de barques pour recevoir les fugitifs. Quelques uns trouvèrent moyen d'arriver jusqu'en Macédoine, auprès de *Brutus*. Les esclaves d'*Appius* et *Meneius* se laissèrent tuer sous les habits de leurs maîtres, pendant que ceux-ci fuyoient déguisés en esclaves. *Restic* dut son salut à un esclave qu'il avoit, dans un transport de colère, fait marquer au front d'un fer chaud ; mais il avoit depuis tâché de faire oublier sa vivacité par toutes sortes de bontés. L'esclave, moins sensible à l'injure, que reconnoissant des bienfaits, conduisit et nourrit son maître dans une caverne. Voyant approcher, de sa retraite, des soldats qui pouvoient le découvrir, il fondit brusquement sur un pauvre paysan, le tua, et en présenta la tête au chef du détachement, en lui disant :

« Me voilà vengé de la marque que « mon maître a imprimée sur mon « front. »

Ventidius trompa les assassins en feignant d'en être un lui-même, faisant fort l'empressé, et cherchant par-tout avec quelques amis, comme pour découvrir des proscrits. Un autre sénateur, las de se tenir toujours caché çà et là, et d'être dans des alarmes continuelles, revint à Rome, ouvrit une petite école dans un endroit écarté, et continua cette profession jusqu'à la fin des proscriptions, sans être découvert. Mais plus hardi et plus industrieux que tous ceux-là, *Pomponius* prit l'habillement d'un préteur, partit de grand matin avec ses esclaves déguisés en licteurs. Il voyagea aux dépens du public, annonçant par-tout qu'il étoit envoyé par les triumvirs pour négocier un traité avec le *jeune Pompée*. Il fut très-bien reçu dans toutes les villes. Plusieurs bandes de soldats et d'assassins le rencontrèrent; mais aucun d'eux ne pensa à arrêter, ni même à examiner l'ambassadeur des triumvirs, de sorte qu'il gagna la Sicile sans être reconnu. On en compte très-peu qui, avec le secours de leurs amis et de leurs escla-

ves, tuèrent des soldats envoyés pour les massacrer, et se sauvèrent l'épée à la main.

Cicéron et *Quintus*, son frère, étoient poursuivis avec acharnement. Celui-ci se tint caché dans sa maison. Les satellites envoyés pour le tuer, en étoient surs, mais ignoroient l'endroit. Après l'avoir inutilement cherché, ils se saisirent de son fils, et le mirent à la torture, pour tirer de lui le secret de son père. La tendresse filiale du jeune romain fut plus forte que les tourmens. Cependant, comme la douleur lui arrachoit de tems en tems des gémissemens, *Quintus*, qui n'étoit pas éloigné, ne put les entendre sans une émotion plus cruelle que la mort même. Il ne tint pas contre l'idée de son fils mourant dans les douleurs pour lui sauver la vie. Il vint se présenter lui-même aux bourreaux, les priant de le faire mourir et d'épargner son fils. Les barbares tuèrent l'un et l'autre : le père, parce qu'il étoit proscrit, le fils parce qu'il avoit voulu sauver son père. Pendant ce tems, d'autres massacreurs poursuivoient *Cicéron*. Ils l'atteignirent comme il étoit prêt à s'embarquer, lui coupèrent la tête et une main, et

les portèrent à *Antoine*, comme un présent très-agréable. Le triumvir l'envoya à *Fulvie*, sa femme. Comme les guerres civiles effacent même dans le sexe, tout sentiment d'humanité! *Fulvie* contempla avec plaisir ce hideux objet; tira la langue d'entre les lèvres, et perça, avec son aiguille de tête, cette langue qui avoit prononcé les terribles philippiques contre son mari. *Cicéron* porta la peine de son indécision entre les partis. Il prit celui d'*Octavien*, mais ne se montra pas assez attaché pour en être défendu et soustrait à la proscription. Le triumvir conserva une sorte de respect pour la mémoire de cet orateur. Trouvant un jour un de ses ouvrages entre les mains d'un de ses neveux qui vouloit le cacher à la vue de son oncle, de peur de lui déplaire, *Octavien* le prit, en lut debout une grande partie avec attention, et le rendant à son neveu, il lui dit: « C'é-
« toit un savant homme, mon fils, et
« qui aimoit fort son pays. »

Comme si le sang de ce grand homme eût été une expiation générale, en voyant sa tête, *Antoine* s'écria: « Voici le
« terme des proscriptions. Vivez Ro-
« mains, vous n'avez plus rien à crain-

« dre » ; et les proscriptions cessèrent, mais la fin des cruautés ne fut pas la fin des vexations. Non contents des confiscations sur les proscrits, la nécessité d'amasser les sommes nécessaires pour faire la guerre à *Brutus* détermina les triumvirs à attaquer tous les riches indistinctement. Ils accablèrent aussi le peuple de taxes, déguisées sous les dénominations de dons gratuits, et d'emprunts, s'emparèrent de tout l'or et de tout l'argent en espèces qu'ils purent trouver, enlevèrent les ornemens précieux des temples, et les richesses que les étrangers et les citoyens avoient déposées entre les mains des vestales; mais ces rapines et ces horribles brigandages ne paroissant pas suffire aux dépenses présumées de la guerre, ils dressèrent une liste de quatorze cents des plus riches dames de Rome, mères, soeurs, filles ou parentes des proscrits, ou suspects, et les taxèrent d'une manière excessive.

Envain ces dames eurent recours aux parentes des triumvirs, pour faire modérer cette taxe. Celles-ci furent sourdes aux instances de leurs compagnes, ou ne trouvèrent que des hommes sourds à leurs remontrances. Les premières

prirent alors le parti d'aller toutes en corps plaider leur cause devant les magistrats, pendant qu'ils seroient sur leur tribunal dans la place. Elles se présentent, se font jour à travers la foule et les satellites qui entouroient les tyrans, et demandent audience. Les triumvirs étonnés et alarmés, ordonnent à leurs gardes de disperser ces femmes. Le peuple murmure, et force de les entendre. *Hortensia* fille du fameux orateur *Hortensius*, porte la parole et dit:
« Les femmes infortunées qui viennent
« implorer votre justice et votre bonté
« n'auroient jamais osé paroître en ce
« lieu, si elles n'avoient épuisé aupa-
« ravant tous les moyens que leur
« modestie naturelle leur permettoit
« d'employer. Quoique cette démarche
« puisse paroître contraire aux loix de
« la retenue, prescrite à notre sexe, la
« mort de nos pères, de nos enfans,
« de nos frères, de nos époux, suffi-
« roit pour nous justifier, sur-tout puis-
« qu'elle sert de prétexte aux malheurs
« dont nous sommes menacées. Vous
« prétendez qu'ils vous avoient offen-
« sés ; mais quel mal vous ont fait les
« femmes, pour les réduire à un état
« de pauvreté ? Pourquoi ne pas les

« proscrire comme les hommes, si « elles sont aussi coupables qu'eux ? « Vous avons-nous déclarés ennemis « de la patrie ? Avons-nous suborné « vos soldats, levé des troupes contre « vous, ou empêché que vous ne par- « vinssiez aux premiers honneurs de la « république. Ce n'est pas notre am- « bition qui nous attire le malheur dont « nous nous plaignons. L'empire, les « dignités et les honneurs ne sont point « pour nous. De quel droit nous obli- « geroit-on de fournir aux dépenses « d'une guerre qui ne nous intéresse « en aucune sorte. Si dans la guerre « Punique, nos mères ont assisté la « république réduite alors à de grandes « extrémités, elles ne furent point « contraintes à exposer en vente leurs « biens, leurs meubles ni leurs mai- « sons. Quelques bagues et quelques « joyaux suffirent, et ce furent de leur « propre mouvement, et sans y être « forcées, qu'elles s'en désaisirent. « Quel danger menace aujourd'hui la « ville ? Si les Gaulois ou les Parthes « campoient sur les bords du Tibre, « vous ne nous trouveriez pas moins « zélées que nos mères, à contribuer « à la défense de notre commune pa-

« trie ; mais nous ne pouvons, ni ne « voulons prendre part aux guerres « civiles ».

Hortensia finit par une comparaison des égards de *Marius* et de *Sylla* pour les dames romaines, avec la conduite des triumvirs : comparaison dans laquelle la préférence étoit pour les anciens tyrans contre les nouveaux. Ce parallèle les irrita, ils ordonnèrent à leurs licteurs d'écarter ces incommodes suppliantes ; mais le peuple murmura encore plus haut de cette violence. Pour l'appaiser, ils réduisirent à quatre cents le nombre de celles qui étoient taxées ; et pour retrouver ce qu'ils perdoient, ils imposèrent les privilégiés, dont ils avoient respecté jusqu'alors la prérogative, entre autres les prêtres, qu'ils obligèrent de payer sur-le-champ la quinzième partie de leurs biens fonds, et une année entière de leurs revenus.

Il ne ménagèrent pas plus les droits sacrés du peuple que les propriétés. Sans daigner consulter ni lui ni le sénat, ils nommèrent de leur propre autorité les consuls pour l'année suivante, et des préteurs et des édiles pour plusieurs années. Tout étant réglé dans la ville,

Lépide y resta afin de maintenir l'ordre établi; *Octavien* et *Antoine* se partagèrent l'argent et les troupes, et s'embarquèrent chacun de leur côté pour les provinces d'outremer, où *Cassius*, *Brutus*, *Sexte Pompée*, et les autres chefs des conjurés soutenoient la guerre. Les deux premiers s'étoient enfui de Rome sans argent, sans armes, sans vaisseaux, sans soldats, sans aucune ville sur laquelle ils pussent compter, et cependant ils se trouvoient à la tête de vingt légions, et maîtres de plusieurs grandes provinces.

Mort de Brutus et de Cassius

Ce changement avantageux étoit dû à la haute estime qu'on avoit de la probité de *Brutus*, et de la capacité de *Cassius*. Les Athéniens leur érigèrent des statues en face de celles d'*Hermodius*, et d'*Aristogiton*, meurtriers de leurs premiers tyrans. *Brutus* se montra toujours doux et humain. Il respectoit le sang Romain jusques dans ses ennemis. Il ne se permit qu'une seule représaille en la personne de *Caïus Antonius*. Encore croit-on qu'il souffrit qu'on le tuât, parce qu'étant prisonnier, il travailloit à corrompre ses gardes, et à soulever les légions. *Cassius* donna aussi un exemple de bonté en remettant aux

habitans de Tarse une partie d'une grosse somme à laquelle ils avoient été imposés pour avoir penché en faveur des triumvirs. Ces malheureux vendirent afin de s'acquitter les terres du public, les leurs propres, les ornemens des temples ; ce produit ne suffisant pas à la taxe, ils vendirent encore leurs enfans de l'un et l'autre sexe, leurs femmes, leurs vieillards. Ils commençoient à vendre leurs jeunes citoyens en état de porter les armes, lorsque *Cassius* instruit de cette extrémité, sachant de plus que plusieurs des Tarsiens et Tarsiennes vendus s'étoient tués, préférant la mort à l'esclavage, les dispensa de payer le reste. Il montra moins de désintéressement aux Rhodiens. Après avoir battu leurs flottes, et pris leur ville, il fit amener en sa présence dans la place publique cinquante citoyens les plus déclarés contre sa cause, prononça contre eux une sentence de mort qui fut exécutée sur-le-champ. A ce terrible arrêt succéda l'ordre d'apporter tout l'or et l'argent sous peine de mort. Dans les tems de faction, on ne connoît pas d'autre peine ; on ne connoît pas non plus d'autres objets dignes de récompense

que la délation et la trahison. Les habitans de Xanthe éprouvèrent un sort encore plus funeste, soit que les conjurés aient punis en eux l'amour de la liberté, l'attachement aux triumvirs, ou la neutralité. Dans les guerres civiles, quiconque n'est pas ami, est ennemi.

Après plusieurs exploits, *Brutus* et *Cassius* se retirèrent en Macédoine, afin d'opposer la masse de toutes leurs forces à celles qu'*Octavien* et *Antoine* amenoient contre eux. Ils eurent en se revoyant une explication fort animée sur des choses restées secrètes; mais elle finit comme doivent se terminer les querelles entre amis. Ils fondirent en larmes, et se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils avoient moins à craindre la dissention entr'eux, qu'entre ceux qui les accompagnoient, tous égaux, souvent obstinés dans leurs sentimens, et préférant l'intérêt de leur orgueil et de leurs passions à la cause commune. Tous cependant s'accordérent à aller au-devant des triumvirs, et à les combattre en Europe, plutôt que de les laisser pénétrer en Asie.

Brutus et *Cassius* se procurèrent par

de savantes manœuvres une position avantageuse sur les confins de la Thrace et de la Macédoine, près d'une ville nommée Philippes. Ils avoient devant eux une belle plaine, à leur gauche le fleuve Strymon et des marais; à leur droite des montagnes coupées par des défilés dont ils étoient les maîtres, et derrière eux la mer par laquelle ils pouvoient recevoir toutes leurs provisions. Cette position leur permettoit d'attendre dans un camp presqu'inattaquable, que l'armée des triumvirs se fondît d'elle-même dans un pays ruiné, ou les vivres ne tardèrent pas à lui manquer. Mais l'impatience des officiers et des soldats déconcerta les sages mesures des chefs. La bataille fut décidée. Quoique recommencée à plusieurs reprises, et à plusieurs jours différens, elle peut être regardée comme une seule et même bataille. Outre cette continuité d'actions, elle eut encore ceci de remarquable, que les deux armées partiellement victorieuses et vaincues, prirent réciproquement le camp l'une de l'autre, et que les deux généraux républicains périrent hors du combat d'une mort violente et volontaire.

Ils se l'étoient en quelque façon promis, lorsqu'avant la bataille, ils sondèrent réciproquement leurs dispositions. *Brutus* interrogé par *Cassius*, sur ce qu'il se proposoit en cas de défaite, lui répondit : « J'ai blâmé Caton de s'être « donné la mort. Je trouvois qu'il n'é- « toit pas permis à un homme d'aban- « donner le poste que la Providence « lui avoit assigné, et qu'il devoit sup- « porter avec courage les maux qu'ils « plaisoient aux dieux de lui envoyer. « Mais ma situation présente m'a fait « changer de sentiment; de sorte que « si nous perdons la bataille, je ne « veux plus m'embarrasser de nou- « veaux motifs de guerre; et je suis ré- « solu de me retirer des misères du « monde. » *Brutus* se condamnoit lui-même, car, que faisoit-il autre chose que d'abandonner le poste que la Providence lui avoit assigné, faute de pouvoir supporter avec courage les maux qu'ils plaisoient aux dieux de lui envoyer? *Cassius* lui répondit en l'embrassant tendrement : « avec ses nobles senti- « mens, marchons hardiment à l'en- « nemi, car ou nous vaincrons, ou « nous ne craindrons plus les vain- « queurs. »

L'imagination de *Brutus* avoit été frappée et effrayée quelque tems auparavant de la vision d'un spectre qu'elle créa sans doute. Au milieu d'une nuit tranquille, pendant que tout dormoit autour de lui dans son camp, et que lui seul veilloit selon sa coutume, occupé à écrire des lettres, ou à tracer son plan de campagne, dans lequel se trouvoit sans doute la position avantageuse de Philippes, son pavillon s'ouvre: une figure monstrueuse se présente et le regarde en silence. *Brutus* la considère et lui dit : « homme ou dieu! qui « es-tu ? et qui t'amène ici? Le spectre « répondit: je suis ton mauvais génie; « tu me reverras près de la ville de « Philippes. Eh bien ! je t'y reverrai, « répartit *Brutus*, sans s'émouvoir. » Sans s'émouvoir, disent les historiens; mais il y a apparence que la vision, fille de l'imagination, laissa de profondes traces, ce qui n'arrive pas sans émotion. Le même phantôme se présenta à *Brutus* dans le camp de Philippes, lorsqu'il étoit fort occupé comme la première fois de l'importance des circonstances. La nuit même qui précéda la bataille, le spectre parut, ne dit mot,

disparut et donna sans doute lieu à des réflexions peu rassurantes.

Du côté des triumvirs, tout le fardeau de l'action tomba sur *Marc Antoine. Octavien* se retira dans sa tente, sous prétexte d'être encore affoibli des suites d'une maladie. Les deux armées étoient égales en nombre, courage, discipline, officiers braves et expérimentés, romains contre romains, légions contre légions. Celles de *Brutus* chargèrent les premières, enfoncèrent l'aile opposée, et la poursuivirent jusques dans le camp qu'elles pillèrent. Par ce mouvement, elles découvrirent le corps de *Cassius* qu'*Antoine* prit en flanc, et repoussa aussi jusque dans son camp, dont il s'empara. *Brutus* chargé des dépouilles de la division du camp d'*Octavien*, qui ne parut pas, revint au secours de *Cassius*. Celui-ci s'étoit retiré sur une hauteur, ignorant le succès de *Brutus*. Voyant un corps de troupes qui s'étendoit dans la plaine, sans pouvoir discerner si elles étoient amies ou ennemies, il envoie *Titinius*, un de ses plus fidèles amis, à la découverte. L'escadron de *Titinius* et les premiers cavaliers de *Brutus*, se reconnoissent, mettent pied à terre et

s'embrassent. *Cassius* voyant mal de loin, s'imagine au contraire que ces cavaliers arrêtoient *Titinius*. Hélas! s'écrie-t-il, « pour conserver les restes « d'une misérable vie, j'ai exposé le « meilleur de mes amis à être pris sous « mes yeux. » Dans cette funeste prévention, il se retire à l'écart et se tue avec le même poignard, dit on, dont il s'étoit servi pour tuer *César*.

Comme il expiroit, arrive *Brutus*. Il arrose son corps d'un torrent de larmes, en s'écriant: *voilà le dernier des Romains*. *Titinius* se reproche d'être resté quelques momens de trop avec la troupe qu'il alloit découvrir. *C'est mon retardement*, dit-il, *qui est cause de sa mort*. Et il se tue sur le corps de son ami. *Antoine* ne se trouvant pas en état de soutenir la conquête du camp de *Brutus* l'abandonne. *Brutus* avoit déjà quitté celui d'*Octavien*. Ainsi chacune des armées rentra dans ses retranchemens. Confirmé par son malheur dans la résolution prise d'abord de laisser fondre l'armée des triumvirs dans leur camp, *Brutus* ne vouloit pas recommencer la bataille: mais il y fut encore contraint par ses soldats qui poussèrent leurs instances jusqu'à la

mutinerie. *Brutus* enfonça l'aile qui lui étoit opposée, commandée par *Octavien*. Les légions commandées par les officiers de *Cassius*, lâchèrent le pied devant celles d'*Antoine*. Sans s'arrêter à les poursuivre, il retourna brusquement sur l'arrière-garde de *Brutus* qu'il mit en désordre.

A la joie de la victoire, il crut un moment joindre le triomphe d'avoir *Brutus* entre les mains. Un corps de de cavalerie Thrace lui amena un prisonnier qui se disoit *Brutus*. *Antoine* avance et reconnoît *Lucilius*, lieutenant du général. Il s'étoit livré pour amuser ces étrangers auxquels *Brutus* étoit inconnu, pendant que le vrai *Brutus* se sauvoit. Il dit à *Antoine* : « soyez « assuré qu'aucun ennemi n'a et n'aura « jamais *Marcus Brutus* en vie. Dieux « immortels! empêchez que la fortune « ne triomphe jamais à ce point de la « vertu. Je me suis rendu pour le sau- « ver, et me voilà prêt à éprouver tous « les tourmens que vous jugerez à pro- « pos de me faire souffrir, sans vous « demander grace ni l'attendre. » *Antoine* touché de la fidélité de *Lucilius* dit aux Thraces : « Mes amis, je vois « que vous êtes irrités d'avoir été trom-

« pés par *Lucilius ;* mais comptez que « vous avez fait une prise plus pré« cieuse que celle que vous souhaitiez « de faire. Vous cherchiez un ennemi, « et c'est un ami que vous m'amenez. » En achevant ces mots, il embrassa *Lucilius*, et le recommanda aux soins d'un ami commun.

Brutus profitant du service que *Lucilius* lui avoit rendu, arriva au commencement de la nuit dans un vallon, au pied d'un rocher escarpé, accompagné d'un petit nombre d'officiers. Livré un moment à ses réflexions, il se rappelle avec amertume les amis qu'il avoit perdus : nomme les uns avec estime, les autres avec attendrissement, et prononce à haute voix un vers d'Euripide, dont le sens est « punissez, grand « *Jupiter* ! l'auteur de tant de maux ! » « Un de ses compagnons d'infortune, craignant que le retard ne devînt funeste, lui dit : « Ne nous arrêtons pas « plus long-tems, fuyons.--Sans doute, « reprit *Brutus*, prenons la fuite, mais « que ce soit avec nos mains, et non « avec nos pieds. Il m'est bien doux, « ajouta-t-il, de voir qu'aucun « de mes amis ne m'a manqué. Je ne « plains que ma patrie ; je m'estime

« bien plus heureux que ceux qui ont « remporté la victoire. Je conserverai « chez la postérité la gloire qui est la « récompense de la vertu, et que la « tyrannie et l'injustice ne sauroient « mériter. » En finissant, il pria *Straton* Epirote, son fidèle ami, de le débarrasser de la vie. Celui-ci ne pouvant gagner sur lui de souiller sa main du sang de son ami, se couvrit les yeux de son bras gauche, et de la droite présenta son épée à *Brutus*. Il se jeta dessus avec violence, en fut percé de part en part et expira.

Antoine se rendit à l'endroit où étoit le corps de *Brutus*, il lui donna des larmes, le couvrit d'un manteau de pourpre, et ordonna de magnifiques funérailles. *Octavien* au contraire montra une joie d'autant plus indécente, qu'il n'avoit eu aucune part à la victoire. Il fit séparer la tête du corps et l'envoya à Rome. Une tempête accueillit le vaisseau, et elle fut jetée dans la mer. On a loué la sagesse de *Brutus*, la régularité de ses mœurs, son amour pour la justice, qui ne lui permettoit pas de souffrir des désordres et des déprédations même de la part de ceux dont il avoit besoin. A l'occasion de la

mort de *César*, on a mis cette différence entre lui et *Cassius*, que *Brutus* haissoit la tyrannie, et *Cassius* le tyran. Enfin on a fait l'éloge de la douceur et de l'humanité de *Brutus*; cependant on doit lui reprocher d'avoir ordonné après la première bataille de *Philippes* le massacre d'un grand nombre de prisonniers dont la garde occupoit beaucoup de soldats, qui lui étoient nécessaires pour le combat. Aucune nécessité ne peut autoriser une pareille atrocité.

Après la victoire, *Antoine* fit égorger sur le tombeau de son frère *Caius Antonius*, l'orateur *Hortensius* qui avoit contribué à sa mort et *Varon*, sénateur illustre, ennemi personnel du triumvir, et censeur sévère de sa vie infâme. Il la lui reprocha jusqu'à la mort, et lui prédit, sous le fer du bourreau, que sa vie scandaleuse le conduiroit un jour à une fin tragique. Beaucoup d'illustres patriciens pris dans la bataille se donnèrent la mort, plutôt que de s'exposer à la commisération insultante des vainqueurs ou à leur cruauté. La réputation d'*Octavien* à cet égard étoit si bien établie, qu'aucun prisonnier ne vouloit lui être mené.

Tous préféroient d'être présentés à *Antoine. Octavien* répondit à un malheureux qui fidèle à ses opinions religieuses demandoit pour seule grace les honneurs de la sépulture. *Les corbeaux en décideront.* Un père suppliant de pardonner à son fils, et le fils à son père, il leur proposa de combattre l'un contre l'autre, promettant la vie à celui qui ne seroit pas tué, et assista à ce spectacle. Il vit tranquillement le fils enfoncer le fer dans le sein de son père, et l'en retirer pour s'en percer lui-même. On doit mettre au nombre des morts funestes celle de *Porcie*, femme de *Brutus*, qui privée d'instrumens meurtriers qu'on avoit éloigné d'elle, avala des charbons ardens et s'étouffa.

Les triumvirs des débris des troupes vaincues, recueillirent quatorze mille soldats, qu'ils joignirent à leurs armées. Ils distribuèrent à leurs légions tout l'argent qu'ils purent ramasser, et leur en promirent beaucoup davantage. En exécution d'une autre promesse plus ancienne, ils licencièrent les vétérans; mais un grand nombre s'attacha à eux comme volontaires. Ils se partagèrent ensuite les opérations qui restoient encore à faire pour établir solidement leur

empire. *Octavien* fut chargé de faire la guerre à *Sexte Pompée*, et à ses partisans, et de mettre les vétérans en possession des terres qui leur avoient été promises en Italie. *Antoine* partit pour l'Asie à la poursuite de plusieurs Romains, qui s'y étoient réfugiés, et qui menaçoient de perpétuer ce qu'on commençoit à appeller révolte.

Il passa par la Grèce, où il se plut à donner bonne idée de son goût pour les sciences et les arts, en gratifiant ceux qui les cultivoient. Il en reçut réciproquement des applaudissemens très flatteurs. Le génie des Grecs, fertile en inventions, s'épuisoit à varier les réceptions agréables qu'ils lui faisoient. A Ephèse, les femmes vinrent au-devant de lui revêtues des habits qu'elles avoient coutume de porter aux fêtes de *Bacchus*, et les hommes déguisés en femmes et en satyres. La marche se faisoit au son des instrumens. Elle s'arrêtoit de tems en tems, et alors on chantoit des vers à sa louange, dans lesquels les titres de *Bacchus le gracieux et l'aimable* ne lui étoient pas épargnés. Ils lui convenoient assez, parce qu'il aimoit la bonne chère et étoit bon convive. Les rois et les princes d'Asie, sou-

mis à l'autorité de la république, vinrent lui rendre hommage. Plusieurs d'entr'eux amenoient leurs femmes et leurs filles pour captiver sa bienveillance. Les reines se disputoient l'honneur de lui faire les plus magnifiques présens, et de se surpasser l'une l'autre par l'étalage de leurs charmes. Comment un homme, né simple citoyen de Rome, n'auroit-il pas été énivré de pereilles flatteries? Aussi se conduisoit-il en homme qui ne connoît ni frein ni bornes. Il prenoit arbitrairement à l'un pour gratifier l'autre. Aux riches, pour récompenser ses comédiens et ses bouffons, à une ville opulente ou à une province, pour reverser ses trésors dans celles qu'il avoit ruinées. Les taxes qu'il mit sur les états d'Asie étoient énormes, et ne suffisoient pas encore à son luxe. Si *Antoine* ne s'étoit pas sevré des plaisirs dans le tems qu'il menoit la vie d'un soldat, à plus forte raison se laissa-t-il prendre à leurs charmes, sur-tout lorsqu'ils lui furent présentés par *Cléopatre*. Alors commença cette passion qui causa tous ses malheurs.

Pendant qu'il s'oublioit auprès de cette enchanteresse, *Octavien* s'occupoit à régler les affaires d'Italie et à par-

tager entre les vétérans, les terres et les villes qui leur avoient été promises. Cette opération étoit très-embarrassante. Les habitans de ces malheureuses villes, venoient en foule à Rome. Les femmes, tenant leurs enfans dans leurs bras, faisoient retentir les temples et les places publiques de leurs cris et de leurs lamentations. Leur terrible infortune, touchoit le peuple de pitié. On entendoit dire communément : « pour- « quoi les triumvirs prétendent-ils « contenter leurs soldats aux dépens « de tant de malheureuses familles ? « La guerre n'a été entreprise que « pour leur avantage particulier. C'est « à eux, qui en tirent le profit, à en « supporter les charges. » Il faut avouer qu'*Octavien* fit ce qu'il put pour satisfaire les vétérans sans en venir au partage. Il emprunta de grosses sommes qu'il leur distribua ; mais ces sommes ne suffisant pas, il fallut se résoudre à la dure extrémité de chasser les habitans des villes et des campagnes dévouées à la désolation, et d'y établir les soldats. C'est à cette occasion que *Virgile* chantoit sur ses pipeaux rustiques les vers touchans dans lesquels il s'exprimoit ainsi : « malheur à toi, triste

« Mantoue, trop voisine, hélas! de « l'infortunée Crémone. Un farouche « soldat va donc posséder les guérèts « que je labourois? Le barbare portera la faucille dans mes riches moissons? Voilà, affreuses discordes civiles, à quoi vous réduisez les citoyens pacifiques. Va, malheureux « Mélibée, donne-toi bien de la peine « à greffer tes arbres, à planter tes « vignes, afin qu'un insolent étranger « te dise, fuyez anciens habitans, et « qu'il s'empare du fruit de tes travaux. » Il fait ensuite la peinture de la joie pure et douce du berger qui conduit son troupeau dans son propre champ, du bucheron, qui, en abattant son arbre, fait retentir la forêt de ses chants rustiques, du vigneron qui épie la maturité de ses propres raisins, de la robuste villageoise qui revient à la fin du jour chargée du faisceau d'herbes destinées à ses génisses, et qui presse leurs mamelles pendantes pour en tirer l'abondance du lait. Virgile met ces descriptions attendrissantes en opposition avec celles de ce même berger, conduisant sans but certain, son malheureux troupeau, qui semble, en tournant ses yeux vers ses

anciens toits, partager la douleur de son maître, de cette chèvre, qui, au lieu d'éprouver les soins hospitaliers de la bergère, est obligée de laisser entre des rochers nuds le chevreau qu'elle vient de mettre bas. Eh! combien le pinceau du poëte eût trouvé à s'exercer s'il eût voulu tracer le tumulte et l'effroi de ces villes désolées, le désespoir des habitans chassés de leurs forêts ou forcés de les partager avec des hôtes féroces. Quels objets de compassion n'eût-il pas pu présenter?

Quelqu'indifférentes que soient les grandes villes aux maux qui ne les atteignent pas, Rome en fut émue. Comme *Octavien* étoit seul exécuteur de ces violences, elles excitèrent contre lui une grande indignation dans la capitale. *Antoine* y avoit laissé *Fulvie*, sa femme. D'un autre mari, elle avoit eu *Claudie*, qu'*Octavien* épousa. Le gendre et la belle mère se brouillèrent. Il répudia *Claudie*, déclarant sous serment que de sa part il la rendoit vierge. Cette querelle partagea l'Italie en deux factions. Les vétérans qui avoient servi sous *Antoine*, ceux des habitans qui étoient chassés de leurs demeures, leurs parens et amis en

grand nombre prirent le parti de *Fulvie*. Elle se trouva assez forte pour assembler des légions, et former un camp à Préneste, où on la vit le casque en tête et l'épée au côté, faire les fonctions de général. En même-tems, *Lucius* son beau frère, lui levoit des troupes du côté des Alpes. *Octavien* ne laissa pas arriver ces renforts, il alla au-devant, et bloqua *Lucius* dans Pérouse. Après une défense désespérée, *Lucius* se rendit. Il croyoit avoir par sa capitulation assuré le sort des habitans ; mais le triumvir n'en jugea pas ainsi. Contre sa parole donnée, il fit amener devant lui tous ceux qui composoient le conseil de la ville, chargés de fers, et les condamna à mort. Quelques-uns de ces infortunés magistrats voulurent se justifier sur la nécessité où ils s'étoient trouvés d'obéir à *Lucius*, plus fort qu'eux dans la ville. *Octavien* leur repondit froidement ces terribles mots: *Moriendum est, il faut mourir.* On les conduisit enchaînés au pied d'un autel dédié à *Jule César*, où ils furent immolés comme autant de victimes dévouées aux mânes du dictateur, le jour même des Ides de Mars, anniversaire de sa mort; et la ville fut reduite en

cendres. En lisant toutes ces sanglantes exécutions, on conviendra que jamais aucun assassinat n'a été aussi cruellement vengé.

Fulvie, trop foible, et contre les troupes, et contre les ruses du jeune triumvir, fut obligée de fuir. Elle se retira en Macédoine avec quelques uns de ses partisans; d'autres prirent des routes différentes, selon la sureté qu'ils se promettoient ou la facilité de la fuite. Entre ceux qui échappèrent à la poursuite d'*Octavien*, on remarque comme un des exemples des vicississitudes de la fortune, *Tibère-Claude Néron*, qui trouva heureusement un petit vaisseau sur lequel, avec sa femme *Livie* et son fils *Néron*, à peine âgé de deux ans, il se transporta en Sicile. *Pompée* y dominoit. Il auroit pu, s'il avoit voulu, se joindre à *Fulvie*, causer de grands embarras à *Octavien*; mais il se contenta de recueillir les fuyards. Le gendre de *Fulvie* fut encore assez heureux pour qu'elle ne trouvât que froideur dans *Antoine*, son mari, lorsqu'elle lui écrivit contre *Octavien*. Il se détermina cependant à passer en Italie, moins pour la satisfaire que pour s'opposer aux invasions de son collègue. Il

la traita même avec tant d'indifférence, lorsqu'il la vit en passant par la Macédoine, qu'elle en mourut de douleur. Comme les deux triumvirs avoient encore besoin l'un de l'autre, la paix fut bientôt conclue entre eux. Pour la cimenter, *Antoine* épousa *Octavie*, soeur d'*Octavien*. Ils firent un nouveau partage de l'Empire, par lequel la Dalmatie, les deux Gaules, l'Espagne et la Sardaigne appartinrent à *Octavien*, et toutes les provinces orientales jusqu'à l'Euphrate, à *Antoine*. Ils laissèrent comme par pitié l'Afrique à *Lépide*, qui ne se faisoit pas redouter, et convinrent de garder l'Italie en commun à eux deux. *Antoine* devoit faire la guerre aux Parthes, et *Octavien* à *Pompée*, et pardonner de plus à tous les complices de la guerre de Pérouse.

Cette guerre contre *Pompée* devenoit nécessaire, parce que se réveillant de son assoupissement, il désoloit les côtes d'Italie, interrompoit le commerce, et interceptoit les blés destinés à l'approvisionnement de Rome. La cherté survint, et le peuple se révolta. Mais comme les forces de mer des triumvirs, ne leur parurent pas suffisantes, ils aimérent mieux pour cette

fois traiter, que de combattre. *Pompée* mit dans l'accommodement, non-seulement de la bonne foi, mais de la délicatesse. Il vouloit d'abord que les triumvirs l'associassent à toute leur puissance; mais à la fin il se contenta de la possession de la Sicile, de la Sardaigne, des îles adjacentes, et du Péloponèse. On lui accorda la dignité de souverain pontife, le droit de briguer le consulat quoique absent, et de faire remplir cette charge par quelqu'un de ses amis, la restitution des biens de son père, une amnistie pour tous ceux qui s'étoient rangés sous ses drapeaux, liberté à eux et aux proscrits qui n'auroient point trempé dans la mort de *César*, de retourner dans leurs maisons, et la restitution du quart de leurs terres. Il s'engagea de son côté de retirer ses troupes d'Italie, de ne plus permettre de descentes sur les côtes, de faire partir au plutôt pour Rome, le blé qu'il avoit retenu, et de nétoyer la mer de pirates.

Ce traité fut envoyé à Rome, déposé entre les mains des vestales, et ratifié par une promesse de mariage entre la fille de *Pompée* et *Marcellus*, neveu d'*Octavien*, encore enfant. Les

contractans se donnèrent des fêtes, et se traitèrent réciproquement. *Pompée* commença. Il reçut sur sa galère *Antoine* et *Octavien*. Pendant qu'ils étoient à table, *Ménas*, son amiral, vint lui dire à l'oreille : « L'occasion est belle « de venger la mort de votre père et « de votre frère, et de vous rendre « maître de l'empire romain. Faites « couper le cable, et laissez-moi le « soin du reste ». Toutes les troupes des triumvirs étoient à terre, et la flotte de *Pompée*, en ordre de bataille, environnait les convives. Le coup étoit sûr, la tentation violente. On dit qu'il hésita ; mais enfin il répondit : « *Ménas* peut avoir cette idée, mais « le fils du grand *Pompée* ne man- « quera pas à sa parole ». Il eut tout l'honneur de ce traité. La générosité qu'il avoit montrée en stipulant les intérêts de tant d'illustres proscrits, et en ménageant leur retour dans leur patrie, fut hautement applaudie, et le combla de gloire. Du nombre de ceux qui revinrent, se trouvèrent *Tibère Néron*, sa femme *Livie* et son jeune fils, qui avaient été contraints de fuir après la guere de *Pérouse*. *Octavien* devint passionnément amou-

reux de cette fugitive. Son mari n'osa s'opposer à l'inclination d'un amant si redoutable. Le triumvir répudia sa femme *Scribonie* et épousa *Livie*, quoiqu'elle fut enceinte. Elle prit et conserva sur cet époux un empire qu'on n'avoit garde de prévoir, lorsqu'elle alloit chercher en Sicile un asyle contre ses fureurs.

Une basse flatterie alluma aussi à Athènes le flambeau d'un hymen plus intéressé que solide. Revenu dans cette ville, *Antoine* y donna un repas splendide aux habitans de quelque distinction, et des jeux auxquels il voulut présider. Il parut dans une procession solennelle avec les attributs de *Bacchus*, dont les Athéniens lui avoient déjà donné le nom, et qu'il aimoit à représenter. Ce peuple, suivant son caractère adulateur, se prosterna devant le nouveau *Bacchus*, et le supplia d'épouser Minerve sa protectrice. « J'y « consens, dit le dieu, mais vous lui « fournirez une dot». Il la fixa en même tems à une somme très-considérable. Les flatteurs bien étonnés, remontrérent, supplièrent, marchandèrent; mais il fallut payer la dot entière. Elle se leva sur les habitans. Ils se vengèrent

par des épigrammes. L'époux de la déesse méprisa les vers, et prit l'argent.

Ces épigrammes rouloient sur ses amours avec *Cléopatre*, dont il alla reprendre les chaînes, pendant qu'il laissoit *Octavie* égale en charmes à la reine d'Egypte, supérieure en mérite et en vertus, languir tristement à Athènes. On connoissoit les désordres d'*Antoine*; ils étoient publics. Cependant *Octavie*, le modèle à proposer aux femmes liées à des maris infidèles, ne se permit jamais ni plaintes ni murmures; il n'y a rien qu'elle ne fit pour entretenir l'union entre les deux beaux-frères. Il survint une nouvelle querelle, excitée par des prétentions réciproques; quoiqu'enceinte, *Octavie* affronte les dangers de la mer, va trouver son frère, et le conjure les larmes aux yeux de se réconcilier. « Ne me rendez pas, dit-elle, la plus « infortunée de toutes les femmes, moi « qui suis la plus heureuse. Le peuple « Romain a les yeux fixés sur moi, à « cause des liens qui m'unissent aux « deux plus grands hommes de la terre. « Femme de l'un et sœur de l'autre, si « deux hommes qui me sont si chers « en viennent à une rupture, ne serai- « je pas également à plaindre, de quel-

« que côté que penche la victoire ». Les larmes d'une soeur tendrement aimée, obtinrent d'*Octavien* une entrevue avec *Antoine*. Ils terminèrent leurs différens, et se procurèrent encore pour quelque tems les avantages de la paix.

Une des principales conditions, fut 2968.
qu'*Antoine* céderoit à son collègue une partie de sa flotte pour faire la guerre à *Pompée*, qui provoqué par des chicanes d'*Octavien*, recommencoit à bloquer les ports d'Italie. La politique mal adroite d'*Antoine* lui fit aider son rival à se débarrasser d'un ennemi dont lui-même quelque jour pourroit avoir besoin. Les événemens variés de cette guerre, les dangers qu'*Octavien* y courut, marquent combien il avoit besoin du secours de son collègue. Il y fut aussi assisté par *Lepide*, son autre collègue en personne. Aussi inconstante que l'élément sur lequel on combattit pendant presque toute cette guerre, la fortune passa alternativement sous les étendards des deux partis. Deux orages qui se suivirent en peu de jours dispersèrent la flotte d'*Octavien*, et déconcertèrent ses premiers projets. Il fut consolé de cette disgrace par une

victoire d'*Agrippa* son meilleur amiral. A son tour, le triumvir essuya sur ses vaisseaux une grande défaite, et fut très heureux de pouvoir se sauver dans son armée de terre qui se trouva renfermée dans un terrein sans eau, couvert de cendres de l'Etna. Elle y auroit péri si *Agrippa*, aussi habile à terre que sur mer, ne fût venu à son secours. Après avoir délivré le triumvir, il remonta sur ses vaisseaux. Les circonstances déterminèrent *Octavien* à accepter le défi que proposa *Pompée* de finir la guerre par un combat de trois cents contre trois cents galères. Il se donna sous les yeux des deux armées rangées sur le rivage, et rendues par une trève spectatrices pacifiques. Le triumvir avoit fui les batailles tant qu'il avoit pu. Il se trouva à celle-ci malgré lui, parce que, croyant que ce seroit son armée de terre qui seroit attaquée, il s'étoit réfugié sur sa flotte, que l'amiral de *Pompée* attaqua contre son attente. Il n'osa se dispenser ici de se trouver à une action qu'il avoit acceptée, et qui devoit être décisive. Si on en croit *Antoine*, il n'eut même pas le courage de regarder les deux flottes rangées en bataille. Il se coucha dans

sa galère, les yeux élevées vers le ciel, et resta dans cette attitude jusqu'à ce qu'*Agrippa* eût vaincu.

Pompée au contraire se conduisit avec la plus grande valeur; mais après sa défaite, au lieu de se mettre à la tête de son armée de terre, et de tenter le sort d'un second combat, il ne songea qu'à ramasser ses trésors déposés dans une ville voisine, et se sauva dans l'Asie mineure. Il y soutint encore quelque tems la guerre: c'étoit le département d'*Antoine*. le triumvir lui opposa *Titius*, un de ses lieutenans, qui battit le malheureux général et le fit prisonnier. *Antoine* avoit ordonné qu'on le lui envoyât; mais *Titius*, feignant de mal entendre les ordres, le fit mourir; ainsi *Antoine* eut le malheur après avoir aidé son collègue à faire avantageusement la guerre, de mettre encore le sceau à la fortune de ce rival, en le délivrant d'un adversaire dont lui-même auroit pu tirer de grands secours dans les querelles qui les divisèrent de nouveau.

Tout prospéroit à l'heureux *Octavien*. Il grossit ses bataillons, déjà très-nombreux de ceux de *Pompée*, et y ajouta bientôt ceux de *Lépide* son

autre collègue. *Lépide* n'avoit que l'ombre de l'autorité du triumvirat, mais cette ombre même étoit incommode à *Octavien*. Selon son adresse ordinaire d'accuser les autres de l'ambition dont il étoit coupable, il se plaignit de quelques entreprises de *Lépide*. Celui ci n'eut pas de peine à prouver, que s'il y avoit invasion de pouvoir, elle étoit du fait d'*Octavien* et non du sien. On s'aigrit par les propos. Les deux armées campoient à côté l'une de l'autre. Pendant l'intervalle de la discussion, *Octavien* gagne les principaux officiers de son collègue, se présente avec une simple escorte à la tente de *Lépide*, feignant de vouloir s'expliquer. Toutes les légions abandonnent comme de concert le malheureux *Lépide*. Il se jette aux pieds de son collègue, et lui demande la vie. Il étoit trop peu redoutable et trop méprisé, pour qu'elle ne lui fût pas accordée. Son collègue l'envoya la terminer honteusement en exil, et partagea son petit département avec *Antoine*. Par la réunion de toutes ces forces, *Octavien* se trouva à la tête d'une armée plus puissante qu'aucun général romain n'en eut jamais commandée. Elle consistoit en qua-

rante-cinq légions, vingt-cinq mille chevaux, cent soixante mille fantassins armés à la légère, et six cents vaisseaux de guerre, sans compter un nombre prodigieux de plus petits.

A son retour dans Rome, le sénat en corps alla le recevoir à la porte de la ville, l'accompagna au Capitole, couronné de fleurs avec la foule du peuple, et le reconduisit dans son palais. Le lendemain on lui décerna tant d'honneurs, qu'il eut honte de les accepter. Il se contenta de l'ovation, et voulut bien permettre qu'on lui érigeât dans la place une statue avec cette inscription : « A *César* « pour avoir rétabli la paix par terre « et par mer, « et qu'on ordonnât la célébration d'une fête annuelle le jour de sa victoire sur *Pompée*. Il fit une belle action dont *César* lui avoit donné l'exemple. Toutes les lettres qui s'étoient trouvées dans les papiers de *Pompée*, entre lesquels s'en trouvoient plusieurs des principaux sénateurs, il les porta sur la place publique, et les jeta au feu sans les lire. Cette générosité plut tellement au peuple, qu'il avoit d'ailleurs gagné par ses largesses, qu'il le nomma sur-le-champ tribun perpétuel. Le sénat ne mit point d'opposition

à cette faveur, parce que le triumvir déclara solennellement qu'il abdiqueroit son autorité sitôt qu'*Antoine* seroit revenu de son expédition contre les Parthes.

Elle se faisoit avec succès par *Ventidius*, qui vengea *Crassus*, abattit les trophées élevés par les Parthes, après la bataille de Carres, et releva l'honneur des armes romaines. Mais *Antoine* n'avoit aucune part à cette gloire. Il s'amollissoit dans les délices auprès de *Cléopatre*, et filoit pour ainsi dire son ignominie auprès de cette nouvelle omphale. Quand il voulut reprendre la massue, elle fut trop pesante pour ses foibles mains. Entre plusieurs défaites dans lesquelles périt l'élite d'une armée florissante, il eut quelques avantages dont il s'autorisa pour prendre le titre de vainqueur des Parthes. Il se crut aussi arbitre des royaumes, et donna à sa maitresse, outre l'Egypte dont elle jouissoit, toute la Phénicie, Cypre, et une partie considérable de l'Arabie et de la Judée.

Le sénat et le peuple romain furent indignés de ces libéralités, et sur-tout de ce qu'ayant fait *Artabaze*, roi d'Arménie prisonnier par surprise, il en triompha dans Alexandrie : comme s'il

eût envié à Rome le privilège d'être seule la ville des triomphes. Toujours aveuglé par sa fatale passion, il ne tarda pas à faire une nouvelle faute qui redoubla le mécontentement. *Alexandrie* vit dresser dans sa plus belle place un trône d'argent avec deux sièges d'or: l'un pour *Antoine*, l'autre pour *Cléopatre*, et de plus petits sièges pour leurs enfans. Les deux amans y parurent avec les attributs d'*Isis* et d'*Osiris*. Il y proclama plus solennellement *Cléopatre*, reine des pays qu'il lui avoit déjà donnés, lui associa *Césarion*, le fils qu'elle avoit eu de *César*, partagea aux trois enfans qu'il avoit eus d'elle, l'Arménie, la Médie, la Lybie, le pays de Cyréne, tous les pays de l'Asie mineure, depuis l'Euphrate jusqu'à l'Hélespont, la Parthie et toutes les provinces occidentales depuis l'Euphrate jusqu'à l'Indus, lorsque la conquête en seroit faite.

Antoine ne borna pas là ses imprudences. A la sollicitation de *Cléopâtre*, qui craignoit autant les charmes que la vertu d'*Octavie*, il la répudia. La sage Romaine ne se démentit pas dans cette occasion. Son frère lui ordonna de quitter la maison d'un mari qui la traitoit avec tant de mépris. Mais elle le con-

jura de ne point l'obliger à quitter la maison de celui qu'elle vouloit toujours honorer comme son époux, malgré son inconstance; elle y resta, s'appliqua à l'éducation, non-seulement de ses enfans, mais de ceux qu'il avoit eus de *Fulvie.* Les personnes que son indigne époux envoyoit à Rome, étoient sures de sa protection. Elle employoit pour eux tout le crédit qu'elle avoit auprès de son frère, et lorsque comblant la mesure, *Antoine*, dans sa démence, lui ordonna de quitter sa maison, et envoya même des satellites pour l'en chasser de force, si elle résistoit; elle obéit sans se plaindre, et continua de rendre les mêmes services aux créatures de son mari. Elle supplia même son frère de ne point faire la guerre à *Antoine*, pour un affront qui la regardoit elle seule.

En effet, *Octavien*, délivré de *Pompée*, débarrassé de *Lépide*, ne voyoit plus d'obstacle à se rendre seul maître absolu de l'empire que la concurrence d'*Antoine.* Les fautes multipliées de son rival le précipitoient vers sa ruine, et le triumvir de Rome n'oublioit rien de ce qui pouvoit accélérer la chûte de son collègue. L'opinion publique étoit encore de quelque poids. Il la

tourna contre *Antoine*, en faisant, de sa mauvaise conduite, des peintures trop vraies, qu'on répandit avec profusion. Les lettres, les plaintes, les reproches se multiplièrent entre les deux beaux-frères. *Octavien* enleva de force le testament qu'*Antoine* avoit déposé entre les mains des vestales. Il y avoit vu en particulier, avec dépit qu'*Antoine* déclaroit par ce testament, *Césarion* né en légitime mariage de *César* et de *Cléopatre*; que par conséquent l'intention de l'amant de cette princesse, étoit en reconnoissant la légitimité de ce mariage, de faire passer la succession de *César* à celui qui en étoit issu, et d'en dépouiller, lui, *Octavien*, qui n'étoit que neveu. *Octavien* le fit lire en entier dans le sénat, et insista sur les dispositions qui pouvoient choquer la fierté des Romains. Les égards du testateur pour une reine étrangère, les legs de ses biens patrimoniaux aux enfans qu'il avoit eus d'elle, sur-tout la volonté expresse qu'en quelque lieu qu'il mourût, ses cendres fussent portées en Egypte, et réunies à celles de *Cléopatre*. Il fut aussi reproché à *Antoine* d'avoir donné à *Cléopatre* la fameuse bibliothèque du roi de Pergame,

composée de trois cents mille volumes; d'avoir lu des lettres amoureuses sur son tribunal, de s'être levé au milieu d'un plaidoyer important pour suivre l'Egyptienne, de lui avoir marché sur le pied en quittant la table dans une fête solennelle; ce qui avoit été regardé par tous les convives comme un rendez-vous; griefs qui font voir que la dignité des mœurs n'étoit pas encore tout-à-fait oubliée à Rome.

Ces imputations firent tant d'impression, que plusieurs partisans d'*Antoine* l'abandonnèrent, d'autres allèrent le trouver, et le conjurèrent de réformer sa conduite, et d'abandonner *Cléopatre*. Mais toujours maîtresse de son esprit comme de son cœur, elle eut le crédit de lui faire rejetter cet avis prudent, et même de l'engager à éloigner ses amis les plus zélés. Au lieu de ramasser ses troupes, et de fondre en Italie, comme on le lui conseilloit, sur son rival qui n'étoit pas encore prêt, il s'amusoit à Athènes et à Samos à des festins et à des fêtes qui faisoient dire aux spectateurs : « Que feront ils pour « célébrer leur triomphe après la vic- « toire, puisqu'ils se réjouissent si fort « à l'entrée d'une guerre sanglante. »

Elle fut déclarée par *Octavien*, non à *Antoine*, qui en étoit le principal objet, mais à *Cléopatre*, afin de montrer encore quelque ménagement pour son collègue. Cette guerre auroit pu durer long-tems entre deux généraux maîtres de tant de pays qu'ils pouvoient se disputer, si tous deux n'eussent souhaité de la finir, l'un par politique, pour ne pas laisser refroidir l'indignation du peuple romain, l'autre par l'intérêt de ses plaisirs. Ils se cherchèrent donc avec empressement, et comme ils desiroient de se trouver, ils se rencontrèrent bientôt, près du cap d'Actium, chacun avec une armée de terre et de mer.

Les meilleurs officiers d'*Antoine* l'exhortoient à combattre sur terre; mais *Cléopatre*, à qui la mer offroit, en cas de défaite, une retraite plus assurée, l'emporta. Il chargea sa flotte de ce qu'il avoit de meilleures troupes. Un vétéran prêt à s'embarquer lui découvrit sa poitrine et lui dit: « Mon général, que ne « vous fiez vous à ces blessures et à « cette épée, plutôt qu'à du bois pourri. « Laissez la mer à ceux d'Egypte et de « Syrie qu'on a nourri sur cet élément; « mais nous autres Romains, donnez

« nous la terre, où nous sommes ac-
« coutumés à braver la mort et à
« chasser nos ennemis devant nous. »
Le général ne répondit rien. Il s'efforçoit de montrer des espérances ; mais la défiance perçoit à travers son air d'assurance. *L'ame d'un amant*, dit *Plutarque*, *n'est plus la même qui animoit le corps*. Le malheureux *Antoine* n'éprouva que trop cette vérité. Son cœur qui ne s'étoit jamais ouvert à la crainte, se pénétra de la frayeur de *Cléopatre*. Elle fuyoit ; il la suivit sans réflexion, sans songer qu'en se mettant à la tête de ses légions, il pouvoit réparer, sur terre, l'infortune qu'il venoit d'éprouver sur mer.

S'il avoit montré quelqu'énergie, ce qui lui arriva en fuyant, prouve qu'il ne lui auroit pas été impossible de rappeller la victoire sous ses étendards. *Octavien* avoit envoyé, après lui, des vaisseaux légers. *Antoine*, foiblement escorté, se trouvant pressé, ordonne à ses pilotes de les attendre. Ce trait de fermeté fait revirer de bord à toute l'escadre. Un seul vaisseau, commandé par un Lacédémonien, nommé *Euricles*, continue sa route, et aborde fièrement la galère du Romain et le menace de

sa lance. « Qui es-tu, lui crie le triumvir, sans se lever de sa place, où il « étoit tristement assis, qui es tu pour « avoir la hardiesse de me poursuivre « ainsi. — Je suis, répondit le Spar« tiate, *Euricles*, fils de *Lacharis*, que « le bonheur de *César* amène pour « venger la mort de son père. » *Antoine* l'avoit fait autrefois mourir pour piraterie. Le Romain ne daigna pas seulement changer d'attitude. Il baissa la tête, et se rendit à ses rêveries. *Euriclès* passa et alla s'emparer d'un vaisseau dont il préféra la richesse à sa vengeance. Depuis ce moment, jusqu'à la funeste catastrophe des deux amans, presque toutes les actions d'*Antoine* portent le caractère de l'imprudence, d'une espèce d'aliénation, suite d'une passion effrénée, et sont flétris par la stupeur du découragement et une honteuse inertie. En s'ensevelissant dans le tombeau, il survécut dans sa postérité, qui donna des maîtres à l'empire du monde, pendant qu'*Octavien*, dont la la sombre politique n'avoit pu souffrir à ses côtés un collègue sur le trône de l'univers, mourut tout entier, sans enfans héritiers de sa grandeur.

De retour à Rome, il fut honoré de

trois triomphes; dont le dernier présenta les deux fils d'*Antoine* et de *Cléopatre*, et la figure de cette reine piquée au bras par un aspic. Il reçut alors le nom d'*empereur*, non pas dans le sens qu'on lui avoit donné jusques là et qui n'étoit qu'un titre d'honneur, mais dans un sens qui emportoit avec lui l'autorité souveraine. Il accepta aussi le nom d'*Auguste* réservé jusqu'alors aux objets d'un respect religieux. Ensuite il fut question de savoir ce qu'il feroit de son énorme puissance, s'il l'abdiqueroit comme *Sylla*, qui mourut tranquillement dans son lit, ou s'il la garderoit comme *César*, au risque de trouver quelque nouveau *Brutus*. Cette alternative fut discutée en sa présence par ses deux plus chers confidens *Agrippa* grand guerrier, *Mécène* profond politique. L'opinion de ce dernier, qui fut d'avis de garder l'autorité, prévalut.

Ce fut sans doute par ses conseils qu'*Octavien* fit plusieurs réglemens propres à se faire pardonner sa puissance, tels que le partage des provinces entre l'empereur et le sénat. A ce corps pour lequel il marqua toujours beaucoup de déférence en l'asservis-

sant, il assigna les provinces les plus prochaines, comme les plus agréables par leur tranquillité. Mais en prenant pour lui les plus exposées aux attaques de l'ennemi, son but étoit de concentrer en lui, toute la force militaire, puisqu'il n'y avoit de troupes que dans les provinces menacées d'irruption dont il se réservoit le commandement. Il s'appliqua à gagner le peuple et les soldats par des largesses. Les Romains virent avec grand plaisir la ville s'embellir sous sa domination. *Il l'avoit trouvé de briques*, selon son expression, *il la laissa de marbre*. La justice par ses soins s'administra avec équité. *Octavien* parut presque toujours fidèle à la sage maxime que *Mécène* lui avoit proposée pour base de son gouvernement en ces termes : « Vous serez heu« reux dans vos entreprises, et fameux « dans l'histoire après votre mort, si « vous gouvernez les autres comme « vous souhaiteriez d'être gouverné « vous-même. » Aussi, lorsque ce prince plus politique sans doute que sincère, proposa d'abjurer l'autorité et de la remettre au sénat, les pères conscrits après avoir essayé son gouvernement pendant quatre ans, le

prièrent de garder la puissance. *Auguste* eut la modestie de ne l'accepter que pour dix ans; mais elle lui fut toujours redonnée pour dix autres. Ainsi finit la république.

Il en resta cependant toujours le simulacre. Les comices se tinrent comme à l'ordinaire au Champ de Mars. On élisoit les magistrats, mais indiqués auparavant par l'empereur. Les mêmes emplois subsistèrent avec leur pompe, leurs ornemens et leur appareil imposant, mais au fond destitués de toute autorité. Cependant le sénat parut si satisfait de ce qu'*Auguste* lui laissoit, qu'il l'honora du titre de *père de la patrie*. Plein d'égards, ce prince soumit presque toujours ses loix sur le gouvernement, le militaire et les mœurs, à la sanction du sénat. Il eut attention de n'accepter de la flatterie, que les honneurs qui pouvoient lui être utiles. En conséquence, il refusa la dignité de dictateur dont il n'avoit pas besoin, puisqu'il en possédoit la puissance. Mais il reçut le titre de tribun perpétuel qui rendoit sa puissance inviolable, et celui de souverain pontife qui la rendoit sacrée. Ces titres tout respectables qu'ils étoient, pourvoioient moins à sa sureté, que

neuf cohortes composant à-peu près dix mille hommes, qu'on appella depuis *cohortes prétoriennes*. Il les logea dans le voisinage de Rome ; lui et ses successeurs leur donnèrent des priviléges qui intéressoient cette garde à la conservation de leur personne. Cependant elle ne garantit pas *Auguste* lui-même de quelques complots secrets.

Il se montra inexorable dans la punition de la première conspiration tramée par *Murena* et *Cœpion*. Ces chefs y entraînèrent quelques sénateurs mécontens de la réforme qui venoit d'être faite dans leur corps. De mille, l'empereur l'avoit réduit à six cents. On prétend qu'*Auguste* fit mourir plusieurs des sénateurs dégradés qui n'avoient pas trempés dans la conjuration, par la raison *qu'un prince doit se défaire de ceux qu'il a offensés*. Maxime odieuse, mais qui n'est que trop souvent mise en pratique. Il paroît que son caractère le portoit à la sévérité. *Mécène* qui le connoissoit, lui fit une fois à ce sujet une dure leçon. Voyant qu'il se disposoit à condamner des criminels avec une rigueur inflexible, et ne pouvant à cause de la foule approcher du tribu-

nal, il lui jeta un billet où il lut ces mots : « descends de ton tribunal, bou« cher. » *Auguste* se leva sans mot dire, et congédia l'assemblée. La docilité du souverain n'est pas moins admirable que la hardiesse du ministre. Deux autres traits font honneur à son affabilité et à son amour pour la justice. Un simple légionnaire embarrassé dans un procès vint le prier de plaider sa cause. L'empereur lui répondit qu'il étoit trop occupé pour plaider lui-même, mais qu'il lui choisiroit un bon orateur. Cette réponse quoique très-obligeante ne satisfit pas le soldat. Il dit à son général : « Me suis-je battu pour « vous par procureur ? » Approuvant sa franchise, *Auguste* répondit : « Ni « moi non plus, je ne plaiderai point « pour vous par procureur. » Il tint parole, et défendit la cause en personne. Il ne dédaigna pas non plus de porter témoignage en faveur d'un accusé par pure bonté, et sans être réclamé. L'accusateur lui dit brusquement : « Que venez-vous faire ici ? « et quelle raison vous amène dans un « endroit où vous n'êtes pas ni attendu, « ni nécessaire ? « — Le bien public, « repondit-il. » Il ne négligeoit au-

cune occasion de se rendre utile. En refusant la dictature, il agréa la charge de gouverneur de Rome; et la transmit à *Agrippa* qui y donna tous ses soins fort utilement pour la ville. On doit à *Auguste* le Panthéon qui existe encore, et l'abondance des eaux excellentes dont elle jouit jusqu'à ce jour.

Tant d'avantages procurés à Rome, tant par *Octavien* lui-même, que par ses préposés, lui attirèrent l'estime et l'amitié générale; de sorte que dans une maladie dangereuse dont il fut attaqué, la ville éclata en regrets, en gémissemens, fit des prières à tous les dieux de l'olympe. Il faut pourtant distinguer entre la profonde douleur, et les basses adulations du sénat. La politique eut sans doute autant de part aux vœux des pères conscrits pour sa convalescence, qu'aux précautions préposées pour sa sureté, après la conjuration de *Muréna*. Elles consistoient à ordonner que les sénateurs veilleroient tour-à-tour jour et nuit à la porte de son appartement. Pendant qu'on délibéroit, *Labra*, homme de beaucoup d'esprit, fit semblant de dormir, et ronfla même quelques instans. Puis

se réveillant comme en sursaut, il dit: « Ne comptez pas beaucoup sur moi « pour la garde de l'empereur, car je « suis homme à m'endormir, et sû- « rement j'incommoderois beaucoup « plus *Auguste*, que je ne pourrois « lui être utile. » Cette plaisanterie épargna au sénat un décret au moins ridicule. On date de la maladie d'*Auguste*, l'exemption de toute espèce de taxe accordée aux médecins, en reconnoissance de la santé qui lui avoit été procurée par l'un d'entre eux; comme à l'occasion du plaisir que lui avoit fait le jeu de deux comédiens, il les exempta de la peine d'être battus de verges sur le théâtre, lorsqu'ils n'auroient pas contenté le public. Ainsi il eut un soin égal et de ceux qui guérissent les maladies du corps, et de ceux qui remédient à la tristesse de l'a[illegible]. Il mit aussi des bornes à la fureur des combats de gladiateurs, qui étoit portée à un tel excès, qu'ils combattoient par centaines, de sorte que c'étoit un vrai carnage. On vit des jeunes gens des premières familles, et des femmes même, ne pas rougir de descendre dans l'arène.

Pour arrêter le cours des débauches,

des jeunes Romains, et les forcer à se marier, *Auguste* mit une taxe sur les célibataires, permit aux patriciens d'épouser des plébéiennes, et même des affranchies, et fit d'autres réglemens utiles aux mœurs. Mais que font les lois sans l'exemple. Malheureusement *Octavien* n'étoit pas scrupuleux à cet égard. Entre autres désordres, on lui reproche ses habitudes scandaleuses avec *Térentia*, femme de *Mécène*. Il la ménagea assez peu, et se ménagea assez peu lui même, pour la mener dans les camps sans son mari. Les uns disent que cette conduite mit du froid entre le prince et le ministre, les autres que l'époux débonnaire, loin d'être choqué de ce commerce, s'y prêtoit complaisamment. On rapporte qu'étant un jour à table, en tiers avec les amans il fermoit les yeux pour ne les pas gêner. Un esclave s'imaginant qu'il dormoit, crut l'occasion favorable pour voler un vase d'or. Il l'emportoit. *Mecène* l'arrête et lui dit : « coquin, je ne « dors pas pour tout le monde. »

Auguste porta la peine du mauvais exemple qu'il avoit donné à sa cour. *Livie* sa fille, s'abandonna aux désordres les plus honteux, et fut imitée par

une autre *Livie*, fille de la première, qui étoit veuve d'*Agrippa* et femme de *Tibere*. Quand le père fut instruit peut-être le dernier de l'empire, des débauches de sa fille, il la relégua dans une île presque déserte, d'où il lui fut permis de revenir en Italie; mais son père ne voulut jamais la revoir. Dans l'excès de sa douleur, il eut l'imprudence de dévoiler au sénat les turpitudes de sa fille, dans une lettre qui devint publique; faute qu'il n'auroit pas commise, avouoit-il lui-même, s'il avoit eu *Agrippa* et *Mécène*. Ces deux hommes lui furent singulièrement attachés. Aussi les combla-t-il chacun de la manière qui leur convenoit. *Mécène* eut une abondance de richesses qui lui servirent à élever des palais moins somptueux qu'agréables, où il vivoit voluptueusement, avec ses amis et les gens de lettres qu'il protégeoit, qu'il enrichissoit, et qui lui ont fait une réputation immortelle. *Agrippa*, selon son génie, fut mis à la tête des armées de terre et de mer, décoré de grandes dignités, chargé d'administrations pénibles et périlleuses. Il éleva des bâtimens somptueux et grava la gloire d'*Auguste* sur le marbre et l'airain;

qui l'ont transmis à la postérité. L'empereur lui donna sa fille en mariage. Par politique, ou par reconnoissance, il renvoyoit à son beau-père l'honneur de ses conquêtes et de ses victoires. On remarque qu'il eut la modestie de ne pas vouloir accepter de triomphes, et que cette modération, imitée par les autres généraux, qui s'apperçurent sans doute qu'elle plaisoit à *Auguste* rendit plus rare cette éclatante cérémonie.

Ce prince ressentit avec amertume la perte de ces deux amis, dans ses chagrins domestiques. Outre la mésintelligence qui régna toujours dans sa famille, il vit successivement disparoître ses deux petits-fils *Lucius* et *Caius*, enfans d'*Agrippa* et de *Julie*, qu'il avoit adoptés, qu'il regardoit comme les appuis de son trône, et qu'il avoit élevés dans cette espérance. Il en restoit un, nommé *Agrippa Posthumius* qui mérita dès sa jeunesse par ses débauches, la disgrace de son grand-père, et dont *Tibère* n'eut pas de peine à se défaire par la suite. Sur cet heureux *Tibère*, se réunirent non les affections, mais les faveurs d'*Auguste*, par la protection de *Livie*, sa mère,

et par l'empire que cette femme adroite sut prendre sur son mari. On croiroit qu'*Auguste* sentit le joug, et le supportoit quelquefois avec impatience, puisqu'il comptoit sa femme comme sa fille pour les deux tourmens de sa vie. « O! que je serois heureux, disoit-il, « si j'avois vécu sans femme et sans « enfans ». Le chagrin qui le rongeoit devoit être bien vif, s'il savoit ce que tout le monde soupçonnoit, que l'impératrice avoit, par le poison, procuré la mort des héritiers naturels de son époux, afin de leur substituer son cher *Tibère*.

Il étoit comme on doit se le rappeler, fils de *Tibère Néron*, son premier mari. *Drusus*, dont elle accoucha après qu'étant enceinte, elle eut épousé *Auguste*, passoit pour le fils de ce prince. Il est certain que l'empereur avoit pour lui une tendresse paternelle, et qu'il l'associa dans son testament à ses deux petits fils. Son courage et sa capacité lui firent une grande réputation à la guerre. Les sentimens républicains qu'il montroit assez publiquement, lui concilièrent l'amitié des Romains. On étoit assez généralement persuadé que s'il devenoit le maître, il rétabliroit la

république. Sa mort dans laquelle cependant on ne voit rien d'extraordinaire, passa pour n'être pas naturelle, et fut regardée comme une calamité publique. Il s'en falloit bien que *Tibère* mérita les mêmes sentimens. Sa vie, dès son enfance fut enveloppée de ténèbres, il marchoit par des routes obliques et tortueuses, mettant tout son mérite à n'être pas deviné. Rarement, on met tant d'art à se cacher, quand on ne veut faire que le bien. Se défiant de tout le monde, tout le monde se défioit de lui. Aussi, malgré son adresse, essuya-t-il plusieurs disgraces. On le vit après avoir commandé les armées, banni de la cour de son beau-père, aller mener une vie obscure à Rhodes: rappellé ensuite, et mis pour ainsi dire sur les marches du trône par l'adoption à condition d'adopter lui-même *Germanicus*, fils de son frère, *Drusus* et *Agrippa Posthumius*.

L'état chancelant de la famille d'*Auguste*, occasionnoit des réflexions, et les réflexions des projets. Le parti républicain, qui n'étoit pas anéanti, concevoit des espérances, et enfanta la conjuration de *Cinna*, petit-fils de *Pompée*. Plusieurs personnes du pré-

mier rang s'y trouvèrent engagées. L'empereur en fut averti. Cette découverte le jeta dans une grande perplexité. Devoit il encore répandre des flots de sang? étoit-il sûr de pardonner? cette alternative fit la matière d'une conversation animée avec *Livie*, son épouse. On donne à l'impératrice, l'honneur d'avoir déterminé son époux à la clémence. Quand il eut pris ce parti, il appella *Cinna* dans son cabinet, lui nomma tous ses complices, lui prouva qu'il étoit instruit du tems, du lieu, des circonstances convenues entre les conjurés. La foudre tombée auprès de *Cinna*, ne l'auroit pas plus épouvanté. Mais son étonnement fut à son comble, quand *Auguste*, après avoir rappellé à sa mémoire tous les bienfaits dont il l'avoit comblé, lui dit: « Je vous pardonne *Cinna*, et pour « l'amour de vous, à tous ceux que « vous avez engagés dans le complot; « et pour vous prouver que je ne con- « serve aucune inimitié, je vous nomme « consul pour l'année prochaine ». Cette conduite généreuse fit une si profonde impression sur l'esprit de *Cinna*, qu'il resta toute sa vie attaché aux intérêts d'*Auguste* et de sa famille.

Le temple de *Janus* fut fermé deux fois sous son règne, c'est-à-dire que deux fois l'univers connu se trouva en paix. Elle coûta cher aux peuples tourmentés par la République, et qui ne trouverent pas plus de repos sous les empereurs. Témoin les malheureux Espagnols de la Biscaie et de l'Asturie; forcés par *Octavien* lui-même, après Actium, à détruire leurs pays, pour mettre un espace *imperviable* entr'eux et l'esclavage dont le vainqueur les menaçoit. Il réduisit, par ses lieutenans, la Galatie et la Pisidie, en provinces romaines; inquiéta les Arabes, fit poser les armes à *Candace*, reine d'Ethiopie; vit à ses pieds, dans Rome, les ambassadeurs de *Tiridate* et de *Phraate*, celui-ci trop heureux d'obtenir sa protection, en renvoyant le reste des aigles Romaines, et les drapeaux perdus par *Crassus*. *Auguste* posa la couronne d'Arménie sur la tête de *Tigrane*, petit-fils de *Tigrane I*, envoya chez les Germains la terreur sous les étendarts d'*Agrippa*, et sous ceux de *Drusus* le carnage aux habitans du Bosphore. Lui-même porta ce fléau chez les Gaulois et les Liguriens. Aucune guerre ne se renouvella plus souvent sous son règne,

que celle des Germains. Après *Agrippa*, *Drusus* y porta les armes, à *Drusus* succéda *Tibère*. Il y eut des avantages qui lui méritèrent le triomphe. Ce prince, secondé par *Germanicus*, marcha contre les Dalmates et les Pannoniens, revint contre les Germains, qui se vengèrent de leurs défaites sur *Varus*. Rarement les Romains ont essuyé une perte aussi considérable que sous ce général. Il se laissa bloquer dans des bois et des marais. A peine de son armée, qui étoit nombreuse, échappa-t-il quelques cavaliers pour aller porter la nouvelle de son désastre. Les officiers se tuèrent les uns les autres, afin de ne pas tomber entre les mains des vainqueurs. La tête de *Varus* fut envoyée par bravade à l'empereur. Jamais il ne ressentit autant de chagrin d'aucun malheur, que de celui-ci. On l'entendit plus d'une fois s'écrier dans sa douleur : « *Varus* rends-moi mes « légions. »

Cinquante six ans de règne depuis son premier consulat, quarante-trois depuis Actium, soixante et quinze d'âge, et sur-tout l'affoiblissement de sa santé, avertissoient *Auguste* que sa fin approchoit. Il fit donner, par le sénat, un décret conçu en ces termes : « A la réqui-

« sition du peuple de Rome, nous ac-
« cordons à *Caius César Tibérius*, la
« même autorité sur les provinces et
« sur toutes les armées de l'empire ro-
« main, dont *Auguste* jouissoit, et jouit
« encore, et que nous prions les dieux
« de lui conserver encore long-tems. »
Si *Tibère* dut cette association à l'empire, aux sollicitations de sa mère *Livie*, on ne peut disconvenir aussi, que ses talens politiques et militaires la méritoient; et puisque l'état d'infirmité forçoit *Auguste* de prendre un collègue, il ne pouvoit en trouver d'autre dans sa famille. Son petit-fils, *Agrippa Posthumius*, étoit toujours relégué dans l'île de Planésie. La tendresse de son grand-père pensa l'en retirer. Il alla voir, en très-grand secret, ce jeune infortuné. Ils versèrent l'un et l'autre des larmes, et on prétend que la crainte qu'il ne fût rappellé, détermina l'impératrice à hâter la mort de son époux.

Mais qu'est-il besoin de poison pour un corps usé par l'âge, les travaux et la débauche? car *Octavien* n'a pas été exempt de ce dernier défaut, la honte des vieillards immoraux, corrompus dès la jeunesse. Outre le témoignage des historiens, touchant son goût ef-

fréné pour le raffinement dans les plaisirs, l'exil du poëte *Ovide*, relégué pour avoir été témoin involontaire de ses turpitudes, en est une preuve. Il se sentit défaillir, et l'intermittence de cette lampe prête à s'éteindre, donna à l'impératrice, le tems de faire prévenir *Tibère*, qui avoit été renvoyé en Germanie. On ne sait s'il revint assez tôt pour voir son bienfaiteur. Il est seulement certain que la liberté de l'approcher fut quelques jours interdite aux plus intimes amis de l'empereur, sous prétexte d'une tranquillité nécessaire, d'où on a conjecturé que sa mort fut cachée jusqu'à l'arrivée de *Tibère*, ou du moins jusqu'à ce qu'il eût concerté ses mesures.

Tibère. La première action fut l'assassinat d'*Agrippa*, qu'il envoya tuer dans son île de Planésie. Le tribun chargé de ce crime, vint dire publiquement à *Tibère*, que ses ordres étoient exécutés. Celui ci, qui auroit voulu qu'on crût que c'étoit *Auguste* lui-même qui avoit ordonné qu'on égorgeât *Agrippa*, au premier bruit de sa mort, répondit: « Je ne vous ai rien commandé, vous « en répondrez au sénat. » *Crispus*, son confident, qui avoit donné l'ordre de sa part, effrayé du risque d'être

obligé de charger l'empereur, ou de se condamner lui-même, s'adressa à *Livie.* Il lui fit comprendre qu'il seroit très imprudent de divulguer les secrets du palais, les avis des ministres, ou les services de la soldatesque. « *Tibère*, ajouta-« t-il, doit bien se garder d'affoiblir l'au-« torité, en rendant compte de tout au « sénat. Le despotisme est de nature « à ne pouvoir résider que dans la per-« sonne d'un seul. » L'avis fut goûté, et on ne parla plus du meurtre d'*Agrippa.*

Les deux consuls prêtèrent les premiers le serment de fidélité à *Tibère*, et reçurent en son nom, et au nom du sénat, celui de la milice et du peuple. Il affecta de commencer toutes les fonctions publiques par le ministère des consuls, comme si l'ancienne république eût toujours subsisté, ou comme s'il eût été incertain s'il devoit accepter l'empire. L'édit par lequel il convoqua le sénat, étoit court et conçu en termes modestes. Il y disoit qu'il n'usoit de ce droit, qu'en vertu du pouvoir de tribun, dont *Auguste* l'avoit revêtu. Cet humble langage ne l'avoit pas empêché dès qu'*Auguste* fut mort, de donner le mot aux cohortes prétoriennes

d'aller au sénat environné de gardes, et d'écrire aux armées, comme venant de succéder à l'empire. Son but étoit de s'assurer avant tout de la fidélité des troupes répandues en différentes provinces. Il craignoit qu'elles ne se déclarassent pour *Germanicus* son neveu, qui commandoit alors une grande armée en Allemagne.

Quand les pères conscrits lui offrirent l'autorité souveraine, il feignit de n'en pas vouloir, quoiqu'il s'en fût déjà emparé. Il commença un fastidieux discours sur la grandeur de l'empire romain, et son incapacité. « Il n'y avoit, « dit-il, que le génie du divin *Auguste* « capable de remplir un pareil emploi. « Pour moi, la part que j'ai eu avec lui « au gouvernement, ne m'a que trop « appris de combien de difficultés et « de dangers, la puissance souveraine « est environnée, puisque la ville est « peuplée d'un si grand nombre de ci- « toyens illustres, il n'est pas juste de « me charger seul du fardeau. » Cette harangue hypocrite fut suivie par des actions qui ne l'étoient pas moins. Plusieurs sénateurs se jetèrent à ses pieds, et le conjurèrent les larmes aux yeux de prendre les rênes du gouvernement, que lui seul étoit capable de tenir. « Il

« m'est impossible, répondit-il, de gou-
« verner le tout, mais je me chargerai
« de la partie qu'on voudra m'assigner.
« Nommez-là, dit brusquement *Gallus*;
Tibère pris au mot sentit sa faute, il
resta un moment interdit, et répartit ;
« La bienséance ne me permet ni de
« choisir, ni de rejeter rien, puisque
« j'aimerois mieux être dispensé du
« tout. »

Il étoit ému. *Gallus* s'en apperçut, et crut l'appaiser par une protestation, qu'il n'avoit point eu par sa proposition dessein de diviser l'empire; mais au contraire de prouver par la difficulté de le partager, qu'il étoit indivisible. Ce raisonnement alambiqué ne fit point honneur à *Gallus*, et ne satisfit pas *Tibère*, qui se vengea dans la suite, de tous ceux qui avoient trop démêlé ses finesses. Il pardonna plutôt à ceux qui lui parlèrent franchement. L'un lui dit:
« Il en est qui exécutent avec lenteur
« ce qu'ils promettent promptement;
« mais vous promettez lentement, ce
« que vous avez déjà exécuté. Un
« autre: acceptez l'empire ou déclarez
« nettement que vous n'en voulez pas. »
Il termina enfin cette comédie en disant : « J'accepte l'empire et je le gar-

« derai, jusqu'à ce que vous jugiez « vous-mêmes pères conscrits suivant « votre prudence, qu'il sera tems que « je me repose dans ma vieillesse. » Il Il avoit alors cinquante-six ans. Un de ses premiers soins fut de priver *Julie* son épouse de la modique pension que son père lui avoit laissée. Elle mourut réellement de misère. Il fit aussi périr quelques-uns de ses amans, que le père malgré son indignation avoit épargnés. La clémence d'*Auguste* dans ses derniers tems, fit dire « qu'il auroit été à « souhaiter qu'il ne fût jamais né, ou « qu'il eût été immortel. » A sa mort les regrets prévalurent, et les républicains eux-mêmes consternés par les premières actions de son successeur, pleurèrent sincèrement celui qui les avoit asservis.

Tibère demanda pour *Germanicus*, son neveu, au sénat la puissance proconsulaire. On croit que par cette dignité, il avoit dessein de s'attacher ce prince, que ses grandes qualités et son caractère aimable rendoient l'idole du peuple et de soldats. *Drusus* son fils ne possédoit pas à un même degré les qualités propres à captiver les cœurs et se concilier l'estime. Deux révoltes

arrivées au commencement du règne de *Tibère*, mirent à l'épreuve les talens de ces deux princes. La première de trois légions en Pannonie fut provoquée par un simple soldat nommé *Percennius*, autrefois chef de farceurs et discoureur insolent. L'espèce d'éloquence qu'il avoit acquise dans sa première profession, lui servit à débaucher peu-à-peu ses camarades. Dans ses entretiens nocturnes, il leur prêchoit l'insubordination, l'égalité avec leurs chefs, attraits toujours puissans pour la multitude; et dans le pouvoir qu'il leur conseilloit d'usurper, il leur faisoit voir les richesses et le repos juste récompense de leurs travaux.

Le mal s'accrut par la négligence de *Blesus* leur général. Aux propos insolens succédèrent des violences contre les tribuns qui vouloient ramener les soldats à leur devoir. Des châtimens imprudemment employés par *Blesus*, ne font qu'irriter les esprits, et augmenter le désordre. Les soldats courent en foule à la prison. Ils forcent les portes, les fers des criminels sont rompus, et désormais les rebelles font cause commune avec les scélérats coupables de crimes capitaux. Un autre simple soldat

nommé *Vibulenus*, met la vie du général en danger. Il s'élève sur les épaules de ses camarades en face du tribunal. De cette espèce de tribune il s'écrie : « Vous venez de rendre la respiration « et le jour à des mourans ; mais qui « rendra la vie à mon frère? Il venoit « envoyé par l'armée de Germanie se « concerter avec vous sur nos intérêts « communs ; *Blesus* l'a fait égorger la « nuit dernière par les gladiateurs qu'il « tient auprès de sa personne, et qu'il « arme pour massacrer les soldats. « Réponds, *Blesus ;* où as-tu jeté son « corps? Rends-le moi. Les ennemis « même ne refusent pas la sépulture. » Cette insolente apostrophe alloit avoir pour *Blesus* les suites les plus funestes, lorsque quelqu'un encore sensible à la justice, put se faire entendre, et prouva que *Vibulenus*, l'impudent *Vibulenus*, n'avoit jamais eu de frère.

La calomnie tomba, mais le calomniateur ne fut pas puni, et la révolte n'en continua pas moins. Elle étoit à son comble, quand *Drusus* arriva avec une escorte de gens d'élite, une grande partie de la cavalerie prétorienne, et les plus braves des Germains qui composoient la garde de l'empereur, et un

conseil de personnes prudentes, d'anciens militaires estimés des soldats, pour diriger le jeune prince dans cette occasion délicate. Mais que pouvoient la force et la sagesse contre trois légions bien armées et emportées par une espèce de vertige? Elles reçurent le fils de l'empereur avec un air équivoque. Elles s'étudioient à montrer de la tristesse, mais leurs visages annonçoient plutôt de la mutinerie. Elles s'assurèrent des portes, mirent en faction des corps de troupes. Le reste vint se placer devant le tribunal.

Après avoir eu beaucoup de peine à obtenir silence, *Drusus* leur lit une lettre de l'empereur qui leur demandoit quel étoit le sujet de leurs plaintes. Il leur disoit que quand il le sauroit, il le communiqueroit au sénat, et leur feroit rendre justice. « Quoi! s'écrient-« ils tous, consulte-t-on quand il faut « nous battre de verges, nous déchirer « de coups, ou nous mener à l'ennemi? « Et quand il faut nous distribuer des « récompenses, ce sont toujours des « avis à demander »? La fureur s'empare de cette soldatesque, ils poussent des hurlemens, courent en insensés dans le camp, frappent indistincte-

ment les officiers, ceux même qu'ils avoient jusqu'àlors le plus respectés. Le jour se passe dans ce tumulte, et la nuit faisoit craindre de plus grands succès, lorsque la lune dans un ciel clair et serein, s'obscurcit et refuse sa lumiére. Cette éclipse dont les soldats ignoroient la cause, les frappe de terreur. Ils la regardent comme un châtiment des Dieux. *Drusus* et son conseil profitent du premier moment de consternation : ils font prendre et décapiter les deux chefs *Hercennius* et *Vibulenus*. Les autres principaux auteurs de la révolte furent massacrés par les soldats eux-mêmes. On n'eut pas de peine à séparer les trois légions l'une de l'autre. Elles furent envoyées dans des quartiers éloignés, où il fut aisé d'étouffer ce qui pouvoit rester encore en elles de germe de rebellion. *Drusus* alla lui-même informer *Tibère* du succès de sa commission, dont il eut l'obligation au hasard, ayant su en profiter.

Aux objets de plaintes qui avoient causé ou prétexté la révolte des légions de Pannonie, savoir la dureté du service, et le refus ou délai de récompenses, se joignoit dans les armées de Germanie un esprit d'ambition, une

prétention déjà assez développée de disposer de l'empire. Elles sentoient leur force. Divisées en deux corps nombreux sur le Haut et le Bas-Rhin, chacune avoit un général, mais subordonnés l'un et l'autre à *Germanicus*, petit neveu d'Auguste, adopté par *Tibère*. L'opinion s'étoit répandue que ce jeune prince se verroit volontiers porter sur le trône : c'est pourquoi les deux armées n'eurent aucune crainte, quand elles apprirent que des Gaules où il levoit les tributs, il venoit pour réprimer la révolte, qui commença chez elles comme toutes les autres, par le relâchement de la discipline, l'oisiveté des camps, et les discours des raisonneurs.

Arrivée à l'armée du Bas-Rhin commandée par *Cecina*, *Germanicus* trouve les légions en pleine rebellion; mais sur-tout les vétérans autrefois modèles d'obéissance, paroissoient les plus aigris. Ils parloient de leurs trente années de service, conjuroient le prince de soulager leurs fatigues, de leur accorder une retraite à l'abri de la mendicité; et afin qu'il ne pût pas alléguer l'impuissance de les satisfaire, ils le pressent d'accepter l'empire, et lui

déclarent qu'ils sont prêts à le soutenir. A cette proposition, le prince se jette à bas de son tribunal, comme si elle l'eût rendu complice de la révolte, et veut sortir du camp. Les soldats s'y opposent les armes à la main, et le menacent de le tuer, s'il ne remonte. Il tire son épée, et s'écrie : « Je mourrai « plutôt que de trahir mon devoir. » Déja il en tournoit la pointe contre sa poitrine ; les uns le retiennent, les autres lui crient de frapper. Dans ce tumulte, ses amis l'enlèvent et l'emportent dans sa tente.

Moyennant des lettres supposées de *Tibère*, qui adoucissoient la honte d'une condescendance déshonorante, *Germanicus* accorda aux légions une partie de ce qu'elles demandoient. Il fut obligé de vuider sa propre bourse, et d'épuiser celle de ses amis pour les satisfaire. Elles se laissèrent ensuite docilement conduire par *Cecina* dans leurs quartiers d'hyver.

L'épidémie de la révolte se répandoit. Des légions en garnison vers la Frise se soulevèrent ; peut s'en fallut qu'elles ne massacrassent *Mennius*, leur commandant, qui avoit voulu les contenir. Il se sauva, mais il fut décou-

vert dans sa retraite. Tiré violemment de son asile par ces furieux, il leur arrache l'étendard, le tourne vers le camp. « Ce n'est pas moi, s'écrie-t-il, que « vous trahissez, c'est *Germanicus*, « votre général, c'est *Tibère* votre « empereur ». Il ajoute d'une voix ferme : « Quiconque s'écartera de la « marche, sera traité comme déser- « teur ». La rage dans le cœur, ils se « laissent ramener tous au quartier, voulant désobéir et ne l'osant pas.

Après avoir pacifié par ses largesses l'armée du Bas-Rhin, *Germanicus* tourna ses pas vers celle du Haut-Rhin, commandée par *Caius Silius*. Il avoit avec lui *Agrippine* sa femme, alors enceinte, un jeune enfant, et beaucoup de dames de la première distinction, épouses des principaux officiers de l'armée. La révolte parut après les premiers éclaircissemens, portée à un point de fureur qui ne permettoit pas d'y exposer des personnes si chères. Toutes refusoient d'abandonner leurs époux. *Agrippine* s'attachoit à *Germanicus*. A travers ses sanglots, on entendoit percer ces mots : « Je descends du divin « Auguste, j'ai hérité de sa constance, « je serai intrépide dans le danger ».

Cependant il fallut se séparer. Les adieux touchans de tant de personnes arrachées des bras l'une de l'autre, attirérent un grand nombre de soldats. Le spectacle de la femme de leur général, fuyant l'armée de son époux, portant dans ses bras un enfant en bas âge, suivie des femmes de ses amis éplorées comme elle, toucha les légions.

Germanicus profite de ce moment de sensibilité, il leur parle, les prie, leur fait des reproches. Ils s'ébranlent, reconnoissent leur tort, demandent grace, qu'*Agrippine* revienne, qu'on leur rende leur nourrisson, qu'on ne leur enléve pas ces enfans conçus et nés dans leur camp; sur tout qu'on ne leur fasse pas l'affront de les donner en otage aux Gaulois, chèz lesquels ils alloient se retirer. *Germanicus* leur fait entendre que le pardon est entre leurs mains. Aussi-tôt ils courent saisir les plus factieux, et les traînent chargés de chaînes devant *Cetronius*, lieutenant de la première légion. Les légionnaires étoient assemblés l'épée à la main. Un tribun leur montroit l'accusé placé sur le haut du tribunal, si on le proclamoit coupable, on le précipitoit, et il étoit aussi-tôt massacré. Il sem-

bloit au soldat, en faisant couler le sang de ces malheureux, qu'il effaçoit son propre crime. Comme les plaintes contre les centurions avoient été vives, et paroissoient fondées, *Germanicus* en fit la revue. Chacun d'eux cité l'un après l'autre, déclaroit son nom, son pays, ses années de service, ses actions mémorables, les distinctions qu'il avoit obtenues. Ceux dont les talens et l'intégrité obtenoient le suffrage public, furent retenus dans leurs emplois, ou promus à des grades plus élevés. On cassa ceux qui étoient convaincus d'avarice, de cruauté, ou d'autres vices.

Quelques-unes des légions du Bas-Rhin, appaisées par l'argent de *Germanicus*, conservèrent dans leurs corps des principes de révolte qu'elles firent éclater. *Cecina* en donna avis à *Germanicus*. Il répondit qu'il partoit avec les légions purifiées par la punition de leurs traîtres, et qu'il extermineroit cette horde de rebelles. *Cecina* montra cette terrible lettre aux officiers chargés des aigles et des drapeaux, et aux soldats les plus zélés pour leur devoir, et leur dit: « Il y va de votre vie. « En tems de paix, on discute les affai« res, on décide suivant le mérite,

« mais la guerre immole l'innocent « avec le coupable ». Ces officiers sondent ceux qu'ils jugeoient propres à entrer dans leurs vues. De l'aveu de *Cecina*, ils conviennent qu'ils fondront l'épée à la main sur les plus scélérats et les plus factieux, et qu'ils ne feront grace à aucun. On avoit mangé la veille aux mêmes tables, on avoit passé la nuit ensemble, occupé la même tente, et à l'aube du jour des clameurs se font entendre. On se lance des traits; on se charge à coups d'épées. Le sang coule. Aucun officier ne paroît pour mettre un frein à la fureur du soldat. Tous les proscrits sont égorgés. *Germanicus* en arrivant, est témoin de cet affreux spectacle. « Hélas ! dit-il, ce n'est pas un remède c'est une boucherie ». Après ces exemples, bien imprudent qui compte sur la protection d'une multitude qu'il a révoltée.

On blama *Tibère*, de n'être pas allé lui-même appaiser les légions, comme avoient fait *César* et *Auguste* en pareilles circonstances. Il feignit d'en avoir le dessein, fit travailler à ses équipages, préparer des vaisseaux, choisit ceux qui devoient l'accompagner, et tantôt prétextant la rigueur de la sai-

son, tantôt des affaires, il trompa d'abord les politiques, ensuite la ville, et fort long tems les provinces. Mais il crut plus sage de confier cette commission à ses deux fils, que de compromettre de prime-abord la majesté impériale. Si les mutins résistoient à *Germanicus* ou à *Drusus*, *Tibère* étoit encore à tems de les adoucir ou de les dompter; mais lorsqu'ils auroient méprisé l'empereur en personne, quelle ressource y substituer?

A peine la sédition étoit calmée, que le soldat dans la fureur qui l'agitoit encore, est saisi du desir de voler à l'ennemi. C'est l'unique moyen d'expier tant de meurtres. Ses mains sacriléges ont trempé dans le sang de ses frères, il n'appaisera leurs mânes, qu'en recevant d'honorables blessures. *Germanicus* seconde cette ardeur; il jette un pont sur le Rhin, attaque les Germains, que la connoisssance de la révolte retenoit dans la sécurité, et en fait un grand carnage. Plusieurs peuples se réunirent envain pour lui fermer la retraite, il échappa à leurs piéges et à leurs efforts. Cette expédition fut conduite avec tant de sagesse et de valeur, qu'elle fit voler jusqu'à Rome la gloire

du général, et causa beaucoup de jalousie à *Tibère.*

Il avoit d'autant plus de tort de se laisser ronger, par cette passion, qu'il jouissoit alors d'une réputation personnelle assez bien méritée. Il faisoit paroître une grande aversion pour les honneurs extraordinaires, marqués par des statues qu'on prétendoit lui élever. S'il en souffroit dans les temples, ce n'étoit que comme ornemens, et non au rang de celles des dieux. Il rejetoit les titres trop pompeux et les flatteries, toléroit au contraire les railleries et les écrits piquans. « Dans un ville libre, disoit-il, « les pensées et les langues des habi- « tans doivent être aussi libres. » Le sénat ayant demandé la permission de rechercher les auteurs de quelques satyres contre lui, et de leur faire leur procès, il répondit : « nous n'avons « pas le loisir de nous amuser à de « pareilles bagatelles. *Si* vous ouvrez « une fois la porte à ces sortes d'infor- « mations, vous n'aurez autre chose à « faire, car sous ce prétexte, chacun « se vengera de ses ennemis, en les « dénonçant comme auteurs de li- « belles. »

Dans le sénat il souffroit d'être con-

tredit, parloit respectueusement de tous les sénateurs, se levoit devant les consuls au théâtre, leur faisoit place dans les rues. Il se montroit fréquemment aux tribunaux, pour rappeller aux juges la sainteté de leurs fonctions. Le luxe des meubles et des repas trouva en lui un censeur sévère. Il donnoit lui même l'exemple de la frugalité. Il chassa de la ville des jeunes patriciens, et des femmes de qualité, dont les mœurs ne répondoient pas à leur naissance. La police domestique lui parut mériter son attention, comme un moyen d'arrêter les désordres dans leur principe. Il fit revivre à ce sujet une loi qui autorisoit les parens à punir leurs filles même mariées, quand par leur mauvaise conduite, elles déshonoroient leurs familles. Il fut si sévère à cet égard, qu'il défendit jusqu'aux baisers, qui, suivant l'usage, se donnoient pour s'entre saluer. Il marquoit une louable répugnance à charger le peuple de nouveaux impôts. « Un bon berger, disoit-il, doit tondre « ses brebis et non les écorcher.» Ainsi « se comporta *Tibère*, jusqu'à ce que « sa puissance fût affermie. »

ROME EMPIRE.

Germanicus faisoit toujours la guerre en Germanie. Il se trouvoit en tête un adversaire digne de lui dans la personne d'*Arminius*, qui avoit causé la défaite de *Varus*, en l'entraînant dans les forêts marécageuses où il périt. Le général romain se proposa comme une action propre à l'illustrer, la vengeance de son prédécesseur. Il pénétra dans les mêmes forêts, où il détruisit les trophées déshonorans pour les Romains, ramassa les ossemens épars, tristes restes des légions, et leur donna la sépulture avec toutes les cérémonies consacrées par la religion. Dans un des combats qu'il fallut livrer pour arriver à ce camp funèbre, il fit prisonnière la femme d'*Arminius*, fille d'un roi très attaché aux Romains. Elle avoit épousé ce prince malgré son père, et avec lui ses sentimens contre les dévastateurs de son pays. Son malheur, quand elle parut devant le vainqueur, ne lui arracha pas une larme. Sans s'abaisser à demander grace, elle croisoit les bras sur sa poitrine, et regardoit son sein, moins occupée à ce qu'il paroissoit de son sort, que de celui de l'enfant dont elle étoit enceinte, et qui

alloit naître dans l'esclavage. *Germanicus* dut être touché, s'il se rappella en ce moment la tendre *Agrippine*, qu'il avoit vu fuir dans le même état.

Cette princesse vivoit dans les camps, et partageoit avec lui principalement sa sollicitude pour les soldats. Elle visitoit les malades et les blessés, s'entretenoit familièrement avec eux, leur distribuoit des habits, de l'argent et toute sorte de secours. « Tant de soins ne « sont pas sans des vues secrètes, disoit « *Séjan*, le plus intime favori de *Ti-* « *bère*, au prince ombrageux. Ce n'est « point contre l'étranger qu'on cher- « che à gagner le soldat par des lar- « gesses. *Agrippine* a déjà donné plus « d'une preuve de ses vues ambitieuses, « en portant de tente en tente le fils du « général, vêtu comme un simple sol- « dat, et en voulant qu'il fût appellé « *César Caligula.* » Ce mot désignoit une chaussure militaire des Gaulois que le jeune prince portoit, et ce nom lui resta.

On remarque que *Tibère* se montra plus méchant à mesure que *Séjan*, son ministre, prit plus d'empire sur lui. A travers la gaze légère de quelques actions estimables, comme de la bienfai-

sance pour le peuple, des gratifications aux troupes, des générosités à des pauvres sénateurs, on appercevoit un fond de caractère sombre et *haineux*, qui lui attira des railleries. Il commença à ne les plus prendre avec insouciance comme autrefois. L'empereur fit revivre la loi de *lèse majesté*. Dans le tems de la république, elle n'avoit lieu « que quand quelqu'un donnoit at-« teinte à la majesté du peuple romain, « en livrant une armée, en soulevant « le peuple, en administrant mal la « république. » On punissoit les actions jamais les paroles. *Auguste*, le premier, étendit cette loi qui emportoit peine de mort aux auteurs des libelles diffamatoires. Elle avoit été donnée pour réprimer l'impudence de *Cassius Severus*, qui s'étoit permis de flétrir, par des satyres, des hommes et des femmes du premier rang. *Tibère*, piqué de certains vers et autres écrits anonymes répandus dans le public contre son orgueil, sa cruauté et sa mésintelligence avec sa mère, jugea à propos de renouveller cette terrible loi. On vit alors commencer les délations, mettre en justice des chevaliers, des sénateurs, pour avoir mal parlé de l'empereur. Un sénateur fut traduit devant le tri-

bunal pour avoir profané une statue d'*Auguste*, en la mettant en vente avec ses meubles. Les juges étoient embarrassés, ils firent demander à *Tibère*, s'il falloit rendre des jugemens en vertu de cette loi. Il répondit sèchement : *On doit observer toutes les lois.*

Ce n'étoit pas un prince avec lequel on pût se permettre de sortir du sérieux. Il n'avoit pas encore payé les legs faits par *Auguste* au peuple romain. Un plaisant voyant passer un enterrement, s'approche du cercueil, fait semblant de parler à l'oreille du mort, puis lui dit tout haut : « Souvenez-vous aussi de « faire savoir à *Auguste* que les legs « qu'il a faits au peuple romain ne sont « pas encore payés. » L'empereur instruit de cette raillerie, fait venir le mauvais plaisant, lui paye sa part du legs, et ordonne qu'on le mette à mort sur-le-champ. « Qu'il aille, dit-il, trouver « *Auguste*, il lui donnera lui-même « des nouvelles plus fraîches que celles « qu'il lui a fait porter par le mort. » Peu de jours après, il paya tous les legs au peuple.

Le goût effréné pour les spectacles, cause ou suite de la corruption des mœurs, éclatoit chez les Romains avec

une espèce de fureur. La ville se divisoit en partis qui protégeoient tel ou tel acteur. On en venoit quelquefois aux mains, et on changeoit le théâtre en champ de bataille. Des officiers, des soldats, chargés de la police, avoient été blessés et tués dans ces occasions. C'étoit la rivalité des acteurs eux-mêmes qui donnoit lieu à ces querelles sanglantes. Pour les contenir, il fut agité dans le sénat si on abrogeroit la loi d'*Auguste*, qui exemptoit les comédiens de la peine d'être battus de verges. Par considération pour *Tibère,* qui montroit du scrupule à enfreindre les ordonnances de son prédécesseur, l'exemption par lui accordée ne fut pas révoquée; mais on fit des réglemens qui seront jugés sévères par les personnes dont les habitudes s'écartent peu de celles qu'on proscrivit. Il fut défendu aux sénateurs d'entrer chez les pantomimes, et aux chevaliers romains de leur faire cortége dans les rues. Il ne leur fut plus permis de représenter ailleurs que sur le théâtre public. On voulut par là réprimer l'empressement des Romains les plus distingués à faire leur cour aux comédiens, pour en obtenir des spectacles particuliers. Les choses en étoient venues

au point, que les nobles les visitoient assiduement, les accompagnoient partout, vivoient avec eux, d'où on les appelloient les *esclaves pantomimes*. Enfin, on diminua leur salaire. Ce décret fut porté, dit-on, « afin d'humilier « leur orgueil, et de réprimer l'insolence « que les honneurs et les richesses « ne manquent pas de produire « dans les gens de cette espèce. » Il y eut aussi des règles de bienséance prescrites aux spectateurs sous des peines sévères.

Quoique nourrissant au fond du cœur la haine contre *Germanicus*, *Tibère* le fit nommer par le sénat, *empereur*, et confirma les graces qu'il avoit accordées aux soldats. Ces marques d'approbation encouragèrent le général à de nouvelles entreprises en Germanie. Il entama cette province par les côtes maritimes. *Arminius* se présenta encore pour la défendre, se battit en désespéré, mais eut de nouveau la douleur de voir le grand nombre céder à la discipline. *Germanicus* courut aussi de grands dangers. Le flux et reflux de l'Océan dont la Méditerranée ne lui avoit donné qu'une foible idée, le surprit. La mer orageuse sur ces côtes,

se souleva comme pour défendre le pays qu'elle entouroit. Une tempête assaillit la flotte, forte de mille vaisseaux. On fut obligé de jeter à la mer chevaux, bêtes de somme, bagages, armes même, pour soulager les vaisseaux. Les uns furent engloutis, les autres jettés sur des îles inhabitées, où les soldats n'eurent pendant plusieurs jours, de nourriture que les corps des chevaux poussés par les vagues sur le rivage. A force de peines et de soins, *Germanicus* ramassa ses troupes, et les ramena victorieuses, mais diminuées, harassées, dénuées d'armes et d'habits. Cependant, des succès si chèrement achetés, excitèrent encore la jalousie de *Tibère*. Il craignoit la réputation qu'ils donnoient à ce prince. Son rappel à Rome fut décidé. Sur ce que *Germanicus* lui remontra que les affaires n'étoient pas encore terminées en Germanie, il répondit : « S'il « faut continuer la guerre, laissez-en « la gloire à *Drusus*, votre frère, il « ne peut mériter le titre d'empereur, « ni recueillir quelques lauriers qu'en « Germanie, puisque l'empire n'a pas « d'ennemis ailleurs. » Il fallût obéir à un souverain dont les insinuations

étoient des ordres, comme la disgrace dont il frappoit quelqu'un étoit un arrêt de mort.

Libon, un de ses proches parens, en fit la triste expérience. C'étoit un jeune homme fort riche, plus étourdi que méchant, donnant dans les rêveries des devins et des astrologues. Ils flattèrent sa vanité, en lui persuadant qu'arrière petit-fils du grand *Pompée*, né d'une famille si illustre, il pourroit aussi bien occuper le trône impérial que le fils de *Tibère Néron*. Ils lui firent voir sa future grandeur dans les prophéties qu'ils forgèrent, dans les oracles de ses ancêtres, dont ils lui faisoient apparoître les ombres qu'ils évoquoient. Tout en le séduisant, ils étoient ses délateurs, et venoient instruire *Tibère* de toute sa conduite. Il auroit pu sauver *Libon* en arrêtant ses égaremens; mais il aima mieux les savoir et le perdre. Des sénateurs se chargèrent du personnage odieux d'accusateurs, et furent assez peu délicats pour partager ses biens quand il fut condamné. *Tibère* leur conféra sans formalité, les magistratures qu'ils desiroient en récompense de leur complaisance. Argent et honneur, moyens in-

faillibles de multiplier de pareils monstres. A cette occasion, les astrologues, mathématiciens et magiciens furent chassés d'Italie.

Un simple esclave nommé *Clémens*, donna vers ce tems des inquiétudes à l'empereur : il avoit appartenu à *Posthumus Agrippa*. A la nouvelle de la mort d'*Auguste*, il s'embarqua pour l'île de Planésie, dans le dessein de sauver son maître, et de le mettre sur le trône. La lenteur du bateau qu'il fut obligé de prendre, le fit arriver trop tard. Comme il ressembloit beaucoup à *Agrippa*, il prit pour lui-même la résolution qu'il avoit formée pour le prince, inventa une fable vraisemblable de l'évasion de *Posthumus*, lorsqu'il avoit été poursuivi par les assassins, se donna pour lui et se fit croire, ou parut être cru par beaucoup de personnes de la première distinction, qui n'auroient pas mieux demandé que d'être débarassées de *Tibère*, de quelque manière que ce fût. Elles aidèrent cet aventurier de leurs conseils et de leur argent. Le parti grossissoit. *Tibère* craignant l'éclat, chargea les assassins même du véritable *Agrippa*, de le défaire du faux. Ces satellites firent plus

qu'il n'espéroit, ils le surprirent et l'amenèrent en vie à l'empereur. Il lui demanda : « Comment es-tu devenu « *Agrippa* ? Comme tu es devenu « empereur, répondit l'audacieux *Clémens* ». *Tibère* le fit tuer secrétement; et il n'en fut plus parlé.

Le peuple s'occupoit alors du triomphe de *Germanicus*, qui fut de la dernière magnificence. Outre les captifs, les dépouilles et la femme d'*Arminius*, tenant son fils dans ses bras, on y vit les représentations des montagnes, des fleuves et des combats. La beauté frappante du vainqueur, ses trois fils, *Néron*, *Drusus Caius*, et ses deux filles *Agrippine* et *Drusille* dont le char étoit rempli, rendoient le spectacle encore plus interressant. Pour qu'il ne manquât rien à la solennité, *Tibère* fit distribuer de l'argent au peuple et aux soldats au nom de *Germanicus*. Tant de démonstrations d'amitié inspiroient une frayeur secrète à bien des gens. On se rappelloit avec inquiétude que la faveur du peuple, pour *Drusus* son père, n'avoit pas eu d'heureuses suites; que *Marcellus* son oncle, les délices de Rome, avoit été enlevé à la fleur de son âge; et que tout ce que les Ro-

mains aimoient, sembloit être destiné à avoir une durée courte et malheureuse.

Cette triste fatalité ne se réalisa que trop. Après son triomphe, *Germanicus* fut encore en Asie. Ce commandement promettoit plus d'honneurs, qu'il ne faisoit envisager de travaux. Il ne s'agissoit que de parcourir ces riches et belles contrées, en distributeurs des graces, donner à un prince, des provinces, ceindre la tête de l'autre du bandeau royal, créer des privilèges, ou rétablir les anciens, proclamer la paix, semer l'abondance. *Germanicus* répandit ses bienfaits avec des graces qui leur donnoient un nouveau prix. *Tibère* avoit détaché de ce gouvernement, la Syrie qu'il donna à *Calpurnius Pison*, d'une des plus illustres familles de Rome, époux de *Plancine*, qui ne cédoit pas à son mari en noblesse, non plus qu'en fierté; propres par conséquent l'un et l'autre à être opposés à *Germanicus* et à *Agrippine*, pour resserrer l'autorité qu'ils voudroient prendre, et balancer les prérogatives du rang. On croit qu'en effet *Tibère* eut ce dessein dans le choix du gouverneur de Syrie. Si telle fut son

intention, *Pison* et sa femme y répondirent parfaitement. L'un gagnoit les troupes par argent et carresses; passoit tout au soldat: la fainéantise dans les camps, la licence dans les villes, les courses et le libertinage dans les campagnes. Il blâmoit ouvertement le général, n'en parloit qu'avec dédain et mépris. Sa femme affectoit en toute occasion, au moins l'égalité avec *Agrippine.* Ces procédés furent portés à un tel excès, qu'on crut assez généralement que les coupables avoient des ordres secrets de *Tibère.*

La patience de *Germanicus* donna un air de probabilité à ces soupçons, d'autant plus qu'on ne pouvoit douter que ce prince ne fût sensible aux attaques des deux époux. Il tomba malade et de ce moment il se crut empoisonné. Il guérit cependant; mais une nouvelle rechûte le mit dans un plus grand danger, qu'il augmenta encore par la ferme persuasion du poison. Il ne s'en cacha pas, le certifia à ses amis, et les supplia de le venger. « Portez, dit-il, mes « plaintes au sénat, réclamez la justice « des lois. Montrez au peuple romain « la petite fille d'*Auguste*, la veuve de « *Germanicus.* Présentez lui nos six

« enfans. Si on feint des ordres crimi-
« nels, le public ne les croira pas. On
« ne pardonnera pas à ceux qui s'en-
« prévaudroient ». Ces derniers mots prouvent que le mourant n'étoit pas sans soupçon, que ses ennemis pourroient s'excuser sur des ordres et être protégés.

La moitié de ce qu'il avoit prévu arriva. Mais on doit dire auparavant, que jamais deuil ne fut plus sincère, mieux exprimé, plus universel, que celui qu'excita la mort de ce prince. Il l'avoit prédit et s'en étoit expliqué en ces termes, qui notent toujours en quelque façon *Tibère*, et indiquent les coupables. « Ceux que mes espérances,
« les liens du sang, ou la jalousie même
« ont pu rendre attentifs à mon sort,
« verseront des pleurs sur un prince
« autrefois comblé de gloire, échappé
« de tant de combats, pour succom-
« ber sous les intrigues d'une femme.
« Les inconnus même pleureront *Ger-*
« *manicus*. » Les ennemis, ceux qu'il avoit vaincus, donnèrent à sa mémoire des témoignages de douleur et d'estime. Par tout on éleva à sa gloire des monumens arrosés des larmes de ceux qui les érigeoient. *Agrippine* rapportant

les cendres de son époux, renfermées dans une urne funéraire, trouva les chemins couverts de peuple attendri. Les chants lugubres des funérailles furent plusieurs fois interrompus par un silence et des sanglots plus expressifs que les plus pompeux éloges. Cette veuve désolée, livrée dans la retraite à l'éducation de ses enfans, se déroba aux regards du public, docile sans doute aux avis de son mari, qu'on croit lui avoir donné pour dernier conseil de se défier de *Tibère*.

On ne la vit paroître ni en personne ni en son nom dans le procès qui fut intentée à *Pison* et à *Plancine*, sa femme. Outre la joie indécente qu'ils avoient montrés pendant la maladie de *Germanicus*, et à sa mort, *Germanicus* lui même les accusoit par ses dernières paroles adressées à ses amis, qui avoient été publiques. « Quand ma mort « seroit naturelle, disoit-il, j'aurois sujet de me plaindre des dieux même, « dont l'arrêt prématuré m'enlèveroit « dans la force de l'âge, à mes parens, « à mes enfans, à ma patrie; mais puis- « que je péris par la perfidie de *Pison* « et de *Plancine*, c'est à vos cœurs que « je confie mes dernières prières.

« Dites à mon père et à mon frère,
« quels chagrins dévorans, combien
« de noirs artifices ont terminé mes
« tristes jours par une mort encore
« plus déplorable. » Après une pareille dénonciation, il ne fut pas possible à un père, quoique simplement adoptif, de ne pas permettre que les personnes notées fussent mises en justice. Mais l'accusation de poison manqua tout-à-coup. Une fameuse empoisonneuse, confidente de *Plancine*, très-capable de fournir les lumières dont on avoit besoin, fut trouvée morte dans son lit, pendant qu'on la transportoit à Rome.

Il fallut donc borner l'accusation contre *Pison* à la séduction des soldats, à l'affectation de décrier *Germanicus*, de s'élever contre ses ordres et de chercher à faire naître toutes les occasions de le chagriner. Ce dernier grief étoit commun à *Pison* et à sa femme. Mais *Livie*, mère de l'empereur, intime amie de *Plancine*, trouva moyen de la faire décharger. Quand *Pison* vit qu'il alloit porter tout le poids du procès, il désespéra de sa cause. On soupçonne néanmoins qu'il eut dessein de présenter dans

sa justification des ordres secrets qu'il avoit eus pour règle de sa conduite. Soit qu'on le craignit, ou que lui-même aima mieux se délivrer tout d'un coup d'un procès déshonorant, on le trouva la veille du jugement percé d'une épée, tombée à côté de lui : laissant dans l'incertitude s'il s'étoit tué lui-même, ou si on l'avoit tué de peur qu'il ne parlât. Il est seulement bon de remarquer que *Tibère* se déclara par la suite protecteur de sa famille, et qu'il ne voulut pas que sa mémoire fût flétrie. En même tems, il ordonna par édit que le deuil importun de *Germanicus* cessât, et fût remplacé par des fêtes. Avec tant de divinités, il ne manquoit pas à Rome de solennités. Celle de la mère des dieux survint à propos pour faire diversion aux regrets.

Dans le même tems, les rites égyptiens furent prohibés, et les prêtres bannis pour le crime d'un d'entre eux. Une dame de condition, nommée *Pauline*, trop dévote à *Anubis*, se laissa persuader de passer une nuit dans son temple, dont le dieu la desiroit. Elle s'y rendit du consentement de son mari, aussi crédule qu'elle. Mais au lieu du Dieu, elle se trouva sans le savoir avec

Mundus, jeune chevalier romain, qui lui avoit offert inutilement une somme considérable pour répondre à sa passion. Il gagna avec la même somme le ministre du temple, qui lui procura la satisfaction qu'il souhaitoit. Il eut l'imprudence de s'en vanter à *Pauline* elle-même. Désespérée de la tromperie, elle en fit part à son mari. Celui ci s'en plaignit à l'empereur, qui fit mettre en croix l'infâme ministre, et chassa tous les autres. Il bannit aussi les Juifs pour la fraude de quelques-uns, qui, ayant fait une prosélite opulente, avoient retenu un riche présent qu'elle envoyoit par leurs mains au temple de Jérusalem.

Semblable aux mères coquettes qui veillent de plus près que les autres sur la vertu de leurs filles, *Tibère* étoit rigide censeur des mœurs. Il exila une patricienne qui s'étoit fait inscrire au nombre des prostituées, afin de s'abandonner plus librement sous la protection de la police. Une femme adultère fut punie par le bannissement avec son complaisant mari. La loi *Poppea*, contre les célibataires, étoit un prétexte de vexations, parce qu'elle prononçoit des amendes que les percepteurs du fisc tournoient à leur profit. L'empereur la

modéra, et réprima l'abus des concussions. On ne peut lui reprocher d'avoir foulé les particuliers ou les peuples en général; au contraire, il se montroit généreux, sur-tout dans les occasions importantes. Ainsi un terrible tremblement de terre s'étant fait sentir en Asie, il envoya des sommes considérables aux villes ruinées, et soulagea tant qu'il put, par ses libéralités, ces malheureuses provinces.

Sous prétexte de santé, et d'avoir besoin de l'air de la Campanie, l'empereur commença à y faire de fréquens voyages. Ses retours à Rome étoient presque tous marqués par des espèces d'assassinats juridiques; c'est-à-dire, qu'il immoloit les victimes de sa haine ou de sa jalousie, avec le glaive de la loi, que lui présentoient et aiguisoient les dénonciateurs, qu'il encourageoit secrètement. On peut juger à quoi tenoit la vie d'un homme, par le supplice de *Calpurnius*, accusé de porter un poignard lorsqu'il alloit au sénat, et d'avoir chez lui du poison: par la mort de *Crémutius Cordus*, condamné pour avoir fait des annales dans lesquelles *Brutus* et *Cassius* étoient nommés *les derniers des Romains*: par celle de

Lataius, coupable d'avoir fait d'avance un éloge funèbre de *Drusus*, qui n'étoit que malade; mais son vrai crime étoit un poëme très attendrissant fait dans le tems sur le décès de *Germanicus*. Le miséricordieux *Tibère* vouloit, disoit-il, lui faire grâce, et se plaignit au sénat de son exécution précipitée; mais il fut diligent pour sauver *Catus*, coupable de calomnies insignes; pendant qu'au contraire il laissoit partir pour l'exil, ou monter à l'échafaud, les accusés qui tenoient aux plus illustres familles, pour peu sur-tout qu'ils fussent liés d'amitiés avec *Agrippine*. Deux proscrits, relégués dans des îles désertes et sans eau, virent cependant fixer par lui le lieu de leur bannissement dans d'autres îles pas plus habitées, mais pourvue d'une source. « Puisque le sénat leur laisse la « vie, dit-il, il ne faut pas leur ôter le « moyen de la conserver. » Ainsi par une feinte pitié, il se moquoit des sénateurs, qu'il savoit bien n'être cruels que par complaisance. « Ah! les lâches, « disoit-il, quand il se trouvoit entre « ses familiers, les lâches qui courent « au devant de la servitude. » Le tyran savoit bien comment on abat les

courages et on propage la terreur; et que tel qui affronteroit des bataillons, tremble à la vue des scélérats fauteurs de calomnies et explorateurs des pensées secrètes.

On vit devant le sénat avili, un fils accuser *Vibius Severus*, son père, ancien proconsul d'Espagne, condamné à la vérité pour malversation, au bannissement dans l'île d'Amorgue; mais qui ne devoit pas s'attendre à voir combler ses malheurs par l'imputation du crime de lèse-majesté. Le vieillard, arraché de son exil, défiguré, presque nud, étoit chargé de fers. Le jeune homme, richement paré, tout à-la-fois dénonciateur et témoin soutenoit que son père avoit conspiré contre le prince, et tenté de soulever les Gaules par ses émissaires. « Où sont les complices? » disoit l'infortuné, auquel on en présentoit qu'un seul, « sans doute je n'aurai « pas entrepris, moi second, de tuer « le prince et de bouleverser l'empire.» L'accusateur, déconcerté, nomma des sénateurs, entre autres *Lentulus*, dont la probité étoit si bien reconnue, que *Tibere* lui-même rougit de l'accusation. « Je ne mériterois pas de vivre, dit il, « si j'étois haï de Lentulus. » Le père

fut renvoyé dans son exil, et le fils dénaturé ne fut point puni. Quelque fut le sort de leur accusation, les délateurs non-seulement n'éprouvoient aucun châtiment, mais encore étoient surs d'avoir des récompenses. « Il vaut « mieux, disoit l'empereur, supprimer « la justice, que de la priver de son « appui, en ôtant le salaire à ceux qui « sont les gardiens des lois. Quelles lois! et quels gardiens!

Sans la connoissance qu'on avoit de la prédilection de *Tibère* pour ces scélérats, et sans la crainte d'être abandonné à leur fureur, il se seroit trouvé vraisemblablement des personnes qui auroient pu lui inspirer des inquiétudes sur les entreprises que Séjan méditoit contre sa famille; et dans ces sortes d'affaires, du soupçon à la découverte il n'y a pas loin. Mais ce favori, et en même tems son ministre, possédoit trop sa confiance, pour qu'on osât donner la moindre alarme sur son compte. Ce fut donc avec la plus grande sécurité, qu'il arrangea ses noires machinations. On ne peut douter qu'il n'ait eu dessein de s'asseoir sur le trône, malgré tant d'héritiers dont il étoit environné, et qui l'assuroient. Les enfans

de *Germanicus*, *Drusus* qui en avoit deux lui même, ne lui parurent pas des obstacles insurmontables. *Tibère*, abjurant toute défiance pour celui qui en méritoit le plus, avoit attribué à *Séjan* un pouvoir illimité sur ses gardes prétoriennes. Par les largesses, les complaisances, les officiers, les créatures qu'il eut la liberté d'y introduire, il en fit un corps absolument dévoué à ses volontés.

Pour se débarasser de *Drusus* investi d'une puissance supérieure à la sienne, il falloit moins de force que de ruse. Les méchans se devinent. *Séjan* trouva une zélée complice dans l'épouse du prince, l'impudique *Liville* fille de l'impudique *Livie*. L'adultère les conduisit à l'empoisonnement. La femme administra à son mari une potiondont l'effet étoitpeu différent d'une maladie ordinaire. Il mourut pleuré des Romains, quoiqu'il eut beaucoup de défauts, principalement de la férocité dans le caractère. Mais ses vices étoient moins redoutables que la profonde dissimulationdesonpère. *Tibère* vint au sénat, et au milieu des sanglots qu'arrachoit aux sénateurs la circonstance, il prononça d'un ton ferme et

soutenu une harangue commençant par ces mots. « Je n'ignore pas qu'on peut « me blâmer de ce que je parois au « sénat dans une douleur si récente. « Presque tous les hommes fuient « dans ces instans, jusqu'aux consola- « tions de leurs proches. A peine sup- « portent-ils la lumière. Mais sans les « taxer de foiblesse, je viens chercher « un soulagement plus efficace dans « les bras de la république. » Il représenta ensuite d'une manière attendrissante que l'impératrice sa mère touchoit à l'extrémité de sa carrière, que ses petits-fils encore sans expérience commençoient la leur, et qu'il étoit lui-même sur le déclin de l'âge. « Je ne « vois, ajouta-t il, d'autres ressources « à l'état dans ce malheur que les fils « de *Germanicus.* »

Il ordonna qu'on les fit entrer, et les présenta par la main, il adressa aux assistans ces paroles : « J'avois remis « ces deux orphelins à leur oncle. Je le « conjurai de les chérir à l'égal des « siens, de les élever, de les rendre « dignes de lui et de sa prospérité. « Aujourd'hui que *Drusus* m'est enle- « vé, c'est à vous, pères conscrits, que « j'adresse mes prières, en présence

« des dieux de la patrie. Adoptez, « gouvernez les petits-fils du divin *Auguste*, les descendans de tant de « héros. Remplissez à leur égard votre « devoir et le mien. *Néron* et *Drusus* « voici présentement vos pères. » Cette espèce d'adoption indiquoit à *Séjan* les victimes qu'il devoit frapper : mais elles étoient sous la garde d'une mère vigilante. Le perfide n'osant espérer de la surprendre, résolut de la perdre avec eux dans l'esprit de l'empereur, et par ce moyen de les exterminer tous ensemble.

Auparavant, il tenta de se donner un droit à la souveraine puissance par le mariage de *Liville* qu'il osa demander à *Tibère*. Il s'en falloit bien qu'il fût de naissance à espérer un pareil honneur. Il n'étoit que fils de chevalier, de famille sénatoriale par sa mère, et peu illustré par ses alliances. Il crut que la faveur du prince suppléoit à tout. *Tibère* néanmoins ne lui accorda pas sa demande; mais il se donna la peine de motiver son refus, dans une longue lettre qu'il terminoit en lui donnant l'espérance d'autres graces. *Séjan* dut s'estimer heureux de ce qu'une pareille prière ne donna aucun ombrage

à l'empereur. Il paroît même que le favori n'en acquit que plus d'empire sur son esprit; et il s'en servit de concert avec *Liville* pour rendre *Agrippine* et ses enfans suspects d'ambitionner le pouvoir souverain, crime impardonnable aux yeux de *Tibère*.

A force de calomnies et de craintes suggérées, *Séjan* vint à bout de brouiller l'oncle et la nièce. Celle-ci se plaignoit des vexations directes et indirectes qu'on lui faisoit éprouver; qu'il suffisoit qu'on lui fût attaché pour être tourmenté. Ses amis, disoit-elle, étoient traînés en justice, et condamnés sans autre crime que leur dévouement à elle et à ses enfans. Tout devenoit suspect à la veuve de *Germanicus* de la part de l'empereur. A sa table, elle n'osoit manger, parce qu'on l'avertissoit sourdement de craindre le poison. Cette frayeur étoit remarquée par *Tibère*, qu'on en prévenoit aussi, et qui s'indignoit de pareils soupçons. De cet état violent naissoient des épanchemens de confidence, des explosions de menaces, qui étoient rapportées et envenimées.

Année 26. Quand *Séjan* et sa cabale eurent éloigné ces esprits, il s'appliqua à empêcher qu'ils ne se rapprochassent,

comme il auroit pu arriver, par des entrevues et des explications. Il persuada à *Tibère* de quitter Rome sans retour. Des raisons assez puissantes, le portoient à cet éloignement: les vérités désagréables qu'il entendoit quelquefois jusques dans le sénat, la crainte de quelqu'attentat plus possible dans une grande ville, au milieu d'une populace immense, que dans quelque lieu bien circonscrit et facile à garder. A cela se joignoit le desir de n'être plus gêné dans ses volontés atroces, par les égards qu'il ne pouvoit s'empêcher d'avoir pour *Livie Auguste*, sa mère à laquelle il devoit le trône. On ajoute qu'il rougissoit de l'état où son corps fut réduit dans sa vieillesse. Une longue stature maigre et voutée, un front dégarni de cheveux, un visage couvert de pustulles et parsemé d'emplâtres. Il alla cacher cette laide figure dans la petite île de Caprée, près du cap Sorento, où il s'entoura du cortége de la débauche la plus abominable.

Il fut aisé à *Séjan*, tenant *Tibère* dans cette retraite, de consommer la perte d'*Agrippine* et de ses enfans, pour lesquels personne ne plaidoit : *Tibère* n'eut pas honte de les accuser lui-même

par lettre, auprès du sénat, c'est-à-dire de livrer sa nièce et ses petits neveux, à un sort funeste; car il savoit bien que la décision de ce lâche tribunal, ne pouvoit être qu'un arrêt de proscription. Ce que nous connoissons de l'accusation, ne consiste qu'en propos vagues, conjectures d'avoir eu dessein de se soustraire à la domination de leur oncle, et d'envahir l'empire. Sur ces imputations, les enfans furent séparés de la mère. Elle, réléguée dans la petite île Pandataire, essuya tant de mauvais traitemens du centurion qui la gardoit, et sur-tout des coups sur la tête, qu'elle en perdit un œil. *Drusus*, son second fils, fut gardé prisonnier dans un coin du Palais. *Néron*, l'aîné, jeune prince de grande espérance, enfermé dans l'île de Ponce, y mourut, les uns disent de misère, les autres, de frayeur à la vue du bourreau qui entroit dans son appartement avec des instrumens du supplice, comme s'il étoit envoyé pour donner la torture; ceci n'arriva qu'après la mort de l'impératrice *Livie*. Elle paya à quatre-vingt-cinq ans, à la nature, un tribut tardif; mais qui fut encore trop précipité, puisqu'on croit, que par l'ascendant qu'elle avoit conservé sur son fils, elle mettoit un

frein à sa cruauté. En effet, après sa sa mort, il se livra sans mesure à tous les excès que lui suggéroit son caractère sombre et féroce.

On est étonné que *Séjan*, devant connoître ce caractère ombrageux, se soit laissé donner les honneurs extraordinaires que le sénat lui décerna. Il ordonna que le jour de sa naissance, seroit annuellement célébré; qu'on lui dresseroit des statues dans tous les quartiers de la ville; qu'il seroit offert des sacrifices pour sa conservation. Son nom fut ajouté à celui de *Tibère*, dans les inscriptions, et on prorogea pour cinq ans le consulat qu'il exerçoit en commun avec l'empereur. Tant de grandeur attiroit dans son palais la foule des premiers de Rome, qui venoient lui faire la cour, et qui en son absence, la faisoient à ses favoris et à ses esclaves. Ce colosse s'élevoit sous les yeux de *Tibère*. Il l'étayoit de toute son autorité, dans le tems même qu'instruit de toutes ses menées, par *Antonia*, veuve de son frère *Drusus*, il s'apprêtoit à l'abattre. Elle fut obligée, tant étoient grandes les précautions de *Séjan*, de faire passer sa lettre par des voies détournées, parce que ceux qui entou-

roient l'empereur, étoient autant d'espions aux gages du ministre, de sorte que *Tibère* se trouvoit détenu dans une espèce de captivité. Les cohortes prétoriennes, dont la plupart des officiers devoient leur poste au favori, étoient plus dans ses intérêts que dans ceux de l'empereur. On pouvoit en dire autant du sénat. A ne juger que par ce qui frappoit les yeux, on auroit cru l'un seulement prince de la petite île, et l'autre souverain de Rome; mais cette souveraineté commençoit à chanceler, parce qu'on s'appercevoit que *Tibère* lui retiroit insensiblement son appui, et quand il frappa le dernier coup, il étoit presque sûr qu'il feroit crouler l'édifice.

Cependant, comme les sacrificateurs couronnoient leurs victimes, *Tibère* continuoit d'accumuler de nouveaux honneurs sur la tête de celui qu'il alloit immoler. Il lui manquoit encore la puissance tributienne. L'empereur le flatte de l'espérance de cette dignité, et sous prétexte de réaliser sa promesse, il fait partir de Caprée, *Sertorius Macron*, qui n'entre à Rome qu'à la chûte du jour, pour n'être pas vu. Il va descendre chez le consul *Ré-*

gulus, qui n'étoit pas ami de *Séjan*, et concerte avec lui ses mesures. Le consul assemble le sénat dès le matin. *Séjan* est surpris de voir *Macron* sans lettres de *Tibère* pour lui. *Macron* lui dit à l'oreille qu'il en apporte, qu'il va présenter aux pères conscrits, par lesquelles l'empereur les prie de lui conférer la charge de tribun. Le ministre, ravi de cette nouvelle, prend sa place. *Macron* présente la lettre au consul, et sort. Pendant la lecture, il va se faire reconnoître commandant de la garde prétorienne, lui distribue une gratification, change le détachement qui avoit amené *Séjan* au sénat, et en fait garder la porte par un autre, sous le commandement d'un officier qui étoit du secret.

La lettre étoit d'une longueur excessive, composée avec un artifice singulier. *Tibère* s'étendoit d'abord en propos vagues, puis disoit un mot contre *Séjan*, se jetoit sur une matière, revenoit à *Séjan*, ainsi de suite à plusieurs reprises. Chaque fois, il enchérissoit sur la dureté des expressions précédentes. Tout le monde restoit en suspens. *Séjan* épouvanté ne proféroit pas une parole. Son front palissoit. A cha-

que phrase de la lettre dirigée contre lui, par un mouvement presqu'imperceptible, les sénateurs voisins s'éloignoient. Arrive l'article effrayant de la lettre où l'empereur ordonnoit de condamner à mort deux sénateurs ses intimes amis, instruits de tous ses complots. L'autre ordre plus effrayant encore, de s'assurer de sa personne. Sur-le champ les tribuns et les préteurs quittent leurs siéges, se placent à ses côtés pour l'empêcher de se sauver, et d'exciter des troubles. La salle du sénat qui ne raisonnoit auparavant que de ses louanges, retentit aussitôt d'imprécations contre sa personne, le consul le conduit lui-même en prison, accompagné de tous les magistrats.

Ils eurent beaucoup de peine à le garantir de la fureur de peuple. Confus et humilié, il vouloit se cacher le visage d'un pan de sa robe, les gardes le forcèrent de se laisser voir. Le peuple renversa et mit en pièces ses statues. Le même jour, le sénat se rassembla, et le condamna à mort. Il fut exécuté sur-le-champ. Son corps abandonné à la populace, lui servit de jouet pendant trois jours, ainsi que ceux de tous ses amis, qu'on massacra sans distinc-

tion d'âge ni de sexe, jusqu'à ses enfans qui furent condamnés juridiquement. Son fils à peine sorti de l'adolescence, sa fille si jeune encore, qu'étant portée au supplice, elle demandoit à grands cris ce qu'elle avoit fait, qu'elle ne le feroit plus, qu'on la châtiât comme les enfans de son âge. Après lui avoir fait éprouver les derniers outrages, afin qu'elle ne mourût pas vierge, le bourreau lui trancha la tête. Ainsi les triumvirs, ayant condamné un enfant à mort, l'avoient fait revêtir avant l'exécution de la robe virile, pour paroître ne pas transgresser la loi qui défendoit de faire mourir un enfant.

Pendant que par ses ordres sanguinaires, il remplissoit la ville de carnage et de terreur, *Tibère* n'étoit pas sans frayeur dans son île. Il passoit la plus grande partie de son tems sur le sommet d'un rocher escarpé afin d'être averti par les signaux convenus de ce qui se faisoit. Si les affaires n'avoient pas tourné à son avantage, il tenoit des vaisseaux tout prêts sur lesquels il auroit été chercher un autre asile. Mais il ne jouit pas sans mélange de la joie de ses succès. *Apicata* femme de *Séjan*

qu'il avoit répudiée lorsqu'il voulut épouser *Liville*, voyant entre les corps exposés à la vûe du public ceux de ses enfans, ne put survivre à sa douleur. Mais avant de se tuer, elle fit remettre à *Tibere*, qu'elle vouloit tourmenter, un mémoire qui lui révéloit l'affreux secret de l'empoisonnement de *Drusus*, les moyens et les complices.

Un fils, un complot contre sa propre personne à venger, réveillèrent en lui des soucis cuisans, et firent déborder, pour ainsi dire, tout autour de lui, la cruauté dont cette ame atroce étoit pleine. *Liville* fut condamnée à mourir de faim. Il s'appliqua à rechercher non-seulement les complices, mais tous ceux qui avoient eu des liaisons avec eux. Il se les faisoit apporter dans son île comme un tigre dans sa caverne, pour tirer lui-même les aveux par les tourmens, et jouir de leur douleur. Un d'eux s'étant tué, il s'écria dans une espèce de désespoir : *Carnutius m'est échappé*. Il répondit à un de ses prisonniers qui le prioit d'abréger son supplice par la mort : « Nous ne sommes « pas encore assez bons amis pour « cela. » Aux coupables, à leur amis, succédèrent les simples protégés ; en-

suite les délateurs ordinaires pour n'avoir pas bien fait leur devoir en cette occasion, et les indifférens même. On raconte à cette occasion, qu'un habitant de Rhodes qu'il aimoit singulièrement, étant arrivé sur son invitation dans cette fâcheuse circonstance, *Tibère* quand on lui annonça, occupé de la seule idée de criminels et de supplices, ordonna qu'on lui donnât la question, comme à tous ceux qu'on amenoit. Lorsqu'il reconnut sa méprise, il se débarrassa des reproches en faisant tuer son ami. Pour abréger, il en faisoit quelquefois précipiter dans la mer, du haut d'un promontoire. Au bas se tenoient des hommes chargés de tuer à coup d'avirons ceux qui tentoient de se sauver à la nage, et lui-même présidoit à ce spectacle.

Il auroit manqué un trait à la barbarie de *Tibère*, si en tuant ceux qu'il haïssoit, il n'avoit tâché de les déshonorer. Ainsi en forçant par ses mauvais traitemens la malheureuse *Agrippine* à finir une vie qui lui étoit à charge, le monstre publia qu'elle s'étoit laissée mourir de faim, de regret d'avoir perdu son amant, vieillard respectable, qu'il fit languir trois ans en prison. Dans

la lettre par laquelle il annonça au sénat la mort de cette princesse, il vanta sa clémence de ce qu'il ne l'avoit pas fait étrangler, et jeter aux Gémonies. Le sénat lui en fit ses remercimens. L'infortunée veuve de *Germanicus* avoit été précédé au tombeau par son fils *Drusus*. Pendant neuf années, ce malheureux prince avoit reculé sa mort par divers moyens, quelquefois réduit à mettre dans sa bouche de la bourre de son lit pour tromper sa faim. *Tibère* fit lire en plein sénat le journal de ses actions. Il en résultoit qu'on avoit eu l'inhumanité d'entourer son petit-fils de gens chargés d'épier son visage, ses murmures, et jusqu'à ses soupirs les plus secrets. Il apprenoit au public ce qu'il avoit lu lui-même avec plaisir, dans les lettres de ses espions, que tel jour, un tel centurion avoit réprimé les plaintes du prince par des expressions cruelles; que tel autre jour, un autre l'avoit intimidé par ses menaces; qu'un troisième enfin l'avoit frappé, que l'enfant dénaturé s'étoit permis ces imprécations contre son ayeul: « Meurtrier de ta belle fille, du fils de ton père, « de tes petit-fils et de toute ta famille, « puisse tomber sur toi la vengeance

« dûe à notre nom, à nos ancêtres et à « la postérité! « *Tibère* l'appelloit en finissant sa lettre, « fils ingrat, impudique ennemi de l'état. » Les sénateurs feignoient d'être révoltés du crime du jeune prince; mais au fond ils étoient indignés de l'imprudence de l'empereur, autrefois si secret et si réservé, et qui s'étoit par degrés enhardi jusqu'à entr'ouvrir à leurs yeux les murs du cachot de son petit-fils, et le montrer sous la verge d'un centurion, meurtri de coups par des esclaves, expirant de faim, et demandant inutilement de quoi prolonger un dernier soupir.

Un seul fils de *Germanicus*, *Caligula*, dont nous avons parlé, échappa à sa rage, mérita même ses bonnes graces, peut-être parce que sous un extérieur doux et modeste qu'il tenoit de son père, il cachoit comme son grand-père adoptif, des inclinations cruelles et sauvages. Il vivoit sous ses yeux à Caprée, dissimulé jusqu'à ne pas laisser échapper un soupir, ne pas changer de visage, lorsqu'il sut la mort de sa mère et de son frère; quoiqu'on employât toutes sortes d'artifices, pour lui arracher quelque marque de ressen-

timent. Il faisoit son unique étude du caractère de *Tibère*. Il imitoit ses regards, ses expressions, et jusqu'à sa manière de s'habiller. De sorte que quand il fut parvenu au trône, on disoit de lui : « que jamais il n'y avoit eu de « meilleur esclave, ni de plus mauvais « maître ». L'ayeul avoit bien pénétré son petit fils, lorsqu'il disoit, en parlant de ses dispositions testamentaires. « Je laisse un serpent au peuple Ro- « main pour le dévorer, et un Phaéton « pour embrâser la terre ». Il lui dit à lui-même à l'occasion de quelques plaisanteries qu'il se permettoit sur *Sylla* : « Vous aurez tous ses défauts, « et pas une de ses vertus ». Enfin, en embrassant le jeune *Tibère*, fils de son cher *Drusus*, auquel il avoit voulu léguer l'empire, mais dont il ne put à cause de sa jeunesse, faire que le collègue de *Caligula*, il regarda celui-ci d'un œil farouche et lui dit : *Vous le tuerez : mais un autre vous tuera.*

Pendant qu'il étoit agité par ces tristes pressentimens, soixante et dix-neuf ans et une maladie de langueur lui faisoient prévoir une mort prochaine. Il étoit sorti de Caprée, et promenoit son squelette par-tout où il croyoit

qu'un air plus sain et des distractions renouvellées sans cesse, pouvoient réparer ses forces et écarter ses fâcheuses réflexions. Cette espèce d'agonie fut trop courte, si elle étoit accompagnée de douleurs aigues et de remords déchirans, et si on peut supposer que devant ses yeux qui s'éteignoient, passoient successivement les ombres menaçantes de tous ceux qu'il avoit immolées à sa vengeance et à ses soupçons. Ce fut presque le seul cortége qui l'accompagna au tombeau. Il montroit le sceptre à son successeur ; mais il le retenoit : et lorsqu'il étoit prêt à tomber de sa main défaillante, peu s'en fallut que *Caligula* ne fût mis hors d'état de le ramasser. Car le vieil empereur s'étant apperçu que *Macron*, faisoit sa cour à son futur successeur, lui dit avec le ton du dépit : « Il paroît que « vous abandonnez le soleil couchant « pour adorer le soleil levant ». Cette observation pouvoit causer l'éclipse de l'astre et la punition de l'adorateur.

On ignoroit l'état précis du malade. Il étoit même dangereux de vouloir s'en assurer : son médecin fut obligé d'user de ruse. Il prétexta un voyage, et lui prenant la main comme pour la baiser,

il lui tata le poulx, et reconnut qu'il n'avoit pas long-tems à vivre. Il en donna la certitude à *Caligula*. Mais l'empereur luttoit avec courage contre la mort. On le voyoit ramasser toutes ses forces, tantôt pour donner une audience, vêtu et paré comme en pleine santé, tantôt pour assister à un repas et partager la joie des convives. Il tomboit en foiblesse, et se relevoit plus vigoureux. Tant d'alternatives inquiétoient et fatiguoient l'attente. Enfin, on vient dire à *Caligula* que *Tibère* ne voit plus ni ne respire. Tous les courtisans se rangent autour du nouvel empereur; mais pendant qu'il reçoit leurs félicitations, un esclave accourt, annonce que le mourant a recouvré la vue et la parole. *Macron* entre dans sa chambre, l'écrase pour ainsi dire sous la pesanteur des vêtemens dont il le charge. Le moribond résistoit. On dit que *Caligula* lui-même, lui couvrit la tête d'un oreiller et le pressa sur la bouche, jusqu'à ce qu'il fut expiré. Mort trop douce pour un pareil tyran. Si jamais on concevoit le bizarre projet de faire une galerie des monstres couronnés, qui ont effrayé la terre, qu'une toile noire rem-

plisse le cadre destiné à son portrait, et qu'il soit oublié.

Le règne de *Caligula* est partagé en deux époques, l'une qui ne dura que quelques mois, pendant laquelle il montra de bonnes intentions, et fit des actions louables; l'autre contient la vie d'un fou forcené, dont l'existence étonne encore moins que la patience de ceux qui l'ont souffert. Son avènement au trône causa une joie excessive. Plus de cent soixante mille victimes dans l'étendue de l'empire tombèrent sous la hache des sacrificateurs, et accompagnèrent les vœux qu'on fit pour sa prospérité. Il alla dans les îles de Pandataires et de Ponce recueillir les cendres de sa mère et de son frère, il décora ses trois sœurs *Agrippine*, *Drusille* et *Liville* de tous les honneurs qu'il put imaginer, comme de leur accorder les priviléges de vestales, quoiqu'elles n'en fussent rien moins que dignes. On voulut dans ce commencement lui faire craindre une conspiration contre sa vie. « Je n'appréhende « rien, dit-il, je n'ai rien fait pour « m'attirer la haine de personne; et « je n'ajoute aucune foi aux déla- « teurs ». Sa conduite sage à l'égard Caligula. 37.

du peuple auquel il donna l'assurance de sa subsistance, d'une bonne police, les seuls biens qui lui soient strictement dus: à l'égard des proscrits auxquels il rendit leurs biens : à l'égard des prisonniers dont il fit tomber les chaînes, lui mérita du sénat des distinctions flatteuses. Il fut statué, que tous les ans son image gravée sur un bouclier d'or seroit porté au Capitole par le collége des prêtres, que les sénateurs suivroient la procession avec les enfans des patriciens de l'un et l'autre sexe, chantant des hymnes à son honneur, et que ce jour seroit fêté avec la même solennité que celui de la fondation de Rome.

Qu'auroit-on pu faire de plus après un règne glorieux ? Devoit-on regarder tout ce qui se passoit, autrement que comme des espérances? malheureusement, on y fut cruellement trompé. *Caligula* tomba malade ; la consternation se répandit dans la ville et dans tout l'empire; mais combien redoubla-t-elle, lorsqu'on vit ce malheureux empereur ne sortir des voiles funèbres desquels il avoit été enveloppé, que pour montrer tous les vices opposés à ses premières vertus. Dans sa jeunesse,

il avoit éprouvé des attaques d'épilepsie. Ceux qui l'approchoient appercevoient quelquefois des absences. On a présumé que la maladie affecta son esprit et acheva de le déranger. Les fous ont une passion dominante. La sienne fut la cruauté, dont les intervalles étoient le ridicule et l'absurdité.

Dès sa convalescence, *Caligula* prend les titres fastueux de *fils des camps*, *père des armées*, *très-gracieux*, *très-puissant César*. Le jeune *Tibère* nommé par le testament du vieux pour être son collègue, étoit, disoit-il son fils adoptif. Sa vie lui étoit aussi chère que la sienne propre : au moment de ces protestations, il lui envoie l'ordre de se tuer de sa propre main. Le malheureux enfant étoit d'un caractère doux. Jamais il n'avoit assisté à des exécutions, ni même à des combats de gladiateurs. Il présente docilement sa gorge à l'officier le plus proche, ensuite à tous les autres, les prie les yeux baignés de larmes d'accomplir l'ordre cruel dont ils sont chargés. Sur leur refus, il tire son épée : « Montrez-« moi, dit-il du moins comment je « dois m'y prendre pour me tuer d'un « seul coup ». Ils ont cette barbare

complaisance. Il tombe en palpitant, et les vils esclaves vont annoncer à leur maître que ses ordres sont exécutés.

Si l'on pouvoit approuver la cruauté, on diroit qu'elle fût justement employée à l'égard de bas flatteurs qui s'étoient engagés à combattre comme gladiateurs aux jeux qu'on donnoit pour la guérison de *Caligula*. Il les força d'accomplir leur vœu. Un plébéien distingué avoit fait serment de donner sa vie en échange de celle du prince, si les dieux lui rendoient la santé. *Caligula* le livra aux ministres des sacrifices. Ils l'ornèrent à la manière des victimes, le promenèrent dans toute la ville, et finirent son triomphe par le précipiter du haut de la Roche Tarpéienne. Comme tout est croyable de la part d'un fou, on peut dire sans craindre de déroger à la véracité de l'histoire, que *Caligula* ne trouvant pas quand il venoit au spectacle les criminels destinés à combattre contre les bêtes, il lui est arrivé de faire jetter dans l'arêne ceux qui se trouvoient sur les lieux, de leur faire couper la langue afin qu'ils ne pussent réclamer, de faire ranger sur une ligne de malheureux prisonniers de guerre, et de con-

damner depuis tel *chauve* jusqu'à tel *chauve* indistinctement, *à calvo ad calvum*, en les indiquant du doigt, à avoir la tête tranchée, d'exercer la même injustice à l'égard de vieillards et d'infirmes hors d'état de gagner leur vie. « Autant de services, disoit-il, que « je rends à la société, en la délivrant « de misérables qui lui sont à charge ».

A plus forte raison croira-t-on qu'il ne ménageoit pas ceux qui osoient le blâmer et lui faire des remontrances. Pour ce seul crime il condamna à la mort *Caninius Julius*: *Je vous remercie*, lui dit tranquillement le Romain, les dix jours qui selon le décret du sénat, ne devoient s'écouler entre la condamnation et l'exécution, il les passa dans ses exercices ordinaires. Le centurion le trouva jouant aux échecs, quand il vint l'avertir pour le supplice. *Caninius* se lève comme pour une chose indifférente, embrasse ses amis. « Dans peu, leur dit-il, je saurai si « l'ame est immortelle. Je ferai par« ticuliérement attention à la manière « dont elle se sépare du corps, et je « reviendrai, si je puis, vous dire quel « est son état. »

Caligula aimoit à faire souffrir ses

victimes, *quelles se sentissent mourir*, ainsi qu'il s'exprimoit. Ayant un jour les deux consuls à sa table, il se mit à éclater de rire : « Vous en êtes sur« pris, leur dit-il, c'est que je songe « que je n'ai qu'à faire un signe, pour « qu'on vous coupe la gorge à tous « deux. » A une femme qu'il aimoit, il dit en la flattant : « je ferai tomber « cette belle tête, quand il m'en pren« dra fantaisie. » Enfin, voyant le peuple romain rassemblé dans la place, il fit ce souhait extravagant : « Plût aux « dieux que cette multitude n'eût « qu'une tête, afin d'avoir le plaisir de « l'abattre d'un seul coup ! » Au défaut de ce plaisir, il se donnoit, quand il jetoit de l'argent au peuple, celui d'y mêler des poignards, pour mettre sous la main des malheureux qui se disputoient leur proie, de quoi s'égorger entre eux. Il en périt plus de trois cents en un jour.

C'étoit sérieusement qu'il se croyoit d'une nature différente des autres hommes, il se fondoit sur ce raisonnement. « Ceux qui conduisent les « bœufs et les moutons, ne sont ni « bœufs ni moutons, mais d'une na« ture supérieure à ces animaux. De

« même ceux qui gouvernent les « hommes, ne doivent pas être regar- « dés comme des hommes. » D'après cela, il se faisoit bâtir des temples et dresser des autels, où il s'offroit lui-même des sacrifices. Dans une de ces cérémonies, il lui parut plaisant, au lieu de frapper la victime, de détourner le coup, et de l'assener sur le prêtre qui étoit auprès de lui. Mais s'il ravaloit les hommes au-dessous de lui, il en rapprochoit les bêtes. Il combla son cheval *Incitatus* de tous les honneurs qu'il put imaginer. Un palais superbe, des gardes, un intendant, un secrétaire. Il alloit le faire consul quand il mourut.

On peut se faire une idée de ses audiences, par celle qu'il donna à *Philon*, député des Juifs. On la rapporte parce qu'elle se rapproche assez de celles que donnent quelquefois les grands. Il s'agissoit de la fortune et de la vie de trente ou quarante mille Juifs, qui étoient exposés dans le moment à Alexandrie, à la ruine et à la mort. *Caligula* reçoit *Philon* et ses collègues d'un air riant, leur fait signe de la tête qu'il les écoutera favorablement, charge l'introducteur de les présenter au plutôt, part de

Rome sans songer à eux, va visiter ses palais, revient prévenu par les Alexandrins, leurs persécuteurs, les reçoit d'un air irrité : « N'êtes-vous pas, leur dit-il, « ces impies qui avez l'impudence de « me contester la divinité que tout le « monde reconnoît ? » Après cette bourasque, il les écoute un instant, donne des ordres pour quelques ornemens à faire dans son palais, les traîne à sa suite dans tous les coins et recoins qu'il visite, se retourne vers eux gravement : « Mais pourquoi donc, leur « dit il, ne mangez-vous pas de la chair « de pourceau? et tout de suite, vous « faites bien, car c'est une viande fade. » adresse la parole à d'autres, et revenant à eux, leur demande, « par quel droit ils se prétendent bourgeois d'A- « lexandrie. » Mais avant la fin de leur réponse, il étoit déja passé dans une autre salle, où il se promenoit à grands pas. De-là il court dans un appartement où il se met à considérer des tableaux. Les malheureux envoyés ne savoient quelle issue auroit cette audience. Enfin, il les congédie de la main. « Ces « gens, dit-il, sont moins méchans « qu'ignorans, et malheureux de ne « pas croire que je sois dieu. » Pén-

dant ce tems, les Juifs étoient égorgés, et on ne ne sait quel fut le succès de l'ambassade.

Ses mariages ressembloient au reste de sa conduite. Invité à des noces, il trouve la mariée à son goût, l'enlève, l'épouse, la renvoie trois jours après, et condamne ensuite à l'exil les deux époux qui s'étoient rejoints. Sur la réputation de la grand'mère de *Lollia*, qu'on disoit avoir été très-belle, il conjecture que la petite-fille doit lui ressembler. En effet, il la trouve à son gré, la prend pour femme, quoique mariée à un autre, et la répudie presqu'aussitôt, avec menace de la mort si elle retourne avec son époux, ou si elle en épouse un autre. Il n'eut de constance que pour *Drusille*, sa sœur, avec laquelle il vécut en mari, et qu'il mit au rang des déesses après sa mort. Quant aux deux autres, *Agrippine* et *Liville*, sur le soupçon d'une conjuration, il les relégua dans l'île de Ponce. « Au moindre mouvement que vous « ferez, leur dit-il, je vous ferai sentir « que j'ai des épées aussi bien que des « îles. » Il épousa *Césonie*, qui n'étoit « ni jeune ni belle, femme d'un autre, et à son dernier mois de grossesse.

Elle lui plut par son excessive lubricité. Autant par avarice que par débauche, il changea son palais en lieu de prostitution, et il alloit lui-même dans chaque chambre en recevoir le prix. Malheureux le romain un peu distingué qui ne s'y rendoit pas avec de grosses sommes. C'étoit un censeur insolent, un ennemi de l'empereur, digne de l'exil ou de la mort.

A ces infamies, l'histoire joint des ridicules, mêlés cependant d'atrocités telles qu'on doit en attendre d'un pareil insensé. Il bâtit un pont sur la mer, composé de vaisseaux, depuis Baies jusqu'à Pouzolles, construit aux deux bouts des palais, y passe en triomphe à la clarté d'une infinité de flambeaux qui illuminoient toute la baie, et pour completter le divertissement, fait pousser par ses troupes, dans la mer, une multitude de spectateurs, qu'on assomme à coups de rame, quand ils veulent gagner la terre. Il lui prend ensuite envie d'aller soumettre les Germains et les Bataves, et se fait porter à cette expédition en litière, sur les épaules des soldats, à travers les Alpes jusqu'au Rhin. Il étoit accompagné de baladins, de farceurs et de courtisan-

nes. On adoucissoit et arrosoit le chemin devant lui. Arrivé à son armée au-delà du Rhin, la réforme qu'il y fait, c'est de renvoyer les vieux officiers, sous prétexte qu'ils ne sont plus propres à supporter les travaux de la guerre, et de casser les plus braves soldats. Aussi à la moindre alarme, la terreur se met dans cette armée. Elle fuit, et l'empereur trouvant le pont embarrassé par les bagages, se fait passer de main en main au-delà du fleuve. Cependant, pour ne pas quitter ce pays sans quelqu'apparence de victoire, il envoie de l'autre côté du fleuve un détachement, qui se cache dans le bois. A la tête de ses meilleures légions, *Caligula* va le surprendre. On feint de combattre, l'ennemi plie, et l'empereur revient couronné de lauriers. Le même courage le porte sur les côtes de l'Océan, en face de l'Angleterre. Il fait dresser les machines, on sonne la charge. Les troupes se répandent sur le rivage, et y ramassent des coquillages, dépouilles glorieuses de la mer et des îles.

On ne sait si ce fut à l'occasion de ses exploits que *Caligula* voulut immortaliser, qu'il ordonna un combat

d'éloquence en grec et en latin, dans des jeux qu'il fit célébrer à Lyon. Les conditions dont l'exécution ne seroit peut-être pas inutile de nos jours étoient que les vaincus récompensoient leurs vainqueurs. Ceux dont on jugeoit les ouvrages absolument mauvais, on les condamnoit à les effacer avec leur langue, s'ils ne préféroient d'être fouettés comme de mauvais écoliers, ou plongés dans le Rhône, mais retirés ensuite. Le sénat, toujours servile, envoya à l'empereur des députations pour le féliciter de ses victoires, mais il ne fut pas content de leurs harangues. Comme ils le prioient très-respectueusement de revenir à Rome, il répondit : « J'y retournerai sans doute, et « j'y porterai ceci avec moi, en montrant son épée. » Chacun alors craignit pour soi. Les lâches pères conscrits dociles au simple vœu manifesté par le tyran de voir mettre un sénateur en pièces, se jetèrent sur *Scribonius Proculus*, homme vénérable qu'il leur indiquoit, le tuèrent à coups de canifs, et jetèrent son corps sanglant à la populace. Il destinoit un sort à-peu-près pareil à beaucoup d'autres. On en trouva, après sa mort, deux listes in-

titulées, l'une *l'épée*, l'autre le *poignard*; apparemment du nom de l'instrument dont il devoit se servir pour se défaire des personnes inscrites. On trouva aussi une caisse de poisons.

En vingt-neuf ans de vie, dont quatre d'empire, *Caligula* avoit beaucoup trop vécu et régné. *Cassius Chéréa* en débarrassa les Romains, et fut mal récompensé de ce service. Il étoit excellent officier, brave et intrépide; mais comme il avoit un son de voix efféminé, l'empereur se faisoit un plaisir de le mortifier, comme s'il l'eût cru lâche et sans cœur. Il ne lui donnoit jamais le mot du guet, que ce ne fut une injure, tantôt une parole obscène, tantôt le nom de quelque prostituée. Si d'ailleurs il y avoit une commission désagréable ou odieuse, *Chéréa* étoit sûr de s'en voir chargé. Ce qui lui arriva à cet égard, est un fait unique dans l'histoire.

Une fameuse comédienne nommée *Quintilie*, accoutumée à recevoir chez elle bonne compagnie, fut accusée d'avoir souffert qu'un certain *Propédius*, espèce de philosophe épicurien, connu pour ne se pas plus gêner dans ses discours que dans ses actions, parlât mal

du prince à sa table. Interrogée à ce sujet, elle répond qu'elle n'a rien entendu. Elle persiste quoique menacée de la question et condamnée. *Chéréa* avoit déjà projetté de se venger des affronts continuels que lui faisoit l'empereur. Son complot étoit formé, et *Quintilie* le savoit. Par hasard ou par malice, l'empereur le nomme pour présider à la torture. Rien de plus embarrassant que la circonstance où il se trouvoit. Faire souffrir à *Quintilie* les tourmens dans toute leur force, c'étoit risquer de lui arracher l'aveu de la conspiration : la ménager, c'étoit s'exposer lui-même. Cette femme courageuse trouve moyen de l'assurer de sa fermeté. Elle tient parole, soutient la torture sans se permettre une parole à la charge de *Propédius* et des conspirateurs, quoique mise en tel état que *Caligula* lui-même en fut touché, et lui fit donner une somme d'argent pour la dédommager. C'est la seule fois que l'histoire lui reconnoît quelque compassion.

Sorti de cette scène affreuse, *Chéréa* rassemble ses complices, et presse l'exécution. Les circonstances la contrarièrent souvent; mais les délais n'ébran-

lèrent aucun des conjurés, quoiqu'en grand nombre, ils surprirent le tyran avec quelques jeunes danseurs qu'il avoit fait venir d'Asie, et le tuèrent de trente coups, tant ils craignoient de le manquer. Le premier fut porté par *Chéréa*, et celui qui le fit expirer par *Arquila*. Tous s'acharnèrent sur son corps, et le mirent en pièces.

Après l'exemple de *Claude*, il n'y a personne qui doive désespérer de la fortune. Elle fit tous les frais de son élévation. Il étoit à la vérité petit-fils de *Marc-Antoine* et d'*Octavie* sœur d'*Auguste*, par son père *Drusus* petit-fils de *Livia Augusta*, frère de *Germanicus*, neveu de *Tibère*, et oncle de *Caligula*; mais si disgracié de la nature, que sa mère *Antonia* disoit « que c'étoit un monstre à figure « humaine que la nature n'avoit fait « qu'ébaucher. » Quand elle vouloit reprocher à quelqu'un sa stupidité, « Vous êtes, lui disoit-elle, aussi bête « que mon fils *Claude*. » Quand *Auguste* vouloit lui donner un nom obligeant, il l'appelloit *ce pauvre enfant*. Toute sa famille le regardoit comme un stupide, et il dut à cette réputation l'exception que fit *Caligula* en sa fa- Claude. Année 40.

veur, lorsqu'il se défit du reste de ses parens. Cette imbécillité fut augmentée par l'éducation qu'il reçut. Livré à des domestiques grossiers qui le maltraitoient, rebuté, méprisé, le jouet malgré sa naissance de tous ceux qui l'approchoient ; de ces rebuts et des cruautés qu'il voyoit souvent autour de lui, il contracta une timidité insurmontable. Tout l'inquiétoit, le moindre bruit l'effrayoit.

Au moment de l'assassinat de *Caligula*, *Claude* étoit dans le palais. Le tumulte que cet évènement occasionna, lui fit chercher une retraite. Il se cacha derrière une tapisserie. Delà il entendoit les cris de ceux que les gardes de l'empereur, accourus trop tard, massacroient indistinctement : ou conjurés, qui n'avoient pas assez pris promptement la fuite, ou curieux pour savoir ce qui étoit arrivé, et jouir du spectacle d'un tyran qui n'étoit plus à craindre. De son trou *Claude* vit à travers le voile passer des têtes que les soldats forcenés de rage promenoient dans les appartemens. Lorsque le bruit commençoit à cesser, un prétorien nommé *Gratus* errant dans le palais, pour voir s'il n'y avoit rien à piller, apperçoit des

pieds sous la tapisserie, la tire et découvre *Claude*. Le prince se jette à ses pieds et lui demande la vie. Le soldat le relève, le salue empereur, le fait reconnoître par ses camarades. Ils le placent dans une litière, et le portent eux-mêmes au camp sur leurs épaules. Le peuple qui le voyoit passer, croyoit qu'ils alloient le tuer, déploroit son sort, et les prioit de ne point faire de mal à un homme qui n'en avoit jamais fait à personne.

Pendant ce tems, les sénateurs s'étoient assemblés. Ils délibéroient. La plus grande partie opina à ressaisir l'empire. Ils donnèrent le commandement de la ville à *Chéréa*, qui s'étoit d'abord caché pour éviter la première furie du peuple. Mais s'il cessa d'être furieux, il n'en regretta pas moins l'empereur massacré. Il leur faisoit tant de largesses ! Il les nourrissoit à rien faire. Il leur donnoit tant de beaux spectacles ! pouvoient-ils en espérer autant d'un sénat ? D'ailleurs s'il avoit été cruel, ce n'étoit qu'à l'égard des grands. Que leur importoit à eux plébéiens trop éloignés du trône, pour redouter les caprices du souverain. C'étoit aussi le raisonnement des soldats qui se répan-

doient dans la ville, et commençoient à faire cause commune avec les citoyens. Cette réunion d'opinions alarme les pères conscrits. Ils prient *Agrippa*, roi de Judée, qui avoit été très-lié avec *Caligua* d'aller trouver *Claude*, et de l'engager à se désister de l'empire. Ce monarque auquel un foible empereur convenoit bien mieux qu'un sénat difficile à mener, exhortât au contraire le prince à profiter de sa bonne fortune, et lui donna l'idée de s'attacher les prétoriens par une distribution d'argent. Expédient qui a causé par la suite tous les maux de l'empire.

Agrippa revint trouver les sénateurs, et leur dit que l'armée étoit gagnée, que le peuple s'entendoit avec elle, qu'il ne les croyoit pas en état de soutenir leur résolution. En même-tems il se fit un rassemblement autour du lieu de l'assemblée ; on crioit qu'on vouloit un empereur. Les pères conscrits ne délibèrent plus, ils se précipitèrent vers le camp, c'étoit à qui y arriveroit le premier, pour donner des preuves d'acquiescement et de soumission. Quelques-uns des moins diligens, essuyèrent des mauvais traitemens de la populace, et *Claude* fut unanimement

proclamé empereur. Ceux qui le conseilloient, jugèrent qu'il importoit à la sureté des princes, que l'assassinat de son prédécesseur ne restât pas impuni. Ainsi, quoi qu'on approuva intérieurement l'action de *Chéréa*, il fut condamné et exécuté; mais le peuple qui avoit demandé sa mort, jeta des fleurs sur son tombeau; et on ne fit rien aux autres conjurés, quoique très-connus.

Claude avoit cinquante ans. A travers sa mauvaise éducation, il avoit acquis quelque goût pour les arts et les sciences. Il s'exprimoit assez bien, et pensoit juste quand on ne troubloit pas son jugement par la crainte, et par de trop fortes instances. Ce caractère trembleur le rendit propre à être gouverné par les femmes et par ses favoris, qui furent le fléau de son règne. L'extérieur est quelque chose dans un prince. Malheureusement le sien n'avoit rien qui prévint en sa faveur, tout au contraire, quoique grand il avoit un air mal adroit et décontenancé. Sa voix étoit basse, sa prononciation embarrassée, son regard incertain, et sa phisionomie désagréable. Malgré cela, il se fit d'abord aimer par sa bonté et sa douceur. On y étoit si peu accoutumé!

L'estime n'alloit pas de pair, sur-tout lorsqu'il tenoit le tribunal. Il jugeoit mal, et cependant il aimoit à juger. *Claude* abroga le crime de lèse-majesté, défendit qu'on l'appellât *dieu*, entreprit des travaux utiles : la construction d'un port à l'embouchure du Tibre, des desséchemens de marais. Il rappella d'exil ses deux cousines, *Agrippine* et *Julie*, termina par ses lieutenans une guerre heureuse en Mauritanie. Une loi qu'il publia, fit croire qu'il y auroit de l'honneur à servir sous lui. Elle défendoit à ceux auxquels il conféreroit des gouvernemens de provinces, de l'en remercier dans le sénat selon la coutume. « C'est à moi, disoit-il, dans « son décret, à les remercier de ce « qu'ils m'aident à porter le fardeau « de l'état. S'ils s'en acquittent bien, « je les remercierai plus amplement à « leur tour ».

Ici finit *Claude*, et commence *Messaline*, sa femme, dont le nom est devenu une injure; *Possidès*, l'eunuque, maître de l'intérieur du palais; *Calixte*, dépositaire des requêtes qu'on présentoit; *Narcisse*, secrétaire; *Pallas*, administrateur des finances. Tels furent sous *Claude* les empereurs de Rome.

Messaline fit le premier essai de sa puissance sur *Julie*, cousine de son mari, et sur *Senèque*, le philosophe. Elle les fit bannir au loin, parce qu'elle craignoit auprès de son foible époux, les agrémens de l'une et la sagesse de l'autre. Le second essai se fit contre *Silanus*, son beau-frère. Elle en devient amoureuse. Il rejette avec horreur ses propositions. En conséquence de mesures concertées, *Narcisse* entre épouvanté dans la chambre de *Claude*, le réveille en sursaut, lui raconte qu'il vient de voir en songe *Silanus* un poignard à la main égorgant l'empereur. *Messaline*, qui étoit à ses côtés, affirme que depuis plusieurs nuits elle est agitée du même songe. Au même instant, on vient avertir que *Silanus* est à la porte du palais et veut entrer à toute force. Il avoit été prévenu d'y venir, parce que l'empereur le demandoit. Celui-ci, sans autre examen, ordonne qu'on le défasse de ce traître, il est massacré. *Claude* fait part de cette belle action au sénat, et décerne à son affranchi des remercîmens publics, du soin qu'il prenoit de sa santé même en songe.

Mais le risque d'être assujéti à un

prince foible parut à quelques sénateurs aussi fâcheux que d'obéir à un prince cruel. Ils engagèrent *Camille*, gouverneur de Dalmatie, qui étoit à la tête d'une bonne armée à se révolter. Malheureusement ses légions, après l'avoir approuvé, l'abandonnèrent et le tuèrent. Le procès de ses complices s'instruisit en plein sénat, *Claude* y assistoit. Derrière lui étoit *Narcisse* qui, impatient de voir que *Galesus*, affranchi de *Camille*, n'étoit pas pressé assez vivement dans son interrogatoire, osa prendre la parole, et lui dit : « Qu'auriez-vous fait si votre maître étoit parvenu à l'empire ? » *Galesus* répondit : « Je me serois tenu derrière lui, et n'oubliant pas ma condition, je n'aurois pas été assez insolent pour parler en sa présence. » *Arrie*, femme de *Pœtus*, un des conjurés, est célèbre par son courage. Voyant son mari peu empressé à se donner la mort, elle s'arma d'un poignard, le plongea dans son sein, et le présentant à son mari, lui dit : « Cela ne fait point de mal. » L'empereur, contre la coutume établie, rendit aux parens les biens des proscrits.

Il faut distinguer entre *Claude*,

maître de lui même, et *Claude* séduit, effrayé et troublé. On doit au premier le pardon accordé à *Othon*, qui avoit puni les légions coupables de la mort de *Camille* leur général; et non-seulement il lui pardonna, mais touché de sa noble fermeté, il dit : « Puissent « mes enfans lui ressembler un jour ! » On doit à *Claude*, entouré d'hommes sages et honnêtes, sa bonne conduite dans la guerre qu'il fit lui-même aux Bretons, l'accueil aux officiers habiles, la récompense aux soldats, la clémence pour les vaincus, l'indulgence à l'égard de *Gallus*, frère utérin de *Tibère Posthume*, qui, en cette qualité, avoit formé un complot pour s'emparer du trône. *Claude* se contenta de l'exiler. On lui doit, bien conseillé, des lois sages, des règlemens louables sur les mœurs; mais sa bonhomie lui faisoit apporter peu d'exactitude dans la pratique. Il renvoya sans châtiment un jeune homme souillé de plusieurs vices, parce que son père en rendoit bon témoignage. A un autre très-décrié, il dit pour toute réprimande : « Soyez plus sage ou plus discret ; « qu'est-il besoin que nous sachions « quelles femmes vous voyez ? »

A *Claude* esclave de l'impudique *Messaline* et de ses cruels affranchis, on doit la mort des deux *Julies*. La première sœur de *Caligula*, déja victime par son exil de la jalousie de l'épouse. La seconde à la vérité bien digne de son sort par sa complicité dans l'empoisonnement de *Drusus* son mari ; mais étoit-ce à *Messaline* à la faire punir? elle qui empoisonna *Vinicius* pour s'être refusé à sa passion, qui fit trancher la tête à *Pompéius*, parce qu'il avoit trop de talens, et qu'il pouvoit captiver son mari; qui réduisit *Poppée* sa rivale à se tuer, et qui fit périr *Valérius Asiaticus* pour avoir les superbes jardins de *Lucullus*, dont il étoit possesseur? Cette *Poppée* étoit sa rivale non auprès de son mari, mais auprès d'un fameux pantomime nommé *Mnester*. Celui-ci croyant trop dangereux de se familiariser avec l'impératrice, dont le commerce découvert pourroit lui attirer de grands malheurs, donnoit la préférence à *Poppée*, femme de *Scipion*. *Messaline* eut l'impudenee de se plaindre à l'empereur du peu de complaisance de *Mnester*, se le fit donner pour esclave, avec injonction d'obéir à tout ce qu'elle lui ordonneroit. Mais

comme il pouvoit s'échapper avec *Poppée*, elle fit tant effrayer cette malheureuse par la crainte des tourmens qu'elle lui préparoit, que *Poppée* se donna la mort.

Pour *Valérius*, condamné contre toutes les règles, non en plein sénat, comme l'exigeoit sa qualité d'ancien consul, mais dans l'appartement de l'empereur, il émut ce prince, arracha des larmes à *Messaline* elle-même, mais n'en fut pas moins par la calomnie et les faux témoins, victime de la cupidité de l'impératrice. On lui laissa pour toute grace, le choix de genre de mort. Les courtisans l'exhortoient à se laisser mourir de faim; prétendant que c'étoit une mort fort douce. Il les remercie de leur conseil, n'omet aucun de ses exercices, prend le bain, soupe gaiement, visite son bûcher, lui fait changer de place de peur que la flamme n'endommage les arbres, se fait ouvrir les veines, et conserve sa tranquillité jusqu'au dernier soupir. Toutes ces horreurs se commettoient sous le nom de *Claude*. On savoit si bien égarer son esprit, aliéner son bon sens, qu'il oublioit souvent ce qu'il avoit commandé. On l'a vu marquer sa surprise, de ne pas voir comme à l'ordinaire à sa table, des personnes

tuées la veille par son ordre. Alors il témoignoit par des sanglots sa douleur et ses regrets.

Narcisse, *Calixte* et *Pallas* se prêtoient à toutes les volontés de *Messaline*, dont ils connoissoient l'empire sur son époux. Mais chaque chose a son terme: l'impératrice se permettoit de tels excès de débordement qu'en ne les révélant, et ne les arrêtant pas, ils risquoient d'en porter la peine avec elle. Ils employèrent tout ce qu'ils avoient de moyens capables de l'engager à garder quelque modération dans les démonstrations de sa passion pour *Silius*, son amant favori, le plus bel homme de la capitale. Mais comme si la publicité eût ajouté à ses plaisirs, elle sembloit prendre à tâche d'en instruire toute la ville. *Silius*, réfléchissant sur sa situation, représente à *Messaline* qu'ils en font trop, pour s'imaginer pouvoir éviter la mort, quand le prince sera instruit de leur conduite, ce qui ne doit pas tarder : qu'il ne leur est possible de prévenir le danger que par une résolution désespérée : qu'il a des amis sur lesquels il peut compter : qu'il faut qu'il l'épouse, et qu'il adoptera son fils *Britannicus*.

Cette proposition d'une hardiesse incroyable et sans exemple, est approuvée par *Messaline.* Elle attend que son mari parte pour Ostie, où une solennité l'appelloit, et célèbre ses noces avec toute la pompe ordinaire, en présence du sénat, de l'ordre des chevaliers, de tout le peuple et des soldats. On prétend qu'elle avoit prévenu l'empereur sur ce mariage, et lui avoit fait signer le contrat, comme si elle ne se déterminoit à cette cérémonie, que pour détourner sur un autre certaines calamités dont celui qui étoit son mari étoit menacé. Cet éclat effrayant consterna toute la maison de l'empereur. *Narcisse*, surtout, plus exposé qu'un autre à ses reproches parce qu'il étoit son principal confident, vouloit l'en instruire, et ne savoit comment s'y prendre. Après avoir bien médité, il en charge deux courtisannes en grande faveur auprès du prince. L'une se met à genoux, et lui dit que *Méssaline* vient d'épouser *Silius*, l'autre confirme cette nouvelle, et réclame le témoignage de *Narcisse.* On l'appelle, il convient de la vérité du rapport, demande humblement pardon de ne l'avoir pas annoncé plutôt, ajoute qu'il n'y a pas de tems à perdre,

et que si *Claude* n'use de la plus grande diligence, le nouvel époux de *Messaline* va se rendre maître de Rome. *Claude* tremble, il assemble son conseil. La frayeur lui troubloit l'imagination. « Suis-je encore empereur? disoit« il, *Silius* l'est-il » ? Mais on lui dicte des mesures dont la première est de revenir brusquement à Rome.

Pendant cette délibération, *Messaline* plus dissolue que jamais, persuadée que personne n'auroit la hardiesse d'instruire l'empereur, se livroit à toute sorte de plaisirs. C'étoit le tems des vendanges. Elle en donna une représentation, dans laquelle *Silius* paroissoit en *Bacchus*. Elle, un thyrse à la main, les cheveux épars, au milieu de femmes vêtues de peau de tygre, imitoit par ses danses les fureurs des Bacchantes. Au plus fort de leur folle joie, la nouvelle se répand que *Claude* est instruit, et qu'il arrive. L'effroi général succède à la gaieté. On se disperse. Chacun s'évade de son côté. *Messaline* après quelques tristes réflexions se décide hardiment à aller au devant de son époux, à se montrer à ses yeux, moyen qui lui avoit souvent réussi, sur tout en se faisant précéder par *Britan-*

nicus et *Octavie* auxquels elle ordonne d'aller se jetter au cou de leur pére.

Il avançoit accompagné dans sa voiture par des personnes du choix de *Narcisse*. Intéressé à ne point laisser son entreprise imparfaite, le ministre s'y étoit placé lui-même. Pendant la route, *Claude* agité de pensées diverses, disoit en soupirant : « Quelle femme !..... elle « que j'ai tant aimée ! « Les compa- « gnons répondoient comme par écho. « Quel crime !...... quel forfait » ! Et on se taisoit. *Messaline*, dans son trouble, n'avoit pu trouver qu'un tombereau. Du plus loin qu'elle apperçoit son mari, elle s'écrie, et le supplie d'écouter la mére de *Britannicus* et d'*Octavie*. *Narcisse* crie plus haut, et occupe les oreilles de l'époux du récit des débauches de sa femme. Lorsqu'il veut la regarder, l'affranchi lui met devant les yeux un mémoire où sont racontés tous ses désordres ; quand les enfans arrivent, il les fait retirer.

Descendu au palais, il fait remarquer à *Claude* les préparatifs faits pour l'infâme cérémonie ; que les ameublemens des *Drusus*, des *Germanicus*, des *Nérons* y ont été prostitués. Il le mène ensuite au camp des prétoriens,

comme s'il avoit besoin d'y être pour sa sureté. De-là, comme feignant d'être jaloux de l'honneur de son maître, il envoie massacrer, sans forme de procès, non-seulement *Silius*, mais encore tous les amans de l'impudique, convaincus ou soupçonnés. Il n'y eut de traduit en justice que *Mnester*, ce malheureux pantomime. Disputé par *Poppée* et l'impératrice, ce n'étoit que forcé par les coups, qu'il s'étoit rendu aux desirs de celle-ci. Il montroit encore sur ses épaules les stigmates de la violence. « Rappellez-vous, disoit-il à « *Claude*, qui présidoit à ce jugement, « rappellez-vous l'ordre que vous m'a- « vez donné d'obéir à la princesse. « L'intérêt ou l'ambition poussoit les « autres : je n'ai péché que par néces- « sité ». N'importe, il fut condamné sur ce principe : « Que dans un crime « de cette importance, on n'examine « pas s'il a été commis de gré ou de « force ».

Restoit *Messaline*, à laquelle *Claude*, dans une espèce de stupeur, ne paroissoit même pas songer. Il buvoit, mangeoit, faisoit ses exercices ordinaires, sans s'informer d'elle. Il lui échappoit seulement quelquefois des soupirs. On

lui entendoit prononcer *la malheureuse! Narcisse*, craignant quelque retour de tendresse, prend sur lui d'ordonner au tribun de garde, comme de la part de l'empereur, d'aller la faire mourir. Il lui joint un affranchi, nommé *Evode*, pour s'assurer de l'exécution. Celui-ci, précède de quelques momens, et lui annonce son triste sort. Auprès d'elle étoit *Lépida*, sa mère, brouillée avec elle pendant sa fortune et ses crimes; mais que le malheur avoit rappellée auprès de sa fille. *Lépida* lui dit fermement: « N'attendez pas qu'un bourreau porte la main sur vous. Votre vie est passée. Il n'est plus question que de mourir sans honte ». Pendant qu'elle délibéroit, arrive le tribun, qui se place devant elle, la regarde fixement, et se tait. Ce silence énergique lui en dit plus que tous les discours. Elle prend le poignard, l'approche de sa gorge ..., de sa poitrine. Le tribun termine ses irrésolutions en la perçant de part en part. Elle tombe dans les mêmes jardins de *Valérius*, qu'elle avoit acquis par un crime.

On vient annoncer à *Claude* qu'elle est morte. Il étoit à table. Il ne s'informe seulement pas de la manière,

se fait verser à boire et continue son repas. Les jours suivans, il ne donna pas le moindre signe de haine, de satisfaction, de colère, de tristesse, ou d'aucun sentiment naturel, quoiqu'il vit ses enfans pleurer la fin tragique de leur mère. Le sénat justifia cet oubli, en faisant ôter les statues et le nom de *Messaline* de tous les monumens. *Claude* déclara qu'il ne vouloit plus songer au mariage; et en effet, il n'y avoit pas été heureux. On le força de renoncer à sa première inclination, *Emilia Lépida*, petite fille d'*Auguste*, à laquelle il étoit fiancé, parce que ses parens tombèrent en disgrace. Une maladie lui enleva *Livia Camilla* le jour même fixé pour ses noces. Il répudia *Argatanista* surprise avec un affranchi, et presque convaincue d'homicide. *Pesina*, de mœurs irréprochables, mais hautaine et acariâtre, lui fit trop payer sa vertu. Malgré son extrême complaisance, il ne put vivre avec elle qu'un an. Efin un excès opposé lui fit souffrir sans regret qu'on le débarassât de *Messaline*. Il avoit donc été asssez trompé par l'hymen pour ne plus s'y fier; mais son mauvais sort le rejeta dans les bras d'une nouvelle épouse.

Elle se nommoit *Agrippine*, fille de *Germanicus*, et peu digne de la vertueuse *Agrippine*, sa mère. *Tibère* la donna en mariage à *Domitius Ahénobarbus*, dont elle eut un fils, connu depuis sous le nom de *Néron*. Après la mort de son époux, elle mérita par ses galanteries l'animadversion de *Caligula* lui-même, qui l'exila. Rappellée par *Claude*, elle épousa *Passienus*, homme très-riche et le fit assassiner pour jouir de son bien, qu'il lui avoit laissé par testament. Pendant les dernières années de *Messaline*, ses assiduités auprès de *Claude*, son oncle, causèrent beaucoup d'ombrage à l'épouse. Elle avoit dessein de se défaire de cette nièce importune lorsqu'elle périt. *Agrippine* avoit accoutumé le vieil empereur à ses complaisances. Il ne fut question que de les renforcer, pour s'établir tout-à-fait auprès de lui en qualité d'épouse.

Il lui en manquoit le titre. L'acquisition souffroit des difficultés, parce qu'il n'y avoit pas d'exemple à Rome, qu'un oncle eût épousé la fille de son frère. Le scrupuleux *Claude* craignoit qu'un inceste n'attirât des fléaux sur l'empire. On calma ses inquiétudes, en

lui faisant promettre qu'il feroit tout ce que le sénat prescriroit; puis on lui fit ordonner par le sénat d'épouser *Agrippine*. Avant son mariage, elle avoit eu le crédit de faire éloigner de *Claude* un jeune homme nommé *Silanus*, auquel il destinoit *Octavie*, sa fille, et dont la future belle-mère craignoit le mérite. Elle lui supposa un commerce criminelle avec sa sœur *Julia Silana*, qui avoit été mariée. Le fondement de l'accusation fut que le frère, au lieu d'appeller sa sœur *Vénus*, nom que sa beauté lui faisoit donner généralement, l'appelloit *Junon*, qui avoit été en même-tems femme et sœur de *Jupiter*. C'étoit selon *Agrippine*, une preuve qu'il vouloit réunir ces deux titres auprès de *Julia*. Par conséquent, il étoit indigne de la fille de l'empereur. Elle l'engagea à déshonorer celui qui devoit être son gendre. Le jeune homme se tua de désespoir.

Agrippine, placée sur le trône, marcha avec un faste inconnu aux autres impératrices. Elle disposoit de tout, se mêloit de toutes les affaires, jusqu'à siéger près de l'empereur dans le sénat et sur les tribunaux. Con-

noissant la foiblesse de son époux, et sa facilité à se laisser séduire, elle ne l'abandonnoit point d'un pas. Malheur à toute femme soupçonnée de lui plaire, même involontairement. *Calpurnie* fut exilée pour avoir été trouvée belle. *Pollina*, plus dangereuse, parce qu'elle avoit été aimée autrefois, fut accusée de sorcellerie, reléguée et tuée dans son exil. Afin de tâcher d'effacer l'odieux de ces exécutions, et de se donner une réputation de régularité, l'impératrice fit rappeller le philosophe *Sénèque*. Cependant elle ne réussit pas à aveugler le public sur ses liaisons avec *Pallas*. Cet affranchi lui servit beaucoup à déterminer l'empereur à fiancer sa fille *Octavie* avec *Néron*, son fils, à lui faire prendre la robe virile avant l'âge, à le marier et à l'adopter. Toutes ces grâces furent demandées à *Claude* par le sénat gagné, avili au point de n'avoir de volonté que celles que lui dictoient une femme et les affranchis, tous imprégnés de la bassesse de la servitude.

Comment n'auroient-ils pas été tout puissans? L'empereur prescrivit, par un décret, de regarder comme ordonné par lui-même, ce que commanderoient

ses intendans, ainsi appelloit-il ses affranchis. Excepté les faisceaux consulaires, le sénat leur prodiguoit toutes les dignités. Il donna les honneurs de la prêtrise à *Pallas;* et un descendant des *Scipions* proposa de remercier cet affranchi qui se disoit d'une antique noblesse, de ce qu'il vouloit bien s'abaisser jusqu'à être compté entre les ministres du prince. *Narcisse* jouoit un rôle moins éclatant; mais aussi important auprès de *Claude.* Il paroît qu'il souffroit un libre accès aux richesses, et que les concussionnaires ne perdoient point à lui faire part de leurs déprédations. Son impudence dans l'affaire des Bithyniens est remarquable. Ils avoient envoyé des ambassadeurs se plaindre des extorsions et des rapines de *Junius Cilo* leur gouverneur. Ils prioient qu'on les déchargeât de ce cruel oppresseur. L'empereur n'ayant pas bien compris leur harangue, en demanda l'explication à *Narcisse,* et pourquoi ils étoient venus. « Le but de « leur voyage, répondit l'impudent « affranchi, est de vous témoigner leur « reconnoissance de la bonté que vous « avez eue de leur donner pour gouver- « ner un homme aussi intègre et aussi

« désintéressé que *Cilo*. Qu'on lui con-
« tinue donc encore le gouvernement
« pour deux ans, répartit le prince. »
Dans l'espace de ces deux ans, l'affamé gouverneur acheva de dévorer ce qu'il n'avoit qu'entamé.

Le règne de *Claude* ne fut pas exempt de guerres. On compte, entre les principales, celle de la Bretagne, qui fut conduite avec succès par *Ossorius*. Il fit prisonnier, ou plutôt une reine perfide, lui livra en trahison *Caractacus*, roi, et le meilleur capitaine de ce pays. Amené à Rome, il parut sans se déconcerter devant le trône de l'empereur, et lui parla en ces termes:
« Avec plus de fortune, vous ne ver-
« riez pas en moi un captif, mais un
« ami, et vous n'auriez pas dédaigné
« l'alliance d'un prince issu d'un sang
« illustre et souverain de plusieurs
« états. J'ai eu des chevaux, des armes
« et des richesses. Devez-vous être sur-
« pris de mes efforts pour les conser-
« ver? chacun est-il donc obligé de
« courir à la servitude, parce que vous
« voulez commander à l'univers? Si je
« m'étois soumis dès le premier ins-
« tant et sans résistance, je n'aurois
« illustré ni mon nom ni votre victoire.

« Le supplice me plongera dans l'ou-
« bli, mais si vous me laissez la vie,
« la postérité ne cessera de vanter
« votre clémence. » Ce discours mêlé de fiers reproches et de louanges adroites, plut à *Claude*, qui lui accorda la liberté ainsi qu'à sa femme et à ses enfans. On le promena dans la ville, dont on lui faisoit admirer la magnificence. Interrogé sur ce qu'il en pensoit, il répondit : « Je suis étonné que
« des hommes qui possèdent des palais
« si superbes, les quittent pour enlever
« aux Bretons leurs misérables ca-
« banes. »

Caractacus, déchargé de ses fers après avoir remercié l'empereur, alla rendre ses hommages à l'impératrice. Cette princesse s'étoit donné le droit de participer à tous les honneurs de l'empire. Elle contribua, par son goût et ses conseils, à embellir Rome. Afin de porter son nom chez les étrangers, elle établit une colonie de vétérans dans Cologne, où elle étoit née, et lui joignit son nom; lorsque *Claude* donna le magnifique spectacle d'un combat naval sur le lac Fucin, qu'il avoit tenté de dessécher, elle y parut avec tout l'appareil de la majesté, décorée d'un

habit guerrier à la tête des troupes. Elle se montroit ainsi quelquefois aux gardes prétoriennes dans leur camp. Cette armée avoit eu jusqu'alors deux chefs; apparemment afin de diviser l'autorité, et que l'un pût surveiller l'autre. *Agrippine*, sous des prétextes spécieux, persuada à *Claude* de n'en mettre qu'un. Ce fut sur sa recommandation, *Burrhus Afranius*, avantageument connu par ses talens militaires, et incapable d'oublier celle qui lui procuroit sa place.

Elle étoit au comble de la grandeur et de la puissance, par le crédit que lui donnoit le mariage de *Néron*, son fils, avec *Octavie*, et par l'estime que procuroient au jeune prince ses belles qualités, estime qui rejaillissoit sur la mère. *Néron* s'étudioit à rendre service à tous ceux qui réclamoient sa protection, et plaidoit avec chaleur la cause des opprimés. *Agrippine* se complaisoit dans son fils; mais elle en étoit jalouse. La persuasion que *Lépida*, sa belle-sœur, cherchoit à prendre quelqu'empire sur l'esprit de son neveu, coûta la vie à la tante. Enjouée et complaisante, cette princesse gagnoit le jeune prince par ses caresses, tandis qu'*Agrippine* tou-

jours mére avec lui, l'intimidoit par sa hauteur. Elle lui souhaitoit l'empire, et cependant ne pouvoit souffrir qu'il commandât. *Agrippine* se servit, pour perdre sa belle-sœur, de l'accusation de sortilége, de conjurations magiques contre la vie de l'empereur, crime auquel *Claude* croyoit facilement. On dit qu'elle força son fils à témoigner contre sa tante qu'il aimoit. Elle eut recours à la même imputation de sortilége, afin de se procurer par la mort de *Statilius*, la possession de ses beaux jardins qu'elle convoitoit.

Il paroît que *Narcisse* n'étoit plus si bien avec *Agrippine*, puisqu'il fit tous ses efforts pour sauver *Lépida*. Soit par lui, soit par d'autres, *Claude* fut instruit de la conduite et des vices de son épouse. On l'entendit dire : « Je suis « destiné à être malheureux dans mes « mariages, et à punir des adultéres. » Ce dernier mot étoit effrayant pour une femme dont les mœurs n'étoient rien moins qu'irréprochables. Son ambition fut aussi alarmée par l'empressement de *Claude* à faire prendre la robe virile à son fils *Britannicus*. « C'est « mon amitié pour vous, lui dit-il, en « l'embrassant tendrement, c'est le « desir de voir le peuple romain gou-

« verné par un véritable *César*, qui
« me dicte ce souhait. C'étoit présager à *Néron* un collègue, peut-être un maître. *Agrippine* ne vouloit ni de l'un ni de l'autre. Elle crut être délivrée de ses craintes par une maladie qui survint à l'empereur. Pendant quelques jours, elle espéra que la mort l'en débarrasseroit, avant qu'il pût faire des dispositions contraires à ses vues. Mais pour plus grande sureté, elle lui fit donner un poison qui devoit le rendre tout-à-fait imbécille, et enfin, un plus violent qui l'emporta à l'âge de soixante-quatorze ans, après treize ans de règne.

Quoique tout eût été prévu de longue main, sa mort fut cachée jusqu'à ce qu'on eût pris les dernières mesures. Alors les portes du palais s'ouvrent. *Néron*, accompagné de *Burrhus*, chef des gardes prétoriennes, s'avance vers la cohorte en faction, suivant l'usage, est accueilli avec des acclamations, par ordre de *Burrhus*, et placé dans une litière. On dit que quelques soldats hésitèrent, regardant avec inquiétude, et demandant *Britannicus*. Mais comme ce jeune prince étoit retenu dans le palais, qu'ils ne

virent leur demande secondée de personne, ils suivirent la foule. *Néron*, transporté au camp, harangua, promit une gratification, et fut déclaré empereur.

Neron. Placé sur le trône à l'âge de quatorze ans, il ne fut plusieurs jours que spectateur des vengeances d'*Agrippine*, sa mère. Elle força *Narcisse* qui auroit voulu malgré elle sauver *Lépida*, de se donner la mort, dans la crainte de la torture; ses richesses surpassoient celles de *Crésus* et des rois de Perse. *Julianus*, pour avoir été un moment jugé digne de l'empire, sans y avoir aspiré, fut empoisonné. Elle fit mettre à mort, sous différens prétextes, d'autres personnes qui lui déplaisoient, et elle auroit poussé plus loin ses crautés, si *Burrhus* et *Sénèque*, gouverneurs de *Néron*, n'eussent engagé leur élève à les arrêter. Ces deux hommes s'étudioient à l'envi à en faire un grand prince. Ils eurent lieu de se louer d'abord de leurs soins. Le jeune empereur montroit des vertus que le sénat récompensa par des honneurs et des louanges outrées, auxquelles il eut quelquefois la modestie de se soustraire. Sa mère, au contraire, pleine d'ambition, affectoit le faste de la

domination, et pour la puissance comme pour le rang, l'égalité avec son fils.

Il fut obligé de la réprimer quelquefois, de l'aveu et même par le conseil de ses deux gouverneurs. Elle s'en plaignit et s'échappa en reproches, accompagnés de menaces qui donnèrent lieu à une accusation juridique. Le jeune empereur étoit d'avis de terminer cette espèce de procès en lui faisant donner la mort; mais *Burrhus* obtint qu'elle seroit jugée. Elle fut déclarée innocente, et rentra en grace. Mais auparavant, elle avoit essuyé tous les chagrins capables de mortifier son orgueil, chassée du palais, abandonnée par tous les courtisans, sans garde d'honneur, et sur-tout privée de *Pallas*, son cher favori. Quand il prit congé de *Néron* le voyant suivi d'une foule de peuple, le jeune empereur dit assez plaisamment: *Pallas* va abdiquer la puissance souveraine.

Les inclinations perverses qu'il commençoit à montrer, la difficulté de s'y opposer de front, engagèrent ses deux gouverneurs à lui souffrir une inclination pour une affranchie nommé *Acté*, au préjudice d'*Octavie* sa jeune épouse.

On suppose qu'ils crurent plus prudent de laisser diriger l'impétuosité de sa passion vers une personne peu importante, que d'exposer les femmes des plus illustres maisons de Rome. Quelques auteurs les soupçonnent d'avoir eu cette complaisance, pour ne pas perdre tout à fait l'empire que commençoient à prendre sur leur élève *Othon* et d'autres favoris, avec lesquels deux gouverneurs luttoient de crédit. Mais quelqu'ait été leur motif, l'action étant criminelle, il ne peut les justifier. Il auroit été plus honorable pour eux de quitter une cour où germoit la corruption mère de tous les vices.

Néron s'adonnoit au crime avec un sang froid et une effronterie rare à son âge. Après avoir ravi l'empire au jeune *Britannicus*, il lui ôta la vie. Le poison fut administré sous ses yeux, à sa table. *Agrippine* qui ignoroit le projet ainsi que les assistans, pâlirent de l'effet. *Néron* seul vit sans altération et sans trouble, le jeune homme en proie aux plus vives douleurs, se débattre et tomber entre les bras des convives. Il traita son état d'attaque d'épilepsie. Mais l'épileptique en mourut. Si les contraires ne s'allioient pas souvent, croiroit-on que le même homme, dans le même

tems, lorsqu'on lui présentoit à signer la sentence de mort de deux brigands répondit : « Je voudrois ne pas savoir « écrire ». Il fit aussi quelques actes équitables, des lois sages, des libéralités aux citoyens de Rome grands et petits, ordre d'afficher les réglemens relatifs aux impôts, afin chacun sût ce qu'il devoit payer. Défense aux gouverneurs de province de donner des spectacles, ils ne servent qu'à fermer la bouche au peuple qui en fait tous les frais ; permission de prendre à parti les anciens délateurs. Un des plus infâmes nommé *Suilius* poursuivi avec ardeur par *Sénèque*, lui imputa en récrimination un commerce scandaleux avec *Julie* fille de *Germanicus*, dont il avoit partagé la disgrace sous *Claude*, de chasser aux testamens et aux successions, de remplir l'Italie et les provinces de ses usures, d'avoir ramassé en quatre ans plus de sept millions d'or. Vrais ou faux, ces reproches firent grand tort à la réputation du philosophe. On remarqua dans ce tems, un phénomène, un prodige. *Saturninus* très-riche, très-estimé mourut gouverneur de Rome, à quatre - vingt - treize ans de mort naturelle.

Le peu de lois utiles qui parurent les premières années du jeune empereur, lui firent beaucoup d'honneur. Voilà ce qu'on appelle les belles années de *Néron*. On en compte quatre ou cinq, encore leur gloire fut-elle flétrie par ses moeurs. On le voyoit dès-lors courir les rues de nuit déguisé en esclave, avec ses compagnons de débauche, qui pilloient les boutiques, frappoient les passans et commettoient mille autres insolences, apprentissage honteux de désordres plus funestes qui suivirent. L'amour ne le réforma ni ne le régla, parce qu'il lui fut inspiré par des personnes incapables de lui donner de la dignité, entr'autre par la fameuse *Poppée*. Elle étoit fille de celle que *Messaline* avoit fait mourir par jalousie. Plus belle qu'aucune femme de son tems, *Poppée* les surpassoit par la douceur de son entretien, son esprit et une modestie apparente. Mais sa lasciveté étoit sans bornes, et elle ne tenoit aucun compte de sa réputation.

Othon favori de *Néron*, la débaucha et l'enleva à *Crispinus* son époux. *Néron* l'envia à *Othon*, mais après s'être prêtée à ses desirs, redevenue fidelle à *Othon* qu'elle disoit son mari

elle prétendoit mettre des bornes à sa complaisance. Etoit-ce pour se débarrasser d'*Othon* qui en effet reçut comme un exil honnête le gouvernement du Portugal, où il se fit honneur. « Supportant mieux, dit Tacite, l'oc« cupation que l'oisiveté ». Deux personne nuisoient à *Poppée* dans le dessein où elle étoit de se mettre la courronne impériale sur la tête, *Agrippine* et *Octavie*. La vanité de la première ne lui auroit pas laissé voir sans résistance le trône de son fils partagé par une prostituée. On assure que son ambition, et la fureur de régner, la transportèrent au point de provoquer du jeune empereur des caresses qui n'étoient pas celles d'un fils à sa mère. D'autres disent que ce fut le fils qui à la fin d'un repas où régnoit la licence, se permit des desirs trop marqués, et *Burrhus* et *Sénèque* qui étoient présens, ne trouvèrent d'autre moyen d'éloigner le danger, que d'appeller *Acté* auprès du fougueux jeune homme ; mais auroit-il osé, si la conduite trop connu de sa mère ne l'avoit enhardi ? Et que penser des deux gouverneurs, qui se respectoient assez peu pour assister à pa-

reilles scènes, et adopter pareil moyen pour la terminer ?

Au mépris que marquoit un tel oubli du respect filial, *Poppée* sut ajouter chez *Néron*, l'indignation. Bien persuadée qu'*Agrippine* ne souffriroit jamais qu'il répudiât *Octavie*, elle crut ne pouvoir mieux faire que de l'irriter contre sa mère. « Vous êtes en tutelle, « lui disoit-elle quelquefois; loin d'être « maître de l'empire, vous ne l'êtes pas « de vous-même. J'aime mieux, con« tinuoit-elle malignement, aller re« joindre *Othon*, et vivre avec lui dans « quelque coin du monde, que d'en« tendre vos infamies, et de les voir « tous les jours ». A ces discours, elle ajoutoit les plus noires calomnies, accusant la mère d'en vouloir à la vie de son fils. Personne ne parloit pour l'impératrice, parce que fière et hautaine, on étoit bien aise de la voir abaissée; et qu'on ne croyoit pas que la colère d'un fils contre sa mère, pût être portée à l'horrible excès de s'en défaire.

Mais la résolution étoit prise. Il ne s'agissoit plus que de la manière. Le poison ? Elle qui l'avoit employé s'en défioit. Le poignard ? Que diroient le peuple et les soldats ? Pendant qu'on

étoit dans l'embarras du choix, un affranchi, nommé *Anicète*, général des galères, vient offrir son infernale industrie, savoir un vaisseau fait avec tant d'art, qu'il s'ouvriroit à volonté en pleine mer, sans qu'on pût deviner la cause de son naufrage : ce moyen est adopté. *Néron* invite sa mère à une fête auprès de Bayes : elle y va avec quelqu'inquiétude. Mais l'accueil gracieux, l'air serein de son fils à son arrivée la rassurent. Après avoir passé une journée de plaisir ensemble, il lui propose d'aller par mer de l'autre côté du détroit, à une maison de plaisance qui étoit destinée à son séjour. Une galère superbement ornée se présente, *Néron* accompagne sa mère au rivage, lui baise les yeux, la presse entre ses bras, l'accable de caresses feintes ou véritables; car un monstre même, dans un pareil moment, peut-être pressé par des remords affreux.

Agrippine part : la mer étoit calme, le ciel clair et sans nuages, comme si, disent nos historiens, les Dieux eussent voulu ôter à *Néron* toute excuse de son parricide, empêchant qu'on ne pût l'attribuer aux vents et aux flots. Le vaisseau n'étoit pas encore fort éloigné

du rivage, lorsqu'au signal donné, le plancher de la chambre où étoit *Agrippine*, chargé de plomb, tombe et écrase un homme à côté d'elle. Une cloison le soutient sur elle et sur *Acéronia*, une de ses femmes, et les garantit. En même tems le vaisseau se rompt; mais les matelots qui n'étoient pas du complot, empêchent qu'il ne soit totalement submergé. Au lieu d'être engloutie, *Agrippina* soutenue par ses vêtemens reste sur la mer. *Acéronia* dans l'espoir d'être secourue plus promptement se nomme l'impératrice, et elle est assommée à coups d'avirons. *Agrippine* légèrement blessé d'un coup porté au hasard, se sauve à la faveur de son silence, et de quelques nacelles venues promptement du bord.

Portée dans sa maison, elle repasse dans son esprit toutes les circonstances de cet évènement. Des caresses si subites de son fils après tant de froideur, une lettre, la plus obligeante qu'il lui eût jamais écrite, la chûte du plancher, le vaisseau rompu si près du bord, sans écueil ni orage, sa blessure, la mort d'*Acéronia*, tout lui persuade que c'est à sa vie qu'on en vouloit. Elle croit cependant prudent de dissimuler : elle

envoie à son fils un messager pour le rassurer, disoit-elle, sur le danger de sa blessure, et le tranquilliser. Il étoit en effet dans un grand trouble; mais trouble que ces nouvelles n'étoient pas capables d'appaiser. Quand il apprit que le coup étoit manqué, le désespoir s'empara de lui. Il croyoit déjà voir sa mère informer le peuple, le sénat et l'armée de son assassinat. « Que faut-il « faire, s'écrioit-il? *Burrhus* et *Sénèque* qu'on soupçonna avoir été instruits du complot, étoient présens. L'empereur voulut envoyer le premier tuer sa mère. « Anicète a commencé, « répondit-il, qu'il achève. »

Le scélérat accepte la commission avec empressement. Il prend une troupe de satellites marins, hommes féroces et impitoyables, arrive à la maison d'*Agrippine*, l'investit, et entre dans sa chambre, pendant qu'elle s'inquiétoit du retard de son messager, dont elle tiroit mauvais augure. En voyant les assassins, elle leur crie : « Si mon « fils vous envoie pour savoir de mes « nouvelles, allez lui dire que je me « porte bien; au reste, je ne crois pas « qu'il vous ait ordonné un parricide. » Pour toute réponse, un d'eux lui dé-

charge un coup de bâton sur la tête. Un autre tire son épée, elle lui dit en montrant son ventre : « C'est lui qui a pro« duit un monstre tel que Néron, c'est « lui qu'il faut frapper ». Elle est aussitôt percée de plusieurs coups et expire. Ainsi fut accompli le desir qu'elle avoit montré, lorsque des devins qu'elle consultoit sur le sort de son fils, lui répondirent qu'il seroit empereur; mais qu'il la tueroit. « Qu'il me tue, répon« dit-elle, pourvu qu'il règne. »

Si les remords déchirans, si la puissance de se déshonorer par des infamies, celle de se rendre détestable par les cruautés, sont des châtimens ménagés aux grands coupables par la providence, nul homme n'a jamais été plus puni que *Néron* ne le fut de son parricide. L'image de son crime le suivoit par-tout, des furies vengeresses sembloient attachées à ses pas. Son anxiété étoit quelquefois inexprimable. Pour calmer ses affreuses angoisses, il eut recours à des magiciens. Il les pria d'évoquer par leurs sacrifices les mânes de sa mère, afin de les appaiser; mais l'enfer même rejeta ses offrandes, et se refusa à ses voeux. Il reçut après son forfait les complimens de ses gardes,

d'avoir échappé aux embûches qu'il disoit que sa mère lui avoit tendues. *Burrhus* étoit à leur tête. Il lui vint des félicitations du sénat, auquel il écrivit que sa mère avoit voulu le faire assassiner; qu'elle avoit formé des desseins contre la tranquillité de l'empire; qu'elle haïssoit le sénat, les soldats et le peuple, qu'enfin sa mort étoit un bonheur public. Cette lettre étoit de la façon de *Sénèque*. Les sénateurs ordonnèrent des processions publiques en actions de graces aux Dieux, et placèrent le jour de la naissance d'*Agrippine* entre les jours malheureux. Tel étoit alors le sénat romain. Le seul *Thraséa Pétus* sortit de la salle, indigné, au hasard d'encourir la haine du tyran.

Il sembloit qu'il y eût une ligne formée pour le perdre, en lui applaudissant dans ses plus extravagantes passions. Aussi n'y mit-il aucun frein : on le vit paroître comme un baladin sur le théâtre, y chanter, danser, jouer de la lyre, conduire les chars dans le cirque, forcer les spectateurs de l'entendre, et de lui donner la préférence sur les autres acteurs. La ville de Naples fut plus qu'une autre favorisée du dau-

gereux honneur de lui plaire. Il se rendoit au théâtre dès le matin, et y restoit jusqu'au soir. A peine se donnoit-il le tems de manger, ce qu'il faisoit en public, après avoir averti les spectateurs, qu'au sortir de table, il leur chanteroit un air encore plus touchant. Un jour pendant qu'il chantoit, un tremblement de terre ébranla le théâtre ; mais il ne voulut ni quitter, ni laisser sortir personne, que sa chanson ne fût finie, et sitôt que l'amphithéâtre fut vuide, il s'écroula.

Pour diminuer sa propre honte, il tâcha de faire imiter son exemple par l'ancienne noblesse, que sa pauvreté rendoit capable de tout. Il en fit des gladiateurs. Les femmes même ne rougirent pas de lutter dans l'arêne. Plus de retenue, tout le monde fut admis sans aucune distinction d'âge, de condition ni de sexe, à se charger de cet opprobre. Un sénateur pouvoit faire sans reproche le métier d'un bouffon grec ou latin, avec des gestes et des contenances déshonnêtes. Les dames même de la plus haute naissance s'y montroient dans des postures lascives. Au tour des endroits destinés à ces spectacles, se trouvoient des boutiques

garnies de tout ce que le luxe et la molesse peuvent desirer, des cabarets et des lieux de débauche.

Mais rien n'approche en ce genre de la fête, que lui donna sur le lac d'Agrippa, *Tigellin*, dont la crapule, l'avarice et la cruauté avoient su gagner les bonnes graces de l'empereur. *Néron* y parut sur un vaisseau tout brillant d'or et d'ivoire, manœuvré par les plus beaux jeunes gens, dont le degré de corruption marquoit les rangs près de sa personne. Il alloit aborder près d'enfoncemens décorés en antres rustiques, où se trouvoient les premières dames de Rome, mêlées aux courtisannes aussi effrontées les unes que les autres. Tous les bois et les palais voisins retentissoient de concerts, et furent bordés de lumières. La table étoit chargée des mets les plus exquis et les plus rares, venus à grands frais. Après ce spectacle scandaleux, *Néron* en donna un pire encore par son mariage avec *Pythagore*, le plus infâme des débauchés. L'hymen se célébra avec les cérémonies accoutumées. L'argent fut consigné entre les mains des augures. On lui mit le voile que portoient les épousées, on lui dressa

un lit nuptial ; on alluma les flambeaux de l'hyménée. Après avoir été femme de *Pythagore*, il devint l'époux d'un autre débauché nommé *Sporus*, le logea dans son palais, le promena partout en Italie et en Grèce, habillé en impératrice. « Heureux l'univers, dit « quelqu'un à pareille occasion, si le « père de Néron avoit eu une pareille « femme! » Manque-t-il quelqu'espèce d'excès aux infamies dont le ciel permit que ce prince se souillât en punition de ses crimes?

Il étoit alors marié à *Poppée*. Non contente d'avoir chassé *Octavie* du trône et du lit de l'empereur, elle voulut la faire disparoître de dessus la terre. Des calomniateurs suscités l'accusèrent d'un mauvais commerce avec un joueur de flûte. Ses femmes appliquées à la question, soutinrent l'innocence de leur maîtresse. Elle n'en fut pas moins exilée; et après qu'on lui eût coupé les veines, étouffée par la vapeur d'un bain chaud, à l'âge de vingt-deux ans. Princesse infortunée, qui reçut cette récompense de l'empire qu'elle avoit apporté pour dot à *Néron*. Jamais elle n'eut un moment de bonheur dans sa vie.

Quelque complaisans que se montrassent les deux gouverneurs *Burrhus* et *Senèque*, leur seule présence, apparemment espèce de reproche, nuisoit à l'empereur. Le premier dont un de nos tragiques a fait un homme à sentimens héroïques, fut empoisonné. *Senèque*, dont les ouvrages stoïques contrastent merveilleusement avec son indulgence pour les excès de son élève, après avoir été méchamment enveloppé dans une conjuration, dont il se justifia, succomba dans une seconde accusation, et forcé de se faire ouvrir les veines, mourut épuisé de sang. *Néron* eut la bonté de faire refermer celles de *Plancine*, épouse du philosophe, qui avoit imité son mari. Il lui en resta une pâleur qui attesta toute sa vie son amour.

Poppée elle-même, *Poppée* si ardemment aimée, devenue importune par ses représentations, n'échappa pas à la brutalité de son mari. Elle lui faisoit des remontrances sur quelques excès. Il s'en irrita, la frappa du pied dans le ventre. Elle étoit enceinte. Elle en mourut. On remarque en ce barbare une férocité froide et réfléchie, qui ajoute à la cruauté. Quand on lui

présenta la tête d'un nommé *Rubellius*, qu'il venoit de faire assassiner, il la contempla avec complaisance, et dit en riant : « je ne savois pas que *Rubellius* « eût un si long nez. » En circonstance à-peu-près pareille, *Agrippine* regarda curieusement la tête livide d'une de ses rivales, lui ouvrit la bouche, et examina ses dents, qui avoient apparemment quelque chose de particulier. Quels monstres que ces personnages !

Aux cruautés exercées sur des particuliers, se joignent des exécutions qui portent sur des multitudes. Selon une ancienne loi, tous les esclaves qui se trouvoient dans la maison d'un maître assassiné, devoient être mis à mort. On en comptoit quatre cents chez *Pédanius*, tué étant gouverneur de Rome. Ce nombre excita la pitié du peuple. Il demandoit grace pour tant d'innocens. *Néron* ne crut pas que le sang noble d'un seul, fut trop expié par le sang vil de tant d'autres, et les fit inhumainement massacrer. On lui attribue le fameux incendie de Rome, qui, de quatorze quartiers, en détruisit trois entièrement, causa un grand dommage à sept des plus beaux ; de sorte qu'il n'en resta que quatre entiers. Le feu

brûla neuf jours avec une confusion et un défaut de secours, qui firent juger que si *Néron* n'en étoit pas l'auteur, du moins il se plaisoit à le voir durer. En le contemplant du haut de son palais, il déclama un poëme sur l'embrâsement de Troie, revêtu des mêmes habits qu'il portoit en chantant sur le théâtre. On dit qu'il auroit voulu voir brûler Rome totalement, afin de bâtir à sa place une ville à laquelle il auroit donné son nom. Sur les décombres fumans de l'emplacement le plus maltraité par les flammes, il éleva le plus vaste et le plus magnifique des palais, où se trouvoient outre les plus beaux ornemens de l'architecture, et les plus riches ameublemens, les jardins du goût le plus exquis, jusqu'à des lacs et des forêts.

Le spectacle de ce terrible embrâsement, les cris des vieillards, des femmes et des enfans, le désespoir de ceux qui voyoient périr leurs biens, le tumulte de ceux qui l'emportoient, qui pensant le sauver étoient précédés, environnés par la flamme, et périssoient écrasés sous les débris, ce spectacle horrible n'approche pas encore pour l'inhumanité de celui que *Néron* donna

au peuple dans ses jardins, dont les chrétiens furent les malheureux acteurs? Afin de détourner de dessus lui le soupçon très-accrédité qu'il étoit auteur de l'incendie, il en accusa les chrétiens, déjà fort multipliés dans la capitale. Il rafina, dans les tourmens qu'il leur fit souffrir, les uns couverts de peaux de bêtes sauvages, étoient livrés aux chiens qui les dévoroient, d'autres attachés à une croix, attendoient une mort lente dans les douleurs aigues; d'autres enfin, enduits de matières combustibles, fixés à des poteaux, ou jetés dans des feux que leur graisse alimentoit, éclairoient les divertissemens du monstre qui parcouroit ses allées sur son char en habit de cocher. Mais ni ces atrocités, qu'il vouloit faire regarder comme une punition de l'incendie, ni quelques marques de bonté qu'il donna au peuple après l'embrâsement, ne purent faire tomber l'opinion qu'il en étoit l'auteur.

Enfin l'impatience des Romains portée à son comble produisit une conspiration. Des sénateurs, des chevaliers, des soldats, et même des femmes y entrèrent. Elle se forma sans doute par le mécontentement général, sans qu'on

en sache positivement l'auteur. *Caius Pison* passa pour en avoir été le chef. Il montroit des vertus que son goût pour le luxe et la dépense a rendues suspectes, et on l'a cru moins excité par la gloire de venger ses concitoyens, et de les défaire d'un affreux tyran, que par le desir d'obtenir l'empire. Presqu'à sa naissance, la conspiration pensa être découverte, par l'imprudence d'une femme affranchie nommée *Epicharis*, dont la conduite n'étoit rien moins que réglée. Elle fut employée, ou s'employa d'elle-même à gagner des complices parmi les troupes. Indiscrètement elle s'ouvrit à un tribun qui la décela. Mais elle nia avec tant de fermeté qu'on ne put la convaincre; cependant *Néron* la fit garder en prison.

Une légère inattention, une précaution minutieuse dévoila tout le complot. Un des conjurés, nommé *Scévinus*, s'étoit réservé l'honneur de porter le premier coup. En examinant son poignard, il le trouva mal affilé, et taché d'un peu de rouille. Il le donna à *Milicus*, son affranchi de confiance, pour le faire remettre en meilleur état. En même-tems, il se fit préparer du linge comme pour bander des plaies, et ar-

rêter le sang. Il donna aussi un grand festin à ses amis, où il parut d'un air rêveur, après lequel il récompensa quelques-uns de ses esclaves, et en affranchit d'autres. Ces circonstances donnèrent à penser à *Milicus.* Il avertit l'empereur, qui, dans ces préparatifs, vit tout d'un coup un complot contre sa vie. Il s'assura de *Scévinus*, qui se défendit très-bien d'abord. Mais la femme de l'affranchi indiqua des conférences, des colloques secrets, dont la connoissance fit arrêter plusieurs personnes. Elles se contredirent dans l'interrogatoire. Pressé par l'appareil des tortures, l'un déclare ses meilleurs amis, l'autre jusqu'à sa propre mère.

C'étoit le moment de faire parler *Epicharis.* On la tira de sa prison. Elle fut appliquée à une question cruelle; mais elle soutint toujours qu'elle étoit innocente, et n'accusa personne. Comme on la ramenoit à une nouvelle torture, dans une chaise, parce qu'elle ne pouvoit marcher, elle fit un nœud coulant du linge qui lui couvroit la gorge, l'attacha dans sa chaise, et s'étrangla. Mais les hommes montrèrent moins de constance qu'une femme. Les aveux se multiplièrent, et avec

eux les tourmens pour en tirer d'autres. Une chose qu'on a déjà vu, mais qui étonnera toujours, c'est que les complices eux-mêmes, furent souvent chargés de l'odieuse commission de présider aux tortures; qu'ils s'en acquittèrent avec toute la rigueur de gens innocens, et que les torturés ne les déclarèrent pas, quoiqu'ils les connussent pour complices. *Néron* assistoit à ces horribles scènes. Son attention empêchoit que les chefs des bourreaux n'apportassent quelqu'adoucissement aux tourmens. Dans un de ces interrogatoires, un des juges interrogeans, se voyant prêt d'être accusé, fit le geste de vouloir tuer le tyran, un complice l'en détourna par un signe, lui faisant entendre qu'il n'étoit pas encore tems. la plupart montrèrent en mourant plus de fermeté qu'il n'en auroit fallu pour exécuter leur dessein.

Pison se fit couper les veines. *Latéranus* consul désigné, répondit dans les termes les plus méprisans à *Epaphrodite* qui avoit l'ordre de l'interroger, et eut la générosité de ne rien reprocher au tribun son complice chargé de lui couper la tête. Blessé du premier coup, il se remit lui-même

dans l'attitude convenable pour être décapité. *Subrius* chef d'une cohorte prétorienne, interrogé par *Néron* pourquoi il avoit violé son serment de fidélité lui répondit : « J'ai été fidèle tant « que tu l'as mérité : mais je ne t'ai pu « souffrir lorsque tu es devenu parri- « cide, cocher, bouffon, incendiaire. » Cette réponse courageuse fut ce qui fit plus de peine à *Néron*. *Sulpius Asper* auquel il demandoit pourquoi il avoit conspiré contre lui, lui dit : « Parce que je ne connoissois pas d'au- « tre remède à tes crimes. » Les talens loin d'être une sauve garde, attiroient une attention dangereuse. Le poëte *Lucain* périt plus jalousé que convaincu. *Pétrone* se donna avant que de mourir le plaisir de laisser une satyre dont on regarde la licence, comme un mémorial des infamies de *Néron*, qu'il crut par là vouer au mépris de la postérité. Ne fut-on coupable que de lui déplaire, le tyran ne pardonnoit pas et aimoit à effrayer ceux même qu'il croyoit innocens. Il envoya exécuter le consul *Vestinus* qui donnoit un grand repas, et ne se doutoit seulement pas qu'on pensât à lui, parce qu'il n'avoit pas trempé dans la conspiration. Mais

Néron le haissoit. Il fit garder pendant la nuit les convives dans les angoisses de l'incertitude. « Ils ont bien payé, dit-il, « en les envoyant délivrer, ils ont bien « payé l'honneur de diner chez un « consul. «

Les enfans des conjurés ne furent point épargnés. *Néron* chassa les uns de Rome, fit emprisonner ou mourir de faim les autres avec leurs précepteurs et leurs domestiques. Des familles entières furent exterminées à la fois. Pendant ces exécutions et ces meurtres, les temples retentissoient d'actions de graces et de chants d'alégresse. Celui-ci privé d'un fils ou d'un frère, l'autre d'un parent ou d'un ami, ornoit sa maison, comme dans une réjouissance publique. Les sénateurs affectoient une joie proportionnée à la tristesse qu'ils étoient obligés de renfermer, décernoient des offrandes aux dieux, particulièrement au soleil qui avoit découvert la conjuration, de peur comme on l'avoit projetté, que le meurtre ne fût commis dans son temple; et le poignard qui devoit y être employé, fut consacré au capitole. Comment le tyran n'auroit-il point pris ces apparences pour des témoignages sincères de joie, en

voyant les uns venir lui baiser les mains, les autres embrasser ses genoux? il fit grace à très-peu; et donna de grandes récompenses aux dénonciateurs et aux bourreaux. Délivré d'inquiétude, il reprit la harpe et les habits de comédien, parut sur la scène, se soumettant à toutes les lois du théâtre; savoir de ne point se reposer, ni s'essuyer avec l'habit qu'il portoit, de ne cracher ni de moucher pendant toute l'action. Enfin mettant un genoux en terre et saluant l'assemblée, il attendoit la sentence des juges avec la contenance d'un homme qui la craint. Mais il n'auroit pas été sûr de paroître même indiffent. Des espions répandus dans l'amphithéâtre examinoient les contenances. *Vespasien* pour s'être endormi, après avoir veillé la nuit à son poste, courut risque de la vie.

L'historien *Tacite* termine ses récits lugubres, ses hideux tableaux par deux scènes attendrissantes. La première d'une famille mourante ensemble: *Lucius Vetus*, sa belle-mère *Sertia*, et *Pollatia* sa fille. *Néron* n'avoit contre *Lucius* d'autre grief, que d'être sur la terre un reproche vivant de la mort de *Rubellius* son gendre, con-

damné injustement. Il fit accuser son beau-père avec autant d'injustice. *Pollatia* alla se jeter aux pieds du tyran, et ne pouvant obtenir grace, elle revint annoncer courageusement à son père qu'il falloit mourir. Tous trois s'enfermèrent dans la même chambre, se firent porter dans le bain, et couper les veines du même fer. Là, le père en contemplant sa fille, la mère ses enfans, chacun souhaita d'être frappé le premier de la mort qui s'avançoit. Selon les lois de la nature, la plus âgée expira avant les deux autres, puis le père, puis la fille, et le vil sénat les déclara coupables de haute trahison.

L'autre scène est le procès de *Thrasea* ce sénateur intrépide, qui n'avoit pas voulu applaudir à la mort d'*Agrippine*, ni offrir de sacrifices pour la conservation de la divine voix de l'empereur. Tels furent les principaux chefs d'accusation contre lui. Les vrais griefs de *Soranus*, cité en jugement, étoient d'avoir étant gouverneur de Pergame, empêché *Acratus*, affranchi de *Néron*, d'emporter les statues et les tableaux de cette ville. Enfin, on imputoit à grand crime à *Servilie*, fille de *Soranus*, d'avoir consulté des

magiciens. Pour ces scélératesses, l'empereur ordonna de les condamner tous à mort; mais de leur laisser le choix. Les prétendus coupables furent introduits à l'audience entre deux rangs de soldats, entourés de délateurs, chargés d'apprendre aux sénateurs leur crime. On ne connoît de cet œuvre d'iniquité que l'interrogatoire de la fille, que l'historien représente jeune et belle. « Avez-vous consulté les devins ? lui « demanda le juge. Oui, répond-t-elle « avec ingénuité et candeur; mais « c'étoit pour savoir s'il y avoit moyen « d'appaiser l'empereur et de sauver « la vie à mon père. N'avez-vous pas « vendu jusqu'à vos ornemens nup- « tiaux, pour employer l'argent à des « conjurations magiques »? La désolée *Servilie* se prosterne à terre; et après quelques momens de silence, elle dit en embrassant l'autel, les yeux baignés de larmes : « je n'ai invoqué aucune « divinité défendue. Toutes mes prières « ont été saintes, et n'ont eu pour but « que de sauver mon père. J'ai donné « mes pierreries et mes ornemens, « comme j'eusse donné mon sang et « ma vie, si on me les avoit demandés « pour son salut. Si j'ai failli, j'ai failli

« seule, mon père est innocent. Le « père s'écrie : puisque ma fille n'a au- « cune part aux crimes qu'on m'im- « pute, nos causes ne doivent pas être « confondues. Je suis prêt à subir mon « destin, quel qu'il puisse être. J'es- « père qu'une fille innocente ne sera « pas enveloppée dans la condamna- « tion de son père ». Il veut embrasser sa fille. Elle lui tend les bras. Les lic- teurs se mettent entr'eux.... Quoique la perte de cette partie de l'histoire de Tacite, nous fasse ignorer le sort du père et de la fille, le caractère connu de *Néron* ne nous permet pas de croire que le barbare se soit laissé fléchir. *Thraséa* se fit ouvrir les veines.

Néron quitta Rome pour quelque tems. Il en donna le gouvernement à *Hélius*, affranchi auquel il associa *Polyclète*, autre affranchi, avec une puissance si absolue, qu'ils étoient les maîtres de bannir, de faire mourir jusqu'à des sénateurs, sans en informer l'empereur. Pour lui, il alla promener ses caprices et sa folie dans la Grèce. Les Grecs, disoit-il, étoient bien meilleurs connoisseurs que les Romains. Ils admiroient sa céleste voix; aussi ne leur épargnoit-il pas le plaisir de l'en-

en retournant à Rome. Il y fut rappellé dans la crainte d'un soulèvement, que les extorsions des gouverneurs alloient faire éclater. *Helius* courut l'avertir du danger, et le prier de venir calmer et punir les Romains. « Il m'en« vient donc, dit-il en soupirant, la « gloire dont je me couvre en Grèce». Il arriva assez à tems pour prévenir l'effet d'une conspiration dont on ignore le détail.

On est étonné de la stupeur d'une ville telle que Rome, grande, opulente, où malgré les proscriptions, se voyoient encore des familles distinguées, des hommes d'un grand mérite, un sénat nombreux, les magistrats de l'ancien gouvernement, consuls, tribuns, censeurs, édiles, préteurs, et autres qui faisoient la force et l'ornement de la république. Des colléges de prêtres, chargés de la majesté du culte, des écoles pour l'enseignement, l'ordre des chevaliers capables de réfléchir et d'agir, et entre les riches et la populace, cette classe d'hommes industrieux qui ont besoin de la paix, et qu'on croit, par leur nombre capable de la maintenir quand elle existe ou de la rétablir quand elle est troublée.

criantes faites à des personnes qu'il estimoit, il se montroit disposé à la révolte, près de là étoit le camp formidable des cohortes prétoriennes, au palais une garde nombreuse, dans tous les quartiers des détachemens de ses farouches soldats, troupe formée de toute nation, sans parens, sans propriété, qui ne connoissoit que celui qui la payoit. Les prétoriens, tirés ou des auxiliaires ou des peuples subjugués, accoutumés à la licence des camps, trouvoient une société analogue à leur caractère, dans la populace de Rome, dont ils se renforçoient au besoin. Même brutalité de mœurs, même dénuement de propriétés, même dévouement à celui qui pouvoit lâcher la bride à leur cupidité. La crainte du pillage dont on étoit sans cesse menacé, sous l'épée des cohortes, et le poignard de la basse populace, contenoit la partie industrieuse, et la rendoit docile à toutes les volontés des tyrans. Ainsi une ville pleine d'hommes capables, chacun en particulier, de résister à l'oppression, se laissoit soulever, agiter, calmer comme la plus petite cité.

Les ordres arbitraires des empereurs envoyés dans les provinces, sous les

formes anciennes de *sénatus consultes*, *de décréts du peuple*, y obtenoient obéissance entière, parce qu'on ignoroit au loin les astuces et les violences employées pour leur donner cette sanction. De plus, les familles des gouverneurs étoient retenues à Rome comme des otages. Pour peu-qu'ils voulussent montrer d'opposition, eux et leurs principaux officiers, tous Romains, devoient trembler pour des gages si chers. C'est ce qui empêcha pendant tant d'années, que le trône de ces princes barbares ou insensés ne fût attaqué, et qui rendit les efforts contre *Néron* assez lents pour qu'il eût pu les arrêter, s'il avoit eu la moindre énergie et le moindre courage.

Les premiers coups portés contre ce prince, partirent de la gaule Celtique, dont *Julius Vindex* étoit gouverneur. Il descendoit des rois d'Aquitaine. Son origine lui rendoit plus insupportable le joug tyrannique sous lequel gémissoient les Gaulois accablés d'impôts. Il rassembla cent mille Gaulois, et envoya publiquement proposer à *Galba*, gouverneur d'une partie d'Espagne, dont il connoissoit apparemment les intentions secrètes, de se joindre à lui,

avec promesse de le reconnoître pour empereur. Dans le même tems, le gouverneur d'Aquitaine lui demanda du secours contre *Vindex*. Embarrassé entre deux propositions si opposées, *Galba* assemble ses amis. Ils lui conseilloient avant que de se déclarer, de sonder les dispositions de la capitale; mais *Titus Vinius*, tribun de la seule légion qu'il y eut dans la province, se lève et dit: « A quoi bon délibérer? « c'est déjà un crime capital que d'a« giter si nous continuerons d'être « fidèles à *Néron*. Il n'y a point de « milieu. Vous devez ou entrer dans « l'idée de *Vindex*, ou marcher dans « l'instant contre un homme qui aime « mieux voir *Galba* sur le trône que « *Néron* ». Ce raisonnement détermine *Galba*. Il convoque une assemblée générale des Espagnols; et monté sur une tribune entourée des images de plusieurs personnes illustres que le tyran avoit fait inhumainement massacrer, il fait un discours véhément, dans lequel il lui reprochoit tout ses crimes. « Quel attentat, dit-il, a été « trop cruel pour lui? Ne s'est-il pas « souillé du sang de son père, de sa « mère, de sa femme, de son précep-

« teur, de tous ceux qui dans le sénat,
« la ville et les provinces, étoient di-
« tingués par leur naissance, leurs
« richesses, leur courage et leur vertu?
« Le sang de tant d'innocentes victimes
« crie vengeance. Puisque nous avons
« des armes et le pouvoir de nous en
« servir, rougissons d'obéir plus long-
« tems, non à un prince, mais à un
« incendiaire, à un parricide, à un
« chanteur, à un comédien, à un....
« Honorerai-je du nom d'homme
« un monstre qui n'appartient pas à
« notre espèce, ayant un homme pour
« mari, et étant lui-même le mari d'un
« autre homme ». *Galba*, en finissant, protesta à la nombreuse assemblée qui le saluoit empereur et Auguste, qu'il ne vouloit prendre le commandement que comme lieutenant du sénat et du peuple.

Mais pendant qu'il délibéroit, *Vindex* étoit poursuivi par *Virginius*, gouverneur de la haute Allemagne. On croit que les chefs étoient assez d'accord à s'unir contre *Néron*. Mais les deux armées se battirent malgré eux. *Vindex* fut vaincu et se tua. L'armée victorieuse offrit l'empire à son général. Il le refusa, déclarant qu'il ne

souffriroit pas qu'aucun exerçât la souveraine puissance qu'elle ne lui eût été conférée par le sénat, auquel seul ce droit appartenoit. Cette résolution embarrassa *Galba*, dont les affaires étoient réduites par la défaite de *Vindex* à une crise allarmante ; mais *Néron* l'ignoroit.

Il étoit à Naples, son séjour favori, lorsqu'il apprit la révolte de *Vindex*. Elle ne l'inquiéta pas beaucoup. Il fut seulement très-piqué de ce que le gouverneur de la Gaule l'appelloit dans son manifeste, « pauvre joueur de harpe. « — C'est bien à lui, disoit-il de juger « de ma capacité dans un art qu'il n'a « jamais appris, et qui m'a couté tant « de peines. » Pour réfuter l'odieuse calomnie des rebelles, il se mit à jouer de la harpe plus fréquemment que jamais. Il étudioit l'attention des auditeurs, et s'interrompoit de tems en tems pour leur demander s'ils avoient jamais connu quelqu'un qui l'égalât. Cependant comme les nouvelles devenoient plus fâcheuses, il revint à Rome. Il y apprit la révolte de *Galba*. Elle lui causa non pas de la frayeur, mais de la rage. Il vouloit envoyer dans toutes les provinces, des assassins pour

y tuer les gouverneurs, les généraux d'armée, tous les bannis, dans la crainte qu'ils ne se déclarassent pour les révoltés. Faire couper la gorge à tous les Gaulois qui étoient dans Rome, comme complices de leurs compatriotes, empoisonner tout le sénat dans un festin, mettre le feu à la ville, et lâcher en même-tems toutes les bêtes féroces qu'on gardoit pour les spectacles publics, afin d'empêcher les habitans d'éteindre les flammes.

Après ce volcan de désespoir, qu'éteignit l'impossibilité d'exécuter un si horrible projet, *Néron* songea à lever des troupes. Personne ne se présenta volontairement. Il voulut forcer, on s'enfuit et se cacha. Ce n'étoit plus le tems d'enrôler, comme il lui étoit quelquefois arrivé, les baladins et les histrions. L'affaire devenoit trop sérieuse, ni d'armer non plus ses concubines et les courtisannes de Rome, dont il s'étoit fait une compagnie de gardes dans des tems calmes. L'orage grondoit tout autour de lui. Les éclats en furent accélérés par un contre-tems qui souleva la ville. La famine se faisoit sentir. On annonce qu'il est arrivé un vaisseau d'Egypte, d'où venoit ordinai-

rement le remède à ce mal. Le peuple y court, croyant le trouver plein de blé, et il le trouve chargé de sable pour les gladiateurs et les lutteurs. La fureur s'empare des esprits. La populace s'assemble tumultuairement, brise les statues de l'empereur, déchire ses images, pille les maisons de ses favoris, et commet une infinité de désordres.

Dans ces circonstances, il apprend la révolte des légions de la Haute-Allemagne, et l'offre de l'empire faite à *Virginius*. Il en est consterné, se munit de poison, et prend la résolution assez sage de s'enfuir en Egypte; mais il en remet l'exécution au lendemain. Pendant la nuit, *Nymphidius* son plus cher favori après *Tigellin*, forme le dessein de s'emparer du trône. Il étoit né d'une affranchie qui suivoit la cour, fort complaisante pour ceux qui en étoient. A ce titre, il se disoit fils de *Caligula*, parce qu'il avoit la taille et l'air furieux de ce prince, et la passion pour les débauches dont il s'étoit souillé. Il étoit avec *Tigellin*, commandant des gardes prétoriennes. Pendant que *Neron* dormoit, il fait dire aux gardes que l'empereur s'est

sauvé. Comme ils avoient de l'estime pour *Galba*, il le fait proclamer, comptant se substituer ensuite à sa place.

Néron se réveille, apprend la désertion de ses gardes, fait appeller ses amis : personne ne vient. Il sort de son palais, va lui-même à leur porte, on ne répond point. Il revient, tout avoit disparu de son appartement, meubles, tentures, jusqu'à son lit, et même la boîte au poison. Il mande un gladiateur pour le tuer. Celui-ci refuse. « Quoi, « dit-il, suis-je assez malheureux pour « n'avoir ni amis ni ennemis ! » *Phaon* un de ses amis, lui offre de le cacher dans sa maison de campagne. Il se met en chemin, accompagné de quatre personnes, monté sur un mauvais cheval, revêtu d'un habit usé, et se cachant le visage. En passant le long du camp des gardes prétoriennes, il entendit les imprécations des soldats contre lui. Il faisoit un orage affreux. Le tonnerre, la pluie, les éclairs, un tremblement de terre même rendoient sa fuite encore plus pénible. Le linge qui couvroit son visage tombe : il est reconnu. Dans la crainte d'être arrêté, il se glisse à travers les épines et les broussailles à la porte de

la maison qui est ouverte après quelque retard.

Là, il apprend que le sénat l'a condamné à être mis à mort *selon la coutume des ancêtres.* Qu'est - ce que la coutume des ancêtres? Demande-t-il, « c'est, lui répond-t-on, d'être dé« pouillé, attaché par la tête à un po« teau, et battu de verges, jusqu'à la « mort.» Il sentoit qu'une mort prompte étoit préférable; mais il n'avoit pas le courage de se la donner. Il auroit voulu que quelqu'un de ses serviteurs lui montrât l'exemple pour l'enhardir. Aucun ne se trouva disposé à cette complaisance. Il tire un poignard, l'approche de sa gorge. « Quel habile homme, « dit-il, le monde va perdre! » Ce fut une de ses dernières paroles. *Epaphrodite*, son affranchi, lui rendit d'un coup le service qu'il demandoit.

Le sénat ratifia la proclamation que *Nymphidius* avoit provoquée, et envoya des députés à *Galba*. Sans doute les pères conscrits entourés des gardes prétoriennes et sous leur puissance, n'osèrent reprendre l'autorité qu'ils avoient possédée, et rétablir la république. Ils se flattoient de jouir d'un sort plus heureux, et de voir renaître Galba. 69.

les beaux jours de l'empire sous un homme d'un caractère doux, bon général, et qui avoit fait preuve de modération, ne voulant accepter le sceptre que du consentement du sénat; mais *Galba* se laissa gouverner par trois favoris dont les mauvais conseils lui firent faire des fautes qui abrégèrent son règne et sa vie. Le premier, *Vinius Celius* qui par sa fermeté l'avoit déterminé à accepter l'empire, lorqu'il délibéroit sur les offres de *Vindex*. Il ne voulut pas avoir inspiré cette résolution envain. Orgueilleux et hautain, il étoit toujours pour les partis de rigueur. Le second, *Cornelius Lacon*, peu courageux, et insolent, fait capitaine des gardes prétoriennes, malgré ces défauts, ne pouvoit dissimuler sa jalousie contre ceux qui avoient quelque mérite. Enfin, *Icelus*, esclave affranchi, le plus avide des hommes, ne songeoit qu'à amasser des trésors. En sept mois, il se fit plus riche que ne l'étoient devenus les plus avares ministres de *Néron* en quatorze ans.

Galba avoit plus de soixante et dix ans, quand il fut appellé au trône. On lui trouvoit dans la physionomie quelque chose d'heureux qu'*Auguste* re-

marqua. Etant un jour allé le saluer avec quelques jeunes gens de son âge, *Auguste* le distingua, lui mit sa main sur la tête, et lui dit : *Et toi, mon fils, tu goûteras de l'empire*. Exacte pour la discipline et la justice, un peu sévère il se conduisit dans le commandement des armées, et le gouvernement des provinces, d'une manière qui lui mérita l'estime publique. Dès la mort de *Caligula*, il fut sollicité de prendre l'empire. Il se refusa à ces offres, aida même *Claude* à monter sur le trône, et seroit peut-être resté fidèle à *Néron*, si ce prince à l'instigation des collecteurs d'impôts, mécontens de n'être pas aidés par le gouverneur dans leurs exactions, comme ils desiroient, n'eût marqué le dessein de s'en défaire.

Le nouvel empereur prit son chemin par les Gaules, accompagné d'une garde espagnole et de ses trois confidens. *Virginius* vint au-devant de lui. Moins reconnoissant de ce que le gouverneur de la Haute-Allemagne venoit de refuser l'Empire que ses soldats lui offroient, que piqué de ce qu'il n'avoit voulu le reconnoître avant le choix du sénat, *Galba* le reçut froidement; ce qui déplut à ses légions. Pendant qu'il

avançoit lentement porté en litière à cause de son grand âge, les prétoriens faisoient à Rome justice de *Nymphidius* qui leur avoua que sous le nom de *Galba*, il travailloit pour lui-même. Il eut l'audace d'aller jusques dans leur camp proposer d'acheter leurs suffrages par des promesses exhorbitantes, et il fut tué. Plusieurs personnes même consulaires s'étoient attachées à sa fortune, *Galba* envoya ordre à Rome de les condamner. Il marqua sa route par des exécutions sanglantes, quelques-unes justes, d'autres qui paroissoient provoquées par ses ministres pressés de profiter d'un règne qui ne pouvoit être long. On leur reprochoit de mettre tout en vente, charges, provinces, revenus publics et justice; de faire mourir les innocens, de sauver les coupables; de sorte, que l'arrivée d'un prince auparavant si estimé, étoit redoutée à Rome.

Il fit rendre compte aux ministres de *Néron*, ce qui fut très-approuvé, et leur punition lui attira des louanges; mais on fut fâché de ne pas voir dans ce nombre *Tigellin* ni *Halotus*, tout couverts de la haine publique. Le peuple demanda à grands cris leur châtiment, et ne put l'obtenir, parce qu'ils

avoient partagé leurs rapines avec les favoris de l'empereur. Le prince tança même, par un édit, le peuple de son trop grand empressement pour cette espèce de vengeance. Mais il fut moins indulgent à l'égard des histrions, comédiens, courtisannes, et autres gratifiés par *Néron*. Il compta avec eux, leur fit rendre, et rentrer dans les coffres de l'état, les neuf dixièmes de ce qu'ils avoient reçus.

Les prétoriens lui démandèrent la gratification que *Nymphidius* leur avoit promise en son nom. Il répondit sèchement : *Je choisis mes soldats, je ne les achète pas*. Une très-grande rigueur exercée à l'égard d'un corps de marins sortis des règles de la discipline, exaspéra les esprits de la soldatesque. Le meurtre de *Macer*, commandant en Afrique, de *Capiton*, dans la basse Allemagne, dont on ne voyoit pas le crime, et dont on attribua la mort à l'avidité ou à la jalousie des ministres, fit trembler les hommes de quelque distinction. Le peuple étoit fâché de n'avoir plus ni fêtes ni spectacles, ni distributions, et d'être réduit à travailler; de sorte qu'il se couvoit un mé-

contentement sourd qui n'attendoit que le moment d'éclater.

Dans ces circonstances, *Galba* apprend que les légions de la haute Allemagne sont révoltées. A la place de *Virginius*, qu'elles estimoient, il leur avoit donné un commandant incapable. Cette espèce de mépris, joint à ce qu'elles se persuadoient que *Galba* ne leur pardonneroit jamais d'avoir offert l'empire à *Virginius*, leur fit prendre la résolution de demander un autre empereur. Ce nouvel embarras amena, à son point de maturité, le projet que le vieux *Galba* méditoit d'adopter un successeur. La connoissance de cette résolution remplit la cour d'intrigues. Deux sujets principaux fixoient l'attention. *Othon*, l'ancien mari de *Poppée*, et *Dolabella*, proche parent de l'empereur. Le premier paroissoit chéri de *Galba*, qui le combloit de faveurs. Il avoit pour lui le suffrage des courtisans de *Néron*, flattés de l'espoir de voir renaître les plaisirs sous son règne, celui des soldats dont il étoit estimé, et la protection de *Vinius*, qui comptoit comme il n'étoit point marié, l'unir à sa fille. *Lacon*, l'autre ministre, desiroit *Dolabella*, qui avoit

pour lui le mérite de paroître enclin à se laisser gouverner.

Mais pendant que l'intrigue jouoit son rôle, le vieillard uniquement occupé du bien public, fixoit son choix sur *Pison Lucianus*. Il étoit âgé de trente et un ans, généralement estimé par sa modestie et sa conduite obligeante envers tout le monde. On remarquoit dans ses mœurs la sévérité des anciens Romains et des vertus que *Galba* observoit depuis long-tems, et qui lui avoient fait prendre la résolution de l'instituer son héritier, même avant qu'il parvînt à l'empire. En le nommant son successeur, il lui fit un discours plein de sens et de tendresse. « C'est, lui dit-il, par un motif d'a-« mour pour ma patrie, et de respect « pour la vertu que je te donne l'em-« pire. Si la république eût pu se passer « d'un maître, j'aurois commencé par « m'éloigner; mais en l'état où elle est, « je ne puis faire d'avantage pour elle, « que de choisir un bon successeur, « ni toi que de te montrer digne de « l'être.» Il lui donna ensuite des conseils les plus sages sur sa conduite à l'égard des courtisans: «Quand tu con-« serverois ta vertu, ceux qui appro-

« cheront de toi perdront la leur. La « flatterie prendra la place de la vé« rité, et l'intérêt celle de l'affection « dont il est le poison. Nos courtisans « parlent moins à nous qu'à notre for« tune. » Il lui mit devant les yeux le sort de *Néron*. « Ce n'est pas *Vindex* « qui l'a dépossédé avec une province « désarmée, ni moi avec une légion. « C'est sa cruauté et ses débauches qui « l'ont fait le premier exemple d'un « prince condamné par ses sujets. » Il finit par ces mots remarquables : « Apprends que la méthode la plus « sure pour régner est de considérer « ce que l'on approuve et ce que l'on « condamne dans d'autres princes. Ce « n'est pas ici comme parmi les autres « nations, où un seul commande et « tout le reste obéit. Tu auras à gou« verner des hommes qui ne peuvent « souffrir ni la liberté ni la servitude. »

Othon avoit compté sur l'empire. Se voyant déchu de son espérance, perdu de dettes, il n'avoit plus de ressources que dans le renversement de l'état. Ses esclaves et ses affranchis, bercés depuis quelques tems de l'espoir de cette fortune, l'engagèrent à ne point s'abandonner dans cette circonstance. Un

d'entre eux lui amène deux hommes qu'il lui présente comme propres à commencer une révolution. L'un étoit un simple soldat des gardes, nommé *Véturius*, l'autre *Barbius*, bas-officier, chargé de recevoir la parole du tribun par écrit, et de la porter dans les tentes. *Othon* les examine, les juge propres à quelque grande entreprise, les comble de présens, leur en promet de plus grands encore, les charge d'argent et les lâche dans le camp, bien instruits et bien desireux de réussir.

Ils parlent à chacun selon qu'ils les croient affectés, aux Allemands de la préférence accordée aux Espagnols, aux marins de la cruelle exécution de leurs camarades, décimés pour quelqu'insubordination. Ils répandent largement l'argent et les promesses. Les esprits s'ébranlent; quand ces agens se croient à-peu-près surs d'être secondés, ils avertissent *Othon*. Il se laisse entraîner; mais il ne trouve que vingt-quatre soldats au poste d'où devoit partir l'explosion. Effrayé de ce petit nombre, il veut fuir. Ils le retiennent. Vingt autres se joignent; ils le mènent au camp. Le proclament. Le nom d'*Othon* passe de bouche en bouche, et retentit bientôt

jusques dans la ville qui étoit pleine de soldats. *Galba* avoit été averti; mais ne pouvant imaginer un pareil désordre, il ne prend que de foibles mesures, envoie *Pison* aux prétoriens de garde, s'y présente, les harangue. Ils montrent de la bonne volonté; mais la foule les entraîne. *Galba* les suit.

Pendant qu'ils marchent au camp, le bruit se répand qu'*Othon* a été tué. On prétend qu'il fut propagé afin de donner de la sécurité au vieillard. Il avance vers les tentes. A peine est-il entré, qu'il est renversé dans la foule: percé d'un coup d'épée, il expire. Le plus grand embarras d'*Othon* fut alors d'empêcher le pillage. Il n'y avoit point de quartiers de la ville qui ne fourmillât de soldats, tous pétillans, pour ainsi dire, de vol et de carnage. Il les contient à force de prières et de promesses; lâcha seulement la bride à quelques-uns des plus féroces, dont ses émissaires dirigèrent la cruauté contre ceux dont il croyoit avoir le plus à craindre. *Vinius* lui-même fut tué dans cette confusion. *Tigellin*, qui avoit échappé à la justice de *Galba*, reçut d'*Othon* l'ordre de se tuer, et l'exécuta au milieu de ses courtisannes, après bien des

regrets et des embrassemens. *Othon* ne se crut vraiment empereur, que quand on lui apporta la tête de *Pison*. On a dit de *Galba* qu'il auroit été jugé capable de régner, s'il n'étoit jamais monté sur le trône.

Après le premier tumulte inséparable des changemens dans un empire, *Othon* se plaça sur le trône avec toute la tranquillité d'un homme qui auroit pris possession d'un légitime héritage, porté en triomphe par ses soldats, félicité par le peuple, et applaudi par le sénat. Mais dès-lors il se trouvoit un rival en tête. On avoit caché à *Galba* la révolte de *Vitellus*. L'empereur en auroit été d'autant plus étonné, qu'il le croyoit moins propre à une entreprise importante. En lui donnant à son avénement au trône, le commandement de la basse Allemagne, *Galba* déclara ouvertement qu'il n'étoit déterminé ni par l'estime, ni par l'opinion avantageuse de son habileté; mais parce qu'il croyoit que les grands mangeurs n'étoient pas à craindre; et que l'Allemagne lui paroissoit un pays tout-à-fait propre à engraisser un homme de l'appétit de *Vitellius*. Othon. 69.

Il fut tiré de l'engourdissement de

la table par un chef de légion nommé *Valens*, mécontent de *Galba*, qui l'excita à profiter de l'attachement des soldats. Il se l'étoit procuré par des actes de justice et de bonté. Un autre commandant de légion appellé *Cécina* fit déclarer en sa faveur l'armée de la haute Allemagne, déjà aigrie contre *Galba*, et *Vitellius* se trouva empereur sans presque s'en être mêlé. Comme dans toutes les révolutions il faut du sang, dans celle-ci *Vitellius* accorda aux instances des soldats la mort de diverses personnes, et en déroba quelques autres à leur fureur, en les faisant emprisonner. Il fit avec ses deux généraux son plan de guerre qui devoit tomber sur l'Italie. *Valens*, avec quarante mille hommes de l'armée de la basse Allemagne, convint de passer les Alpes par le chemin nommé depuis le *grand Saint-Bernard*, et *Cécina*, avec trente mille de la haute Allemagne, par le mont Cénis. Ces troupes étoient la fleur des armées Romaines. Du nord de l'empire, elles marchèrent dans les Gaules à travers des flots de sang, jetant partout la terreur, forçant indifférens comme ennemis à suivre leurs étendarts, et trouvèrent en descendant les

Alpes, par un bonheur qui accompagna toujours *Vitellius*, qu'un corps de cavalerie révolté à leur exemple, leur assuroit les plaines qu'arrose le Pô, et le passage de ce fleuve.

Othon de son côté ne restoit pas oisif. Ses mœurs douces et faciles le faisoient aimer. Sans donner dans les excès de *Néron*, son goût pour les plaisirs ramena quelque gaieté dans Rome. On remarque que fidèle à ses premiers attachemens, il mit en dignité ceux des amis de sa jeunesse qui le méritoient, et qu'il releva les statues de *Poppée* son épouse, renversée après la mort de son meurtrier. Il avoit pour lui tout le midi de l'empire et presque toute l'Italie. Avec ces secours, il ne lui fut pas difficile de lever une armée formidable. Il se mit à la tête et alla au devant des ennemis. *Vitellius* suivoit de loin ses généraux avec un corps de réserve considérable. Les deux rivaux s'écrivirent des lettres polies, se proposèrent ensuite réciproquement de céder l'empire avec des dédommagemens et des récompenses, après cela de le partager; enfin ils s'envoyèrent des injures, des menaces et des assassins.

Les jalousies, les haines, les intérêts personnels, alimens des factions, donnèrent à chacun d'eux des partisans dans celle de son adversaire. La division se remarquoit sur-tout à Rome. Cette ville étoit travaillée d'une manie inquiète qu'un rien tournoit en frénésie. Le tribun *Crispinius* chargé d'armer une cohorte qui venoit d'Ostie, par précaution, fait ouvrir les magasins, et charger les chariots au commencement de la nuit. Le moment, l'aspect des armes donnent des soupçons aux soldats. Tout-à-coup, ils sont saisis de fureur, accusent leurs chefs de mauvais desseins. Les séditieux commencent par tuer le tribun, montent à cheval l'épée à la main, marchent au palais de l'empereur, qui traitoit ce soir là un grand nombre de personnes de l'un et l'autre sexe, parmi lesquelles il y avoit quatre-vingt sénateurs. Les convives ne sachant s'ils devoient fuir ou demeurer, si c'étoit une trahison ou une émeute, jetoient les yeux sur *Othon*, qui de son côté n'étoit pas moins allarmé qu'eux. Il dépêche les chefs de cohortes prétoriennes pour apaiser le tumulte, et congédie la compagnie. Chacun s'enfuit et se cache où il peut.

Les furieux entrent dans la salle du festin, demandent à voir l'empereur. Il monte sur un siége, leur parle, les conjure, et à force de prières et de larmes, les détermine à retourner au camp.

Le lendemain, comme dans une ville prise, les maisons étoient fermées, et le peuple triste. On rencontroit peu de gens dans les rues, et les soldats baissoient la tête plutôt de honte que de repentir. Les chefs des cohortes les haranguèrent séparément, par compagnie, en termes plus ou moins doux, selon la diversité des humeurs; mais leur éloquence seroit restée inutile, si elle n'avoit été appuyée par la promesse d'une forte gratification à chaque soldat. *Othon* vint au camp. Les soldats changés par l'appât de l'argent, l'entourèrent; et demandèrent d'eux-mêmes la punition des coupables. L'empereur se fit un mérite d'une indulgence dont il auroit peut-être été dangereux de ne pas écouter les conseils, et n'en punit que deux.

Quoique le calme fût rétabli dans la ville, ce qui venoit d'arriver faisoit craindre le retour des proscriptions de *Sylla* et d'*Auguste*. D'un côté, il fal-

loit plaire à *Othon*; de l'autre ne point désobliger *Vitellius* qui avoit un puissant parti. Les soldats étoient répandus par-tout, ils entroient déguisés dans les maisons, et s'informoient sous main de ceux qui étoient les plus considérables par leur noblesse ou par leur opulence. On soupçonnoit avec raison qu'il y avoit parmi eux des soldats de l'armée de *Vitellius*, venus pour reconnoître ceux de leur parti. Tout le monde étoit en allarme, et on se croyoit à peine en sureté en famille, et dans l'intérieur de sa maison. Mais c'étoit en public que la frayeur faisoit redoubler de précaution. Là, chacun composoit son visage et sa contenance, selon les évènemens; attentif à ne point témoigner de froideur ou d'apprehension dans les bonnes ou mauvaises nouvelles. Dans le sénat, sur-tout, il étoit difficile de garder le tempérament nécessaire pour ne pas faire paroître trop de liberté, ou de retenue. Les sénateurs sans donner aucun décret contre *Vitellius*, se contentoient de parler de lui en termes mêlés de quelques injures; mais qui n'avoient rien de fort odieux. Les plus prudens avoient même soin de ne prononcer ces injures

que quand plusieurs personnes parloient à la fois, afin de n'être point entendus, et de pouvoir se vanter de leur hardiesse quand le besoin de le faire arriveroit.

Ces dispositions équivoques inquiétoient *Othon*. Il confina *Dolabella* dans la ville d'Aquin, et le fit garder à vue; non qu'il eut rien à lui reprocher, mais son nom illustre, et le vice d'être proche parent de *Galba*, donnoient de l'ombrage. Il mena avec lui à l'armée la plupart des magistrats et des consulaires, sans leur donner aucune charge, et sous le seul prétexte de l'accompagner. Parmi eux se trouvoit *Lucius*, frére de *Vitellius*, sur le même pied que tous les autres, et n'étant vu d'un œil ni plus ni moins favorable que tout le reste. *Vitellius* avoit à Rome sa mère, sa femme et ses enfans. *Othon* eut pour eux tous les égards possibles, et en partant les recommanda à ses amis.

Pour quelqu'un qui réfléchissoit, l'état de Rome étoit alarmant. Les principaux du sénat se trouvoient affoiblis par l'âge, ou abatardis par une longue paix. La noblesse devenue paresseuse, avoit perdu le goût de la profession des

armes. Les chevaliers sans expérience, paroissoient d'autant plus craintifs, qu'ils travailloient davantage à cacher leurs craintes. Quelques-uns lâches dans le cœur, affectoient de paroître braves, en brillant par l'éclat de leur armure, ou en montant des chevaux fringans et superbes; d'autres s'étourdissoient en se livrant à la bonne chère et au plaisir. Le multitude ignorante se repaissoit de vaines espérances. Les débiteurs trouvoient leur sureté dans le trouble et la confusion; mais tout le monde éprouva bientôt les maux de la guerre, par la cherté des vivres et la disette de l'argent qui étoit employé pour nourrir et payer les armées.

Après plusieurs marches et contremarches, elles se trouvèrent en présence près du village de Bédriac, entre Cremone et Verone. Celle de *Vitellius* commandée par *Valens* et *Cécina*, avoit le plus grand intérêt de combattre, parce qu'elle commençoit à manquer de vivres, et qu'elle ne pouvoit en tirer de ses derrières qu'elle avoit ruinés. Au contraire, celle d'*Othon* abondoit en provisions de toute espèce. Il possédoit l'Italie, Rome sur-tout, qui outre les vivres, lui fournissoit de l'or, plus

puissant que l'épée dans les guerres civiles. On ne sait pourquoi avec tous ces avantages, *Othon* s'obstina à précipiter la bataille, contre l'opinion de ses meilleurs généraux. Encore moins devinera-t-on les raisons qu'il eut de s'éloigner du lieu de l'action. Chose remarquable, ce combat qui devoit décider du sort de deux empereurs, se livra sans que l'un des deux compétiteurs y assistât.

Il n'en fut pas moins vif et sanglant. Les nouvelles levées se montrèrent aussi braves que les vieux corps, et se battirent avec la même valeur. Cependant comme il faut que quelqu'un l'emporte, les troupes d'*Othon*, après une résistance opiniâtre, eurent le dessous, elles se retirèrent dans leur camp, aussi indéterminées sur la résolution de s'y défendre, que les vainqueurs sur le dessein d'attaquer. Cette indécision amena des pourparlers, dont le résultat fut la reddition des troupes d'*Othon*. Elles levèrent leur camp, et les deux armées s'étant réunies, les vainqueurs embrassèrent les vaincus en pleurant. Tous ensemble maudissoient les guerres civiles avec une joie mêlée de tristesse. L'un pansoit les plaies de son frère, l'autre

de son parent. Il n'y en eut presqu'aucun qui ne pleurât quelqu'ami tué dans cette funeste journée. On rendit indistinctement les mêmes honneurs funèbres aux chefs des deux partis. Tous se soumirent à *Vitellius* et lui prêtèrent serment de fidélité.

Othon attendoit l'évènement à quelques lieues de Bédriac. Sitôt qu'il le sut, il déclara la résolution qu'il avoit prise de s'ôter la vie. Il l'auroit perdue avec plus de gloire à la tête de son armée, qu'il auroit d'ailleurs encouragée, et peut-être menée à la victoire. Mais s'il étoit mort sur le champ de bataille, on auroit ignoré ses sentimens, qui font honneur à sa mémoire. Toutes les troupes échappées au combat, ne s'étoient pas renfermées dans le camp. Plusieurs légions capables de former une bonne armée, vinrent joindre leur empereur dans sa retraite. Les premiers soldats qui surent sa résolution de mourir, crurent qu'elle étoit l'effet du désespoir. Ils se réunirent pour l'engager à vivre, en lui promettant une fidélité inviolable; pour assurer ce serment, deux se tuèrent en sa présence. « Que « ceci, lui dit l'un d'eux en se frap« pant, te soit, ô César, une preuve

« de notre attachement. Il n'y en a pas
« un seul parmi nous qui ne soit dis-
« posé à en faire autant pour ton ser-
« vice. Oh ! s'écria le sensible Othon,
« des hommes si braves et si affection-
« nés, ne seront plus exposés pour
« l'amour de moi à de nouveaux dan-
« gers. »

Son capitaine des gardes le supplia de ne point abandonner tant de braves gens. « Il y a plus de grandeur d'ame, « lui dit-il, à soutenir des calamités, « qu'à s'y soustraire par la mort. » Mais *Othon* avoit fait le sacrifice de sa vie à la tranquilité publique. Il s'en expliqua à ses soldats, dont les prières et les larmes l'attendrissoient. Il les assembla et leur dit : « ce jour, mes com-
« pagnons, qui me donne de si sensibles
« preuves de votre affection, me pa-
« roit préférable à celui où vous m'a-
« vez salué empereur. Je vous conjure
« donc de ne me pas refuser la satis-
« faction de donner ma vie, pour con-
« server celle de tant de braves gens. »
Il leur fit ensuite connoître qu'il n'ignoroit pas ses ressources, qui en effet étoient grandes. Qu'il savoit qu'il lui arrivoit de tous côtés des forces considérables. Mais, hélas ! ajouta-t-il, ce

« n'est pas contre Pyrrhus, contre « Annibal, ni contre les Gaulois que « nous combattons; c'est contre nos « compatriotes. Rome est aux prises « avec elle-même. Que la victoire se « déclare pour ou contre moi, il fau- « dra qu'il en coûte du sang à l'Italie, « et plus le succès sera grand, plus le « vainqueur aura de reproches à se « faire et de larmes à verser. Quand je « me représente la fleur de la jeunesse « romaine, et tant de belles armées « détruites, cette idée est plus cruelle « pour moi que la mort. Daignez me « survivre, et permettez que j'emporte « au tombeau la satisfaction de vous « avoir vu disposés à vous sacrifier « pour moi. Je donnerai l'exemple de « n'avoir armé qu'une fois les Romains « contre eux-mêmes, pour soutenir « ma querelle. Que ce soit par ce trait « que la postérité juge d'*Othon*: *Vitel-* « *lius* retrouvera son frère, ses enfans « et sa femme. Soyez persuadés que « c'est volontairement que je préfère « le tombeau au trône, parce que tout « le bien que je ferois à la république « par des guerres, ne pourra jamais « égaler l'avantage que lui procurera « l'exécution de mon dessein. Il n'y a

« que ma mort qui puisse être le sceau
« d'une paix durable, et garantir l'Ita-
« lie d'une seconde journée aussi fu-
« neste que celle-ci. »

Ces paroles dites, il conjure ceux qui étoient autour de lui de se hâter d'aller trouver le vainqueur. Il prie les vieillards, et ordonne aux jeunes gens ; étend ses soins jusqu'à faire préparer des chariots et des bateaux à ceux qui devoient partir ; distribue son argent et ses bijoux. Brûle toutes les lettres et mémoires qui pouvoient compromettre quelqu'un. Ecrit deux lettres, l'une à sa sœur, l'autre à *Messaline*, autrefois mariée à *Néron*, et qu'il avoit dessein d'épouser. Il lui recommande ses cendres. Il s'éleva une espèce de révolte dans le camp, il alla l'apaiser, rentra tranquillement, but un verre d'eau fraîche; se fit apporter deux poignards, les essaya, en mit un sous le chevet de son lit, et le lendemain on le trouva mort d'un seul coup. Sa mort ne fut pas plutôt divulguée, que les soldats jettèrent des cris de douleur. On hâta ses funérailles comme il l'avoit recommandé, de peur qu'on ne lui coupât la tête pour en faire un trophée. Les officiers des gardes portèrent en pleu-

rant son corps au bûcher; les soldats s'approchoient pour lui baiser les mains et la plaie. Plusieurs d'eux se tuèrent auprès du bûcher; et dans le camp même de Brédiac, on lui dressa un monument simple, sans autre épitaphe que ces mots: *A la mémoire de Marc Othon.* Il n'avoit que trente-sept ans, et ne régna que trois mois.

Vitellius. Si *Vitellius* n'avoit pas été secondé par des généraux habiles et des hommes qui avoient intérêt de le soutenir, son règne n'auroit peut-être pas été plus long que celui d'*Othon.* Le sénat après la mort de celui-ci, reconnut aussitôt le gouverneur de la basse Allemagne, et lui envoya une ambassade. Il décerna aussi des actions de graces à ces légions germaniques, qui après la victoire, se permettoient les plus grands excès, pilloient les temples, et d'intelligence avec les brigands que fournissent toujours les pays bien peuplés, voloient les maisons des riches, qu'elles s'étoient fait indiquer. Les généraux *Cécina* et *Valens,* laissèrent leur armée au milieu de l'Italie, ou sous des chefs indulgens, elles vécurent comme en pays de conquêtes, et eux-mêmes rétrogradèrent à Lyon. Ils y présentèrent

les généraux vaincus à *Vitellius*, qui ne les traita pas avec la générosité qu'*Othon* auroit certainement eue. Il ne fit grace qu'à un petit nombre, et fit mourir l'infortuné *Dolabella*, victime de sa naissance et de son mérite. Pendant sa route, *Vitellius* justifioit l'observation de *Galba* sur sa gourmandise. Les chemins des deux mers étoient continuellement couverts par des pourvoyeurs, occupés à lui apporter ce que tous les pays produisoient de plus délicat. Les villes qu'il traversoit se ruinoient en festins, le meilleur moyen qu'elles eussent de faire leur cour au nouveau prince.

Les troupes qui avoient vaincu pour lui, celles qui les avoient combattues, ayant réuni leurs drapeaux, se trouvèrent un corps formidable très-embarrassant à conduire. Tantôt en mésintelligence, tantôt trop d'accord, elles faisoient craindre autant leur union que leur division. On sépara les légions les plus difficiles. Les unes furent envoyées sur les frontières de l'empire, toujours en état de guerre avec les peuples voisins, les autres dans les villes opulentes, pour les dompter par le repos. L'empereur en licencia beau-

coup, tant de nouvelles levées que de vétérans, qui se trouvant sans demeure fixe, devinrent errans et vagabons.

De Crémone où il passoit, *Vitellius* s'étoit transporté sur le camp de Brédiac, qui quarante jours auparavant avoit servi de théâtre à la victoire de ses généraux. Une campagne souillée de sang, des membres déchirés infectoient l'air d'exhalaisons insupportables, offroit un spectacle hideux, peu propre à tenter la curiosité. Quelques uns de ceux qui entouroient *Vitellius*, voulurent l'engager à s'éloigner de cette fétidité; « l'odeur d'un ennemi mort, « répondit il, est bonne; mais celle « d'un citoyen mort est encore meil-« leure. » Ainsi amis et ennemis avoient autant à craindre les uns que les autres, d'un homme incapable de toute autre *souciance* que de celle de ses plaisirs.

On voyoit déjà à sa suite des bandes d'eunuques et de comédiens, et d'autres infamies de la cour de *Néron*, l'objet perpétuel de son admiration. Il y joignoit la gloutonnerie la plus excessive, dont on ait jamais entendu parler. *Vitellius* faisoit régulièrement trois, souvent quatre, quelquefois jusqu'à cinq repas par jour: grace à son ta-

lent de rendre ce qu'il avoit dans l'estomac, quand il le jugeoit à propos. Tous les festins où il se trouvoit, coûtoient des sommes prodigieuses, souvent à la charge de ses amis, chez lesquels il s'invitoit sans façon, mais qui ne pouvoient pas le traiter de même. On parle d'un repas donné par un de ses courtisans, qui fit couvrir, dit-on, la table de deux mille plats de poisson, et de sept mille de différens oiseaux, tous exquis en leur genre, qui coûtoient prodigieusement. Il se fit servir un jour un bassin de foies, de cervelles, de langues, de têtes de toute sorte de poissons, d'oiseaux d'un prix excessif. Sa folle prodigalité lui fit dépenser en quatre mois, en bonne chère, plus de cent vingt millions, et s'il eût régné plus long-tems, toutes les richesses de l'empire n'auroient pas suffi pour fournir sa table.

Englouti dans la fange de sa honteuse gourmandise, il abandonnoit les affaires à un conseil composé d'affranchis et d'autres ministres, devenus aussi puissans sous lui que l'avoient été ceux de *Claude*. Il leur savoit gré de lui dérober la connoissance des évè-

nemens qui pouvoient traverser ses plaisirs. Cependant il fallut savoir que *Vespasien* s'étoit révolté. Envoyé avec trois légions et un bon corps d'auxiliaires pour soumettre les Juifs, ce général venoit de finir cette expédition. La gloire qui lui en revint, fixa sur lui les regards de l'Orient. *Mucien* gouverneur de Syrie, avoit à sa disposition quatre légions bien aguerries, *Alexandre*, préfet d'Egypte, en commandoit deux. Celles du Pont, de la Mésie, de la Cappadoce et d'autres provinces du midi, paroissoient disposées à se révolter, se croyant aussi dignes que celles du nord de donner un maître à l'empire. L'esprit conciliateur de *Titus*, fils de *Vespasien*, réunit tous les chefs. Malgré des espérances si flatteuses, *Vespasien* hésitoit à prendre le sceptre qui se présentoit pour ainsi dire de lui-même; il trembloit sur les suites d'une première démarche. « Car, disoit il, « dans des querelles particulières, la « retraite peut toujours servir d'asile; « mais quand on ose aspirer à l'em« pire, il faut régner ou périr. »

Quand *Vespasien* eut pris sa résolution, il s'appliqua avec ardeur à tout ce qui pouvoit la faire réussir. Il fixa

son séjour à Bérythe en Phénicie, y appella ses plus chauds partisans militaires et autres dont il composa un conseil. On y décida de faire des levées, de rappeller les vétérans, de forger des armes, de battre monnoie, et de conclure des traités avec les rois de Parthe et d'Arménie, pour assurer les frontières d'où on rappelloit les légions. La foule que les affaires attiroient donnoit à la maison de *Vespasien* un air de cour impériale. On y fit le plan de campagne. Savoir que *Vespasien* resteroit en Egypte, le centre des provinces affidées, d'où il enverroit des secours à *Mucien*, chargé d'avancer avec méthode vers l'Italie, qu'on affameroit d'avance, en lui coupant par mer, la ressource des blés d'Alexandrie.

Mais la lenteur d'une famine ne se trouva pas du goût de *Primus* commandant des légions de Mésie. Né à Toulouse, dépouillé par *Neron* de sa dignité de sénateur pour avoir forgé un testament, méprisé par *Galba*, oublié par *Othon*, négligé par *Vitellius*, sitôt qu'il vit des troubles, il se mit sur la scène. C'étoit un de ces hommes nés pour ainsi dire révolutionnaires. Hardi de la langue et de la main, vrai boute-

feu de guerre civile, grand voleur mais libéral, pernicieux dans la paix et très-utile en tems de guerre. Il soutint dans un conseil tenu presqu'à la vue de l'Italie, que le retardement ne pouvoit qu'être utile à l'ennemi. « L'air, les « délices de Rome, dit-il, ont rendu « une partie des soldats de *Vitellius* « malades, d'autres languissans. Différez de les attaquer, le courage leur « reviendra avec les forces. En attendant où trouverons-nous des vivres « et de l'argent? pénétrons en Italie. « Ce que j'ose conseiller, je suis prêt « à l'exécuter. » Son opinion prévalut.

Sans attendre *Mucien* nommé pour entrer en Italie quand il seroit tems, *Primus* marche à la tête d'un corps de troupes choisies, s'empare de plusieurs villes, animant ses soldats par le pillage et les générosités, donnant largement même du sien, dans la confiance de reprendre plus largement encore. Pendans ces exploits, *Vitellius* étoit servi comme il méritoit de l'être. Ses troupes énervées avançoient négligemment vers l'ennemi. Ses meilleurs capitaines *Cécina* et *Valens* songeoient à le trahir. Lorsqu'ils auroient dû combattre *Primus*, dont toutes les forces n'étoient

pas encore arrivées, ils s'amusèrent à ouvrir avec lui des correspondances, pendant lesquelles plusieurs légions le joignirent. Les armées s'essayèrent. Près de Crémone, il y eut un combat de cavalerie, dont le succès fut dû à la valeur de *Primus*. Ses soldats fuyoient en désordre. Il les arrête, se porte par-tout où il y a du danger et de l'espérance, perce de son javelot un officier qui fuyoit avec son drapeau, l'arrache de ses mains, et le tourne vers l'ennemi. Son intrépidité rétablit le combat. Les Vitelliens s'ébranlent à leur tour. *Primus* les chasse devant lui, et les poursuit jusque sous les murailles de la ville.

La nuit l'empêcha de pousser plus loin sa victoire ce jour-là. Mais le lendemain il en vint à une bataille générale; un fils y tua son père, et le reconnut en le dépouillant, lorsqu'il rendoit les derniers soupirs. La défaite des *Vitelliens* fut suivie de la prise de Crémone, emportée d'assaut, pillée avec la dernière inhumanité, et réduite en cendres. Ce ne fut point la faute de *Primus*. Il fit tout ce qu'il put pour retenir le soldat. Mais dans les guerres civiles, les chefs peu obéis, courent

quelquefois plus de risques de la part de leurs troupes, que des ennemis. *Cécina* l'avoit éprouvé. Ses soldats le chargèrent de chaînes avant la bataille de Crémone. A la prise de cette ville, il tomba entre les mains de *Primus* qui le traita favorablement, par égard à leurs projets d'accommodement. *Valens*, l'autre général de *Vitellius*, s'embarqua dans le dessein d'aller soulever la Gaule, et de s'y élever un trône. Il fut fait prisonnier et mis à mort.

L'empereur dissimuloit en public l'état fâcheux de ses affaires. Il auroit voulu pouvoir se le cacher à lui-même. A chaque mauvaise nouvelle, il étoit saisi de frayeur, et ne manquoit pas de s'enivrer. Mauvais politique, encore plus mauvais capitaine, son embarras étoit extrême, tant sur les plans d'opération qu'on lui donnoit pour la guerre, que sur les différentes propositions qu'on lui faisoit pour la finir. Une armée considérable placée auprès des Apennins, et bien capable d'en fermer le passage à l'ennemi, le demandoit avec instance. Il y alla, la vit, et effrayé de l'appareil militaire, peut-être de quelque frugalité qu'il seroit obligé d'y pratiquer, il revint promptement à Rome.

Le malheureux s'y vit assiégé de négociations. A peine trouvoit il le tems de faire deux ou trois repas. *Primus*, *Mucien*, *Varus*, l'amiral d'une flotte, tous les généraux de *Vespasien* vouloient avoir chacun l'honneur d'engager *Vitellius* à céder l'empire. Il auroit, lui disoit-on, une retraite assurée, et de l'argent pour y satisfaire son appétit, s'il vouloit mettre bas les armes et abdiquer l'empire. Ces offres étoient tentantes. Il en traita avec *Sabinus* gouverneur de Rome, frére de *Vespasien*; en cette qualité plus en état que les autres de faire ratifier ses promesses. Mais lorsqu'il se présenta dans la place publique, pour faire sa renonciation, ses amis plus officieux peut-être pour eux que pour lui, engagèrent le peuple à ne la pas recevoir.

Plusieurs sénateurs croyant l'affaire consommée, s'étoient déjà rangés autour de *Sabinus*. Dans la crainte de retomber au pouvoir de *Vitellius*, ils engagèrent le frère de *Vespasien* à demander l'exécution du traité. Par leur conseil, *Sabinus* se retire dans le Capitole. Les soldats de *Vitellius* l'assiègent dans cette forteresse. Il s'y défend valeureusement. Les portiques étant

forcés, il se retire dans l'intérieur, et s'y barricade avec les statues des dieux et tout ce qu'il peut trouver pour appuyer les portes. Les Vitelliens irrités y jettent des torches ardentes. Les flammes enveloppent l'édifice; et ce monument si cher aux Romains, le plus bel ornement de leur ville, est consumé. *Domitien* le jeune, fils de *Vespasien* se sauva en habit de prêtre. *Sabinus* son oncle fut pris et massacré, quelqu'effort que fit *Vitellius* pour le sauver.

Primus apprenant cette nouvelle, marche promptement sur Rome. Les Vitelliens l'attendirent de pied ferme. On combattit aux portes, ensuite dans les rues. Le peuple comme s'il eût assisté à un spectacle, applaudissoit tantôt aux uns, tantôt aux autres. Lorsque quelqu'un avoit la lâcheté de s'enfuir, ou de se cacher dans quelque maison, ce peuple demandoit à grands cris que le fuyard en fut tiré et mis à mort. La face de Rome étoit en même-tems pitoyable et ridicule. On voyoit d'un côté le luxe et la débauche, de l'autre le meurtre et le sang. C'étoit un abrégé de toute sorte de cruauté et de dissolution. Une moitié de la ville sembloit

être folle, et l'autre furieuse. Les soldats de *Primus* eurent enfin l'avantage. Ils poursuivirent les gardes prétoriennes jusques dans leur camp. Les plus braves y firent une courageuse résistance; mais accablés par le nombre, ils moururent tous le visage tourné vers l'ennemi.

Vitellius, pendant qu'on se battoit pour lui, s'enferma dans une litière, se fit porter au palais de sa femme d'où il se proposoit d'aller à Terracine, où son frère, nommé aussi *Vitellius*, avoit rassemblé une armée. C'étoit bien le parti le plus sage; mais la frayeur, dont le propre est de troubler l'esprit, le fit revenir à son palais. En y rentrant, il n'y trouva plus qu'une vaste solitude. Jusqu'à ses moindres officiers, évitoient sa rencontre. Il essaye d'entrer dans quelques appartemens; mais les trouvant tous fermés, las d'errer aussi honteusement, il va se cacher derrière un lit, chez le portier du palais. On le découvre. Il demande à être gardé jusqu'à l'arrivée de *Vespasien*, sous prétexte de choses importantes à lui communiquer; mais sourds à ses supplications, les soldats l'emmènent les bras liés derrière le dos; les habits dé-

chirés, une corde au col, sans que personne montre pour lui la moindre compassion. Au contraire, la populace, toujours insolente et ennemie des malheureux, cette populace, qui l'avoit prié quelques jours auparavant de garder l'empire, se mocque de sa misère, et l'insulte par toute sorte d'outrage. Ceux qui le conduisoient, portent l'inhumanité jusqu'à lui piquer le menton de leurs épées, afin qu'il tienne la tête droite, et qu'il voie ses statues renversées. On le traîne ainsi jusqu'à la voierie, où on l'égorge comme un pourceau engraissé.

L'armée de *Terracine* vint trop tard à son secours. *Vitellius*, qui la commandoit, fut tué. La mort des deux frères termina la guerre sans donner la paix; car les vainqueurs continuoient à poursuivre leurs ennemis, et les tuoient par-tout où ils les rencontroient, jusqu'aux pieds des autels. Ils forçoient même les maisons des particuliers et les pilloient, sous prétexte qu'il y avoit quelques Vitelliens cachés. Le sénat s'assembla, il nomma *César* le jeune *Domitien*, qui étoit à Rome, comme s'il eût été le représentant de son père, et décerna à *Vespasien* absent, tous

les titres et priviléges accordés jusqu'alors à son prédécesseur. *Titus*, son fils aîné, lui fut associé dans la dignité consulaire.

Vespasien particulier, et *Vespasien* empereur, sont deux hommes très-différens. On remarque dans le particulier, entre quelques faits louables, beaucoup d'actions dignes de blâme. Dans l'empereur, presque toutes les vertus, et un seul vice assez important, l'amour de l'argent. Son grand-père étoit de *Riéti*, dans le pays des Sabins, et collecteur d'impôts. Son père exerça la même profession. Il étoit si modéré, si juste, que les contribuables lui élevèrent une statue, avec cette inscription : *à l'honnête péager*. Il s'enrichit par l'usure, ce qui ne déshonoroit pas alors. Le jeune *Vespasien*, nommé sénateur par *Caligula* dans le tems que cette dignité devint commune, ensuite tribun militaire, questeur dans les provinces, édile et préteur à Rome, se distingua sous *Claude* dans la guerre d'Angleterre, fut consul, gouverneur d'Afrique, et y épousa une esclave qui lui donna deux fils : *Titus* et *Domitien*.

Vespasien. Année 70.

Très-estimable ce prince, s'il eût

franchi tous ces grades par les seuls moyens honnêtes ! Mais il brigua la faveur des empereurs et de leurs favoris, par les plus basses flatteries, entre autres celle de *Caligula*, dont il se montra servile adulateur. Il se déclara avec affectation admirateur et ami outré de ce monstre, le remercia en plein sénat de la faveur qu'il lui avoit faite de l'inviter à sa table. L'infâme *Narcisse* étoit son protecteur, ce qui n'honore pas le protégé. Il se conduisit très-mal dans son gouvernement d'Afrique, et s'y attira la haine des peuples. Cependant il ne s'enrichit pas. Revenu à Rome, il ne rougit pas de chercher des moyens mal-honnêtes pour subsister, comme de se mêler parmi les courtisans des ministres, de vendre son crédit à prix d'argent. Deux fois cependant, malgré sa vigilance de courtisan, il se laissa aller au sommeil au son de la lyre de *Néron*, et deux fois il pensa expier par la mort cet assoupissement impolitique.

Devenu empereur, il s'appliqua entièrement à rendre à l'empire son ancienne grandeur. Il respectoit les lois et les faisoit respecter, pourvoyoit au bien général et particulier, prévenoit

l'oppression et la punissoit, encourageoit la vertu, paroissant n'avoir d'autre but que de mériter et d'obtenir l'affection de son peuple. Il rétablit la discipline dans les camps, réprima la licence du soldat dans les villes. Les troupes même qui lui avoient aidé à conquérir l'empire, n'échappoient point à sa sévérité quand elles se rendoient coupables à l'égard des citoyens. La mollesse et les airs efféminés lui déplaisoient tellement dans les gens de guerre, qu'il cassa des officiers pour ce seul défaut. Le sénat n'eut jamais qu'à se louer de ses égards. Il assistoit aux délibérations sans s'attribuer aucune prépondérance dans la décision. « Prononcez hardiment votre opinion, « disoit-il aux sénateurs, je ne vous ai « pas convoqués pour approuver aveu« glement mes idées ; mais pour rece« voir vos conseil et les suivre ».

Vespasien corrigea les abus qui s'étoient glissés dans l'administration de la justice, chassa les mauvais juges, et abrégea les procès. On plaidoit devant lui, son tribunal étoit public. Ses sentences obtenoient ordinairement l'applaudissement général. Les désastres de Rome causés par les bouleverse-

mens et les incendies attirèrent sa sollicitude. Il pourvut à la reconstruction des maisons particulières ; des temples, des édifices publics et du Capitole. Il rechercha à grands frais les fastes et les lois de Rome, autrefois gravées sur des tables d'airain, et ensevelies sous les décombres, et autant qu'il put, il répara les pertes. Affable à l'égard de tout le monde, il rendoit libre l'accès de son palais, dont les portes étoient toujours ouvertes. On l'a vu verser des larmes sur les grands criminels, que sa justice l'empêchoit de soustraire au supplice. Il méprisa les titres, n'accepta qu'avec modestie ; et quand il l'eut bien mérité, celui de *père de la patrie*. Par une suite de sa même vertu, il se moquoit des généalogistes qui vouloient lui donner une origine illustre. *Démétrius* philosophe cynique, osa lui dire des injures en public ; *Vespasien* se contenta de lui répondre : « Vous êtes un vrai Cynique ». On vouloit lui donner quelqu'ombrage d'un homme qu'on lui présentoit comme aspirant à l'empire ; il le nomma sur-le-champ au consulat, et dit en souriant : « Quand il sera revêtu « de la puissance souveraine, j'espère

« qu'il se souviendra de ce trait d'ami-
« tié. » Enfin ayant à se plaindre d'un homme qui abusoit un peu du droit que lui donnoient sur la reconnoissance de l'empereur les services qu'il lui avoit rendus, il en fit des plaintes à un ami commun; et comme s'il se repentoit de s'être permis quelque ressentiment quoique juste, il termina sa confidence par ces mots : « Cependant je ne suis
« moi-même qu'un homme, et par
« conséquent peu exempt de blâme. »

On a accusé *Vespasien* d'un amour immodéré pour l'argent, d'avoir renouvellé des impôts abolis, d'en avoir établis de nouveaux, même sur l'urine. *Titus* son fils lui en fit des reproches. Le père les prit en plaisantant, lui porta au nez une pièce d'argent et lui dit :
« Mon fils, l'odeur de l'argent est bonne
« de quelque part qu'il vienne. » Il ba-
« dina de même les députés d'une ville
« qui lui annonçoient que leur sénat lui avoit décerné une statue qui devoit coûter une grande somme. L'empereur tendit la main, et leur dit : « En voilà
« la base, vous n'avez qu'à y mettre
« l'argent de votre statue. » S'il n'avoit manifesté son goût pour l'argent que dans des circonstances semblables, à

« tort seroit-il inculpé, mais on dit qu'il donnoit les plus belles intendances à ceux qu'il trouva les plus habiles à piller, dans l'intention de profiter de leur rapacité. « Ce sont, disoit-il, des « éponges qu'on mouille quand elles « sont sèches et qu'on presse quand « elles sont bien imbibées. » On ne peut l'excuser, s'il est vrai qu'il ait partagé avec ses ministres et même avec ses domestiques, les profits de sa protection.

Il est vrai qu'il trouva l'empire très-obéré. On lui doit cette justice, qu'il fit toujours un usage noble et généreux de ses revenus. Les ouvrages publics qu'il entreprit furent superbes, ses présens nombreux, les fêtes qu'il donna magnifiques. Il entretenoit un grand nombre de pauvres sénateurs. Par ses soins, plusieurs villes détruites par des incendies, ou des tremblemens de terre, sortirent plus brillantes de leurs ruines. Il répara les chemins publics et les aquéducs, protégea les arts et les sciences, donna le premier des pensions aux professeurs d'éloquence grecque et latine à Rome. Il y attira par ses bienfaits les plus fameux poëtes et les plus habiles ouvriers. Un de ceux-ci,

excellent mécanicien, s'etant offert de transporter de lourds fardeaux à peu de frais par des machines de son invention, l'empereur paya noblement cette découverte, mais ne voulut pas s'en servir. « Il faut, dit-il, donner à « vivre au petit peuple ».

Deux exploits militaires ont illustré les premières années du règne de *Vespasien:* la défaite des Bataves révoltés sous la conduite de *Civilis*, et la prise de Jérusalem. *Civilis*, né prince Gaulois, et formé dans les camps romains avoit pris d'eux la politique et la valeur. La première lui servit à mettre la division entre les légions, et la seconde à les battre. Il en vint jusqu'à établir un empire dans les Gaules; mais qui ne dura pas, par le défaut de concert entre les villes alliées, et par le desir jaloux d'être chacune le siége de cet empire. Elles se séparérent et firent avec les Romains des paix particulières qui laissèrent à ces conquérans la prépondérance dans les Gaules. *Civilis* fit aussi la sienne, aussi avantageuse que le permettoient les circonstances. La même mésintelligence perdit les Juifs attaqués par *Titus*, sous les ordres de *Vespasien*. Le père et le fils triom-

phèrent ensemble de cette nation dans Rome.

Il étoit tems qu'il se rendit dans cette ville, où se trouvoient trois hommes peu faits pour se déférer l'un à l'autre, *Mucien*, *Primus* et *Domitien*. *Mucien* y étoit arrivé le lendemain de la mort de *Vitellius*, muni d'un pouvoir sans bornes que l'empereur qui lui devoit la souveraine puissance lui confia, lorsque ce général partit pour l'Italie. On sait les services que *Primus* avoit rendus à *Vespasien*. La reconnoissance qu'il en attendoit, ne lui laissoit pas souffrir volontiers quelqu'un au-dessus de lui, pendant l'absence de l'empereur. Quant au jeune *Domitien*, stimulé par ses courtisans, il regardoit comme usurpé sur lui, tout ce que les autres s'attribuoient d'autorité. L'empereur arriva. Ces puissances subalternes s'éclipsèrent devant lui. Il s'associa *Titus* son fils aîné, bien digne de cet honneur.

Excepté quelques guerres au loin sur les frontières, le règne de *Vespasien* se passa en paix. On remarque entre les autres celle d'Angleterre conduite par *Julius Agricola*, général célèbre. Il fut appellé à ce commandement par la voix publique, qui ne se trompe pas

toujours, et dirige quelquefois le choix de ceux qui gouvernent. *Vespasien* se fit un plaisir d'y déférer. *Agricola* soumit les Anglais encore plus par ses vertus que par ses armes. Ils lui durent le bienfait d'une justice exacte, d'une administration sage, utile au peuple, répressive des violences et des exactions. Ils lui durent aussi l'exemple d'une maison bien réglée, dans laquelle on n'apercevoit ni domination d'affranchis ni insolence de valets. « Police « quelquefois aussi difficile, dit *Tacite*, « que de gouverner une province ».

On ne reconnoît pas la clémence ordinaire de *Vespasien* dans ce qui arriva à *Sabinus*. Né Gaulois, de la ville de Langres, il avoit pris du tems de *Vitellius*, le titre d'empereur dans les Gaules. Il fut défait, se réfugia dans une de ses maisons de campagne et y mit le feu pour faire croire qu'il avoit péri dans les flammes. Pendant qu'elle brûloit, il se cacha dans un souterrein, préparé exprès, avec deux affranchis dont il étoit sûr. *Sabinus* laissa faire ses funérailles par *Eponine* sa femme, dont il étoit tendrement aimé, sans l'avertir de son évasion, afin que sa douleur sans art, en

imposât mieux sur la persuasion de sa mort. Il la fit ensuite instruire par un de ses affranchis qu'il vivoit, et l'informa de l'endroit où il étoit caché. Selon les instructions qui lui étoient données, elle sut contenir sa joie. *Eponine* pleuroit *Sabinus* le jour en public, et alloit passer une partie de la nuit avec lui. Elles s'enhardit sous différens prétextes, d'y passer des semaines entières. Ce mystère dura neuf ans, pendant lesquels elle devint mère de deux enfans qui naquirent et furent élevés dans le souterrein. Ses absences devenues plus fréquentes excitèrent la curiosité. On la suivit. *Sabinus* fut découvert et mené à Rome avec sa femme. Elle se jeta aux pieds de l'empereur, tâcha d'émouvoir sa pitié par ses supplications et ses larmes. *Vespasien* ne put s'empêcher de pleurer à la vue d'un spectacle si touchant; mais ce mouvement de pitié ne l'empêcha pas de la condamner à mort avec son mari. Personne ne sut les motifs d'une sévérité qui parut peu nécessaire, et qui laisse une tache sur la mémoire de *Vespasien*

Malgré ces bonnes qualités, il y eut contre lui une conspiration dont les

auteurs furent punis. Un certain *Helvidius Priscus*, républicain outré, s'attacha aussi à le provoquer par des déclamations véhémentes, et même des invectives. Il poussa l'audace jusqu'à célébrer en public le jour de la naissance de *Brutus* et de *Cassius*, et à exhorter le peuple à marcher sur leurs traces. *Vespasien* ne le punit que par l'exil; mais du lieu même de son bannissement, *Helvidius* s'acharna à répandre des invectives contre l'empereur. Le sénat le condamna à mort. *Vespasien* contremanda les bourreaux; mais prévoyant son indulgence, on avoit pris des mesures, et l'arrêt fut exécuté.

Vespasien mourut à l'âge de soixante et dix ans, dans la dixième année de son règne. Pendant sa dernière maladie, il ne laissoit pas d'expédier les affaires et de donner des audiences. Sentant un jour qu'il s'évanouissoit, il dit : « Si je « ne me trompe, je vais devenir dieu. » Plaisanterie remarquable dans un homme qui avoit voulu passer pour faire des miracles. Car étant à Alexandrie, lorsqu'il monta sur le trône, il souffrit qu'on lui présentât des malades pour les guérir ; et il laissa divulguer qu'il avoit

rendu la vue à un aveugle. Prêt à rendre le dernier soupir, on lui entendit dire : « Il faut qu'un empereur meure de« bout ; » et comme il faisoit effort pour se lever, il mourut entre les bras de ceux qui le soutenoient. Il fut universellement regretté.

Titus. 79. Des neuf empereurs qui l'avoient précédé, il fut le seul qui mourut de mort naturelle. *César* avoit été assassiné. On présume que la mort d'*Auguste* fut hâtée par *Livie*. *Tibère* fut étouffé par *Macron* son favori; *Caligula* tué par les officiers de ses gardes; *Claude* empoisonné par sa femme *Agrippine*; *Néron* se poignarda lui-même; *Galba* fut assassiné par ses soldats; *Othon* se donna la mort de ses propres mains; *Vitellius* fut exécuté comme un criminel ordinaire; *Vespasien*, le premier, mourut dans son lit, et eut son fils pour successeur. *Titus* lui fit des obsèques magnifiques. La manie des spectacles étoit si forte à Rome, qu'ils faisoient partie des pompes funèbres. On y peignoit le génie et les actions du défunt. Aux funérailles de *Vespasien*, le comédien qui le représentoit, demandoit à ses intendans combien coûteroit sa pompe

funèbre; ils lui repondoient une somme de tant. « Donnez-moi cet argent, di« soit-il, et jettez-moi dans le Tibre si « vous voulez. »

Titus a été appellé *les délices du genre humain. Les dieux*, selon l'expression d'un poëte, *ne firent que le montrer à la terre.* Deux traits suffiroient pour le faire connoître. Il ne pouvoit se résoudre à renvoyer quelqu'un mécontent, ou du moins sans espérance, dût-il être hors d'état d'accomplir tout ce que son bon cœur lui dictoit de promettre. « Il ne faut pas, disoit il, que « personne sorte triste d'avec un prince. » Il se rappella un soir qu'il n'avoit rien donné ce jour-là. « Mes amis, s'é« cria-t-il, j'ai perdu un jour. » On « connoît ses talens militaires. Il en fit preuve, sur tout en Judée. Semblable à son père *Vespasien*, il ne promettoit pas avant que de monter sur le trône, toutes les vertus qu'il y montra, principalement l'empire sur ses passions, qu'il sut enchaîner à ses devoirs. Il lui en coûta pour se détacher de *Bérénice*, sœur d'*Agrippa*, roi d'Iturée; mais instruit des vœux du peuple Romain, il sacrifia sa tendresse à la majesté de son rang, et la ren- Titus. 79.

voya à son frère. On ne vit pas non plus désormais dans ses mœurs, quelques vices qui avoient terni sa jeunesse.

Il montra pour *Domitien* son frère, un amour dont celui-ci se rendoit indigne par sa basse jalousie, et réconcilia quelquefois ce frére ingrat avec son pére. Aucun prince ne gouverna jamais avec plus de sagesse, de modération et de bonté. Sans être prié, il confirma tous les priviléges des villes, abolit la loi de lèse-majesté. On la faisoit quelquefois valoir contre ceux qui disoient du mal des empereurs défunts. « Puisque mes prédécesseurs « sont dieux, disoit *Titus*, c'est à eux « à punir les outrages qu'on leur fait. « Quant à moi, s'ils me noircissent à « tort, ils sont à plaindre : si c'est avec « raison, il y auroit une injustice criante « de les punir pour avoir dit la vérité. » Il porta la clémence jusqu'à pardonner à deux conspirateurs convaincus et condamnés. Il les fit venir en sa présence. « Quittez, leur dit-il, un des- « sein si inutile. La souveraineté dé- « pend d'une puissance supérieure à « celle des hommes. Vos efforts ne la « changeront pas. » Il soupçonna que

la mère de l'un d'eux, éloignée de Rome, pourroit être très-inquiète du sort de son fils, il lui envoya un courier pour la rassurer.

Les malheurs publics donnèrent occasion à *Titus* d'exercer sa bienfaisance. La Campanie souffrit beaucoup par des tremblemens de terre; le mont Vésuve vomit des feux, lancés dans tous les environs, des pierres et des cendres qui couvrirent entièrement *Herculanum* et *Pompéia*; d'autres villes furent endommagées; une grande famine se fit sentir à Rome; elle fut suivie de la peste: *Titus* au lieu de mettre des impôts, au lieu de recevoir les dons auxquels l'empire entier voulut se taxer, aima mieux vendre ses bijoux, et les ornemens de son palais, tant pour faire reconstruire les édifices publics, que pour fournir à ses malheureux peuples, avec une tendresse vraiment paternelle, tous les soulagemens qu'il put leur procurer. Il ne goûta que deux ans le plaisir d'être utile aux autres, et mourut à quarante-un ans, ne regrettant de l'empire, que le pouvoir de faire des heureux; et tournant, dit-on, un œil de compassion sur ses sujets qui alloient

tomber sous l'empire de *Domitien* son frère.

Domitien. Année 81.

Domitien, empereur, ne démentit point *Domitien César*, qui s'étoit plongé dans les plus infâmes débauches dès sa jeunesse; et qui, dans l'intervalle qu'il attendit son père à Rome, revêtu presque de la toute puissance, y avoit ajouté des traits de cruauté qui faisoient craindre son règne. On fut agréablement trompé dans les premiers tems: il s'attacha à gagner l'affection du peuple par une conduite digne d'un grand prince. Il fit des lois sages, refusa les successions qu'on lui faisoit au préjudice des héritiers, se montra, non-seulement, exempt d'avarice, mais libéral; répara les édifices publics, orna magnifiquement le Capitole, employa des sommes considérables à faire copier des manuscrits pour regarnir les bibliothèques endommagées dans le dernier incendie; il surveilla la justice, les mœurs: enfin, ce qui devoit inspirer de la défiance, il outra les vertus. Pour se donner un air de douceur et d'éloignement de toute cruauté, il défendit de sacrifier ni bœuf, ni autre animal, mais il fit assassiner *Sabinus*, son proche parent, parce que le crieur public au

lieu de le proclamer *consul*, l'avoit par mégarde proclamé *empereur*. Ce meurtre le démasqua.

Dans le dessein de paroître occupé des affaires de l'empire, *Domitien* s'enfermoit tous les jours à une heure marquée; mais il s'amusoit à attraper des mouches et à les percer avec un poinçon : d'où vient le mot plaisant de son chambellan à qui on demandoit s'il n'y avoit personne avec l'empereur, il répondit : « Pas même une mouche. » Il auroit aussi voulu se faire croire belliqueux quoique sans talens pour la guerre : ni comme général, parce qu'il aimoit trop ses aises, ni comme soldat, trop attentif sur le danger. Aussi son père qui le connoissoit, lui refusa tout commandement militaire. Devenu empereur, il auroit eu un beau champ de lauriers à moissonner, s'il eût voulu partager ceux qu'*Agricola* continuoit de cueillir en Angleterre.

Ce général étoit parvenu à l'extrémité de l'île. Il ne lui restoit plus pour l'avoir entièrement subjuguée, que de soumettre les Calédoniens, peuple situé sur la côte vis-à-vis l'Irlande. Ils avoient pour chef *Galgaque*, aussi éloquent que brave. Dans le discours à ses

soldats, au moment de la bataille décisive contre les Romains, il leur fit bien voir qu'il ne connoissoit que trop ces ambitieux conquérans. « Nous « sommes, leur dit-il, placés à l'extré- « mité de l'île, comme dans un sanc- « tuaire, n'ayant pas même la vue « souillée de la servitude des Gaules. « C'est ici le bout du monde et la der- « nière retraite de la liberté. Jusqu'à « ce jour nous avons été inconnus à la « renommée, maintenant nous voilà « découverts. D'un côté sont les en- « nemis, de l'autre l'Océan. Nous ne « pouvons pas nous garantir par la « fuite; n'espérons pas de nous sauver « par la soumission. Les Romains, con- « tinua-t-il, sont les brigands de toutes « les terres et les pirates de toutes les « mers. L'Orient et l'Occident n'ont « pas été capables d'assouvir leur cu- « pidité. Si l'on est riche, ils sont « avares; si l'on est pauvre, ambitieux. « Tuer, ravir, massacrer, dans leur « langage, c'est régner; et ce qu'ils « appellent paix, c'est une éternelle « servitude. La nature a mis dans tous « les hommes l'amour de ses enfans: « ces objets si chers, ils nous les enlè- « vent pour en faire des mercenaires,

« l'instrument de leur domination dans « d'autres terres. Les femmes et les « filles qui demeurent, sont la proie « d'une lubricité violente, et celles qui « échappent à la fureur des armes, « succombent pendant la paix à d'in- « fâmes poursuites. Tous nos biens sont « à eux sous divers prétextes. Notre « argent pour leurs impôts, notre « blé pour leur subsistance. Nos « bras et nos corps sont employés à re- « muer la terre pour assurer notre « servitude. »

Il leur représenta ensuite ce qu'ils auroient à souffrir des Romains lorsqu'ils seroient assujétis, n'ayant ni trésors ni richesses pour se rédimer des travaux personnels que les vainqueurs leur imposeroient; qu'ils n'avoient qu'à rester unis, pour résister à leurs efforts. « Ils ont bâti, ajouta-t-il, leur empire « sur nos divisions, et sont venus à « bout de l'Angleterre par ses vices, « plutôt que par leur valeur. » *Galgaque* fit sentir ensuite à ses Calédoniens que s'ils pouvoient vaincre les Romains, ils verroient les mercenaires et les alliés qu'ils traînoient après eux les abandonner sur-le-champ. « Après ce com- « bat, il n'y a plus rien à craindre;

« leurs forteresses sont dégarnies, leurs « colonies pleines de vieillards, leurs « villes mal-assurées par la tyrannie « des uns et la désobéissance des au- « tres. Ici, dit-il, en montrant son ar- « mée, ici est le salut et le repos. Là, « en montrant les Romains, là sont les « mines qu'on nous fera fouiller, les « tourmens, les impôts, et le reste de « la servitude. Soldats, il est en votre « pouvoir de la finir, ou de la rendre « éternelle. Marchez donc au combat « ayant devant les yeux le passé et l'a- « venir, la postérité et vos ancêtres. »

La harangue d'*Agricola* à ses troupes fut moins véhémente ; mais mieux servi par la discipline de ses légions, que *Galgaque* par la valeur de ses Calédoniens, il fit un horrible carnage des insulaires. Les malheureux vaincus par l'art malgré leur courage, poussoient des hurlemens de désespoir : les uns traînoient leurs blessés : les autres rappelloient ceux qui s'étoient perdus. Dans leur déroute, ceux-ci brûloient leurs maisons avant de les quitter, ceux-là abandonnoient les premières retraites pour en chercher de plus sûres. Quelques-uns s'assemblent pour consulter, et s'inspirent mutuellement

quelqu'espérance. Plusieurs sentent réveiller leur courage à la vue de leurs femmes et de leurs enfans. D'autres furieux, dans leur désespoir les tuent, pour les dérober à l'insolence des vainqueurs. Les coureurs envoyés à la poursuite voyoient fumer de loin les maisons et ne rencontroient personne. On n'entendoit aucun bruit dans les vallées : c'étoit par-tout un vaste silence. *Agricola* voyant qu'ils ne se rallioient nulle part, ramena son armée dans le centre de l'île qu'il travailloit à civiliser.

Etoit-ce pour le bonheur de ces sauvages auparavant contens de leur sort, qu'il tâchoit de faire adopter les mœurs, les coutumes, et jusqu'aux habits des Romains? Si on juge du motif par l'effet, on dira qu'*Agricola* chercha à les amollir par les délices et les superfluités. Il les aida à bâtir des maisons, à construire des temples, à dresser des places publiques et d'autres lieux d'assemblée. Il faisoit enseigner les belles-lettres aux enfans des principaux. Bientôt ils prirent les vices de leurs maîtres, s'accoutumèrent aux bains, aux promenades sous les portiques, à l'oisiveté des villes, et commencèrent à nommer, comme l'observe *Tacite*, poli-

tesse et civilité, ce qui faisoit partie de leur servitude.

Domitien, jaloux de la gloire d'*Agricola*, le rappella. Il le reçut très-froidement. Pour ne pas lui porter ombrage, le conquérant de l'Angleterre se condamna à une vie très-retirée. Il ne tarda pas à tomber malade. Par l'attention qu'eut l'empereur à l'envoyer visiter presque à chaque heure, et à s'informer soigneusement de la santé d'un homme qu'il négligeoit si fort auparavant, on a conjecturé qu'*Agricola* mourut empoisonné.

Il y eut une révolte en Afrique. Elle fut appaisée par la défaite entière des rebelles. La guerre contre les Daces n'eut pas une fin si heureuse. *Domitien* se porta lui-même sur la frontière; mais il ne vit l'ennemi que de loin. A la manière des ignorans présomptueux, il refusa d'accorder à *Decebale*, leur chef, des conditions raisonnables. Mais quand ses généraux eurent été vaincus, il passa d'une extrémité à l'autre, et se soumit honteusement à un tribut. Il envoya au sénat une fausse lettre de *Decebale*, par laquelle au contraire ce prince se reconnoissoit vaincu, et subissoit lui même le tribut.

A l'aide de cet impudent mensonge, *Domitien* triompha effrontément des Daces dans Rome.

Personne n'y fut trompé; mais personne ne réclama. On n'osoit même se communiquer en secret ses pensées. L'empereur avoit renouvellé la loi de lèse-majesté, abolie par son frère, dont il s'étudia toujours à décrier la conduite et le gouvernement. A l'aide de ces moyens tyranniques, il se défaisoit des grands, auxquels il sembloit avoir juré une haine mortelle. Un homme d'une haute naissance étoit-il populaire? Il briguoit l'affection du peuple, et menaçoit d'une guerre civile. Menoit-il une vie retirée? Il vouloit se faire un nom, en affectant de fuir le monde. Ses mœurs étoient-elles exemptes de blâme? C'étoit un nouveau *Brutus*, qui, par sa conduite, censuroit tacitement celle de l'empereur. Si quelqu'un étoit stupide et ignorant, il couvoit sous ces apparences quelque dessein sanguinaire. Si quelqu'un étoit actif et spirituel, il n'y avoit aucun doute que ce ne fût un esprit remuant. Tout citoyen riche l'étoit trop pour un sujet, et il suffisoit d'être pauvre pour être capable d'entreprises désespérées. Ainsi

les lieux d'exil et les prisons se remplissoient par les soupçons et les calomnies, et se vuidoient par les bourreaux.

Les chrétiens, réglés dans leurs mœurs, menant une vie retiré, unis entre eux comme des frères, et faisant mystère de leurs rites et de leurs cérémonies, ne pouvoient manquer d'attirer l'attention d'un tyran si ombrageux. Aussi *Domitien* les persécuta-t-il dans tout l'empire. Sa cruauté se déploya sur-tout contre ceux d'un rang distingué. On en compte de sa famille même. Rien en ce genre ne doit étonner d'un homme qui se faisoit appeller *Seigneur* et *Dieu*, et qui se faisoit dresser des autels et immoler des victimes à ses statues. Ses barbaries étoient entremêlées de magnifiques spectacles, de fêtes splendides qu'il donnoit au peuple. Il avança les jeux séculaires, qui n'auroient dû avoir lieu qu'après cent ans révolus de l'empire, et inventa les jeux capitolins, créés pour célébrer ses vertus. Ils furent établis à condition de se renouveller tous les cinq ans, ce qui eut lieu, en excluant néanmoins la turpitude de leur origine, et ils devinrent une époque.

On raconte de ce prince une facétie qui ne pouvoit être guéres inventée que par un homme de son caractére. Il invite à souper les principaux des sénateurs et des chevaliers. De la porte du palais, ils sont conduits dans une chambre tendue de noir, où tout représentoit la mort. A la sombre lueur de quelques lampes, ils apperçoivent autant de cercueils qu'ils étoient de personnes, et le nom de chacun d'eux écrit dessus en gros caractère. Après quelque attente passée dans une inquiétude mortelle, les portes de la salle s'ouvrent tout-à-coup. Des hommes nuds, dont le corps étoit noirci, tenant une épée d'une main, un flambleau de l'autre, se répandent dans la salle, dansent autour d'eux en les menaçant, et quand leur frayeur est à son comble, un messager du gracieux empereur vient leur annoncer qu'ils peuvent se retirer. On ne dit pas s'il se donna le plaisir de ce spectacle; mais on conjecture qu'il n'étoit pas homme à s'en priver.

Domitien vouloit peut être faire sentir aux autres les transes qu'il éprouvoit lui-même. Tout lui portoit ombrage. Sans cesse il se croyoit environné d'as-

sassins. Il fit incruster la galerie dans laquelle il avoit coutume de se promener, d'une pierre qui réfléchissoit des objets, afin de voir ceux qui auroient pu le surprendre par derrière. Beaucoup d'autres précautions marquent ces alarmes. Il s'étoit fixé à lui-même, on ne sait pourquoi, un jour auquel il devoit craindre davantage, et jusqu'à l'heure qui devoit lui être funeste. Cependant il n'y avoit point de dessein prémédité; un simple hasard causa sa mort.

Un enfant qu'il avoit dans sa chambre pour se divertir à le faire causer, voit, pendant que l'empereur s'endort, passer un papier sous le chevet de son lit. Il le prend et l'emporte pour jouer. L'impératrice *Domitie*, sa femme, rencontre l'enfant, lui tire des mains le papier sans conséquence, le lit, et est étonnée de voir que c'est une liste de proscrits, à la tête desquels elle se trouve. Les personnes menacées ayant été assemblées, reconnoissent ne pouvoir échapper que par la mort du tyran. Elle est aussitôt conclue. Il n'y avoit pas à différer, parce que l'empereur auroit pu s'appercevoir de la perte de son papier. Un affranchi, nommé *Etienne*, intendant de l'impératrice,

fort et robuste, se charge du coup. Il est introduit dans la chambre sous quelque prétexte, présente à *Domitien* un papier. Pendant qu'il le lit avec attention, *Etienne* le frappe d'un poignard dans le ventre. Il se débat. Les autres entrent et l'achèvent. Aussi promptement ses statues dans la ville sont renversées, ses images foulées aux pieds, son nom effacé de tous les monumens magnifiques qu'il avoit fait construire. On ne laissa d'existant que ce qui ne pouvoit pas diminuer l'opprobre de sa mémoire Il vécut quarante quatre ans, dont il régna quinze, et fut le dernier des empereurs qu'on a nommé les douze Césars; entre lesquels, à la honte de l'humanité, on n'en trouve que deux bons, *Vespasien* et *Titus*, les seuls qui soient morts naturellement.

Sous *Domitien* parut un homme extraordinaire: *Appollonius*, de la ville de Thianes, en Cappadoce. A quatorze ans, il apprit la métempsycose et les autres dogmes de la philosophie pythagoricienne. A seize ans il en professoit les pratiques génantes, s'abstenant de vin, de toutes sortes d'animaux, ne portant point de souliers, laissant croî-

tre ses cheveux, et ne s'habillant que de toile, pour ne rien tirer des animaux. Il apprit dans un temple d'*Esculape* à connoître les maladies et à les guérir. Fier de sa vertu, il censuroit aigrement les vices des hommes, il n'a cependant pas pu échapper au soupçon d'avoir été trop ami de ses disciples. Beaucoup d'entre eux l'accompagnèrent dans ses courses en Ethiopie, en Egypte, dans la Grèce, chez les Brachmanes des Indes et les Mages de la Perse. Il se vantoit de savoir les langues de toutes ces nations. En passant par Babylone, il apprit des Chaldéens à expliquer les oracles que les oiseaux rendoient par leurs chants. Ainsi ce sage couroit le monde pour se charger des folies particulières à chaque pays.

Apollonius se mêloit d'autre chose que de philosophie. Les intrigues de cour ne lui paroissoient pas indignes de l'occuper. Il eut connoissance de la conjuration contre *Néron* et *Domitien*, et enhardit les complices. *Vespasien* le consulta. *Apollonius* lui fit des prédictions. On lui attribue des miracles ; d'avoir disparu de devant *Domitien*, dont il craignoit la colère ;

d'avoir ressuscité une fille : cependant, disent les auteurs, on croit qu'elle n'étoit pas tout-à-fait morte; mais le plus célèbre est la révélation du meurtre de *Domitien*, qu'on rapporte ainsi : Le prophète haranguoit une nombreuse assemblée à Ephèse. Tout-à-coup il baisse la voix comme saisi de crainte. Cependant il continue son discours, quoique foiblement, paroissant attentif à quelqu'autre chose. A la fin, il cesse de parler, fixe les yeux en terre, et après un instant s'écrie : « courage, brave *Etienne*, courage, « frappe le tyran ». Tout le monte reste immobile de surprise. *Apollonius* reprend la parole : « Réjouissez-vous, « dit-il, car le tyran est mort. Il vient « d'expirer dans le moment». En exa-« minant les circonstances et les dates, il se trouva que ces paroles furent prononcées le jour même, et à l'heure que *Domitien* fut frappé par *Etienne.*

En jugeant *Apollonius* par ses mœurs, ses intrigues et sa vanité; en examinant les mémoires de sa vie d'après le caractère de celui qui en a recueilli les faits, *Damis*, très-crédule, très-dévot à son maître, en réfléchissant sur la contexture de l'histoire en-

tière par *Philostrate* qui l'a rédigée long-tems après l'évènement, dans l'intention marquée de faire de son héros un homme merveilleux; en observant enfin les erreurs des dates, les fausses descriptions et les fautes de toutes espèces dont fourmille cet ouvrage, on ne peut s'empêcher de reconnoître que c'est un tissu de fables et de mensonges qui n'a pu obtenir, et n'obtiendra jamais d'autorité qu'auprès de ceux qui voudroient rendre les vérités les plus saintes incertaines, en rapprochant d'elles les prestiges du mensonge.

Nerva. 96. Sitôt que la mort de *Domitien* fut divulguée, le sénat, le peuple, l'armée nommèrent *Nerva*. On croit que les conjurés s'étoient assurés d'avance de son consentement. En l'embrassant dans le sénat, *Antoninus*, son ancien ami, lui dit qu'il se réjouissoit moins de son avénement au trône, qu'il ne félicitoit l'empire dont il alloit faire le bonheur. Il lui adressa cette prédiction remarquable, vérifiée par d'autres princes, que son élévation alloit l'exposer à la haine de ses amis et de ses ennemis; « mais sur-tout, dit-il, des « premiers, qui ne manqueront pas

« de vous haïr, dès que vous leur re-
« fuserez une seule des graces qu'ils
« vous demanderont ».

Nerva avoit passé par les charges de préteur et de consul. Il cultivoit les belles-lettres, et se distingua par son talent dans la poésie. Revêtu de la puissance souveraine, il unit la liberté et le pouvoir absolu. Sous son gouvernement, les Romains goutèrent les douceurs de l'une, sans éprouver les inconvéniens de l'autre. Il commença par décharger de leurs fers les prisonniers d'état et rappeller les exilés, en même-tems il punit les délateurs plus sévérement encore que *Titus* qui les abhorroit, défendit par le même édit d'intenter à personne le crime de lèse-majesté. Les chrétiens jouirent sous lui de quelque répit. Il s'engagea par serment, de ne faire mourir aucun sénateur, et tint parole. Par son ordre, les propriétaires vinrent reprendre, dans le palais, les effets qui leur avoient été enlevés lors de leur emprisonnement ou de leur exil. Il diminua les impôts, défendit qu'on lui érigeât des statues d'or et d'argent, et retrancha toutes les dépenses superflues.

On a attribué à générosité de sa part

ce qui a pu être une action de sa politique. Il acheta de ses propres deniers, des terres qu'il destina à être partagées entre les pauvres de Rome. Quelques-uns ont cru que ce fut un moyen qu'il employa pour décharger la capitale de la populace que son oisiveté rendoit toujours redoutable. Pour ces acquisitions, il vendit une partie considérable de sa vaisselle d'or et d'argent, de ses ameublemens, et jusqu'à ses maisons et ses jardins qu'il convertit en terres partageables. Dans ces marchés il ne se montroit pas difficile sur le prix. Il vouloit que vendeurs et acheteurs profitassent également avec lui.

Un particulier trouva, dans sa maison, un grand trésor. Il en avertit l'empereur, et lui demanda ses ordres à cet égard. *Usez-en*, lui répond le prince. Celui-ci craignant la recherche des officiers du fisc, représenta que ce trésor étoit trop considérable pour un homme de sa sorte. *Eh bien*, répondit encore le prince, *abusez-en*. On n'a reproché à ce bon empereur, qu'un peu trop d'indulgence pour les méchans; il eut la complaisance d'admettre à sa table *Véiento*, à la vérité ancien consul, mais qui s'étoit rendu

odieux sous *Domitien* par ses délations. Dans le repas où se trouvoit le consulaire, la conversation tomba sur un autre fameux délateur, nommé *Catulle*, du tems du même empereur. « Que « feroit maintenant *Catulle*, dit *Nerva*, « s'il vivoit encore ? « Un convive nommé *Mauricus*, prit brusquement la parole et dit : « Je sais bien ce qu'il « feroit, il seroit à table avec nous. »

Malgré la bonté de ce prince, et peut-être à cause de sa bonté, les gardes prétoriennes excitèrent des troubles dans la ville, sous prétexte de vouloir venger la mort de *Domitien*. Ils allèrent assiéger *Nerva* dans son palais, et lui demandèrent à grands cris le supplice de ceux qui avoient massacré l'empereur. Il montra, dans cette occasion, beaucoup de fermeté, tendit le col à la soldatesque furieuse, et protesta qu'il périroit plutôt que de livrer ceux qui lui avoient procuré l'empire. Mais il fut forcé de les abandonner, et même de donner des marques d'approbation à leurs assassins. Cette violence lui fit prendre le parti de se nommer un collègue, dont la vigueur put le garantir de pareils excès, et lui aider à supporter le far-

déau de l'empire. Quoiqu'il eût des parens, il fit tomber son choix sur *Trajan*, l'homme le plus capable que l'on connut. *Nerva* mourut quelque tems après. Les regrets ne furent pas si vifs dans quelques provinces qu'à Rome, parce que les gouverneurs se prévaloient de sa bonté pour fouler les peuples. Tant il est difficile de faire bien ! Il vécut soixante-dix ans, et ne régna que seize mois.

Trajan. 98. Quand *Trajan* prit les rênes de l'empire, il avoit quarante-deux ans, âge également éloigné de la témérité de la jeunesse, et de l'indolence de la vieillesse. Il naquit en Espagne, d'une famille plus ancienne qu'illustre. Par tous les grades militaires, il s'éleva jusqu'à celui de général, et commandoit les légions d'Allemagne, lorsque *Nerva* l'associa au trône. Il apprit presque en même-tems son adoption et la mort de son bienfaiteur. Sa femme *Pompeia Plotina* étoit digne de lui. En montant à Rome les degrés du palais, elle se retourna vers le peuple, et dit à haute voix : « J'espère sortir d'ici comme j'y « entre. » En effet, sa conduite fut toujours irréprochable.

Trajan avoit le corps robuste et accoutumé à la fatigue, l'air noble et les manières engageantes. Elevé dès l'enfance dans les camps, il avoit peu d'étude; mais il favorisoit les savans et excitoit les autres à acquérir ce qui lui manquoit à lui-même. Il fut sans contredit le plus grand capitaine de son siècle, et comparable aux plus illustres généraux de l'antiquité. Vigilant et infatigable, il marchoit à pied à la tête de ses troupes, même étant empereur, il traversoit ainsi de vastes pays avec ses armées, sans se servir de char ni de cheval. Dans ses habits et sa nourriture, il y avoit peu de différence entre lui et ses soldats. Il faisoit avec eux les exercices militaires, les secouroit quand ils étoient malades, ne rentroit dans sa tente que quand il avoit visité celles des autres, et se reposoit toujours le dernier. Il connoissoit tous les vieux soldats, les appelloit par leurs noms, savoit toutes leurs belles actions, ne manquoit pas de les louer; mais les maintenoit aussi dans la discipline.

En montant sur le trône, il déclara publiquement qu'il ne se croyoit pas moins obligé à l'observation des loix que le dernier du peuple. Les autres

empereurs avoient tenu le même langage; mais ce que *Trajan* avoit promis d'être, il le fut. Il sembloit ne garder le rang suprême que pour prévenir l'anarchie. Dans cette vue il diminua sa propre autorité, et les prérogatives de sa dignité, toutes les fois que quelques-unes de ces choses se trouvèrent en oppositions avec les intérêts du peuple. Convaincu que l'orgueil ne pouvoit concilier à un prince ni affection ni estime, que la condescendance s'allie très-bien avec la dignité, il vivoit avec son peuple, non comme un monarque avec ses sujets, mais comme un père avec ses enfans. Son palais étoit ouvert aux personnes de tout rang. Il écoutoit avec patience, corrigeoit avec douceur, et vouloit comme *Titus*, qu'on ne sortit pas mécontent de sa présence. Dans la vie privée, comme dans les affaires publiques, il étoit exempt de tout artifice, et regardoit les finesses et les ruses en affaires, comme les singeries de la capacité et de la sagesse. Jamais personne ne fut condamné sous lui pour des soupçons, fussent-ils les plus graves. « Il vaut mieux, disoit-il, que mille « criminels échappent, que d'avoir à « se reprocher la mort d'un seul in-

« nocent. » On a remarqué comme l'élan d'une ame pure et franche cette parole au préfet du prétoire, en lui donnant l'épée qui étoit la marque de sa dignité. « Servez-vous en pour moi, « Si je fais mon devoir ; contre moi, si « je ne le fais. »

En lui cherchant des vices, les historiens ne lui ont trouvé que des défauts, d'avoir trop aimé la table, de s'être fié au vin, de s'être laissé aller à la paresse : ce qui consistoit à faire écrire la plupart de ses lettres par un secrétaire. Il se prêtoit volontiers au plaisir ; mais ce goût ne lui fit jamais négliger les affaires publiques. On reprochoit avec plus de justice à un homme si doux d'avoir permis que les Chrétiens fussent persécutés. S'il n'avoit fait que souffrir qu'on offrît des sacrifices à ses statues, que le peuple jurât par sa vie et son éternité, on pourroit lui pardonner, comme ayant permis un usage établi sous ses prédécesseurs. Mais on a peine à l'excuser d'une vanité excessive, s'il a écouté en plein sénat les louanges que lui donna *Pline* en face, dans son panégyrique, qui dura plusieurs heures. Comment soutenir si long-tems un éloge direct ! On souhaite pour l'honneur de

Trajan, que le panégyriste ait adressé la parole à la statue qui étoit présente, et non à la personne. Le sénat lui donna le surnom de *Très-bon*. Il se trouve inscrit sur les médailles, et sur les nombreux bâtimens que ce prince fit rétablir ou construire. Cette affectation lui a fait donner le surnom de *Pariétaire*, nom d'une plante qui s'attache aux murailles.

Trajan a eu un favori ou plutôt un ministre nommé *Licinius Suranus*, qui lui étoit d'une grande ressource dans l'administration des affaires. C'étoit lui qui avoit déterminé *Nerva* à l'adopter. L'empereur le payoit de ce service par une entière confiance; d'où naissoit aussi une grande jalousie chez les courtisans. Ils fatiguoient l'empereur de calomnies contre *Suranus*, et lui attribuoient même le noir dessein de vouloir le faire assassiner. Las de ces imputations, *Trajan* va souper chez son ministre, sans avoir été invité, renvoie ses gens, appelle le chirurgien de *Suranus*, pour qu'il lui applique quelque remède à ses yeux, se fait raser par son barbier, se baigne, se met à table sans la moindre défiance. Le lendemain il dit à ceux qui avoient coutume de lui

parler contre *Suranus* : « S'il avoit eu « dessein de me tuer, il l'auroit fait « hier. »

L'esprit guerrier se renouvella dans les légions romaines sous *Trajan*. Il les mena lui-même contre les Daces, et triompha deux fois de *Décébale*, qui avoit imposé un tribut à *Domitien*. La même ardeur de gloire le transporta en Asie, où il subjugua des peuples, dont le nom même avoit été jusques-là inconnu à Rome. Il se fit un point d'honneur de parcourir les pays qu'avoit soumis *Alexandre*, et même de porter ses conquêtes au-delà. Comme le vainqueur de l'Asie, il conçut de grands projets. S'il ne bâtit pas, il répara beaucoup de villes. Les tremblemens de terre qui furent fréquens sous son règne ne lui donnèrent que trop d'occasions d'exercer son goût pour les bâtimens. L'Euphrate se seroit vu joint au Tigre par un canal, si on ne lui avoit fait craindre que l'un des fleuves supérieur à l'autre, ne se précipitât avec une rapidité qu'on n'auroit pu contenir, et ne fît une mer d'un vaste pays.

Quoique depuis qu'il eût commencé ses exploits guerriers, il n'habitât Rome et l'Italie que par intervalles, même as-

sez courts, il ne s'en appliqua pas moins à l'embellissement de cette partie de son empire. Il fit construire à travers plusieurs nations barbares, un chemin large et commode, depuis le Pont-Euxin jusqu'aux Gaules. Le dieu du Danube, dit un poëte, honteux de voir ses eaux captives entre les piles d'un pont, se cacha dans ses roseaux. *Trajan* fonda même plusieurs bibliothèques, éleva un théâtre dans le Champ de Mars, agrandit le Cirque, fit jaillir des eaux saines et limpides dans les carrefours, et applanit sur un terrein montueux cette place superbe qui a porté son nom, dont la colonne trajane, monument de goût et de magnificence, fait regretter les autres ornemens.

Trajan fut enterré sous cette colonne. D'autres disent que les cendres de ce grand homme étoient contenues dans une pomme d'or qui tenoit une statue placée sur ce monument. Il fut emporté en peu de jours par un flux de ventre à Sélinante en Cilicie, âgé de soixante ans, après un règne de dix-neuf ans et demi. Par un revers de fortune, dont le chagrin ne contribua peu à sa mort, presque toutes ses conquêtes d'Asie, dont il croyoit s'être

formé une couronne de gloire immortelle, avoient déjà échappé de ses mains, pendant qu'au contraire le christianisme, qu'il vouloit détruire, triomphoit et s'est conservé.

On n'est pas certain des vues de *Trajan* à l'égard d'un successeur. Des auteurs disent qu'il eut dessein de nommer au sénat dix personnes de celles qu'il croyoit les plus dignes de l'empire, afin que cette compagnie en choisît un, d'autres croyent qu'il hésita entre trois hommes, l'un très habile jurisconsulte, le second bon général, le troisième honoré de son estime particulière par ses vertus. Quoiqu'il en soit, il passa pour constant, qu'au moment de sa mort, il adopta *Adrien*, espagnol comme lui, fils de son cousin germain, époux de *Julie Salbine*, sa petite nièce. Ce mariage avoit été contracté par l'entremise de l'impératrice *Plotine*, qui aimoit beaucoup *Adrien*. *Trajan* y donna moins son approbation que son consentement. Jamais il n'accorda aucune marque de considération aux deux époux, dont l'hymen fut plutôt l'effet de la politique que de l'inclination, comme il parut par la manière froide dont ils vé- Adrien. 117.

curent ensemble; aussi éloignés l'un que l'autre de la tendresse conjugale.

A en croire quelques bruits qui coururent sourdement, *Plotine* cacha quelques jours la mort de son mari. Pendant ce tems, elle dressa ses batteries avec *Tatien*, espagnol, autrefois tuteur d'*Adrien*, fit revenir ce prince, alors absent, à quelque distance, et supposa dans le lit de *Trajan* un homme qui, contrefaisant la voix mourante de l'empereur, adopta *Adrien*. S'il n'y a point de flatterie dans les historiens contemporains, *Adrien* a été un vrai prodige, sa mémoire toujours prête à le servir exactement, lui présentoit sans mêlange les noms non seulement de ses soldats actuels; mais de ceux qui avoient servi sous lui, quoique licenciés depuis long tems. Il prenoit un livre, le lisoit et le savoit par cœur. Exercé dans presque toutes les sciences, il étoit le plus éloquent orateur, le plus grand poëte de son tems. Il savoit peindre, graver, chanter, jouer de tous les instrumens, avec une supériorité qui étonnoit les plus grands maîtres. Cultivant avec succès la philosophie et les mathématiques, il s'appliqua encore à la médecine, et à la connoissance de

la propriété des herbes et des métaux. On a observé qu'il dictoit en même-tems à plusieurs secrétaires, et régloit dans la même audience avec plusieurs ministres des affaires importantes.

Adrien honora les savans et les gens de lettres d'une protection particulière. Il mettoit au rang de ses plaisirs, celui de défier les talens des poëtes, en leur ordonnant des vers impromptus. Délicat sur la langue, il aimoit à faire triompher ses remarques. Un jour il censura une expression que *Favorinus* s'étoit permise. Le grammairien auroit pu la défendre par des autorités. Ses amis s'étonnèrent qu'il ne l'eût pas fait. Il répondit : « Pensez-vous que je veuille « disputer de savoir avec un homme « qui a trente légions à ses ordres ? »

On attribue les contrariétés de la conduite d'*Adrien* dans le commencement de son règne à l'influence de deux ministres différens de caractère. *Tatien* son tuteur, espagnol dur et sévère, lui conseilla des actes de cruauté, comme de se défaire de quelques sénateurs seulement suspects, et il se les permit. *Similis*, homme doux et conciliant, honoré de l'estime de *Trajan* ne don-

noit à son successeur que des conseils de paix et d'indulgence qu'il suivit souvent. Il faut dire à l'honneur d'*Adrien* qu'il disgracia *Tatien*, et qu'il eût même dessein de le punir plus rigoureusement. Quand à *Similis*, il se retira de lui-même à l'âge de soixante et dix ans, en vécut encore sept, et fit graver sur son tombeau : *J'ai été soixante et dix-sept ans sur la terre, et j'en ai vécu sept.*

Affable envers tout le monde, familier avec ses amis, *Adrien* visitoit dans leur maladie jusqu'à ses affranchis. Il ne se vengea d'aucun de ceux qu'il avoit eu pour ennemis avant que de monter sur le trône. En ayant rencontré un, il lui dit : « Vous voilà « sauvé. » Cependant il ajoutoit trop de foi aux délateurs. Plusieurs de ses courtisans furent victimes de cette crédulité. Sa faveur n'étoit pas sure. Il étoit libéral et magnifique. Exact observateur de la discipline militaire, il en donnoit le premier l'exemple. A l'armée, il vivoit en soldat, marchoit à pied, et la tête nue, s'habillant au haut des Alpes glacés, comme dans les déserts brûlants de l'Afrique. On a célébré son intégrité dans l'exercice de la

justice, son respect pour le sénat. Jamais il n'entreprenoit rien sans l'avis des sénateurs, assistoit régulièrement aux assemblées, quand il étoit à Rome ou dans les environs, se rendoit chez les consuls quand il avoit à leur parler, et ne souffroit pas qu'on appellât à lui de leurs sentences. Cette conduite estimable a été ternie par l'indiscrète curiosité dans les affaires d'autrui, les crapules de la débauche, et la fureur de la superstition. *Adrien* abandonna les conquêtes de *Trajan*, par-là il se délivra d'un grand fardeau. Il auroit même desiré se débarasser par des cessions, de la guerre que les Daces et d'autres peuples entretenoient sur les frontières. Mais on lui remontra que ces nations avançant toujours, l'entretiendroient toujours aussi dans un état de guerre, et qu'il valoit mieux les tenir éloignées. Il goûta ces raisons; mais il ne repoussa pas ces barbares au loin, et resta sur la défensive. Cette tranquillité qu'il se procura, lui donna la facilité de satisfaire son goût pour les voyages. Il disoit : « que semblable au soleil qui « éclaire toutes les régions de la terre, « sans se borner à quelques-unes, un « empereur doit visiter toutes les pro-

« vinces de son empire, afin de n'être
« pas obligé d'en croire les rapports de
« ceux qui les gouvernent. » *Adrien*
peut avoir eu ce motif très-louable ;
mais en voyant l'ardeur qu'il mit dans
ses courses et leur continuité, on peut
croire, sans lui refuser le motif d'utilité,
qu'il fut puissamment entraîné par
la curiosité. Et qui ne s'y laisseroit aller?
Pouvant voyager en empereur, maître
d'aller surprendre la nature dans les
lieux les plus difficiles où elle cache
ses mystères, d'admirer ses beautés,
et de se faire déployer toutes les magnificences
des arts? Mais un grand, à
travers l'éclat de son cortége, ne voit
pas les hommes, ne connoit pas dans
les villes comme le voyageur isolé, la
paix obscure de la médiocrité, ni l'innocence
et la gaîté des chaumières. Ainsi
tout est compensé.

En dix-sept ans de voyages, *Adrien*
parcourut les Gaules, l'Angleterre,
l'Espagne, la Germanie, la Mauritanie,
l'Afrique, la Lybie, la Sicile,
l'Achaïe, la Macédoine, l'Egypte, la
Palestine, l'Arabie, la Syrie, la Cilicie,
la Pamphylie, la Lycie, la Cappadoce,
la Phrygie, l'Asie, la Bithynie,
la Thrace, la Mœsie et la Dalmatie.

Dans les Gaules, il visita les principales forteresses romaines, laissant par tout des traces de générosité. Il resta quelque tems dans la Germanie où se trouvoit l'élite des troupes de l'empire, pour y rétablir la discipline. Puisque les Calédoniens ne jugeoient pas à propos de se soumettre aux loix romaines, il prit du moins des mesures pour qu'ils n'inquiétassent pas les Anglais qui les adoptoient. Il contint les barbares dans leur pays par une forte muraille dont on voit encore les vestiges. De plus beaux monumens marquèrent son retour, et quelque séjour dans les Gaules : un magnifique palais pour *Plotine*, veuve de *Trajan*, à Nîmes; dans la même ville *les arênes*, et dans le voisinage *le pont du Gard*.

A Tarragone en Espagne, il rebâtit le temple d'*Auguste*, fondé par *Tibère*, et enrichit sa patrie de grands privilèges. de Rome il passa en Sicile et en Grèce, orna beaucoup de villes, de temples, de places publiques, et d'autres édifices, revint à Rome célébrer les funérailles de *Plotine*, qui furent magnifiques, y bâtit un temple à *Vénus* et un à *la fortune de Rome*. Il rechercha sur ces deux ouvrages l'approbation

d'*Apollodore*, l'architecte de la place Trajane, qu'il auroit dû consulter auparavant. Moins complaisant pour un homme, à Légions, que le grammairien dont nous avons parlé, l'architecte trouva les voûtes trop basses, et les statues trop hautes. « Quand il « plaira, dit il, aux déesses de se lever « et sortir, elles ne le pourront. » Il paya de sa vie cette plaisanterie.

En passant d'une province à l'autre, *Adrien* ne négligeoit pas ce que la nature pouvoit offrir d'agréable ou d'effrayant. Les beaux sites, les aspects riants, le lever majestueux du soleil vû du haut des montagnes, les détonations de la foudre, le calme d'une mer traîtresse, l'horreur des tempêtes. Les caractères et les usages n'échappoient pas non plus à son œil observateur. Il remarque dans une lettre à son beau-frère, qu'à Alexandrie, tout le monde, même les aveugles, avoient un métier. « Les « payens, lui dit-il, les chrétiens, les « samaritains, les juifs, » il auroit pu dire tous les hommes *n'adorent qu'un même dieu, leur intérêt.* Il embellit, dota, enrichit le musée d'Alexandrie, superbe établissement des *Ptolémées*, fondé dans leur palais, où étoient ma-

gnifiquement logés et entretenus les hommes de lettres partagés en plusieurs compagnies, selon la secte ou la science qu'ils professoient. On lui doit l'*édit perpétuel*, vaste recueil de toutes les lois publiées par les préteurs. Il se proposoit d'établir un code uniforme dans l'empire.

Etant en Egypte, *Adrien* perdit *Antinoüs*, jeune homme d'une grande beauté, qu'il pleura, disent les auteurs, *comme une femme adorée*. Cette comparaison explique son genre d'attachement. Les fêtes qu'il institua en son honneur, les temples qu'il dédia, marquent avec quelle effronterie, dans des siècles éclairés, on se souille quelquefois d'infâmes passions. Non-seulement l'empereur passa par Athènes; mais il y revint, déposa dans cette ville le faste impérial, et se plut d'y paroître en habit d'archonte, comme un simple magistrat. Il décora cette ville de magnifiques édifices, et fit des libéralités au peuple.

C'est à-peu-près dans le tems qu'il s'y amusoit, que ses généraux portoient la désolation dans la Judée. Les habitans s'étoient révoltés sous la conduite d'un juif nommé *Barco Quebas*, qui se don-

noit pour le messie. L'imposteur rassembla une foule immense qui ne se laissa pas égorger impunément. La guerre dura trois ans, très-funeste aux Romains. Ils remportèrent enfin une victoire complète. Les vainqueurs prirent et rasère t cinquante villes et châteaux considérables, neuf cent quatre vingt-cinq bourgs, et massacrèrent plus de cinq cent mille hommes. Le nombre de ceux qui périrent par la famine et par les flammes, ne peut être apprécié. Presque tous les juifs qui survécurent, furent vendus dans les foires, au même prix que les chevaux. Ceux qu'on ne put vendre, transportés en Egypte, y moururent de faim, ou sous les coups d'un peuple qui les avoit en exécration. Il leur fut défendu, sous peine de la vie, d'entrer dans Jérusalem, et d'habiter même des endroits d'où ils pussent la voir. *Adrien* changea cette ville de manière qu'on peut dire que ce n'étoit plus la même. Il lui donna une autre enceinte, mit dehors ce qui étoit dedans, et lui ôta jusqu'à son nom de *Jérusalem*, pour lui donner celui d'*AElia Capitolina*, qu'elle porta long tems. Sur la principale porte, il fit placer un pourceau, animal abhorré des juifs, pour

les éloigner; mais cela ne les a pas empêché d'aller, sitôt qu'ils le purent, pleurer sur les ruines de leur ancienne patrie.

Cette guerre et une autre, contre les Alains qui furent vaincus, sont les seules un peu remarquables sous le règne d'*Adrien*. Une maladie l'engagea à se choisir un successeur. Il adopta *Commodus-Verus*; mais il lui survécut. Ce prince avoit des connoissances, et la figure d'un souverain; mais une constitution foible, qu'il détériora encore par les excès de la débauche. Il passoit les jours et les nuits avec des prostituées. Sa femme demandoit du moins la préférence; mais il lui répondit: « Le nom « d'épouse est un nom d'honneur et « non point de plaisir. » Après sa mort, *Adrien* adopta *Antonin*, à condition qu'il adopteroit lui-même *Verus*, fils du défunt, et un autre *Verus*, qui fut depuis *Marc-Aurele*. *Adrien* avoit vécu avec *Sabine* sa femme, de manière à n'avoir pas d'enfant. Elle même se vantoit d'avoir éloigné ses embrassemens. *Il n'en pourroit*, disoit-elle naivement, *naître qu'un monstre*. Quand elle fut morte, il l'a plaça dans le ciel, où il l'aimoit mieux que sur la terre. Il lui restoit son

beau-frère *Salvien*, âgé de quatre-vingt-dix ans, et un petit fils de *Salvien*, âgé de dix-huit ans. L'empereur les fit mourir l'un et l'autre pour une conspiration vraie ou prétendue. Le contraste des âges, et l'impuissance qui en résultoit, donna à ces deux meurtres un odieux ineffaçable. *Salvien* en mourant prit le ciel à témoin de son innocence, et souhaita qu'*Adrien*, en punition de son injustice, désirât la mort et ne l'obtînt pas.

L'imprécation fut exaucée, il fut attaqué d'une maladie dont l'ennui et les douleurs lui parurent insupportables. Il s'entoura de charlatans, eut recours à la magie, sans éprouver aucun soulagement. Son humeur s'en aigrit, il condamna à mort plusieurs sénateurs. *Antonin* en fit sauver ou cacher. L'empereur voulut se faire tuer par un esclave, et se plonger lui-même un fer dans le sein. On lui arracha le poignard, et il fut condamné à vivre encore quelque tems, malgré ses vœux pour la mort. Il l'obtint enfin, à soixante-deux ans, après vingt-un de règne. S'il croyoit à l'immortalité de l'ame, comme on peut le conjecturer, de quelques vers qu'il a laissé; après ses débauches

et ses cruautés, il ne dut pas mourir sans inquiétudes sur l'avenir. Un pareil bâtisseur ne devoit pas oublier son tombeau. Il s'en fit construire un, appellé *le môle d'Adrien*, moins ressemblant à un tombeau qu'à une forteresse. Aussi en a-t-il servi, et en sert encore sous le nom de *Château Saint-Ange*. Le pont sur le Tibre est pareillement son ouvrage. Il se laissa aller à une persécution contre les chrétiens. Mais les apologies victorieuses qui lui furent présentées la suspendirent. Il eut même, suivant un auteur, dessein d'élever un temple à *Jésus-Christ*, et de le mettre au rang des dieux. Les oracles consultés répondirent : « Si l'empereur permet que le dieu des chrétiens ait des « temples, ceux des autres dieux de« viendront déserts ». Cette menace ou prédiction fit renoncer au projet.

Antonin-le-Pieux, ainsi nommé pour son attachement à sa religion, et son respect envers *Adrien*, qui l'avoit adopté, tient un des premiers rangs entre le petit nombre des souverains qui ont évité les écueils de la puissance, et ne s'en sont servi que pour le bien des autres. Il étoit originaire de Nîmes, d'une famille ancienne, illustrée de- Antonin. Année 138.

pais peu. Il naquit en Italie. Dès son enfance, son amabilité le rendoit cher à ceux qui le voyoient. Cet heureux caractère se soutint, et le fit chérir dans toutes les places qu'il occupa. L'estime universelle détermina *Adrien* à l'adopter, après avoir éprouvé sa capacité dans les gouvernemens qu'il lui confia, et ses lumières dans son conseil. L'histoire le peint comme un des meilleurs princes de l'univers; affable, accessible, écoutant patiemment, magnifique sans luxe, économe sans avarice, plus curieux d'être aimé que d'être applaudi, ne flattant point, et ne souffrant point la flatterie, plein d'équité et de déférence pour le sénat, assistant avec assiduité aux cérémonies publiques et aux actes de religion, et témoignant pour la divinité la vénération la plus profonde. On ajoutera quelques traits particuliers à ce tableau général.

Etant arrivé en Asie, revêtu du caractère de proconsul, il fut logé à Smyrne dans la maison de *Polemon*, sophiste, qui n'y étoit pas. Le sophiste rentre chez lui bien avant dans la nuit; choqué de ce qu'on y avoit mis le proconsul en son absence, il fait tant de bruit que l'hôte est obligé d'en sortir

en pleine nuit. Arrogant comme un philosophe, il eut l'assurance de venir saluer *Antonin* à Rome, quand il le sut empereur. Pour toute vengeance, le prince dit : « Qu'on donne un appar- « tement à *Polémon*, et que personne « ne soit assez hardi de l'en faire sor- « tir même de jour ». Ce qu'il avoit fait à un proconsul, le sophiste ne se crut pas défendu de le faire à un comédien. Il le chassa du théâtre en plein midi. Le comédien vint se plaindre à l'empereur. Le prince répondit : « Il « m'a bien chassé en plein minuit, et « je n'en ai pas appellé ». Un autre « philosophe aussi rogue, nommé *Apollone*, trouva fort mauvais qu'*Antonin* qui l'avoit fait venir de Chalcis à Rome, pour être précepteur de *Marc-Aurele*, l'appellât au palais, afin de lui remettre son éléve entre les mains. « C'est au disciple à venir trouver le « maître, répondit le précepteur, et « non au maître le disciple ». L'empereur dit en riant : « *Apollone* regarde- « t-il comme un voyage plus pénible « de se rendre de sa maison au palais, « que de Chalcis à Rome » ? Le pédagogue auroit été ainsi que son cortége, bien puni de sa morgue, si l'empereur,

prenant la chose au sérieux, l'eût renvoyé ; car il étoit venu accompagné de plusieurs de ses disciples, *tous Argonautes*, dit le railleur *Lucain*, et très-disposés à chercher la toison d'or.

Mais *Antonin* savoit apprécier les choses et les personnes. Il prit pour ce qu'elle valoit, sans en être choqué, la réponse brusque et impolie d'un certain *Omulus*, chez lequel il admiroit de magnifiques colonnes de porphire. « D'où les avez-vous eu, lui demanda « le prince? » *Omulus* répondit : « chez « autrui, il faut être sourd et muet: » Sa bonhomie ne se démentit pas dans des occasions plus importantes. On le compte entre les maris bénins, non qu'il autorisa les désordres de *Faustine* sa femme ; mais ils les souffrit et ne les punit pas. Du reste, ce qui marquoit la bonté d'ame, lui plaisoit. Il le témoigna à ses courtisans, qui trouvoient indécent et peu convenable à la majesté d'un prince, que son fils pleurât la mort de celui qui l'avoit élevé. « Laissez-le pleurer, dit-il, et souffrez « qu'il soit homme; car la philosophie « et la dignité impériale ne doivent pas « éteindre en nous les sentimens de la « nature. »

Un si bon prince vit pourtant former une conspiration contre lui. Le sénat fit justice des deux chefs; mais l'empereur ne voulut pas qu'on poussât plus loin les recherches. « Je ne suis pas « jaloux, dit-il, qu'on voie combien il « y a de personnes qui me haïssent. » Jamais il n'entreprit la guerre quand il put obtenir la paix. Il disoit souvent : « J'aime mieux sauver la vie à un seul « citoyen, que d'exterminer mille en- « nemis. » Aussi y eut-il très-peu de guerre sous son règne. Il jouissoit d'une estime générale. Toutes les nations éloignées, voisines, soumises ou alliées, avoient une égale confiance dans sa probité et bonne-foi. Quand elles vouloient remuer, une lettre de lui valoit mieux que des légions. Après un règne de vingt-deux ans, à l'âge de soixante et treize, il laissa à *Marc-Aurele* un sceptre qui n'avoit été taché par le sang, ni des amis, ni des ennemis. Il ne persécuta pas les chrétiens. Au contraire il écrivit à un gouverneur une lettre qui finit par ces mots : « Si « quelqu'un à l'avenir fait de la peine « aux chrétiens, et les accuse comme « tels, que l'accusé soit renvoyé absous, « chrétien ou non, et que l'accusateur

« soit puni selon la rigueur des loix. »

Marc-Aurèle. 161. *Marc-Aurele* adopté par lui et son successeur se nommoit aussi *Annius Verus*, *le Vrai*. *Antonin* l'appeloit *Verissimus*, *le très Vrai*. Vertu dans la société, bâse de toutes les autres. On l'a nommé aussi le philosophe, dans la meilleure acception de ce terme; c'est à dire *ami de la sagesse*. On remarquera avec quelqu'étonnement qu'il crut ne pouvoir dompter ses passions qu'en mortifiant son corps; et que ses austérités philosophiques, pratiquées dès la plus grande jeunesse, malgré la force de sa constitution, altérèrent son tempérament. Ses études eurent principalement pour objet les systêmes philosophiques sur la formation du monde, qu'il possédoit à fond, et la morale, dont il donna des préceptes dans sa vie et ses écrits. Il révéroit infiniment ceux qui lui en avoient inculqué les principes. Les images de ses maîtres étoient dans son cabinet. Il les regardoit avec tendresse, et alloit quelquefois jeter des fleurs sur leur tombeau.

Selon les engagemens pris par *Antonin*, et que *Marc-Aurele* ratifia, il prit pour collègue *Lucius Verus*, fils

du défunt *Verus*, adopté par *Adrien*, et quoiqu'empereur, continua à avoir beaucoup d'égards pour *Faustine*, sa femme, digne fille de la *Faustine* d'*Antonin*. Quand on lui conseilloit de la répudier pour ses désordres, si connus qu'ils furent joués sur le théâtre, il répondoit : « Il faut donc que je lui « restitue sa dot, c'est-à-dire, l'empire « que j'ai reçu de son père. » Dans un endroit de ses ouvrages, il loue le caractère franc, ouvert de sa femme, sa sincérité et sa complaisance extrême pour lui.

La vertu de *Marc-Aurèle* fut éprouvée par tout ce qui peut affecter un bon cœur, et inquiéter un esprit sage; pestes, famines, guerres intérieures, révoltes, ébranlement général de l'empire, dont ses grandes qualités suspendirent seules la dissolution. Le Tibre déborda d'une manière effrayante, la difficulté de la navigation occasiona la disette, et le séjour des eaux une infection. Plusieurs provinces furent tourmentées par des tremblemens de terre. Il s'éleva des troubles en Arménie. Les Parthes déclarèrent la guerre. *Marc-Aurèle* envoya contre eux *Verus* son collègue, auquel il donna sa fille *Lucile* en mariage. Il espéroit du sou-

lagement de ce prince, et ce fut au contraire un fléau pour lui, par sa mauvaise conduite qui le mena jeune au tombeau. L'empereur éprouva tant de chagrins et de contrariétés de son collègue, que quelques personnes crurent que pour s'en débarrasser, il l'avoit fait empoisonner. Soupçon bien injuste à l'égard d'un prince si humain et si patient: Les Egyptiens tentèrent de secouer le joug, et ce ne fut qu'après plusieurs combats meurtriers que les Romains les soumirent. Les Maures envahirent l'Espagne ; mais la guerre la plus dangereuse fut celle des Marcomans, peuples germaniques.

Marc Aurèle se chargea lui-même de la conduire, et y déploya toute l'intrépidité d'un héros, avec l'intelligence d'un habile général. Cependant comme les armes sont journalières, après plusieurs victoires, il eut le malheur de se laisser enfermer par les ennemis dans un endroit désavantageux, totalement privé d'eau. Les Romains couverts de blessures, mourant de soif, et ne pouvant ni combattre ni se défendre, touchoient à la plus terrible extrémité, lorsque les nuées se rassemblant de

toute part, il tomba une pluie abondante, qui leur rendit l'espérance, le courage et la vie. Dès qu'il commença à pleuvoir, ils levèrent la tête pour recevoir l'eau dans leur bouche; ils tendirent ensuite leurs coupes et leurs boucliers vers le ciel. Ainsi sont-ils représentés dans la colonne d'*Antonin* à Rome, monument dépositaire de ce fameux évènement. Mais pendant que les Romains s'occupoient à étancher leur soif, les barbares fondirent sur eux. Partagés entre deux besoins, plus pressés par celui de boire que par celui de combattre, ils alloient être passés au fil de l'épée, lorsque la grêle et la foudre vinrent à leur secours, frappèrent les Marcomans, en épargnant les Romains, et mirent les premiers en désordre. Cette pluie fut regardée dans le tems comme miraculeuse, et obtenue par les prières d'une légion chrétienne. Dans la lettre par laquelle l'empereur apprenoit cette victoire au sénat, c'est avec une extrême circonspection qu'il faisoit entendre qu'il croyoit la devoir à des chrétiens; mais du moins il renouvella en leur faveur la défense d'*Antonin*, de les mettre en justice comme chrétiens, et il

ajouta la peine de mort contre les accusateurs.

Pour soutenir cette guerre, comme le trésor étoit épuisé, l'empereur ne voulant pas charger le peuple de nouveaux impôts, vendit les meubles de son palais, sa vaisselle d'or et d'argent, les tableaux et les statues appartenans à la couronne, les habits de sa femme richement bordés en or, et une précieuse collection de perles qu'*Adrien* avoit achetée dans ses voyages. La vente dura deux mois, et produisit une somme si prodigieuse, que *Marc Aurèle* eut la satisfaction de fournir des vivres au peuple, dans un tems de disette, et de payer les frais d'une guerre de cinq ans. Il imposa aux Marcomans et aux Quades des conditions qui étoient avantageuses aux vainqueurs, sans être trop rudes aux vaincus. Il auroit pu les réduire dans un état à n'avoir plus à craindre leurs incursions, s'il n'avoit pas été appellé dans l'Orient par la révolte d'*Avidius Cassius*.

Cet homme se prétendoit descendu du fameux républicain de son nom, meurtrier de *César*, et disoit ne desirer l'empire, que pour lui rendre la liberté. Jamais général n'a maintenu la disci-

pline par des moyens plus rigoureux. Tout soldat voleur étoit mis en croix. Il en fit brûler vifs qui avoient commis des violences, et jeter d'autres enchaînés dans la mer. Il faisoit couper les pieds et les mains aux déserteurs. « Le « spectacle d'un criminel ainsi mutilé, « disoit-il, fait une plus vive impression « que celui du même criminel expi- « rant d'un seul coup. » Chargé de la guerre contre les Sarmates, *Cassius* donna un exemple terrible de sévérité. Des troupes passèrent sans ordre le Danube, tuèrent trois mille ennemis, et revinrent chargées de butin. Leurs centurions qui les avoient excités à cette entreprise, se flattoient d'une récompense; mais l'inflexible général craignant le danger de l'exemple, fit impitoyablement crucifier les centurions comme des esclaves. Cette atroce sévérité révolta toute l'armée. Mais ferme et froid, *Cassius* paroît sans armes au milieu de cette multitude irritée, et dit à haute voix : « Tuez-moi, et à l'oubli « de votre devoir, ajoutez, si vous l'o- « sez, le meurtre de votre général. » Cette tranquille intrépidité calma les soldats. Ils retournèrent en silence dans leurs tentes. Les Sarmates, instruits de

cet évènement, désespérant de vaincre une armée commandée par un tel chef, demandèrent la paix.

En récompense de ses services, l'empereur le nomma gouverneur de Syrie. Il sut gagner des gouverneurs voisins et les peuples, en décriant tant *Marc-Aurèle* que *Vérus* qui vivoit encore. Il amassoit des trésors, condamnoit tout ce que faisoient les deux empereurs, représentoit l'un comme un philosophe extravagant, l'autre comme un libertin crapuleux. *Vérus* en avertit son beau-père, et lui remontra le danger qu'il couroit lui et ses enfans, en donnant sa confiance à un pareil homme. *Marc-Aurèle* répondit : « J'ai lu votre lettre, j'y ai remarqué « plus d'inquiétude qu'il ne convient « à un empereur. L'équité de notre « gouvernement condamne ces soup- « çons. Si le sort destine l'empire à « Cassius, nous nous y opposerons en « vain. Vous savez le mot de notre « grand-père Adrien; aucun homme « ne tue son successeur. » Il représente ensuite qu'il y auroit de l'injustice à traiter comme un criminel un homme que personne n'accuse encore. « Dans « le cas de trahison, même quand le

« crime est prouvé, on aime à croire « que celui qu'on accuse est excusable « par quelqu'endroit. Que *Cassius* aille « son train : c'est un excellent officier, « un homme utile à l'état. Quant à mes « enfans à la sureté desquels vous vou- « driez que je le sacrifiasse, s'il mérite « d'être plus aimé qu'eux, si sa vie pro- « met de plus grands avantages qu'*A-* « *vidius Cassius* vive ! et périssent les « enfans de *Marc-Aurèle*. »

Cassius, comme *Vérus* l'avoit prévu, prit le titre d'empereur. *Marc-Aurèle* se prépara à marcher contre lui dans l'intention, disent les historiens, de lui remettre l'empire, si les dieux vouloient qu'il régnât à sa place : « car, « disoit ce bon prince, si je m'expose « aux dangers de la guerre, si je me « détermine à tant de peines et de tra- « vaux, ce n'est ni par intérêt, ni par « ambition. Je ne desire que le bon- « heur de mon peuple. » Pendant qu'il avançoit vers l'Asie, et que les troupes qu'il avoit envoyées d'avance s'exerçoient contre *Cassius*, le révolté fut tué par un simple centurion ; on ne sait ni comment, ni pour quel motif. L'impératrice *Faustine* qui connoissoit par elle même l'indulgence de

son mari, craignit qu'il n'en fît trop usage en cette occasion, et le pressa par une lettre de faire punir avec rigueur les complices. Il lui repondit : « J'ai lu votre lettre, ma chère Faus-« tine; je regarde le conseil que vous « me donnez comme une marque de « votre amour pour moi et pour nos « enfans. Mais permettez-moi ma « chère Faustine, d'épargner ceux de « *Cassius*, son gendre et sa femme, « et d'écrire au sénat en leur faveur. « Je suis même fâché de la mort de « *Cassius*, je voudrois pouvoir lui « rendre la vie. Soyez donc tranquille, « ne vous livrez ni à la crainte, ni à « l'esprit de vengeance, *Marc-Au-« rèle* est protégé par les dieux. »

En effet, il écrivit au sénat en ces termes : « Je vous supplie, pères cons-« crits, de ne point punir les coupables « avec trop de rigueur. Qu'aucun sé-« nateur ne soit mis à mort. Que le « sang d'aucune personne de distinc-« tion ne soit répandu. Que ceux qui « ont été bannis reviennent et jouissent « de leurs biens. Je voudrois rendre « la vie à ceux qui l'ont perdue. La « vengeance est indigne d'un empe-« reur. — Vous pardonnerez donc aux

« enfans de *Cassius*, à son gendre, à
« sa femme. — Pardonner, ai je dit?
« Hé! quel crime ont-ils commis? qu'ils
« vivent en sureté; qu'ils possèdent tout
« ce qui appartenoit à *Cassius*; qu'il
« leur soit permis d'aller vivre par-
« tout où ils voudront, pour être un
« monument de votre clémence et de
« la mienne. J'exige de plus que tous
« les sénateurs et chevaliers romains
« qui ont participé à cette rebellion,
« soient par votre autorité exemptés de
« peine de mort, de proscription, d'in-
« famie, en un mot, de toute espèce
» de punition. Qu'on dise en votre
« honneur et au mien, que cette ré-
« volte n'a coûté la vie qu'à ceux qui
« ont péri dans les premiers troubles
« de la guerre. » Il paroît, par l'étendue de cette amnistie, que la révolte avoit été assez considérable.

Ces actes de clémence terminèrent glorieusement une vie laborieuse, employée toute entière à faire des heureux. Mais *Marc Aurèle* n'eut pas la consolation en mourant de pouvoir se flatter que ses efforts pour le bonheur de l'empire seroient couronnés du succès puis qu'il laissoit le diadême à *Commode*, son fils, indigne d'un tel père. On cher-

che à *Marc-Aurèle* des défauts, et on ne lui trouve que son indulgence pour *Faustine*, qu'il fit même honorer du titre de déesse, et pour *Commode*, dont il n'auroit pas dû ignorer les vices. Il le maria avant que de mourir, et le recommanda à ses amis, qu'il pria de l'aider de leurs conseils. Sa mort est attribuée à une maladie contagieuse. La dernière fois que le tribun vint lui demander le mot, il lui dit : « Allez « au soleil levant, pour moi, je me « couche. » Il étoit âgé de cinquante neuf ans, et en régna dix neuf, depuis la mort d'*Antonin*. On a de lui des fragmens d'un ouvrage moral qui fait honneur à son esprit et à son cœur. Son goût pour les sciences a multiplié, pendant son règne, les philosophes auxquels il distribuoit de fortes pensions, quoique souvent, disent les historiens, ils n'eussent des sages de ce tems que le manteau et la longue barbe.

Après les *Caligula*, les *Néron*, les *Domitien*, on ne s'attend pas à trouver un monstre qui les égale en infamies et en cruautés. Eh bien ! en voici un qui les surpasse, et il règne treize ans. *Commode* se plaisoit à faire donner la torture en sa présence. Pour essayer la

vigueur de son bras, et avoir le plaisir de voir des entrailles se répandre, il fendoit un homme en deux. Pour se se divertir, il arrachoit un œil à ceux qu'il rencontroit la nuit dans les rues, ou les mutiloit d'un pied, pour faire preuve d'habileté en chirurgie. Il coupoit le nez et les oreilles de ceux qu'on forçoit d'avoir recours à lui. Si on étoit bien habillé, il vous tuoit. Il vous tuoit si on l'étoit mal. Sous le nom d'*Hercule*, la peau de lion sur le dos, la massue à la main, il assommoit des hommes qu'il avoit fait déguiser en monstres. Il faisoit de son palais un lieu infâme, rempli de prostituées. L'autre sexe n'étoit pas à l'abri de sa pétulance. Il débaucha toutes ses sœurs, et en poignarda une, nommée *Lucile*, après en avoir abusé. Ce qu'aucun tyran n'avoit encore fait, il vendoit la permission d'assassiner. Il avoit une force de corps prodigieuse. D'un coup de lance, il perçoit un éléphant. En un seul jour il tua cent lions dans l'amphithéâtre, tous d'un seul coup. Son adresse étoit égale à sa force. Personne ne l'égaloit à tirer de l'arc. Il se battit sept cent trente-cinq fois dans l'arène sans jamais être vaincu. Les athlètes les plus forts étoient ceux qu'il

plaintes n'en devinrent que plus vives. Le nombre des mécontens augmenta. *Lucile*, sa propre sœur, se mit à leur tête. Veuve de *Verus*, elle étoit remariée à *Pompeianus ;* mais elle conservoit le rang et les honneurs d'impératrice, cependant après *Crispine*, l'impératrice régnante. Elle s'ennuya de la seconde place. On dit qu'elle aspiroit à la première pour y placer, non son mari, mais un amant qu'elle lui préféroit. *Pompeianus*, fils de son époux, qu'elle avoit fiancé à sa fille, devoit porter le premier coup. Au lieu de frapper ; il fit briller le poignard aux yeux de *Commode*, en disant : *Voilà le présent que le sénat t'envoie*. Les gardes l'apperçurent et l'arrêtèrent. La suite de ce complot mal concerté, fut la mort des complices, de *Lucile* elle-même, qui fut reléguée et tuée dans son exil.

Les recherches enveloppérent beaucoup d'innocens. La conjuration servit de prétexte à l'empereur pour se défaire de ceux qui lui déplaisoient ou lui étoient suspects. *Commode* eut longtems le bonheur dont ont joui quelquefois d'autres princes, que ses cruautés dans l'opinion du peuple tombèrent

sur les ministres. Il ne lui en coûta que de les sacrifier à la haine publique pour être lui-même en sureté. On commença à les appeller alors *préfets de prétoire*. Le premier connu sous ce titre est *Perennis*, auquel deux auteurs contemporains donnent deux caractères absolument opposés. L'un en fait un scélérat, corrupteur de son jeune maître, instigateur de crimes, connivant à tous les forfaits, pour se soutenir dans sa place. L'autre écrivain lui prête de la sagesse, des mœurs et un véritable desir, et des efforts pour corriger les inclinations perverses de l'empereur. Mais il est difficile de croire que le favori, le ministre confident de *Commode* ait été vertueux. S'il le fut, il porta la peine de s'être attaché à un si méchant homme. Il s'éleva contre lui une cabale puissante. On fit venir des plaintes de toutes les provinces. L'armée présenta des remontrances comme en font des soldats furieux. L'empereur tremblant, abandonna son ministre, qui fut déchiré en lambeaux, lui, sa sœur, sa femme et ses deux fils.

Il y a apparence que ce soulèvement fut excité par *Cléandre*, qui ambitionnoit la place de préfet du prétoire, qui,

en effet, l'obtint, et s'y maintint assez long-tems, contre l'indignation générale qu'excitoit son gouvernement hautain et arbitraire. Prévoyant un assaut, il avoit eu la précaution de s'entourer de troupes. Le peuple et une partie de l'armée vinrent présenter contre lui la même requête avec les mêmes formalités que contre *Perennis*. Le ministre fit repousser les plaignans par un corps de cavalerie qu'il avoit pris à sa solde. L'empereur restoit spectateur tranquille du combat; mais averti par une de ses sœurs que l'issue pourroit en être funeste à lui-même, il fit trancher la tête de son ministre. Jetée au milieu de la mêlée, comme un talisman puissant, elle suspendit les coups; et les mécontens eurent toute liberté d'exercer leur vengeance sur la femme, les enfans, les amis de *Cléandre*, qui furent tous massacrés.

La même indifférence que *Commode* montroit pour ce qui se passoit sous ses yeux à Rome, il l'avoit pour ce qui arrivoit dans les provinces. Il laissoit les généraux et les gouverneurs se démêler comme ils pouvoient des guerres et des révoltes qui survenoient. Ce n'étoient plus seulement les peuples limitrophes

des frontières, ou les nations assujéties qui s'élevoient les unes contre les armées placées sur leurs limites, les autres contre leurs oppresseurs; les légions romaines elles-mêmes s'indignoient de rester sous les drapeaux d'un pareil empereur. Il y eut des déserteurs qui se formèrent en corps d'armée : on eut beaucoup de peine à les disperser. Des camps entiers offrirent l'empire à leurs chefs, qui le refusèrent. Pendant ces troubles, toute l'attention de *Commode* se portoit sur les factions du Cirque, sur les combats de gladiateurs, dont il faisoit lui-même partie.

Il avoit une telle prédilection pour cette troupe féroce, qu'il s'étoit fait préparer un appartement dans l'édifice où étoient logés les gladiateurs appartenans au public. Il comptoit en faire son palais. C'étoit de-là qu'il se proposoit de sortir désormais, entouré des faisceaux consulaires et impériaux, nud ou armé comme les gladiateurs, escorté d'eux seuls, pour se rendre pompeusement sur la lice. *Martia*, sa concubine, à laquelle il communiqua ce ridicule projet, tâcha de l'en détourner. Les efforts qu'elle fit pour cela, lui dé-

plurent. Il résolut de se défaire de tous les incommodes censeurs, et la mit à la tête. Son dessein fut découvert, dit-on, comme l'avoit été celui de *Domitien*. Un enfant, pendant que le prince dormoit, prit sans intention l'écrit où étoient les noms de ceux qu'il devoit faire périr. *Martia* rencontra l'enfant comme l'impératrice *Domitie*, et comme elle, communiqua l'écrit aux personnes menacées. Dans un conseil tenu entre les proscrits, *Martia* se chargea d'empoisonner son détestable amant. Il prend le poison en sortant du bain et s'endort. Les nausées le réveillent, il se doute du fait, et commençoit à menacer, lorsqu'on fit entrer un vigoureux athlète, nommé *Narcisse*, qui le trouvant affoibli par l'opération du poison, l'étrangla facilement. Il mourut à trente et un an.

On a cherché des défauts à *Marc-Aurèle*, et on ne lui en a trouvé qu'un. On cherche des bonnes qualités à *Commode*, et on ne lui en trouve point. S'il eût des enfans de *Crispine*, sa femme, ils moururent en bas âge. S'étant permis d'imiter son mari dans ses débauches, *Commode* la relégua dans l'île de Caprée, et la fit assassiner. Pertinax. Année 193.

Après la mort de l'empereur, *Eclecte* et *Lætus*, le premier, grand chambellan, le second, capitaine des gardes, se rendirent à la maison d'*Helvidius Pertinax*, celui des sénateurs qu'ils jugeoient le plus digne de l'empire. La nuit étoit avancée. Quand on l'avertit de leur arrivée, il crut, comme devoit s'y attendre tout honnête homme, qu'ils venoient de la part de l'empereur lui arracher la vie. Il ne se rassura que quand des amis qu'il envoya, l'assurèrent avoir vu le cadavre de l'empereur.

Le père de *Pertinax* avoit été esclave et vendoit du charbon dans un petit village du Montferrat. Devenu riche, le jeune *Pertinax* orna sa patrie de beaux bâtimens; mais il ne souffrit pas que la petite boutique de son père, qui étoit au milieu de tant de superbes édifices, fût abattue, ni qu'elle éprouvât le plus léger changement. Son père lui avoit donné une éducation au-dessus de son état. Le fils s'obstina long-tems à s'en tenir à la profession paternelle, ce qui lui fit donner le sur-nom de *Pertinax opiniâtre*. Il la quitta cependant pour ouvrir à Rome une école de grammaire;

mais voyant que cet état ne répondoit pas à ses espérances, il embrassa le métier des armes. De simple soldat, il devint centurion, commandant de cohortes, amiral d'une flotte, général d'une armée, sénateur, préteur, consul, visiteur des armées pour y rétablir la discipline, proconsul d'Afrique, préposé au commandement de plusieurs provinces, chargé de l'approvisionnement de Rome, et enfin gouverneur de la capitale, poste qu'il occupoit quand *Commode* mourut.

On dit qu'il monta sur le trône malgré lui; mais il paroît seulement qu'il s'y plaça avec défiance, et qu'il auroit mieux aimé ne pas l'occuper. Il offrit dans le sénat d'en descendre, et n'y resta qu'à la sollicitation des pères conscrits, et sur le voeu de tous les honnêtes gens. Les gardes prétoriennes ne le virent pas avec la même satisfaction armé du sceptre. Ces soldats, accoutumés à l'indiscipline, craignirent dès les premiers jours qu'il ne l'appésantît sur eux. Cependant il leur avoit donné la gratification ordinaire; mais il laissa échapper dans sa harangue quelques mots de réformes qui alarmèrent ces fières cohortes. *Pertinax* apportoit

beaucoup d'application aux affaires, étoit grave sans mauvaise humeur, doux sans indolence, prudent sans ruse, frugal sans avarice, et grand sans orgueil. Un historien le nomme l'ami du genre humain et le sincère partisan des mœurs des anciens Romains. Il ne fut pas plus heureux en femmes que les deux bons empereurs *Antonin* et *Marc Aurele*; mais du moins il ne voulût pas qu'on donnât à la sienne des honneurs dont elle étoit indigne. *Pertinax* avoit un fils encore jeune, il l'envoya chez son grand-père maternel pour y être élevé loin de l'oisiveté dangereuse de la cour, et il ne souffrit pas qu'il demeurât dans le palais impérial. Lui-même n'y resta pas long-tems.

Depuis qu'il en eut pris possession, il se passa peu de jours sans intrigues dans le camp des prétoriens. Ces soldats oisifs et raisonneurs, ne s'occupoient que de projets d'améliorer leur sort, c'est-à dire, de choisir un empereur qui les enrichît, et ne s'opposât point à leurs plaisirs. Ils jetoient les yeux tantôt sur un chef, tantôt sur l'autre. *Pertinax* apprit ces cabales et éloigna le consul *Falcon* qu'on vouloit lui mettre en tête, mais sans le punir. Il ne se dé-

fia pas de *Lætus*, son capitaine des gardes, celui qui l'avoit mis sur le trône. Cet homme s'étoit flatté de grandes récompenses, et ne trouvoit pas celles qui lui furent données, proportionnées au service. Le rang qu'il tenoit dans l'armée prétorienne, lui donna les moyens de fomenter le mécontentement. Il l'accrut même en faisant sous le nom et l'autorité de l'empereur subir des peines sévères aux soldats pris en faute.

Cette adresse perfide réussit. Après un châtiment de cette espèce infligé au milieu des murmures des soldats, trois cents quittent le camp, traversent les rues de Rome l'épée à la main, et s'avancent vers le palais. *Lætus*, content de les avoir poussé à cet excès, s'échappe et se cache. On le cherche en vain pour donner des ordres comme chef des gardes. Les courtisans effrayés conseillent à l'empereur de s'évader, persuadé que le peuple ne tardera pas d'accourir à son secours. *Pertinax* dédaigne cette lâcheté. Il paroît à la porte de son palais, les harangue avec tant d'énergie, que plusieurs remettoient l'épée dans le fourreau, et se retiroient en silence, lorsqu'un d'entre eux lui

lança son javelot en s'écriant : *Voilà ce que les soldats t'envoient.* A ce signal, la troupe forcenée se jette sur lui, le perce de mille coups, lui coupe la tête, et la promène en triomphe par la ville. Il seroit difficile d'exprimer la désolation du peuple et du sénat à ce triste spectacle. Après l'affreux règne de *Commode*, ils perdoient au bout de trois mois un empereur qui leur donnoit les plus belles espérances. On l'entendit en mourant prier le ciel de venger sa mort. *Eclecte*, son chambellan, qui avoit contribué comme *Lætus* à l'élever à l'empire ne l'abandonna pas, et après avoir blessé deux ou trois soldats il expira lui-même sous le glaive des rebelles. *Pertinax* vécut soixante et six ans, et régna quatre-vingt-sept jours.

Pendant que trois cents bourreaux massacroient l'empereur, *Sulpicien*, son beau-père, député par lui au camp, tâchoit de calmer le trouble qui agitoit les prétoriens. Apprenant la mort de son gendre, il n'eut pas honte de mendier l'empire à ses assassins, et de leur offrir de l'argent. Mais les révoltés fiers de leur crime, firent publier sur les remparts de Rome, que l'empire étoit à vendre au plus offrant. Ce même

jour *Séverus Julianus*, un des plus riches citoyens de Rome, donnoit un festin à un de ses amis. Il y a toujours dans les grandes villes des personnes que les évènemens qui ne regardent que le public affectent peu. Dans la gaieté du repas, les convives lui conseillent de ne pas négliger l'achat proposé. Il se lève de table, gagne le camp, se place sur les retranchemens, et fait ses propositions aux prétoriens. *Sulpicien* dans le camp présente les siennes; mais les meilleures sont l'argent qu'offrent les deux compétiteurs. Il s'établit un véritable encan. A chaque enchère les soldats jetoient des cris de joie. Enfin de cinq mille dragmes par tête promises par *Sulpicien*, *Julianus* monta à six mille deux cent cinquante, payables comptant, et l'empire fut pour lui.

Les gardes prétoriennes le menèrent en ordre de bataille au sénat. Le peuple ne s'opposa point à leur marche; mais aucune acclamation ne se fit entendre. *Julianus* commença à régner peu estimé et même méprisé malgré son extrême douceur, quoiqu'il ne fût pas sans talent. Il avoit gouverné la Belgique, et fait la guerre avec honneur.

Les opinions sont partagées sur l'origine de ses richesses qui étoient très-grandes, et sur ses mœurs. Il avoit plutôt celles d'un opulent voluptueux que d'un débauché. Il se permettoit des propos extravagans, comme font quelquefois les maîtres d'une bonne table, surs d'être applaudis. Les jeux de hasard, et l'escrime des gladiateurs étoient ses divertissemens favoris. La sobriété n'étoit pas sa vertu. Trouvant en entrant dans le palais le souper préparé pour *Pertinax*, il se moqua d'un repas si médiocre, ordonna qu'on en fît un somptueux, et mangea beaucoup, non cependant sans être troublé par des réflexions importunes sur le sort de son prédécesseur, dont il rencontra le corps sous ses pas. Il le fit enterrer avec honneur. Ces pensées inquiétantes le suivirent au lit, et voltigèrent avec les songes sous les courtines impériales.

Puisque les gardes prétoriennes s'arrogeoient le droit de donner l'empire, pourquoi les légions des provinces n'en auroient-elles pas fait autant? celles d'Angleterre l'offrirent à *Clodius Albinus* leur général. Il l'accepta dans l'intention, disoit-il, de rétablir la république, ce qui le rendit cher au sé-

nat. Il étoit d'Afrique, y fit ses études avec succès. La raison le portoit à cultiver les sciences. Son goût qu'il traitoit lui-même de folie, l'engagea au métier des armes. Cependant il n'eut pas à se repentir de ce choix. Il passa par les grades militaires et les gouvernemens, avec tous les dangers qui accompagnoient ces honneurs sous *Commode*. *Albinus* étoit d'une sévérité outrée dans le maintien de la discipline, injuste envers ses domestiques, insupportable à sa femme, de mauvaise humeur à tout le monde, fort propre dans ses habits, peu sobre, pour ne pas dire glouton. Croiroit-on qu'un homme puisse manger à son déjeûner cinq cents figues, cent pêches, dix melons, cent bec-figues et quatre cents huîtres. C'est cependant ce qu'on raconte de lui. On dit aussi que tantôt il buvoit du vin avec excès, et tantôt n'en buvoit pas du tout, et que très-peu chaste, il punissoit sévérement ceux qui ne l'étoient pas.

Veut-on encore des contrastes ? On les trouvera dans *Pescennius Niger*, nommé empereur par les légions de Syrie. Un auteur le donne pour un modèle de bonnes mœurs, un second le

représente comme plongé dans la débauche, et un troisième qui sans doute s'écarte le moins de la vérité, comme n'étant digne à cet égard ni d'éloge ni de censure. Un quatrième écrivain l'appelle vaillant soldat, excellent officier, général expérimenté, consul illustre, et empereur infortuné. Jamais peut-être ce général ne fut plus dur aux soldats, et cependant ils l'adoroient; mais aussi il donnoit l'exemple de la patience dans les fatigues militaires, marchoit toujours à pied au premier rang, tête nue dans toutes les saisons. Il obligeoit ses domestiques à porter des fardeaux, pour qu'on ne crût pas qu'ils n'étoient utiles qu'à ses aises personnelles, tandis que les soldats étoient chargés de leurs armes et de leurs bagages. Quand l'orateur, lorsqu'il fut salué empereur, entama son panégyrique selon la coutume, il l'interrompit et lui dit : « Faites-nous l'éloge de *Marius*, d'*Annibal*, ou de quelqu'autre fameux « capitaine qui soit mort. Dites-nous « ce qu'ils ont fait digne d'être imité. « Louer les vivans et sur tout les empereurs qui peuvent récompenser « et punir, est la tâche d'un vil flatteur. Quant à moi, je desire de plaire

« au peuple pendant ma vie. Après ma « mort, vous me louerez si je l'ai mé« rité. » *Niger* n'étoit que d'une famille de chevaliers. Il avoit peu d'études. Les Romains auroient desiré qu'il les eût gouvernés; mais il trouva un terrible antagoniste dans *Septimius Séverus*, avec lequel il avoit été uni d'une étroite amitié.

Proclamé empereur par les phalanges Illyriennes, ce général trouvoit dans la proximité de l'Italie plus de facilité que ses compétiteurs à s'assurer le droit qu'on venoit de lui conférer. Les légions des Gaules le reconnurent. Afin de ne laisser aucune inquiétude derrière soi, en s'avançant contre *Julianus* ou *Julien* qui végétoit à Rome, il écrivit une lettre obligeante à *Albinus*, lui témoigna le desir de l'adopter, et lui donna le titre de *César* qu'il accepta, quoiqu'il eût été déja salué empereur. *Sévere* étoit regardé comme l'homme le plus actif et le plus intelligent de l'empire. Ami constant, ennemi dangereux, également violent dans son amitié et dans sa haine; habile à prévoir l'avenir, prudent dans le choix des moyens, peu délicat sur le mérite d'une réputation sans tache,

sacrifiant tout à l'ambition. Avare, mais moins que cruel; ennemi de tout faste, mangeant peu, se livrant quelquefois aux excès du vin avec ses soldats, dont il partageoit les travaux les plus pénibles. Il étoit né en Afrique, dont il conserva toujours l'accent, s'appliqua à l'éloquence, à la philosophie, excella dans les arts libéraux, dans la jurisprudence, qu'il étudia avec *Papinien*, ne négligea pas les connoissances en médecine, ni celle de l'astrologie judiciaire. *Sévère* usoit de cette prétendue science dans la conduite de sa vie. Il croyoit aux prédictions; après la mort de sa première femme, il épousa *Julie*, dame d'Émèse, en Syrie, parce que son horoscope annonçoit qu'elle seroit femme d'un souverain.

Quand *Julien* apprit que *Sévère* venoit contre lui, il s'adressa aux gardes Prétoriennes, auxquelles il avoit amplement payé l'empire. Il se mit à les exercer. Mais elles lui parurent si énervées d'oisiveté, qu'il les jugea hors d'état de resister : il pria le sénat de déclarer son rival traitre et ennemi de la patrie, ce qui fut fait. Il le conjura ensuite au contraire de lui associer *Sévère* à l'empire; ce qui fut fait encore.

Julien envoya porter ce diplôme à *Sévère*, qui fit tuer les porteurs, sous prétexte ou pour la raison qu'ils étoient chargés de l'assassiner : alors *Julien* prit toute sorte de résolution ridicules, celle de se défendre avec les gladiateurs, de mettre le feu à la ville, d'égorger les sénateurs. Pendant l'incertitude de ces délibérations, le sénat considérant mûrement l'état des choses, crut ne pouvoir mieux faire, que de se soumettre à *Sévère*, qui avançoit majestueusement à la tête de son armée bien disciplinée, et qui n'étoit pas loin. Pour mieux faire agréer leur hommage, les pères conscrits envoyèrent dire à *Julien* de mourir. Les bourreaux trouvèrent ce malheureux fondant en larmes. Il offroit de résigner l'empire : de se retirer dans l'endroit qu'on voudroit lui indiquer, quelqu'il fût ; enfin tout, pourvu qu'on lui laissât la vie. Il supplioit du moins qu'on attendrît *Sévère*. « Hélas, s'écrioit-il douloureusement, quel mal ai-je fait ? « Jamais je n'ai ôté la vie à personne. » Mais il fallut subir son sort, il tendit le col, comme un agneau qu'on égorge, à l'âge de soixante ans, après soixante et six jours de règne.

Cent sénateurs envoyés au-devant de *Sévère*, le trouvèrent armé à la tête de ses troupes, et ne furent admis en sa présence qu'après avoir été fouillés. Sans autre réponse qu'un présent qu'il leur fit, il leur donna le choix de retourner à Rome sur le champ, ou d'y aller lentement avec lui. Avant que d'y arriver, il fit exécuter les meurtriers de *Pertinax*, qu'il avoit demandé aux prétoriens, et qu'ils lui avoient envoyés. A eux-mêmes, il leur ordonna de venir le trouver sans armes, avec les seuls vêtemens qu'ils portoient, quand ils accompagnoient les princes dans les solennités publiques. Dès qu'ils furent arrivés dans le camp, des troupes qui avoient l'ordre, les environnèrent. L'empereur parut sur son tribunal avec un air irrité, leur reprocha la mort de *Pertinax*, l'infamie d'avoir vendu l'empire à l'encan, leur infidélité envers *Julien*, qu'ils n'avoient pas défendu après l'avoir choisi eux-mêmes. « Je veux bien, ajouta-t-il, vous « épargner les supplices que vous mé- « ritez. Qu'on leur ôte leurs chevaux « et toutes les marques de la milice, « dont ils sont indignes. Fuyez loin de « Rome, celui qui en approchera de

« trentes lieues, sera puni de la mort « la plus cruelle. » Foudroyés par ce discours, ils se laissèrent enlever leurs chevaux, dépouiller même de leur tunique, et se retirèrent en silence, couverts de la honte qu'ils méritoient. Il y en eut un que son cheval suivit malgré les efforts que l'on fit pour l'arrêter. Le maître le tua lui-même, et se tua ensuite sur lui.

Sévère fit son entrée dans Rome, accompagné de ses troupes armées, trainant les drapeaux des prétoriens renversés. Il quitta ses armes à la porte, et prit la robe. Les sénateurs l'accompagnoient, portant des branches de laurier. Le peuple vêtu de blanc témoignoit l'excès de sa joie. La ville étoit ornée de guirlandes, de fleurs, de tententures magnifiques, et embaumée de parfums. Après avoir sacrifié dans les temples, l'empereur se retira au palais. Il laissa les soldats se loger comme ils voulurent, et s'emparer sans payer de tout ce qui leur convenoit, avec menace d'en prendre encore davantage, si on résistoit. Mais après avoir alarmé les Romains en montrant ce qu'il pouvoit, il fit tout rentrer dans l'ordre, et rassura par une harangue pleine de sa-

gesse le sénat encore incertain de son sort. A la place de la garde prétorienne licenciée et cassée, il en créa une autre dont il choisit les soldats dans les plus braves de son armée; il en fixa le traitement de manière que l'admission dans cette troupe, devint un sujet d'émulation, et une récompense de la bonne conduite jointe à la vaillance. Il fit confirmer par le sénat le titre de César à *Albin*, et se prépara à attaquer *Niger*.

Sévère. 194. Depuis son arrivée à Rome, *Sévère* n'avoit point parlé de ce rival. On ne s'apperçut qu'il y songeoit, que parce qu'il fit arrêter, en forme d'otages, ses enfans, et ceux des capitaines qui lui étoient attachés. Sur la connoissance qu'on avoit du caractère ferme de *Niger* et de son habileté, on auroit cru que cette guerre auroit duré longtems; mais trois batailles la terminèrent en peu de mois. *Sévère* n'y assista même pas. La tête de son compétiteur lui fut apportée près de Byzance, qu'il prit après un assez long siège, et qu'il rasa. Les habitans d'Antioche éprouvèrent aussi la sévérité du redoutable vainqueur. Tous les partisans de *Niger* publics ou particuliers, ressentirent les

effets de sa colère. L'empereur ne mit aucune distinction entre ceux qui s'étoient embarqués volontairement, et ceux que le flot avoit emportés dans la mer orageuse de la faction. Il n'épargna ni hommes, ni femmes, ni enfans. Des familles entières périrent. Il ne fit grace qu'à une statue érigée dans Rome à son rival, avec une inscription qui retraçoit les grandes qualités de cet infortuné. *Sévère* ordonna qu'on la conservât. « Je veux, dit-il, que « l'Univers sache quel ennemi j'ai « vaincu. »

Pour éclairer seul l'univers romain, il ne s'agissoit plus que d'éclipser *Albin*, dont la lumière quoique foible et bornée fatiguoit les yeux jaloux de *Sévère*, d'autant plus qu'il savoit que le César d'Angleterre étoit aimé à Rome. Il y étoit appellé par les vœux du sénat que l'empereur traitoit durement. Soit qu'*Albin* eût montré quelque dessein de répondre à ces desirs, soit que *Sévère* ne fit que le craindre, il lui envoya des scélérats avec une lettre, comme pour affaire importante; mais réellement chargés de l'assassiner. Le César découvrit le complot, et le fit avouer par les émissaires. La publicité qu'il donna

à cette odieuse trahison, augmenta le nombre de ses partisans, presque toutes les Gaules se déclarèrent en sa faveur.

La perfidie de *Sévère* lui suscita ainsi une guerre qui lui donna dès le commencement de grandes inquiétudes. On dit qu'avant de se mettre en marche vers les Gaules, en partant de l'Orient où ses généraux venoient de vaincre *Niger*, il fit immoler une jeune vierge, pour prévoir l'évènement par l'inspection de ses entrailles. Il n'y eut qu'une bataille près de Lyon : les deux rivaux s'y trouvèrent. *Sévère* courut risque de la vie : son cheval fut tué sous lui : l'armée se débandoit, il se jette au-devant des fuyards, et ramène la victoire sous ses drapeaux. *Albin* mortellement blessé, fut apporté aux pieds de son rival, et expira sous ses yeux. *Sévère* dans le transport de sa joie donna plus en cette occasion à son caractère qu'à la bienséance. Il poussa son cheval sur le corps de son ennemi, ordonna qu'il restât exposé jusqu'à ce qu'il fût déchiré par les chiens, et envoya sa tête au sénat. La femme, les enfans, les parens d'*Albin*, tout ce qu'on put lui trouver d'amis et de partisans furent massacrés. Des villes entières plongées

dans le deuil regrettèrent leurs meilleurs citoyens, sur-tout les plus riches, auxquels souvent leur opulence tint lieu de crime. Par ce moyen *Sévère* amassa des trésors immenses, et s'attacha les soldats par ses largesses.

On apprit avec effroi son retour à Rome, à la tête de l'armée victorieuse. En faisant porter la tête d'*Albin* aux sénateurs, il leur avoit écrit : « Je vous « l'envoie afin que vous puissiez voir « que vous m'avez irrité, et être « frappés des effets de mon ressenti- « ment. » Terrible menace que l'effet ne démentit point. Dans sa harangue au sénat le lendemain de son arrivée, il affecta de louer *Commode*, l'ennemi mortel de ce corps auguste. Pour l'outrager davantage, il ordonna qu'on mît ce tyran au rang des dieux. Il loua comme des précautions nécessaires, les cruautés de *Sylla*, de *Marius* et d'*Auguste*, attribua la mort de *Pompée* et de *César* à leur clémence déplacée. Ayant repris le chemin de son palais, il fit régner le carnage dans toute la ville. En peu de jours, quarante-deux sénateurs honorés du consulat ou de la préture, furent victimes de sa vengeance. Il fit mourir selon un auteur

contemporain, tous ceux à qui leur naissance, leur mérite et leurs richesses donnoient du crédit dans la ville et dans les provinces. Pendant ces massacres, il avoit très grand soin du peuple. Jamais il ne sortit de Rome sans avoir amplement pourvu à ses besoins et même à ses plaisirs.

Lorsque *Sévère* marcha contre *Niger*, il vit l'Euphrate et pénétra jusqu'en Arabie. Provoqué par les Parthes, il se rendit de nouveau en Orient, cotoya encore l'Euphrate, prit sur ses bords Babylone qu'il trouva abandonnée, ainsi que Seleucie; mais il éprouva de la résistance à Ctésiphon, où les rois Parthes tenoient leur cour. Le monarque se sauva; la ville éprouva la cruauté du vainqueur. Les hommes furent passés au fil de l'épée: les femmes et les enfans au nombre de cent mille, furent vendus comme esclave. Après cet exploit qui mérita à *Sévère* un triomphe, et le titre de Parthique, il associa à l'empire *Bassien*, son fils aîné, connu sous le nom de *Caracalla*. Ce mot signifioit en Gaulois une casaque, espèce d'habit que ce prince portoit par préférence. Son père lui fit épouser *Fulvia Plautilla*, fille de *Plautianus*,

dont la faveur est une singularité dans la vie de *Sévère*.

On ne sait par où il acquit le crédit exhorbitant dont on le vit jouir. L'empereur le chérissoit si tendrement, que non-seulement dans les conversations, mais dans les harangues au sénat, il lui donnoit plus d'éloges, que *Tibère* n'en prodigua jamais à *Séjan*. Cependant *Plautianus* n'étoit ni guerrier, ni homme d'état, ni d'une naissance relevée. *Sévère* le fit préfet du prétoire. On peut juger de sa puissance, par les honneurs que le sénat lui rendoit, le nombre de ses statues érigées en vertu de décrets, la basse flatterie de cette compagnie de lui décerner des sacrifices, et de *jurer par sa fortune*, comme par celle de l'empereur. Sa table étoit mieux servie que celle du prince, et ses équipages plus magnifiques. La dot qu'il donna à sa fille auroit suffi pour cinquante reines. Il abusoit de la confiance de son maître au point de faire mourir des personnes illustres sans le consulter, et même à son insçu. Cet homme avoit des espions autour de *Sévère*, se faisoit rapporter tous ses discours. L'empereur au contraire, tranquille sur la conduite de son fa-

voir ne s'informoit de rien, et continuoit à le combler d'honneurs.

Cette aveugle confianee auroit duré plus long-tems sans la dénonciation de *Géta*, frère de *Sévère*. Se voyant prêt à mourir, il pria l'empereur de venir le voir, et dans une longue conversation, lui dévoila la conduite de son odieux ministre. On ne sait s'il alla jusqu'à lui inspirer des craintes, sur le dessein qu'on soupçonnoit à *Plautianus* de l'assassiner lui et son fils, et de se mettre à leur place. Il paroît que *Sévère* n'ajouta point foi au projet. Cependant il en crut assez, pour penser qu'il devoit restreindre la puissance de son favori. Sous prétexte d'excès dans les honneurs qu'on lui rendoit, il ordonna d'abbatre ses statues dans Rome. Cette apparence de disgrace, fut suffisante pour renverser tout d'un coup l'autorité du ministre, mais *Caracalla*, son gendre, ne trouvant pas qu'il fût assez puni, lui chercha querelle dans la chambre même de l'empereur, et le fit tuer sous ses yeux. *Sévère* en rapportant le fait au sénat, se plaignit seulement de la destinée des hommes, « dont les uns, « dit-il, aiment trop, et les autres

« abusent de l'affection qu'on a pour « eux. »

Ce qui lui arriva à l'égard de *Caracalla*, vient à l'appui de cette réflexion. Il y eut une révolte en Angleterre. Malgré une espéce de caducité hâtée par ses travaux, *Sévère* résolut d'aller y mettre ordre lui-même. Il mena à cette expédition *Caracalla* et *Géta* ses deux fils. La victoire accompagna ses drapeaux. Après leur avoir fait passer les bornes fixées par le mur d'*Antonin*, il revint sur ses pas, et opposa une seconde muraille aux incursions des Calédoniens. On fortifia de nouveau contre eux les mêmes remparts. Pendant qu'il traitoit avec les barbares, et qu'il recevoit leurs armes en garantie de bonne foi, un cri d'horreur se fait entendre, *Sévère* se retourne, et voit *Caracalla* l'épée nue, qui s'avançoit sur lui pour le poignarder. Ce cri d'horreur arrête le fils dénaturé. Le père sans proférer un seul mot, sans marquer la moindre surprise, continue le traité.

De retour dans sa tente, il fait appeller son fils, lui reproche en présence de *Papinien*, capitaine des gardes, et de *Castor* son chambellan, la noirceur de son forfait. Lui présentant ensuite une

épée nue, il lui dit : « Si la soif de régner « te force à tremper tes mains dans le « sang de ton père, satisfais-toi dans « cette tente, plutôt qu'à la vue de nos « amis et de nos ennemis. Si cepen- « dant la nature parle encore dans ton « cœur féroce, ordonne à *Papinien* « de percer le mien. Tu es empereur, « il t'obéira. » Ces terribles paroles ne produisirent pas même un remords dans l'ame de *Caracalla*. Il se confirma au contraire dans son funeste dessein, répandit parmi les soldats qu'il étoit indigne d'eux d'obéir à un vieillard infirme, incapable de les commander, et fit révolter contre l'empereur une partie de l'armée, dont ce père trop indulgent lui avoit donné le commandement. *Sévère* assembla les légions, fit couper en sa présence la tête aux complices; mais épargna encore son fils. S'adressant ensuite à toute l'armée, d'un air majestueux mais terrible : « Est-ce la tête qui « gouverne, leur dit-il, ou les pieds? »

Il étoit malade. Le crime de son fils irritant ses souffrances, il se vit bientôt au terme de ses jours. Se sentant défaillir, il appella près de son lit ses deux fils, leur laissa l'empire en commun, les exhorta à la concorde, et leur donna

pour principale règle de gouvernement, le principe chéri des tyrans, « de s'attacher les soldats par des libé« ralités, et de braver tout le reste. » « Peu avant d'expirer il s'écria : « J'ai « été tout, et tout n'est rien. » S'étant fait apporter l'urne où on devoit déposer ses cendres, il l'apostropha en ces termes : « Tu renfermeras celui pour « qui toute la terre étoit trop petite. » Comme ses douleurs augmentoient, il demanda du poison; mais personne n'osant lui en procurer, il prit une si grande quantité de viande les plus substantielles, qu'elles l'étoufferent à l'âge de soixante-six ans, après dix-huit ans de règne, laissant après lui la mémoire d'un grand homme, mais non d'un bon empereur.

Fin du Tome quatrième.





